





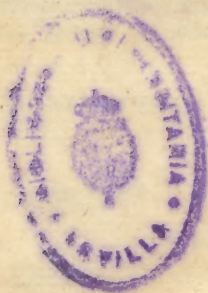


46=7.62-7

Vol 213
n 15



HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.
TOME DIX-HUITIEME.



HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES

TOME SIXIÈME



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES, OU

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes
Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES
PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES,
COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET

*d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente
l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICH I

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME DIX-HUITIÈME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins,
à la Bible d'or.

M. DCC. XLIX.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



THE
GREAT
BIBLICAL
MUSEUM
COLLECTOR

THE
GREAT
BIBLICAL
MUSEUM
COLLECTOR

THE
GREAT
BIBLICAL
MUSEUM
COLLECTOR

THE
GREAT
BIBLICAL
MUSEUM
COLLECTOR

THE
GREAT
BIBLICAL
MUSEUM
COLLECTOR



Homme et Femme Hottentots tirés d'après nature.





HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XV^e Siècle.

PREMIERE PARTIE.



SUITE DU LIVRE XIV,

ET

DE LA DESCRIPTION DES
Pays qui bordent la Côte orientale
d'Afrique, depuis le Cap de Bonne-
Esperance jusqu'au Cap de Guardafu.

CHAPITRE III.

Mœurs & Usages des Hottentots.

§. I. Leur Personne, leurs Vertus, leurs Vices
& leur langage.



ACHARD & d'autres
Ecrivains, donnent le nom
de *Hottentot* comme un so-
briquet, pris de l'usage que

les Habitans naturels du Cap font sou-

Tome XVIII.

A

KOLBEN.

1713.

MŒURS

DES HOT-

TENTOTS.

Origine du

nom des Hot-
tentots.

KOLBEN.
1713.
MOEURS
DES HOT-
TENTOTS.

vent de ce terme à la rencontre des Etrangers, ou de celui qu'ils ont, dans leurs danfes, de répéter souvent *Hottentottum brokana*. Mais Kolben, qui avoit fait un fi long féjour dans le Pays, eut le tems d'observer qu'ils n'emploient jamais ce mot en abordant les Etrangers; & que s'ils le prononcent dans leurs danfes, c'est une preuve au contraire que c'est leur véritable nom. Il ne signifie pas, *Du pain Hollandois*, comme Arnold se l'est imaginé, mais seulement, *Donne ses gages à l'Hottentot*. L'Auteur nous apprend que *Hottentottum brokana* est le refrain d'une chanson que le ressentiment fit faire aux Hottentots, contre un Chapellain Hollandois qui avoit refusé à quelque Ouvrier de leur Nation du pain & du tabac qu'il lui avoit promis pour ses services. En un mot, dit-il, l'Hottentot paroît être l'ancien nom de tous ces Peuples, car ils n'en connoissent point d'autre. Leur origine est fort obscure & fort incertaine. Ils racontent que leurs premiers peres sont entrés dans leurs Pays par une porte ou par une fenêtré; que le nom de l'homme étoit *Noh*, & celui de la femme *Hingnoh*; qu'ils furent envoyés par Tik jada, c'est-à-dire, par Dieu même, & qu'ils com-

Ce qu'ils ra-
content de
leurs premiers
peres.

muniquerent à leurs enfans l'art de nourrir des bestiaux , avec quantité d'autres connoissances. Quelques Auteurs confondent les Hottentots avec les Caffres du Monomotapa ; mais on a déjà fait remarquer que c'est une erreur. Les Caffres sont d'un noir luisant , & diffèrent extrêmement par leurs mœurs & leurs usages (1).

KOLBEN.
1713.
MOR. 245
DES HOT-
TENTOTS.

Il y a peu de peuples dont on ait fait des peintures aussi différentes que des Hottentots. Quelques-uns les représentent comme Nègres. D'autres prétendent qu'en naissant ils sont aussi blancs que les Européens. Tachard parle de quelques Hottentots blancs. Mais Kolben , après plusieurs années de séjour au Cap , assure que les enfans des Hottentots apportent au monde une couleur d'olive luisante , qui se ternit , dans la suite , par l'habitude qu'ils ont de se graisser , mais qui ne laisse pas de s'appercevoir , avec quelque soin qu'ils la déguisent. La plus grande partie des hommes ont cinq ou six pieds de hauteur. Les deux sexes sont bien proportionnés dans leur taille. Ils ressemblent aux Nègres par la grandeur des yeux , la platitude du nez & l'épaisseur des lèvres ; avec cette différence qu'on em-

Qualités corporelles des Hottentots.

(1) Kolben , Vol. I. pag. 25. & suiv.

HOMIN.
 1715.
 MOEURS
 DES HOI-
 TENTOTS.

plioie l'art pour leur applatir le nez dans leur enfance. Leur chevelure est semblable à celle des Nègres, c'est-à-dire, courte & laineuse. Les hommes ont les pieds gros & larges. Les femmes les ont petits & délicats. Elles ont au-dessus des parties naturelles une excrescence calleuse, qui sert comme de voile pour les couvrir. L'usage de se couper les ongles, soit des pieds, soit des mains, n'est connu ni de l'un ni de l'autre sexe. On voit fort peu de Hottentots tortus ou difformes. Ils sont robustes, agiles, & d'une légèreté surprenante. Un Cavalier bien monté suit à peine le pas d'un Hottentot. C'est par cette raison que les Gouverneurs Hollandois du Cap entretiennent constamment une Troupe de Cavalerie, pour les occasions où la nécessité oblige de les poursuivre. Ils sont bons Chasseurs & d'une habileté si singulière dans l'usage de leurs zagaies, de leurs flèches & de leurs *Kiris* ou de leurs bâtons de *Rakkum*, qu'avec leurs zagaies ils parent un coup de flèche & de pierre.

Leurs quali-
 tés d'esprit.

A l'égard des qualités de leur esprit, quoiqu'ils aient été représentés par quelques Ecrivains comme une race d'hommes livrés à toutes sortes de vices, des Ecrivains moins anciens & mieux in-

formés nous assurent que ce reproche est une exagération, si ce n'est pas tout-à-fait une calomnie. Le vice favori des Hottentots est la paresse. Cette passion domine également leur corps & leur esprit. Le raisonnement est pour eux un travail, & le travail leur paroît le plus grand de tous les maux. Quoiqu'ils aient sans cesse devant les yeux le plaisir & l'avantage qu'on tire de l'industrie, il n'y a que l'extrême nécessité qui puisse les réduire au travail. La contrainte ne leur cause pas moins d'horreur; c'est-à-dire, que si la nécessité les force de travailler, ils sont dociles, soumis & fidèles; mais lorsqu'ils croient avoir assez fait pour satisfaire à leurs besoins présents, ils deviennent sourds à toutes sortes de prières & d'instances, & rien n'a la force de leur faire surmonter leur indolence naturelle. Un autre vice des Hottentots est l'ivrognerie. Qu'on leur donne de l'eau-de-vie & du tabac, ils boiront jusqu'à ne pouvoir se soutenir, ils fumeront jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus voir, ils hurleront jusqu'à ce qu'ils aient perdu la voix. Les femmes ne sont pas moins livrées que les hommes à cet excès d'intempérance; mais elles sont plus long-tems à s'enivrer; & dans les vapeurs de l'ivresse elles poussent la fo-

KOLBEN.

1713.

DES HOT-
TENTOTS.

1894

512

5

100-100

RESULTS

estiges bar-
bares.

lie jusqu'au transport. Cette passion dé-
sordonnée pour les liqueurs n'empêche
pas qu'on ne puisse en confier à leur
garde ; car elles n'y toucheront jamais
sans une permission formelle ; exemple
de fidélité qu'on ne trouvera guères
dans tout autre Pays. D'ailleurs l'i-
vrognerie n'est point accompagnée ,
parmi les Hottentots , d'une foule d'au-
tres vices qui en sont inséparables en
Europe , tels que l'immodestie & l'in-
continence. Ses plus fâcheux effets sont
leurs querelles , qui finissent quelque-
fois par des coups.

On leur reproche, avec raison, un usage qui blesse la nature & qui semble appartenir particulièrement à leur Nation. Après la cérémonie qui constitue les Hottentots dans la qualité d'homme, ils peuvent sans scandale maltraiter & battre leurs mères. C'est un honneur pour eux de ne pas les ménager ; & loin de s'en plaindre, les femmes approuvent elles mêmes cette insolence. Si l'on entreprend de faire sentir aux anciens l'absurdité d'une si odieuse pratique, ils croient résoudre la difficulté en répondant que c'est l'usage des Hottentots (2).

La coutume d'immoler leurs enfans

(2) Voyage de Kloben, pag. 37 & suiv. & p. 32-2

& leurs vieillards doit paroître encore plus barbare; mais elle n'est pas plus propre aux Hottentots qu'à d'autres Nations de l'Afrique & de l'Asie, sans en excepter les Chinois & les Japonois. L'antiquité en offre aussi des exemples dans les Nations les plus policées. Sur la première de ces deux Barbaries, les Hottentots n'alléguent que l'usage pour leur justification; mais s'il est question de leurs vieillards, ils prétendent que c'est un acte d'humanité; & qu'à cet âge il vaut bien mieux sortir des misères de la vie par la main de ses amis & de ses parens, que de mourir de faim dans une hute, ou de devenir la proie des bêtes farouches.

Aux vices des Hottentots, on peut ajouter la mal-propreté dans leur habillement & leur nourriture; mais il paroît à l'Auteur que c'est moins l'effet de leur goût que de leur paresse (3).

Au reste, leurs vertus font la partie la plus distinguée de leur caractère; surtout la bienveillance, l'amitié & l'hospitalité. Les Hottentots ne respirent que la bonté & l'envie de s'obliger mutuellement. Ils en cherchent continuellement l'occasion. Un autre implore-t-il leur assistance? Ils courent pour

KOLBEN.
1713.
MOEURS
DES HOT-
TENTOTS.

Malpropre-
té des Hot-
tentots.

Excellence
de leur caracte-
re.

(3) Kolben, pag. 141. & 333.

8 HISTOIRE GENERALE

KOLBEN.

1713.

MOUTAS
DES HOT-
TENTOTS.

l'accorder. Leur demande-t-on leurs avis? Ils le donnent sincèrement. Voient-ils quelqu'un dans le besoin? Ils se retranchent tout pour le secourir. Un plaisir des plus sensibles pour les Hottentots est celui de donner (4).

A l'égard de l'hospitalité, ils étendent cette vertu jusqu'aux Européens étrangers. En voyageant autour du Cap, on est sûr d'un accueil ouvert & caressant dans tous les Villages où l'on se présente. Enfin, la bonté des Hottentots, leur intégrité, leur amour pour la justice, & leur chasteté, sont des vertus que peu de Nations possèdent au même degré. Une simplicité charmante accompagne toutes leurs actions. On en voit beaucoup qui refusent d'embrasser le Christianisme, par la seule raison qu'ils voient régner parmi les Chrétiens l'avarice, l'envie, l'injustice & la luxure (5).

Ce qui
les empêche
d'embrasser le
Christianisme.

Histoire d'un
Chef Hottentot.

Cependant il ne faut pas s'imaginer que tous ces vices soient entièrement bannis de leur Nation. Kolben rapporte un exemple où la cruauté & l'injustice semblent éclater à l'envi. Un Chef des Hottentots avoit enlevé la femme d'un riche Gungeman, nommé *Klass*. Ce

(4) *Ibid.* p. 329, 324 & 337. (5) *Ibid.* pag. 166 & 337.

malheureux mari paroissant inconsolable, le Chef prit la résolution de se délivrer de ses plaintes, en lui ôtant aussi la vie. Il le fit accuser auprès du Gouverneur Hollandois d'avoir détourné une partie de quelques marchandises qui lui avoient été confiées. Quoiqu'il eût exécuté depuis long-tems les commissions des Hollandois avec une fidélité qui lui avoit attiré de l'admiration, le Gouverneur, aussi corrompu que la plupart des autres, ferma l'oreille aux preuves de son innocence, confisqua ses biens & le bannit dans l'Isle Roben. Le Capitaine Gerbrand Vandershelling, qui avoit reçu de Klaff des services considérables après son naufrage, ne put voir sans indignation l'injustice qu'on faisoit à son Bienfaiteur. A son retour en Hollande, il porta ses plaintes à la Compagnie, & disposa si favorablement les Directeurs, qu'ils envoyèrent des ordres pour le rappel de Klaff & pour la restitution de ses effets. Mais le Gouverneur & ses Officiers, que l'Auteur traite de loups blancs, avoient dévoré, dit-il, la meilleure partie de son bien. Klaff se retira dans son Pays avec ce qu'il put obtenir. Il n'y fut pas long tems sans se retrouver exposé aux persécutions du Chef, qui allerent enfin jusqu'à le faire assassiner.

A v

 KOLBEN.
 1713.
 MOEURS
 DES HOI
 TENTOTS.

10 HISTOIRE GENERALE

KOLBEN.

1713.

MOTURS

DES HOTTENTOTS.

Langue des
Hottentots.

Ses difficul-
tés.

Le langage des Hottentots est dur & peu articulé. Un seul mot signifie plusieurs choses : & leur prononciation est accompagnée de tant de vibrations, de tours & d'inflexions de langue, qu'elle ne paroît qu'un begayement aux oreilles des Etrangers. Pour exprimer les espèces particulieres d'oiseaux, ils joignent une épithète au mot *Koukour*, qui signifie dans leur langue, Oiseau en général. Ainsi, pour désigner un oiseau de rivière, ils disent *Kamma Koukour*. Kolben juge qu'il est fort difficile, & peut-être impossible pour un étranger, d'apprendre jamais leur langue; & par la même raison, quoiqu'ils apprennent facilement le François & le Hollandois, ils le prononcent si mal, qu'ils ne parviennent jamais à se faire bien entendre. On croit devoir joindre ici quelques mots Hottentots que *Juncker* a publiés dans la vie de Ludolf. Les Auteurs du Recueil avertissent qu'ils ont marqué les syllabes ou les voyelles nécessaires pour faire connoître les vibrations. *Ter Rhim* a donné aussi une liste d'environ vingt mots de la même langue; mais avec peu d'exactitude, comme on en pourra juger par ceux qui sont ici entre deux crochets, & qu'on a tirés de lui.

K HANNA , mouton.
 Dukatore , canard.
 Kgou , oye.
 Kamma , eau & liqueurs.
 Bungalaa ou Ay , arbre.
 Quayha , âne.
 Knomm , entendre.
 Nouou , oreilles.
 Koekan , oiseau nommé Norhan.
 Quaqua , faisan.
 Kirri , bâton.
 Tkaka , baleine.
 Nombba , la barbe.
 Herri , bêtes en général.
 Kaa , boire.
 Knabou , fusil de chasse.
 Durié-sa ou Bubaa , bœuf.
 Quara-ho , taureau sauvage.
 Heka-kao , bœuf de charge.
 Oua ou Ounequa , les bras.
 Oun-vi , beurre.
 Quien-kha , tomber.
 Houreo , chien-marin.
 Likhani , chien.
 Bikgua , la tête.
 Kouquequa , Capitaine.
 T-Kamma , cerf.
 Quao , le col.
 Kouquil , pigeon.
 Quan , le cœur.

KOLBEN,
 1713.
 MOEURS
 DES HOT-
 TENTOTS.
 Vocabulaire
 Hottentot.

12 HISTOIRE GENERALE

KOLNEN.

1713.

MOLURS

DES HOT-

TENTOTS.

Athuri, demain.

Kgoyes, daim.

Kou, dent.

Tikquoa, Dieu.

Gounia-Tikquoa, Dieu des Dieux.

Kham-ouna, le diable.

K'omma, maison.

Kakqua, [*Akqua*] cheval.

Koaa, chat.

Konkuri, fer.

Koo, fils.

Kummo, ruisseau.

Konkekerey, poule.

Tika, herbe.

To-qua, [*Onka*] loup.

Koetsire, mot scandaleux.

Thoukou, nuit obscure.

Tkoumo, riz.

Koamqua, la bouche.

Ghoudi, [*Goedi*] mouton.

Khou, paon.

Gona, garçon.

Gots, fille.

Thi-Avoklou, poudre à-tirer.

Khoakamma, singe, babouin.

Kuanebou ou *Theuhouou*, étoile.

Kamkamma, la terre.

Mu, œil.

Quaouou, [*Kou*] tonnerre.

Tquassouou ou *Kqvussone*, tigre.

Thouou ou *Hakhouou*, vache-marine.

Tkaa , vallée.

Khemma , le ventre.

Toya , le vent.

KOLLEN.

1713.

MOTUS

DES HOT-

TENTOTS.

Nombre des Hottentots.

Q'kui , un.

K'ham , deux.

K'ouna , trois.

Hakka , quatre.

Kdo , cinq.

Nanni , six.

Honko , sept.

Khissi , huit.

K'heffi , neuf.

Ghissi , dix.

Les nombres des Hottentots se réduisent à dix. Lorsqu'ils les ont finis, ils reviennent à l'unité & recommencent à compter dix. Après avoir compté dix fois dix, il prononcent deux fois le mot dix, qui signifie cent quand il est ainsi redoublé. Ils continuent de même jusqu'à dix fois dix dix, c'est-à-dire mille; & recommencent en prononçant trois fois le même mot, c'est-à-dire, dix dix dix; ensuite quatre fois, cinq fois, &c.

Leur manière
de compter.



KOLBEN,

1713.

HABITS
DES HOT-
TENTOTS.

§. II.

*Habits, Alimens, Maisons, Meubles
des Hottentots.*Habits des
hommes.

L'HABILLEMENT des Hottentots est extrêmement singulier. Les hommes se couvrent le tronc du corps d'une mante ouverte ou fermée, suivant la saison. Ces mantes qu'ils appellent *Krosses*, sont composées, pour les riches, de peaux de tigres ou de chats sauvages. Celles du Peuple ne sont que de peaux de mouton, dont le côté laineux se tourne en dehors pendant l'été. Elles leur servent de matelat pendant la nuit, & de drap mortuaire dans leur sépulture. Ces *krosses* sont de différentes formes. Quelques-uns les portent jusqu'aux genoux. Celles de la Nation des Attas descendent jusqu'aux talons. Mais les Hottentots du Cap ne les laissent pas tomber au-delà des hanches.

Comment
ils se parent la
tête,

Pendant les chaleurs tous les Hottentots vont tête nue, ou du moins sans autre couverture que leur enduit de suif & de graisse. Ils en chargent tous les jours leur chevelure, sans prendre jamais soin de la nettoier; ce qui forme une croute ou un bonnet de mortier noir. Ils prétendent que ce mastic leur

rafraîchit la tête. En hiver, ils portent une calote de peau de chat sauvage, ou de mouton, soutenue par deux cordons, dont l'un fait deux fois le tour de la tête & vient se lier avec l'autre sous le menton. Ils se servent aussi de ces calotes dans les tems de pluies.

KOLBEN.

1713.

HABITS
DES HOT-
TENTOTS.

Les Hottentots ont toujours le visage & le cou nus. Ils suspendent à leur cou un petit sac qui contient leur couteau, s'ils sont assez riches pour s'en procurer un, leur pipe, leur tabac & le *Dakka*, petit bâton brûlé par les deux bouts, qu'ils portent comme un préservatif contre les sortilèges. Ces petits sacs, ou ces bourses, sont composés des vieux gands de peau qu'ils obtiennent des Européens.

Sac qu'ils
portent au
col.

Ils portent généralement au bras gauche trois anneaux d'ivoire, qui sont tournés avec beaucoup d'art & de justesse. Ces anneaux sont une sorte d'arme défensive, & servent d'ailleurs à soutenir le sac dans lequel ils portent leurs provisions de voyage.

Comme leurs krosses sont le plus souvent ouvertes, on leur voit l'estomac & le ventre nus jusqu'aux parties naturelles, qu'ils couvrent ordinairement d'une peau de chat dont le poil est ex-

KOLBEN.
1713.
HABITS
DES HOT-
TENTOTS.

térieur (6). Ils ont les jambes nues, excepté lorsqu'ils gardent leurs bestiaux, car ils les couvrent alors d'une espèce de bas ou de bottes de cuir. S'ils ont une rivière à passer, ils portent des espèces de sandales, de cuir de bœuf ou d'éléphant, taillées d'une seule pièce, & liées avec des courroies.

Kirris &
Rakkum.

Dans leurs voyages, les Hottentots portent deux verges de fer ou de bois d'olive, qu'ils nomment *Kirris & Rakkum*. La longueur du Kirri est d'environ trois pieds, & son épaisseur d'un pouce. Il est sans pointe par les deux bouts : c'est leur arme défensive. Mais le Rakkum est pointu d'un côté, & peut passer pour une sorte de dard, qu'ils lancent avec une adresse admirable. Jamais ils ne manquent leur but.

Usage de ces
armes.

C'est l'arme qu'ils emploient à la chasse. Dans la main gauche ils ont ordinairement un petit bâton de la longueur d'un pied, auquel ils attachent une queue de chat sauvage, ou de renard, ou quelque autre queue velue, qui leur sert de mouchoir. Lorsqu'ils la trouvent sale, ils ont soin de la laver dans la première eau qui se présente, & la tordant au soleil, ils la font sécher en un instant.

(6) Voyez le Voyage de Loubere à Siam, Vol. II, pag. 184.

La différence de l'habillement pour les femmes consiste dans l'habitude qu'elles ont de porter des bonnets, qui s'élèvent spiralement en pointe sur le haut de la tête, au lieu que ceux des hommes sont contigus à la peau, comme une véritable calote. Les femmes portent aussi des krosses, ou deux mantes, qui ne sont jamais fermées par-devant; de sorte qu'elles n'ont la peau cachée que par un sac de cuir, qu'elles ne quittent ni dans l'intérieur de leurs maisons, ni dehors, & qui leur sert à renfermer leurs alimens, leur dalka, leur tabac & leur pipe. Elles se couvrent les parties naturelles d'une espèce de tablier, nommé *Kutkros*, qui est toujours de peau de mouton, sans laine, & beaucoup plus grand que le *Kutkros* des hommes, mais lié de la même manière. Elle en ont un plus petit, qui leur couvre le derrière. Quantité d'Ecrivains ont assuré hardiment que les femmes des Hottentots portent, autour des jambes, des boyaux de mouton & d'autres animaux. C'est une erreur, fondée apparemment sur un usage des jeunes filles, qui depuis l'enfance jusqu'à l'âge de douze ans portent des joncs tressés autour de leurs jambes. Lorsqu'elles ont passé cet âge, elles chan-

Kutkros.

1700.

Hottentots.

des Hottentots.

1800.

Hottentots.

femmes.

Il est faux
qu'elles por-
tent aux jam-
bes des boy-
aux de bêtes.

KOLBEN.

1713.

HOTTENTOTS

DES HOTTENTOTS.

HOTTENTOTS.

gent la matière de ces cercles. Au lieu de jones, elles portent des courroies de peau de mouton ou de veau, de l'épaisseur du petit doigt; mais elles en ôtent le poil & tournent en dedans le côté par lequel il tenoit à la peau. On voit à la jambe de quelques femmes plus de cent de ces cercles, si proprement rangés, qu'on les croiroit d'une seule pièce. La longueur du temps leur donne la dureté du bois. Ils sont soutenus, à la cheville du pied, par un autre grand cercle de cuir ou de jones; & des uns comme de l'autre, les Dames Hottentotes se font tout à la-fois, une marque de distinction, & une défense pour la peau de leurs jambes dans leurs exercices champêtres.

Ornemens
& parures.

Les Hottentots sont passionnés pour les ornemens de tête. Ils ont pris un goût fort vif pour les boutons de cuivre & pour les petites placques du même métal qui n'ont pas cessé jusqu'à présent d'être fort à la mode au Cap. Un petit fragment de glace de miroir est si précieux dans leur Nation, que les diamans ne sont pas plus estimés en Europe. Les pendants d'oreilles & les colliers de verre ou de cuivre sont des distinctions qui n'appartiennent qu'aux personnes du premier rang; mais leur

méthode est de les porter suspendus à leur chevelure. Ils donnent volontiers leurs bestiaux en échange pour toutes les bagatelles de cette espèce. Quelques-uns portent aux cheveux les vessies enflées des bestiaux qu'ils tuent pour leur nourriture. Les petits Namaquas ont sur le front une petite placque de fer poli, en forme de croissant. Comme il ne manquoit que de la poudre à toutes ces galanteries, ils ont trouvé l'art de faire sécher & pulvériser une herbe, nommée *Spiræa*, qui leur fournit une poudre de couleur d'or, dont ils se parfument la tête & le visage. Les femmes joignent un autre charme, pour ne pas dire un autre épouvantail, à leur difformité naturelle; c'est de se peindre le visage de diverses petites taches, avec de la chaux rouge ou du cinabre, qui se trouve dans le Pays (7).

KOLBEN.

1713.

HABITÉS

DES HOT-

TENTOTS.

Poudre pour
la tête.

On se gardera bien d'oublier le principal article de la parure des Hottentots, celui dont les hommes, les femmes & les enfans sont également idolâtres. C'est l'usage de se graisser le corps avec du beurre ou de la graisse de mouton, mêlé avec la suie de leurs chaudrons. Ils renouvellent autant de fois cette onction qu'elle se sèche au so-

Graisse dont
les Hottentots
se frottent le corps.

(7) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 190. & suiv.

KOLBEN.

1713.

HABITS
DES HOT-
TENTOTS.

leil. Comme le peuple n'a pas toujours du beurre frais ou de la graisse nouvelle, on sent de fort loin un Hottentot à son approche. Mais les personnes riches sont plus délicates & n'emploient que le meilleur beurre. Il n'y a point de partie du corps qui soit exceptée; & ceux qui sont assez riches pour ne pas manquer de graisse, en frottent jusqu'à leurs krosses ou leurs mantes de peau. Les différences de cette graisse sont la principale distinction entre les riches & les pauvres. D'un autre côté, ils ont la graisse de poisson en horreur; & non-seulement ils n'en mangent point, mais ils ne peuvent en souffrir sur leur corps.

Raisons de
cet usage.

Les Voyageurs ont apporté différentes raisons de cet usage. Quelques-uns, comme Tachard, l'attribuent à la vanité des Hottentots. *Doring* s'imagine qu'ils ne cherchent qu'à donner de la souplesse à leurs membres. Mais Kolben est persuadé que leur unique but a toujours été de se défendre contre les ardeurs excessives du soleil, qui sans ce secours auroit bien-tôt épuisé leurs forces dans un climat si chaud. La répétition fréquente de leur onction semble confirmer l'opinion de Kolben (8).

Les Hottentots se nourrissent de la

(8) *Ibid.* p. 49 & 187.

chair & des entrailles de leurs bestiaux, & de quelques animaux sauvages, avec des racines & des fruits de différentes espèces. Cependant si l'on excepte leurs fêtes publiques, qu'ils nomment *Andersmakens*, ils ne tuent guères leurs bestiaux que dans le cas d'une pressante nécessité. Mais ils ne font pas difficulté de manger ceux qui meurent naturellement, ou de quelque maladie, & cette nourriture leur paroît fort saine. Les hommes qui ne se contentent point des fruits, des racines & du lait que les femmes leur préparent, ont pour ressource la chasse ou la pêche. Ils chassent toujours en troupes nombreuses. Les entrailles des animaux sauvages ou de leurs bestiaux sont pour eux un mêt fort exquis. Ils les font bouillir ordinairement dans le sang des mêmes animaux, en y mêlant du lait; & quelquefois ils les mangent grillés; mais, avec l'une ou l'autre préparation, ils les avalent à demi crus; ou plutôt ils les dévorent avec une avidité furieuse & sans aucune sorte de décence. Les femmes sont chargées de la cuisine, excepté dans le tems de leurs infirmités périodiques, pendant lequel tems l'usage des hommes est de vivre chez leurs voisins ou de préparer eux-mêmes leurs ali-

KOLBIN.

1713.

ALIMENS

DES HOTTENTOTS.

TENTOTS.

Alimens des
Hottentots.

Dans quel-
ques tems les fem-
mes ne pa-
roissent point
à la cuisine,

22 HISTOIRE GÉNÉRALE

KOLBEN.

1713.

ALIMENS
DES HOTTENTOTS.

Alimens dé-
fendus,

Horrible sa-
lété des Hot-
tentots.

mens. Ils les font cuire à l'eau comme en Europe ; mais au lieu de broche, pour les rotir, ils emploient deux pierres plates, entre lesquelles ils placent la viande. Les heures de leurs repas ne sont jamais réglées. Ils suivent leur caprice ou leur appétit, sans aucune distinction de la nuit ou du jour. Dans le beau tems ils mangent en plein air. Pendant le vent ou la pluie, ils se tiennent renfermés dans leurs huttes. D'anciennes traditions les obligent à s'abstenir de certains mêts, tels que la chair de porc & celle du poisson sans écailles, qui sont également défendus aux deux sexes. Les lièvres & les lapins sont défendus aux hommes & permis aux femmes. Le pur sang des animaux & la chair de taupe sont permis aux hommes & défendus aux femmes.

La mal-propreté des Hottentots les expose à toutes sortes de vermine, surtout aux poux, qui sont d'une grosseur extraordinaire. Mais s'ils en font mangés, ils les mangent aussi ; & lorsqu'on leur demande comment ils peuvent s'accommoder d'un mêt si détestable, ils allèguent la Loi du Talion, & prétendent qu'il n'y a point de honte à dévorer des animaux qui les dévorent eux-mêmes. Ils ne paroissent point embate

raffés lorsqu'on les surprend à la chasse des poux, avec des tas de cette vermine autour d'eux.

KOLBEN.
1715.
ALIMENS
DES HOT-
TENTOTS.

Les Européens du Cap se servent, aux champs, d'une espèce de fouliers de cuir crû, dont le poil est tourné en dehors. Aussitôt qu'ils les quittent, on voit une ardeur extrême aux Hottentots pour les ramasser. Ils les conservent dans leurs huttes pour les jours de pluie, & si leurs provisions viennent alors à manquer, ils se contentent d'en ôter le poil, de les faire un peu tremper dans l'eau & de les rotir au feu pour les manger.

Quoique les Hottentots ne mangent jamais de sel entr'eux, & qu'ils n'ayent l'usage d'aucune sorte d'épices pour assaisonner leurs mets, ils aiment beaucoup les assaisonnemens de l'Europe, & mangent avidement toutes les viandes de haut-goût, quoiqu'ils ayent peine ensuite à se désaltérer. L'Auteur observe que ceux qui s'accoutument à nos alimens ne vivent pas si long-tems & ne jouissent pas d'une si bonne santé que leurs Compatriotes (9).

Ils aiment
les assaisonnemens de
haut goût,

Les hommes & les femmes mangent séparément. Leur nourriture la plus ordinaire est du lait & de l'eau, mêlés ou

ÉTATS.
INDIENS
DES HOTTENTOTS.

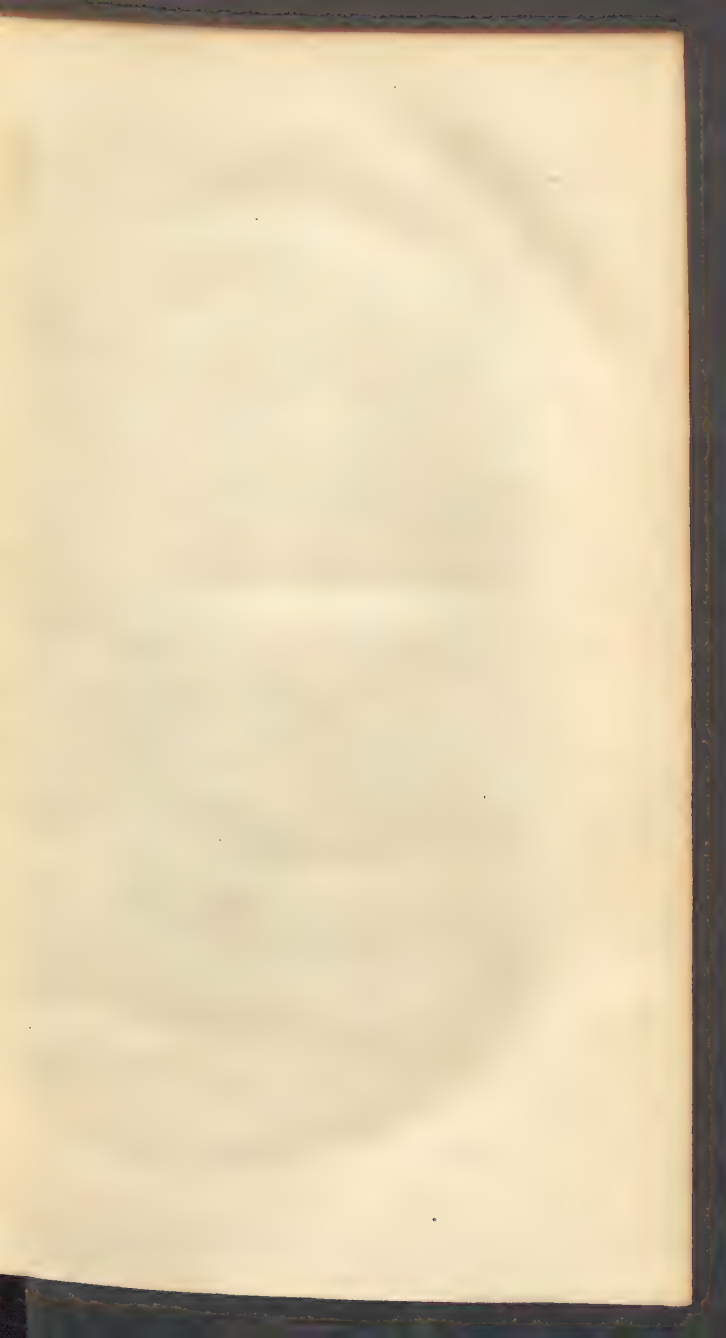
Leur passion
pour le tabac.

à part ; mais les hommes ne touchent point au lait des brebis. Ils aiment avec passion le vin , l'eau-de-vie , & sur-tout l'arrack , parce qu'étant à meilleur marché dans les Colonies , ils peuvent s'en procurer plus facilement. Ils ont peu de délicatesse dans leur choix. Le vin le plus aigre ne leur plaît pas moins que s'il étoit excellent. Cependant ils ont des goûts favoris , comme tous les autres Peuples. Les deux sexes ont une passion défordonnée pour le tabac. Un Hottentot , dit Kolben , aimeroit mieux perdre une dent que la moindre partie de cette précieuse plante. Ils jugent mieux de sa bonté que l'Européen le plus délicat. Le tabac fait toujours une partie de leurs gages lorsqu'ils se louent au service d'un Blanc. S'ils manquent de tabac , ils se servent d'une autre Plante , nommée *Dakka* , qui envoie les mêmes vapeurs à la tête. Quelquefois ils les mêlent ensemble , & ce mélange se nomme *Buspesch*. La racine de *Kanna* , dont nous parlerons entre les végétaux du Cap , est fort estimée aussi des Hottentots , parce qu'elle produit les mêmes effets (10).

Leurs Kraals
ou leurs Villages.

Ils demeurent comme les Tartares , dans des Villages mobiles , qu'ils appel-

(10) Voyage de Kolben , Vol. I. pag. 210. & suiv.
Lent



Village et Hutes des Hottentots



T. V. N.° XXI

lent *Kraals*. Ces Habitations ne contiennent jamais moins de vingt hutes, bâties fort près l'une de l'autre ; & le Kraal qui n'a pas plus de cent Habitans, passe pour un lieu peu considérable. On trouve, dans la plupart, trois ou quatre cens personnes, & quelquefois cinq cens. Chaque Kraal n'a qu'une entrée fort étroite. Les hutes sont rangées en cercle, sur le bord de quelque riviere, dans une situation commode, & ressemblent à des fours. Elles sont composées de bâtons de bois & de nattes. Ces bâtons ne sont pas plus gros que les manches ordinaires de nos rateaux ou de nos pelles, mais ils sont beaucoup plus longs. Les nattes, qui sont l'ouvrage de leurs femmes, ne sont qu'un tissu de jonc & de glayeul ; mais si serré, que la pluie n'y peut pénétrer. La forme de ces hutes est ovale. Dans leur plus long diametre elles ont environ quatorze pieds. Sur le plus court, qui n'en a guères que dix, on fixe, en forme d'arc, une gaule, qui est enfoncée dans la terre par les deux bouts & dont le haut fait le sommet de l'édifice. Trois de ces arcs paralleles en forment l'entrée. La partie posterieure en a cinq. Ils sont couverts, non de paille comme le prétend *Vogel* ; mais de nattes, dont

KOLBEN.

 1713.
 LOGEMENS
 DES HOT-
 TENTOTS.

 Forme de
 leurs hutes.

KOLBEN.

1713.

LOGEMENS

DES HOTTENTOTS.

Comment
ils s'y tien-
nent.

Leurs ché-
minées.

les bords se touchent de si près, qu'ils laissent aussi peu de passage au vent qu'à la pluie. Les Hottentots de l'ordre le plus riche y joignent une seconde enveloppe de peau. L'entrée de ces fours n'a qu'environ trois pieds de haut, sur deux de large; de sorte que les Habitans n'y peuvent entrer qu'en rampant sur les genoux & les mains. Une peau de bête, attachée en dedans au-dessus de la porte, s'ouvre & se ferme comme un rideau, pour arrêter le vent. S'il est de longue durée, on ouvre une porte à l'autre bout de la hute. Comme il est impossible de se tenir debout dans un lieu si bas, les hommes & les femmes y sont accroupis sur les jarrets, & l'habitude leur rend cette posture aisée. Dans les grandes hutes, comme dans les petites, on ne voit jamais résider plus d'une famille, qui est ordinairement composée de dix ou douze personnes de toutes sortes d'âge. Le centre de la hute est occupé par un grand trou, d'un pied de profondeur, qui sert de cheminée ou de foyer. Il est environné de trous plus petits, qui servent de place aux Habitans pour s'asseoir & de lit pour dormir. Chacun a son trou séparé, hommes & femmes, dans lequel ils reposent tranquillement, avec leurs krosses

ou leurs mantes étendus sous eux. Les krosses de réserve, les arcs & les flèches sont suspendus aux murs. Deux ou trois pots pour les usages de la cuisine, un ou deux pour boire, & quelques vases de terre pour le beurre & le lait, composent tout le reste de l'ameublement. La fumée ne pouvant sortir que par la porte, il n'y a point d'Européen qui soit capable de demeurer dans ces huttes lorsque le feu est allumé. En considérant leurs dimensions, on est surpris que des matériaux si combustibles puissent échapper aux flammes. Chaque hutte est gardée par un chien, qui veille à la sûreté de la famille & des (11) bestiaux. Tachard se trompe, lorsqu'il assure que les Hottentots habitent quelquefois dans des caves.

KOLBEN.

1713.

LOGEMENS

DES HOT-

TENTOTS.

Meubles des
hutes.

Aussi-tôt que le pâturage leur manque, ou lorsqu'ils perdent un de leurs Habitans par une mort naturelle ou violente, ils changent d'habitation. En quittant un canton & s'établissant dans un autre, leur usage est de tuer une brebis & de célébrer une fête, qu'ils appellent *Andersmaken*. Mais dans le se-

Changemens
de domicile.

(11) Quelques Ecrivains prétendent que leurs chiens ne font que dormir parmi eux auprès du feu. Mais il est certain qu'on les met

dehors pendant la nuit pour garder les troupeaux, qui sont en partie hors du Kraal, en partie dedans.

cond de ces deux cas, les femmes président à la cérémonie & les hommes en sont exclus (12).

§ I I I.

*Réjouissances publiques, Amusemens
& Musique.*

KOLBEN.
1713
FÊTES
DES HOT-
TENTOTS.
Occasions
des fêtes pri-
vées ou publi-
ques.

Cérémonies
des fêtes.

IL n'arrive aucun changement dans la demeure ou la condition des Hot-tentots, aucun événement signalé dans leur vie, qui ne soit célébré par des offrandes & des fêtes. Ces occasions sont, ou privées, telles que l'usage d'ôter un testicule aux jeunes garçons & de les admettre au rang des hommes; ou publiques, telles que les succès militaires, la destruction des bêtes féroces qui font la guerre à leurs troupeaux, la guérison de quelqu'un de leurs chefs après une dangereuse maladie, le transport de leurs domiciles, & d'autres accidens de la même nature. Pour exprimer ces solemnités, ils ont emprunté de la langue Hollandoise le terme d'*Anderfmarken*, qui signifie, *changer pour le mieux*. Ils élevent au centre de leurs Villages une Salle de branches d'arbres, assez grande pour contenir tous les hommes. Les matériaux en doivent être neufs.

(12) Kolben, *ibidem*, pag. 217.

Danse et Musique des Hottentots .



T. V. N.° XXVII .

Les femmes prennent soin de les orner de fleurs & de verdure. Ensuite on tue le plus grand bœuf de l'habitation, dont on fait rôtir une partie & bouillir l'autre. Cette viande est servie aux hommes dans leur salle. Le partage des femmes est le bouillon. La nuit suivante se passe en concerts de musique & en danses, pour lesquelles la passion est égale dans les deux sexes (13). Leur principal instrument de musique est le *Gongom*, qui est commun à toutes les Nations des Nègres sur cette Côte de l'Afrique. On en distingue deux sortes; le grand & le petit. C'est un arc de fer ou de bois d'olivier, rendu d'une corde de boyaux ou de nerf de mouton, qu'on a fait sécher au soleil pour la rendre propre à cet usage. A l'extrémité de l'arc, on attache d'un côté le tuyau d'une plume fendue, en faisant passer la corde dans la fente. Le joueur tient cette plume dans la bouche lorsqu'il manie l'Instrument; & les différens tons du *Gongom* viennent des différentes modulations de son souffle.

C'est le petit *Gongom* qu'on a décrit. Le grand n'en diffère que par la coque d'une noix de Coco dont on a coupé la partie supérieure, & qu'on fait passer

KOLBEN.

173.

FELLES

DES HOT-
TENTOTS.

Gongom,

Instrument
musical.

Grand Gongom.

(13) *Ibid.* p. 129.

KOLBEN.
1713.
FESTES
DES HOT-
TENTOTS.

dans la corde par deux trous avant que l'arc soit tendu. En touchant l'Instrument, le joueur pousse cette coque plus ou moins loin de la plume, suivant la variété qu'il veut donner à ses sons.

Instrument
des femmes.

Un autre Instrument des Hottentots, mais qui appartient proprement aux femmes, est un pot de terre, couvert d'une peau de mouton bien passée, & liée comme nos tambours avec des nerfs. Mais cet Instrument n'est pas capable de beaucoup de variété dans les sons.

Musique vo-
cale.

La musique vocale des Hottentots consiste dans le monosyllabe *Ho*, & dans deux ou trois chansons barbares. Celle qui est particulière aux cérémonies religieuses consiste dans un petit cercle de notes. Mais en général, toute leur musique est fort désagréable aux oreilles d'un Européen (14).

Danse des
Hottentots.

Leur manière de danser n'est pas de meilleur goût. Les hommes s'accroupissent en cercle, & laissent entre eux quelque distance pour le passage des femmes. Aussi-tôt que les gongomis commencent à se faire entendre, les femmes battent des doigts sur leurs tambours. Toute l'assemblée chante *ho, ho*,

(14) Voyage de Kolben, la Côte d'Afrique, quoi-
Vol. I pag. 273. & suiv. qu'on n'ait vu jusqu'ici
L'Auteur dit que le Gon- rien de semblable parmi les
gom est en usage sur toute autres Nèges.

ho, & frappe des mains. Alors il se présente plusieurs couples pour danser. Mais on n'en laisse entrer que deux à la fois dans le cercle. Leur situation est face à face. En commençant, ils sont éloignés entr'eux d'environ dix pas, & cinq ou six minutes se passent avant qu'ils se rencontrent. Quelquefois ils dansent dos à dos; mais jamais ils ne se prennent par les mains. Chaque danse ne dure guères moins d'une heure. Leur agilité est surprenante, & leurs pas nets & dégagés. Pendant ce tems-là toutes les femmes se tiennent debout, les yeux baissés, & chantent *ho, ho, ho*, en battant des mains. Lorsqu'elles ont besoin d'hommes pour la danse, elles levent la tête & secouent les anneaux qu'elles portent aux jambes. Le bruit qu'elles font, en frappant du pied, ressemble à celui d'un cheval qui se secoue sous le harnois. Les danseurs fatiguent ordinairement les musiciens, car il faut que chacun danse à son tour (15).

La chasse est un autre amusement que les Hottentots aiment beaucoup. Ils y font éclater une adresse surprenante, soit dans le maniment de leurs armes, soit dans la vitesse & la légèreté de leur course. L'Auteur s'étonne qu'ils ne fas-

KOLBEN.
1713.
FESTES
DES HOT
TENTOTS.

Leur chasse
& leur extrême
agilité.

(15) *Ibid.* pag. 181. & suivantes.

KOLBEN.
1713.
AMUSEMENS
DES HOT-
TENTOTS.

sent pas plus souvent un mauvais usage de leur agilité ; quoiqu'il leur arrive quelquefois, dit-il , d'en abuser. Il en rapporte un exemple. Un Matelot Hollandois , en débarquant au Cap , chargea un Hottentot de porter à la Ville un rouleau de tabac d'environ vingt livres. Lorsqu'ils furent tous deux à quelque distance de la troupe , le Hottentot demanda au Blanc s'il sçavoit courir. Courir ? répondit le Hollandois : Oui , fort bien. Essayons , reprit l'Africain ; & se mettant à courir avec le tabac , il disparut presque aussi tôt. Le Matelot Hollandois , confondu de cette merveilleuse vitesse , ne pensa point à le poursuivre , & ne revit jamais ni son tabac ni son porteur.

Leur adresse
se merveil-
leuse à tirer
leurs flèches ,
&c.

On auroit peine à s'imaginer quelle est l'adresse de ces barbares à tirer leurs flèches , ou à lancer leurs zagaies & leurs *Rakkums*. Ils ont la vûe si prompte & la main si certaine , que les Européens n'en approchent point. En poursuivant un daim , une chèvre sauvage ou un lièvre , s'ils peuvent s'avancer à la portée de leur rakkum , ils ne manquent presque jamais leur coup. A cent pas ils toucheront d'un coup de pierre une marque de la grandeur d'un demi-sou ; & ce qu'il y a de plus étonnant , c'est

qu'au lieu de fixer, comme nous, les yeux sur le but, ils font des mouvemens & des contorsions continuelles. Il semble que leur pierre soit portée par une main invisible. Ils remarquent avec plaisir l'admiration des Européens, & sont toujours prêts à recommencer la même expérience. Kolben assure qu'ils n'excellent pas moins à tirer de l'arc ou à lancer la zagaie.

Un Hottentot qui va seul à la chasse, ou qui ne prend avec lui que deux ou trois compagnons, se borne ordinairement à quelques pièces de gibier pour la subsistance de sa famille; & dans ces occasions il n'emploie point d'autres armes que le rakkum. Mais les grandes chasses sont celles où tous les Habitans d'un Village sortent ensemble, soit pour attaquer quelque bête féroce qui ravage leurs troupeaux, soit pour leur seul amusement. S'ils veulent tuer un éléphant, un rhinoceros, un élan ou un âne sauvage, ils l'environnent & l'attaquent avec leurs zagaies. Leur adresse consiste à ménager si bien leurs coups, que l'un ou l'autre frappant toujours l'animal par derrière tandis qu'il se tourne vers celui qui l'a frappé, ils le font tomber couvert de blessures avant qu'il ait pû distinguer ceux qui le blessent.

Kolben
1713.
Avis
DES HOT-
TENTOTS.

Chasse par-
ticulière.

Chasse
générale.

KOLBEN.
1713
AMUSEMENS
DES HOT-
TENTOTS.

Ils réussissent de même à tuer les lions & les tigres, en se garantissant de la fureur de ces animaux par leur agilité. Le monstre s'élance quelquefois si impétueusement & le coup de sa griffe paroît si sûr, qu'on tremble pour le chasseur & qu'on s'attend à le voir aussi-tôt en pièces; mais on est surpris de se trouver trompé. Dans un clin-d'œil il échappe au danger, & l'animal décharge toute sa rage contre terre. Au même instant il est couvert de blessures par derrière. Il se tourne, il se précipite sur un autre ennemi; mais toujours en vain. Il rugit, il écume, il se roule de fureur. La promptitude des chasseurs s'égale à se garantir de ses griffes & à avntr'aider par de nouveaux coups, C'ec autant de vitesse que de résolution. xeeest un spectacle dont on ne trouve d'exemple dans aucun autre Pays, & qu'on l'e scauroit voir sans admiration. Si panimal ne perd pas bien-tôt la vie, il prend enfin la fuite, en s'appercevant qu'il n'a rien à gagner contre de tels ennemis. Alors les Hottentots lui laissent la liberté de se retirer; mais ils le suivent à quelque distance, parce que leurs flèches étant empoisonnées, ils sont sûrs de le voir tomber devant eux & d'emporter sa peau pour fruit de leur victoire.

Ils ont une autre méthode pour attaquer les elephans, mais moins pénible & moins dangereuse. Comme ces animaux s'approchent des rivières en troupe, & qu'ils marchent l'un après l'autre sur une même ligne, la trace de leurs pas est toujours facile à reconnoître. Les Hortentors ouvrent dans cette route une fosse de sept ou huit pieds de profondeur & d'environ quatre pieds de diametre, au milieu de laquelle ils enfoncent un pieu pointu. Ils couvrent cette ouverture de petites branches d'arbre, de feuillage, d'herbe & de terre, avec tant d'art que les yeux mêmes d'un homme y seroient trompés. L'elephant, qui avance sans crainte, tombe à demi dans la fosse; c'est-à-dire, que le trou n'étant point assez grand pour le contenir tout entier, il n'y entre que ses pieds de devant : mais dans cette chute il ne manque point de rencontrer le pieu, qui lui perce la poitrine ou le col, & qui l'arrête assez pour donner le tems aux chasseurs de l'achever à coups de zagaies. Ils le portent alors en triomphe dans leur Village, & leur victoire est célébrée par une grande fête (16). Les rhinoceros & l'é-

KOLBEN.
1719.
AMERINDIEN
DES HORTENTORS.
Maniere
d'attaquer
les elephans
par les
Hortentors.

(16) Kolben, *ibid.* p. 242. & suiv.

KOLBEN.

1713.

AMUSEMENTS
DES HOT-
TENTOTS.Ordre insti-
tué parmi les
Hottentots.

lan se prennent souvent dans le même piège.

Les Hottentots ont institué un Ordre fort honorable, composé de ceux qui ont tué, dans un combat particulier, un lion, un tigre, un léopard, un éléphant, un rhinoceros ou un élan. L'installation du Héros se fait avec beaucoup de cérémonies. Après son exploit, il se retire dans sa hute. Les Habitans du Village lui députent bien-tôt un Vieillard, pour l'inviter à se rendre au centre de Kraal, où il est attendu par tous les honneurs qui sont dûs à sa victoire. Il se laisse conduire par son guide. Toute l'assemblée le reçoit avec des acclamations. Il s'accroupit au milieu d'une hute qu'on a préparée pour lui, & tous les Habitans se placent autour de lui dans la même posture. Alors le vieux Député s'approche & pisse sur lui depuis la tête jusqu'aux pieds, en prononçant certaines paroles. Si le Député est de ses amis, il l'inonde d'un déluge d'eau, & l'honneur augmente à proportion de la quantité d'urine. Le Champion n'a pas manqué de se faire d'avance, avec les ongles, des sillons sur la graisse dont il a le corps enroulé, pour recevoir plus immédiatement cette asperision. Il s'en frotte soi-

Ridicule cé-
rémonie.

gneusement le visage & tout le corps. Kolben a cru devoir donner à cette institution le nom d'Ordre de l'urine, parce qu'elle n'en porte aucun dans la Nation. Après la cérémonie, le Délégué allume sa pipe & la fait circuler dans l'assemblée, jusqu'à ce que le tabac, ou le dakka, soit réduit en cendres. Ensuite prenant les cendres, il en parfume le nouveau Chevalier, qui reçoit en même tems les félicitations de l'assemblée sur l'honneur qu'il a fait au Kraal & sur le service qu'il a rendu à sa patrie. Ce grand jour est suivi pour lui de trois jours de repos, pendant lesquels il est défendu à sa propre femme d'approcher de lui. Le troisième jour, au soir, il tue un mouton, il reçoit sa femme & se réjouit avec ses amis & ses voisins. Le monument de sa gloire est la vessie de l'animal qu'il a tué. Il la porte suspendue à sa chevelure, comme une marque insigne d'honneur. Kolben ajoute que la mort d'un tigre cause plus de joie aux Hottentots que celle de toute autre bête (17).

Ils entendent beaucoup mieux la pêche que les Européens du Cap. Leur habitude est égale au filet, à l'hameçon & au dard, dans les anses comme dans les

Kolben.
1713.
AMSTERDAM
DES HOT-
TENTOTS.

Marque de
l'Ordre.

Adresse des
Hottentots à
la pêche &
sur-tout à la
nage.

KOLBEN,
1713.
AMUSEMENS
DES HOT-
TENTOTS.

rivieres. Ils ne prennent pas moins habilement le poisson en le (18) grattant ; mais leurs traditions ne leur permettant pas de manger du poisson sans écaille, ils le vendent aux Européens. Ils sont d'une adresse incomparable à la nage. Leur maniere de nager a quelque chose de surprenant & qui leur est tout-à-fait propre. Ils nagent le col droit & les mains hors de l'eau ; de sorte qu'ils paroissent marcher sur terre. Dans la plus grande agitation de la mer & lorsque les flots forment autant de montagnes, ils dansent en quelque sorte sur le dos des vagues, montant & descendant comme un morceau de liège. Leurs pêcheurs envelopent dans leurs krosses ou dans des sacs de cuir, le poisson qu'ils ont pris, & nagent ainsi avec leur fardeau sur la tête.

La chasse & la pêche sont libres dans le Pays des Hottentots pour tous les Habitans (19).

§. I V.

Mariages & Oeconomie domestique des Hottentots.

Propositions
de mariage.

LEs ouvertures & les propositions de mariage sont ici l'office du pere ou du plus proche parent de l'homme,

(18) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 251. & suiv.

(19) *Ibidem.*

qui s'adresse au pere ou au plus proche parent de la femme. Lorsqu'un jeune-homme est âgé d'environ dix-huit ans, il se rend avec son pere dans la famille où il se propose d'entrer, & son unique soin est de préparer du tabac ou du dakka, qu'il présente à la compagnie. Tous les assistans se mettent à fumer, sans qu'il soit question du sujet qui les assemble, jusqu'à ce qu'ils aient la tête étourdie de fumée. Alors le pere commence à s'expliquer. Il demande au pere de la fille s'il veut se défaire d'elle en faveur de son fils. L'autre sort aussi tôt de la chambre pour aller consulter sa femme, & revient promptement avec une réponse favorable. Il est rare du moins que cette demande soit refusée, à moins qu'une famille ne soit déjà liée par quelque autre engagement. Si la jeune fille n'a point de goût pour le mariage, qu'on lui propose, il ne lui reste qu'une ressource pour éviter d'être à lui; c'est de passer avec lui une nuit entiere, qui est employée, suivant l'Auteur, à se pincer, à se chatouiller, à se fouetter. Elle devient libre, si elle résiste à cette dangereuse épreuve; mais si le jeune-homme l'emporte, comme il arrive presque toujours, elle est obligée de l'épouser.

KOITEN.
1713.
MARIAGES
DES HOT-
TENTOTS.

Usage ex-
trêmement
bizarre.

RÖLBEN.
1713.
MARIAGES
DES HOT-
TENTOIS.
Cérémonie
du mariage.

Après cette formalité, le jeune mari, accompagné de tous ses parens & de tous ses amis de l'un & de l'autre sexe, & précédé d'un ou de plusieurs bœufs, suivant le degré de ses richesses, retourne au Kraal de sa femme, quelque éloigné qu'il puisse être du sien. Il y est reçu avec de grands témoignages de joie. Le bœuf est tué. Chacun se frotte largement de sa graisse & se poudre de *Bukku*. Les femmes se peignent le front, les joues & le menton avec de la craie rouge. Ensuite le mariage s'achève avec des cérémonies fort bizarres. Les hommes de l'assemblée commencent par s'accroupir en cercle. Le mari se place au centre, dans la même posture. A quelque distance, les femmes s'arrangent de même autour de la Mariée. Ensuite le Prêtre, ou le Maître des cérémonies du Village des Oiseaux, entre dans le cercle des hommes & pisse un peu sur le Marié, qui emploie ses grandes ongles à faire des sillons sur sa graisse, pour ne rien perdre de cette sale liqueur. Le Prêtre fait la même faveur à la Mariée, & retourne de l'un à l'autre jusqu'à ce que le pouvoir lui manque pour cet office. Il prononce en même-temps diverses bénédictions : » Puissiez-
» vous vivre heureusement dans votre

MARIAGE HOTTENTOT, tiré de Kolben.



T. V. N. XXX.



» mariage ! Puissiez-vous obtenir un
 » fils avant la fin de l'année ! Puissiez-
 » t il devenir bon chasseur ou bon guer-
 » rier ! Tous les assistans se joignent
 ensuite pour travailler aux préparatifs
 de la fête. On coupe le bœuf en pièces,
 on en fait cuire une partie à l'eau & rô-
 tir l'autre. Kolben explique ici plus
 clairement leur maniere de rôtir. Ils
 font un grand feu sur une pierre, & la
 nettoient proprement lorsqu'elle est
 échauffée. Ils y mettent leur viande &
 placent dessus une autre pierre, autour
 & sur laquelle ils renouvellent le feu,
 qui acheve bien tôt l'opération.

Les hommes & les femmes ayant for-
 mé deux cercles différens pour le festin,
 c'est avec les femmes que le Marié se
 place alors ; mais il ne touche point à
 leurs alimens, & les siens lui sont ser-
 vis à part. Tous les mets paroissent dans
 des pots luisans de graille. Quelques-
 uns des convives ont des couteaux, les
 autres déchirent la viande avec leurs
 doigts ; & tous mangent avec une rapa-
 cité surprenante. Le bout de leurs kros-
 ses leur sert d'assiettes. Leurs cuillieres
 sont diverses coquilles de mer, sans au-
 cune sorte de manche. Ils boivent du
 lait ou de l'eau ; car il ne paroît pres-
 que jamais de liqueurs fortes dans ces

KOLBEN.
 1713.
 MARIAGES
 DES HOTTENTOTS.

Les Hottentots
 mangent.

Les Hottentots
 mangent des
 liqueurs for-
 tes.

ROLDEN.

1713.

MARIAGES
DES HOT-
TENTOTS.Sans musi-
que & sans
danse.Portion des
hommes &
dot des filles.

réjouissances publiques. Après le festin, ils fument du tabac ou du dakra. Chaque cercle n'a qu'une seule pipe. Celui qui est chargé de la remplir, la donne à son voisin après s'en être servi. Elle fait ainsi successivement le tour du cercle. Quelques-uns avalent la fumée, & les discours s'échauffent à mesure que les vapeurs leur montent au cerveau. Toute la nuit se passe dans le même exercice, & le matin vient séparer l'Assemblée. On recommence la fête pendant deux ou trois jours; c'est à-dire, jusqu'à ce que les provisions soient épuisées. Malgré la passion que les Hottentots ont pour la musique & la danse, ils ne les emploient jamais dans leurs fêtes nuptiales. Ils ont l'usage de la polygamie; mais il est rare, même entre les riches, qu'on leur voie plus de trois femmes. Ils ne permettent ni le mariage ni la fornication entre les cousins, au premier & au second degré. Ceux qui sont convaincus d'avoir violé cette loi, reçoivent une mortelle bastonnade, sans aucun égard pour le rang & les richesses. Un pere, en mariant son fils, lui donne une couple de vaches & le même nombre de brebis. Les filles se marient ordinairement sans dot; ou si leur famille leur fait présent d'une vache ou

d'un couple de brebis, le mari est obligé de les restituer lorsque sa femme meurt sans lui laisser d'enfans. Les Hottentots, dit l'Auteur, ne cherchent dans leurs femmes que l'esprit, la beauté & les agrémens. Ainsi la fille d'un pauvre Habitant se trouve souvent mariée au Chef de son Kraal ou de la (20) Nation.

L'adultère est toujours puni de mort ; mais le divorce est permis, lorsque le mari peut le justifier par de bonnes raisons. Alors il a la liberté de choisir une autre femme ; mais celle qu'il a répudiée n'obtient pas toujours la même grâce pendant la vie du mari qui la quitte. D'ailleurs, une veuve qui se remarie est obligée de se couper la jointure du petit doigt, & de continuer la même opération aux doigts suivans chaque fois qu'elle rentre dans les chaînes du mariage. Koiben reproche à Vogel d'avoir assuré faussement que toutes les jeunes mariées se coupent le petit doigt à la première jointure & la présentent à leur mari. Vogel ne s'est pas moins trompé, lorsqu'il a prétendu que le marié lie un boyau de bœuf ou de mouton autour du col de sa femme. Et Boving

KOLBEN.
1713.
MARIAGES
DES HOT-
TENTOTS.

Etrange loi
pour les veu-
ves qui se re-
marient.

(20) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 150. & suiv. & p. 118, 127 & 309.

44 HISTOIRE GÉNÉRALE

KOLBEN.
1713.
NAISSANCE
DES HOTTENTOTS.

s'est imaginé encore plus ridiculement, que ces mutilations des femmes viennent d'une morsure que les meres leur font au doigt dans l'enfance. Le long séjour que Kolben avoit fait au Cap, le met en droit d'assurer que cette opération ne regarde que les veuves, lorsqu'elle se remariant (21).

Sage-femmes Hottentotes.

Chaque Kraal est fourni d'une sage-femme, que son experience & son habileté font choisir pour le service public. Mais son salaire se réduit à la nourriture, avec quelques petits présents qui doi-

Accouchement.

vent être volontaires. Les femmes accouchent à terre, sur un simple kraal, dans l'absence du mari, qui est obligé de quitter sa hute jusqu'à la fin du travail, sous peine de payer une brebis au Kraal. Si le travail est lent, on fait bouillir du lait & du tabac, dont on compose une liqueur, qu'on laisse refroidir & qu'on fait avaler à la femme.

Comment on traite l'enfant.

Elle est délivrée immédiatement. Aussitôt que l'enfant est né, on lui frotte doucement toutes les parties du corps avec de la fiente fraîche de vache. On laisse sécher cette onction, pour en recommencer une autre avec le jus de la rige du figuier. Celle-ci venant aussi à sécher, on en fait une troisième avec de

(21) *Ibid.* p. 158. & 109.

la graisse de mouton ou du beurre fondu. Enfin lorsque le corps est bien imbibé de toutes ces onctions, on le poudre de *bukku*, qui forme une sorte de croute.

KOLBEN.
1713.
NAISSANCE
DES HOT-
TENTOTS.

Si l'enfant naît mort, ou meurt en naissant, sur-tout lorsqu'il est mâle, le Village est transporté dans un autre lieu. On fait des réjouissances extraordinaires à la naissance de deux jumeaux mâles. Si ce sont deux filles, l'usage est de tuer la plus laide. Si c'est une fille & un garçon, la fille est exposée sur une branche d'arbre, ou ensevelie vive, avec la participation & le consentement de tout le Kraal. On a trouvé plusieurs de ces enfans abandonnés, que les Européens du Cap ont eu l'humanité de faire élever. Mais lorsqu'ils arrivent à l'âge de maturité, ils renoncent aux manieres, aux habits & à la religion de leurs bienfaiteurs, pour se conformer aux usages de leur Nation (22).

Sort des filles jumelles.

Le kraal, ou la mante qui sert aux femmes dans leur accouchement, est enterré aussi-tôt, par la force d'une ancienne tradition, qui fait craindre quelque sortilège pour la mere ou son fruit. On lie le nombril de l'enfant avec une arrete de mouton, qui leur pend au

Superstition

KOLBEN.
17-3.
NAISSANCE
DES HÉTÉ-
TÉROIS.

Noms des
enfants.

Purification
des femmes.

ventre jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture.

Après les onctions, le droit de le nommer appartient à sa mère. Elle lui donne ordinairement le nom de quel-
qu'animal favori, tel que *Gammon*, lion; *Hakqua*, cheval; *Ghoudi*, mouton, &c. Il est défendu aux hommes de s'approcher de leurs femmes après l'accouchement jusqu'à ce qu'elles soient entièrement rétablies. L'infraction de cette loi les fait regarder comme impurs, & les oblige de présenter un bœuf gras au Kraal pour se purifier. La purification des femmes après leurs couches, se fait avec de la fiente de vache, dont elles se frottent le corps. Ensuite elles se font une onction de graisse, qu'elles saupoudrent de bukku; & dans cet état, elles attendent leur mari, qui doit avoir fait les mêmes préparatifs. Alors ils s'accroupissent ensemble, ils s'entretiennent, ils se disent des choses tendres; ils fument jusqu'à ce que les vapeurs du tabac les font tomber endormis. Les réjouissances sont beaucoup plus vives pour un premier enfant que pour ceux qui le suivent. Aussi le fils aîné jouit-il d'une (23)

(23) Voyage de Kolben, Volume I, pag. 141. & suivantes.

autorité presque absolue sur ses freres & ses sœurs.

On s'est persuadé mal-à-propos en Europe , que les Hottentots naissent avec le nez plat. La plupart, au contraire, apportent en naissant un nez de la forme des nôtres ; mais il passe dans la Nation pour une si grande difformité, que le premier soin des meres est de l'applatisir avec le pouce (24).

C'est encore un usage général d'ôter un testicule aux garçons, vers l'âge de neuf ou dix ans. Mais dans les familles pauvres, on attend pour cette cérémonie l'occasion de pouvoir survenir à la dépense. Le jeune homme, après avoir été frotté de graisse fraîche de mouton, est étendu à terre sur le dos, les pieds & les mains liés ; ses amis se couchent sur lui, pour le rendre comme immobile. Dans cette situation, l'Opérateur lui fait, avec un couteau de table, une ouverture au *Scrotum*, d'un pouce & demi de longueur. Il fait sortir le testicule, & met à la place une petite boule de la même grosseur, composée de graisse de mouton & d'un mélange d'herbes pulvérisées. Ensuite, il recout la blessure, avec un petit os d'oiseau, qui est aussi pointu qu'une aigle ; une artère de

KOLBEN.

1713.

ENFANS
DES HOTTENTOTS.Erreur sur le
nez des Hottentots.Cérémonie
d'ôter un testicule aux
garçons.

(24) Ibid. p. 312.

KOLBEN.

1713

ENFANS

DES HOI-

TENOTS.

mouton sert de fil. Cette opération se fait avec une adresse qui surprendroit nos plus habiles Anatomistes ; & jamais elle n'a de fâcheuses suites. Lorsqu'elle est achevée, l'Opérateur recommence les onctions, avec de la graisse du mouton qu'on a tué pour la fête. Il tourne le Patient sur le dos & sur le ventre, comme un cochon de lait, dit l'Auteur, qu'on se disposeroit à rotir. Enfin, il pisse sur toutes les parties du corps, & le frotte soigneusement de son urine. Après cette monstrueuse cérémonie, le jeune-homme se traîne dans une petite hute, bâtie exprès pour cet usage. Il y passe deux ou trois jours, au bout desquels il sort parfaitement rétabli. Les jeunes Hottentots supportent cette opération avec une patience & une résolution surprenantes. Mais ceux qui n'ont point encore passé par les mains de l'Opérateur n'ont pas la liberté d'y assister. Les spectateurs se rendent à la maison des parens, & mangent la chair du mouton, qu'ils trouvent préparée. Le bouillon est distribué aux femmes ; mais le malade n'a point de part au festin. Le reste du jour & la nuit suivante sont employés à la danse. Si la famille est riche, le salaire de l'Opérateur est un veau ou un mouton.

Quelques

Quelques Auteurs, cherchant la raison d'un usage si bizarre, se sont imaginés qu'il peut servir à rendre les Hottentots plus légers à la course; & quand on les interroge eux-mêmes, on n'en reçoit pas d'autre explication. Cependant Kolben apprit de vieillards intelligens, que par une Loi fort ancienne il est défendu aux hommes de leur Nation d'avoir aucun commerce charnel avec les femmes, tandis qu'ils ont deux testicules; & que cette Loi est fondée sur l'opinion qu'un Hottentot dans cet état produit constamment deux jumeaux. Ceux qui se marieroient sans une mutilation si nécessaire, se verroient exposés aux railleries du public, & la femme seroit peut-être déchirée par toutes les autres personnes de son sexe. Aussi ne manque-t-elle point de se faire garantir l'état de son mari avant que de l'épouser. Elle s'en rapporte néanmoins au témoignage d'autrui, parce que la modestie, dit l'Auteur ne lui permet pas de s'en assurer par ses propres yeux (25).

La jeunesse, parmi les Hottentots, est confiée à la garde des meres, jusqu'à l'âge de dix-huit ans. On reçoit alors les garçons au rang des hommes, avec les

KOLBEN.

1713.

ENFANS
DES HOT-
TENTOTS.Raisons de
cet usage.Education
de la jeunesse.

(25) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 113. & suiv.

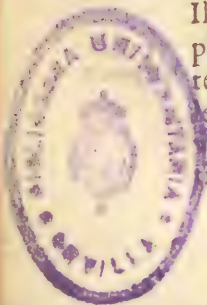
KOLBEN.

1713.

ENFANS
DES HOT-
TENTOTS.

Comment
les garçons
sont reçus au
rang des hom-
mes.

quels ils n'ont point auparavant la hardiesse de converser, sans en excepter leur propre pere. Tous les Habitans s'assemblent, & les hommes s'accroupissent en cercle. Le Candidat reçoit ordre de se mettre dans la même posture, mais hors du cercle. Il doit être accroupi sur ses jarrets, de manière qu'il reste au moins trois pouces de distance jusqu'à terre. Alors le plus vieux de l'assemblée se leve, demande le consentement des autres pour recevoir le Candidat, s'approche de lui, & lui déclare qu'à l'avenir il doit abandonner sa mere, renoncer à la compagnie des femmes & aux amusemens de l'enfance; en un mot, que dans ses actions & ses discours il doit se conduire en homme. Le Candidat qui n'est pas venu sans s'être bien frotté de graisse & de suie, reçoit immédiatement une inondation d'urine par le ministère de l'Orateur. Aussi tôt, les hommes du cercle l'admettent dans leur société, & le félicitent sur l'honneur qu'il vient d'obtenir. Ils ajoutent des bénédictions à ce compliment. Kolben en rapporte jusqu'aux termes : *T Kamma*, c'est-à-dire, que le bonheur t'accompagne. *Dida Cetze*, vis long-tems. *Quoaqua*, crois & multiplies. *T Kumi*, que ta barbe croisse



promptement. Un Hottentot, qui est ainsi délivré de l'empire de sa mere, a la liberté de l'insulter, & de la battre même lorsqu'il lui plaît (26). Il en reçoit des louanges & des applaudissemens, au lieu de reproches. La plupart se rendent immédiatement à la hute de leur mere pour entrer tout d'un coup en possession de ce droit, & faire éclater le mépris avec lequel ils sont résolus d'éviter désormais la conversation des femmes. Ils commencent de ce jour à dédaigner ceux qui demeurent encore sous la garde de leurs meres après l'âge de dix-huit ans. Ils leur donnent le nom de *Kursire*, qui signifie, *Soupe de lait* : reproche si injurieux pour un Hottentot, que celui qui en est une fois taché doit se procurer une nouvelle reception dans la société des hommes (27).

KOLBEN.
1713.
ENFANS
DES HOTTENTOTS.

Usage qui
blesse la Nature.

Ils n'ont pas de hute séparée avant le tems du mariage. Les deux parties travaillent alors à s'en bâtir une, & doivent se fournir de meubles neufs. Après cet établissement, l'homme entre en droit de s'abandonner à la paresse, & se repose sur sa femme de toutes ses affaires domestiques. Cependant il accepte quelquefois une partie de chasse ou

Paresse des
hommes
après le mariage.

(26) *Ibid.* p. 126.

(27) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 120. & suiv.

KOLBEN.

1713.

ENFANS
DES HOTTENTOTS.Comment
ils vivent
avec leurs
femmes.

de pêche, lorsqu'elle lui est proposée; & par intervalles il jette les yeux sur ses bestiaux, sur-tout s'il devient pere d'un fils auquel il veuille laisser son héritage. Il lui apprend aussi son métier, s'il en sçait un. C'est à quoi se réduisent tous les exercices d'un Hottentot dans la vie privée. Mais le sort des femmes est fort différent. Outre l'éducation des enfans, elles sont condamnées à tous les soins du ménage, tels que de chercher des racines, d'apporter du bois, de traire les vaches & de préparer les alimens. Sa seule récompense pour tant de travaux est d'avoir un lit séparé; car les deux époux ne couchent jamais ensemble, & ne paroissent pas se mêler des affaires l'un de l'autre. Ils se parlent rarement; & ne se donnent presque aucun signe de tendresse. Leur secret sur l'action conjugale est impénétrable; & leur modestie n'est pas moindre à l'égard de toutes les actions que nous nommons indécentes (28).

(28) Cependant l'Auteur déceint pour un peu de dit, p. 119. que les femmes se laissent toucher in-
tabac.



§ V.

*Maladies , Remedes & Funérailles
des Hottentots.*

LA Nation des Hottentots est sujette à peu de maladies ; & ceux qui s'assujétissent à la diète du Pays s'en ressentent rarement. On les voit vivre, suivant le témoignage de Dapper , jusqu'à cent dix , cent vingt & cent trente ans. Kolben en vit un , au Cap , qui n'avoit pas beaucoup moins de cent ans , & qui se vantoit de n'avoir jamais été attaqué de la moindre maladie. Mais ceux qui font usage des liqueurs étrangères abrègent leurs jours & gagnent des maladies qui n'avoient jamais été connues dans leur Nation. Les alimens mêmes , assaisonnés à la manière de l'Europe , sont pernicieux pour les Hottentots (29).

La Médecine & la Chirurgie sont deux arts qu'ils exercent conjointement , & dans lesquels Kolben assure que leurs connoissances ne sont pas méprisables. On leur voit faire des cures merveilleuses. Ils sont versés dans la Botanique de leur Pays. Ils ont de bonnes notions de l'anatomie , de la sai-

KOLBEN.
1713.
MALADIES
ET REMEDES
DES HOT-
TENTOTS.

Les Hottentots vivent long-temps.

Leur Médecine & leur Chirurgie.

(29) Kolben , *ubi sup.* pag. 160.

KOLDEN.
1713.
MALADIES
ET REMÈDES
DES HOT-
TENTOTS.

Ventouses.

gnée, des ventouses & des opérations les plus difficiles, telles que l'amputation & l'art de remettre un membre disloqué. Leur adresse est d'autant plus admirable, qu'ils n'ont pour instrumens que des cornets, des couteaux, & l'os pointu dont on a déjà parlé (30). Pour les coliques & les maux d'estomac, leur remède ordinaire est l'application des ventouses. Ils se servent d'une corne de bœuf, dont les bords sont unis. Le malade se couche à terre, sur le dos, pour s'abandonner au Médecin, qui commence par appliquer sa bouche sur le siège du mal & par sucer la peau. Ensuite il y met la corne, & l'y laisse jusqu'à ce que la partie qu'elle ouvre devienne insensible. Il la retire alors, pour faire deux incisions de la longueur d'un pouce; & la remettant au même lieu, il l'y laisse encore jusqu'à ce qu'elle tombe remplie de sang; ce qui ne manque point d'arriver dans l'espace de deux heures. On laisse prendre quelque repos au malade. Si la douleur change de place, on frotte l'endroit avec de la graisse chaude; & lorsque cette opération ne suffit pas, on recommence les ventouses. Si l'on ne s'aperçoit d'aucun effet, on a recours aux re-

(30) Dans l'article précédent.

medes intérieurs , tels que les infusions ou les poudres d'herbes & de racines.

La saignée ne leur cause pas plus d'embarras. L'Opérateur s'étant pourvû d'un couteau & d'une bande de cuir , lie le bras , ouvre la veine , en laisse couler autant de sang qu'il le juge nécessaire , & la ferme avec de la graisse fraîche de mouton. Ensuite il lie dessus une feuille de quelque arbre salutaire. Cette opération est en usage dans les blessures & dans les indispositions de la même nature.

Pour guérir la blessure d'une flèche empoisonnée , ils mêlent le venin de quelque serpent avec leur propre salive , & frottent ce mélange entre deux pierres. Ensuite , après s'être gratté le creux de l'estomac jusqu'à ce qu'il en sorte du sang , ils appliquent la moitié de la composition sur la partie qu'ils ont grattée. Ils avalent l'autre ; & lorsqu'ils se croient délivrés du poison par ce remède , ils nettoient la blessure & la pansent avec des feuilles de *Dakka* , de *Bukku* & d'autres herbes. Il n'y a point de plaie qu'ils ne guérissent dans l'espace d'un mois par cette méthode ; mais la moindre négligence ou les moindres délais sont dangereux. L'Au-

KOLBEN.
1713.
MALADIES
ET REMEDES
DES HOT-
TENTOTS.
Saignée.

Guérison des
blessures em-
poisonnées.

KOLDEN.
1713.
MALADIES
ET REMÈDES
DES HOT-
TENTOTS.

teur apprit cette recette d'un Hottentot, qui l'avoit vérifiée par sa propre expérience. A l'égard des fractures, ils ignorent entièrement la manière de les traiter, parce qu'ils sont peu sujets à cette sorte d'accident. Ils n'en connoissent aucun exemple parmi eux. Mais leur méthode pour les dislocations est de frotter beaucoup la partie avec de la graisse de mouton, & de remuer vivement le membre en pressant la jointure. Cette opération ne se fait pas sans de vives douleurs.

Maux de tête.

Dans les violentes douleurs de tête, ils rasent une partie de la chevelure avec un couteau fort tranchant. La graisse qu'ils y ont toujours leur sert de savon. Cependant ils laissent autant de cheveux qu'ils en coupent; & leur manière de les couper est en sillons. Les gens du commun se rasent aussi la tête dans le deuil.

Amputations.

L'usage des amputations ne regarde que les femmes, lorsqu'étant veuves elles sont obligées de se faire couper la jointure du doigt pour pouvoir se remarier. On lie le bout du doigt, & l'opération se fait avec un couteau. Pour arrêter le sang, on met sur la blessure du jus de feuilles de Myrthe, & l'on enveloppe le doigt dans d'autres

feuilles d'herbes aromatiques (31).

Pour se nettoyer l'estomac, les Hot- tentots emploient ordinairement le jus d'Aloës dans un peu de bouillon chaud, & redoublent la dose jusqu'à ce qu'ils s'apperçoivent de l'effet qu'ils désirent. Il manque rarement, remarque l'Auteur, parce que le jus d'Aloës est tout-à-la-fois un bon cathartique & un excellent stomachique. Les poudres & les infusions qu'ils emploient pour leurs autres maux intérieurs sont très-simples & en petit nombre : C'est de la sauge & des figues sauvages, des feuilles de figuier, du Bukku, de l'ail, du fenouil, & quelques autres plantes ; de sorte que leurs remèdes sont fort bornés.

Mais ils ont recours aussi à la divination, pour découvrir si les maladies doivent guérir. Ils prennent un mouton & l'écorchent vif, avec de grandes précautions pour empêcher qu'il ne perde du sang dans cette opération. Si l'animal, après avoir perdu sa peau, se leve & court librement, c'est un présage favorable. Mais s'il demeure sans mouvement, on interrompt l'usage des

KOLBEN.

1713.

MALADIES
ET REMÈDES
DES HOT-
TENTOTS.Divination
dans les ma-
ladies.

(31) Voyage de Kolben, Vol. p. 105. & suivantes. L'Auteur regrette de n'avoir pu découvrir l'effet & les propriétés par-

ticulières de toutes ces herbes ; d'où l'on peut conclure que les Hottentots en font mystère.

KOLBEN.
1713.
MALADIES
ET REMEDES
DES HOT-
TENTOTS.
Fête de con-
valéscence.

remedes , & le malade est abandonné aux forces de la nature.

Un Hottentot , qui s'est rétabli d'une maladie dangereuse , célèbre son *Anderfinaken* , c'est-à-dire , la fête de sa convalescence , en tuant un bœuf ou une brebis , suivant ses facultés , pour en traiter ses amis & ses voisins. Si c'est un homme , la chair est pour les hommes & le bouillon pour les femmes. Au contraire , les femmes mangent la chair , si la fête se fait pour une femme , & le partage des hommes est le bouillon (32).

Office &
rang des Mé-
decins.

Le Medecin est ici la troisième personne de l'Etat. Les Grands Kraals en ont deux. On les choisit entre les plus sages Habitans , pour veiller à la santé du Public ; mais ils ne reçoivent jamais de recompense ni d'appointemens , comme s'ils étoient assez récompensés par la distinction de leur Office. Il ne manque rien à la confiance & au respect qu'on a pour eux. Comme la Nation des *Hottentots* est sujette à peu de maladies , ils ne sont pas surchargés d'occupations. Dans chaque Kraal , il se trouve de vieilles femmes qui s'attribuent de profondes connoissances en medecine. Elles ne sont pas fort aimées des Docteurs ; & comme les personnes

de la même trempe en Europe , elles ne trouvent de crédit que dans leur propre sexe (33).

Les Européens du Cap ont peu de maladies à combattre ; preuve assez claire de la bonté du climat. Les femmes souffrent très-peu dans l'accouchement ; mais en allaitant leurs enfans , elles sont fort sujettes à des maux de sein. La petite verole & la rougeole n'ont point ordinairement ici de suites fâcheuses. Le flux de sang est une espèce de tribut que les Etrangers payent au Cap en y arrivant ; mais il se guérit aisément par des remèdes convenables. La maladie la plus commune entre les Européens du Cap est celle des yeux. Elle est surtout fort dangereuse en Eté , & l'Auteur l'attribue aux vents Sud-Est , qui sont d'une chaleur extrême , & à la reverberation du Soleil contre les montagnes. Les rhumes & les maux de gorge ne sont pas moins communs au Cap ; mais ils n'ont point ordinairement d'effet redoutable. On n'a jamais entendu parler de la pierre parmi les Européens du Cap ; ce qui doit paroître d'autant plus surprenant qu'ils vivent dans l'abondance & qu'ils n'épargnent pas les excellens vins du terroir (34).

KOLBEN.
1713.
MALADIES
ET REMÈDES
DES HOTTENTOTS.

Maladie des
Européens du
Cap.

(33) Kolben , *ibid.* p. 87. (34) *Ibid.* p. 334.

KOLBEN.
1713.
FUNÉRAIL-
LES DES HOT-
TENTOTS.

Manière
d'ensevelir.

Lorsqu'un Hottentot tombe malade, il est environné aussi-tôt de ses amis, qui se mettent à pousser d'affreuses exclamations. Elles deviennent si violentes à sa mort, qu'elles se font entendre de plusieurs milles. Les notions obscures qu'ils ont de l'immortalité de l'âme ne vont pas jusqu'à leur faire implorer les faveurs du Ciel pour un malade, ni jusqu'à le faire souvenir d'un autre état dans lequel il doit passer. Aussi-tôt qu'il a rendu le dernier soupir, on l'enveloppe dans son krot, les jambes repliées vers la tête, comme un fœtus humain, & si bien couvert, qu'on n'apperçoit aucune partie du corps. On cherche ensuite un lieu pour l'enterrer. Tous les Habitans du Kraal s'assemblent & le conduisent à sa sépulture. C'est ordinairement quelque fente, dans un rocher, ou quelque trou de bête sauvage; car les Hottentots ne se donnent pas la peine de creuser une fosse pour leurs morts, lorsque le hasard leur en offre une. Ils les enterrent ordinairement six heures après qu'ils sont expirés; à moins qu'étant morts le soir, on ne soit obligé, par l'obscurité de la nuit, à les garder jusqu'au lendemain. L'Auteur compare cet usage avec celui des Juifs, & ne doute pas qu'une infinité d'Hottentots

ne soient enterrés vivans. Pour conduire le corps à sa fosse, les hommes & les femmes s'assembloient devant la porte de la hute, accroupis en différens cercles, frappant des mains, & criant, *Bo bo bo*, qui signifie pere dans leur langue. Au lieu de faire sortir le corps par la porte, ils ouvrent les nattes qui servent de mur, du côté le plus proche du mort, & le transportent par ce passage. Les porteurs le prennent dans leurs bras. Ils sont suivis de tous les cercles d'hommes & de femmes, mais sans autre ordre que la séparation des deux sexes. La marche est accompagnée de hurlemens & de grimaces, qui seroient capables, dit l'Auteur, de faire mourir un Européen de rire. Lorsque le corps est enterré, ils remplissent la fosse, de la terre des nids de fourmies, & la couvrent de pièces de bois croisées, pour la défendre des bêtes farouches.

Au retour du convoi funébre, les deux sexes reprennent leur posture devant la hute, dans des cercles séparés, & continuent leurs exclamations. Enfin, l'heure du silence arrive. Deux vieillards, qui en donnent le signal, amis des parens du mort, entrent dans chaque cercle & pissent sur toute l'assemblée. Ils vont prendre ensuite cha-

KOLHEN.

1713.

FUNÉRAILLES
DES HOTTENTOTS.Lamentations
funé-
bres.

Cérémonie

qui suit l'en-
terrement.

KOLBEN.
1713.
FUNERAIL-
LES DES HOT-
TENTOTS.

Deuil de
l'héritier.

cun leur poignée de cendres, dans le foyer qui est au centre de la hute, & reviennent gravement les jeter par pinces sur les assistans, qui s'en frottent le corps avec beaucoup de soin. Si le mort étoit riche, la même cérémonie se renouvelle pendant sept ou huit jours. Après les lamentations, l'usage est de tuer une brebis, pour terminer la cérémonie par un Andersmaken. On suspend au cou de l'héritier la coiffe du ventre, bien saupoudrée de Bukku; & cette parure doit être portée jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture. Tels sont les usages du deuil pour les Hottentots riches. Celui des pauvres ne consiste qu'à se raser la tête (35).

Funérailles
barbares des
vieillards.

Ils ont une autre espèce de funérailles pour les personnes, de l'un ou de l'autre sexe, que la vieillesse commence à rendre inutiles aux besoins de la société. Aussi long-tems qu'un homme ou une femme sont capables de sortir de leur hute en rampant, pour y apporter une plante d'herbe, une racine ou un bâton de bois, ils sont traités par leur famille avec beaucoup de tendresse & d'humanité. Mais lorsque la force les abandonne entièrement, leurs amis

(35) Voyage de Kolben, Vol. I. pag. 308. & 314
& suivantes.



MANIERE DE BATTRE LE BLED PARMI
LES HOTTENTOTS.



Aubert Sculp

T. V. N.° XXXIV.

& leurs propres enfans les laissent périr de foiblesse, de faim & de misère, ou par les griffes de bêtes féroces. Quelque riche que soit un Hottentot, il ne peut éviter ce malheureux sort, s'il survit à ses forces & à son industrie. C'est en vain qu'on reproche à ces Peuples une pratique si barbare; ils s'obstinent à la défendre, comme une action méritoire & comme une œuvre de piété & de compassion, pour délivrer un vieillard des tourmens de la vie, qui deviennent insupportables à cet âge.

KOIBEN.
1713.
FUSPAIL-
LES DES HOT-
TENTOTS.

CHAPITRE IV.

*Occupations, Commerce, Religion
& Gouvernement des Hottentots.*

§ I.

Métiers & Commerce.

LES richesses des Hottentots consistant dans leurs bestiaux, l'ordre oblige de commencer par le fondement de leur fortune; c'est-à-dire, par les premiers moyens qu'ils emploient pour s'établir, & pour arriver par degrés à l'opulence.

Un Hottentot dont les affaires sont en désordre, ou un jeune-homme qui

OCCUPA-
TIONS DES
HOTTEN-
TOTS.

Origine des
richesses des
Hottentots.

KOÏBÈN.

1713.

OCCUPA-
TIONS DES
HOTTEN-
TOTS.Comment
ils font paître
leurs bestiaux.

ne trouve point de secours dans sa famille & ses amis, prend le parti de louer ses services à quelque riche Habitant du même Pays, ou à quelque Européen. C'est ordinairement pour la seconde de ces deux conditions qu'il se détermine, parce que les avantages en sont plus considérables. Il demande d'abord une portion journaliere de tabac & de Dakka, comme une partie de ses gages, qui consistent toujours en bestiaux, & dans les meilleurs, car il n'accepteroit pas une vache ou une brebis stérile. D'un coup d'œil un Hottentot connoît les bonnes qualités ou les défauts d'un animal. Après avoir acquis par cette voie quelques vaches & quelques brebis, il en achete d'autres de ses épargnes journalieres de tabac, & s'établit enfin sur ses propres fonds parmi ses Compatriotes. Les bestiaux d'un Kraal ou d'un Village paissent en commun, les grands dans un pâturage, & les petits dans un autre; mais un simple Hottentot, qui n'auroit qu'une seule brebis, a droit de la joindre au troupeau public, où l'on en prend le même soin que si elle appartenoit au Chef du Kraal. Les Communautés n'ont pas de Bergers ou de Pâtres d'office. Chacun est obligé à son tour d'exercer cette fonction.

ction; c'est-à-dire, trois ou quatre à la fois, suivant les circonstances & les besoins. Ils mènent les troupeaux au pâturage entre six & sept heures du matin. Ils les ramènent le soir avant huit heures. Les femmes sont chargées de traire les vaches matin & soir. Pendant toute l'année ils laissent les taureaux avec les vaches, & les beliers avec les brebis. Cette méthode sert beaucoup à la multiplication. Leurs brebis produisent constamment deux agneaux chaque année. Les Européens du Cap, qui ont une méthode opposée, prétendent qu'à la longue celle des Hottentots affoiblit & diminue la race; mais les Hottentots pensent autrement. Kolben nous apprend de quelle manière ils chârent leurs taureaux & leurs beliers. Ils couchent un taureau sur le dos. Quatre grosses cordes, dont ils lui lient les jambes, leur servent à l'étendre de toute sa longueur & le rendent immobile. Dans cet état, l'Opérateur lui lie les testicules avec une courroie de cuir, & les serre si fortement qu'il leur ôte toute communication avec les vaisseaux supérieurs. Ensuite, on les laisse courir en liberté, jusqu'à ce que les parties liées tombent d'elles-mêmes en pourriture. On traite de même les beliers dès l'âge

KOLBEN.

1713.

OCCUPATIONS DES
HOTTE-
TOTS.Comment
ils les font
multiplier.Comment
ils les châ-
rent.

KOLBEN.

1713.

OCCUPA-

TIONS DES

HOTTEN-

TOTS.

Comment
ils font le
beurre.

de six mois ; mais , avant que de les lâcher , on leur écrase les testicules avec une pierre.

Les femmes des Hottentots n'ont pas d'autre méthode que la nôtre pour traiter leurs brebis & leurs vaches. Le lait de vache sert d'aliment aux deux sexes ; mais l'usage du lait de brebis est borné aux femmes & mêmes aux plus pauvres. Au lieu de *Barate* ils se servent d'une peau de bête , cousue en forme de sac , avec le poil au dehors. Lorsqu'elle est à demie-pleine de lait , ils la lient soigneusement ; & deux personnes la prenant par les deux bouts , ne cessent pas de l'agiter fortement jusqu'à que le beurre soit formé. Ils le mettent alors dans des pots , soit pour s'en frotter le corps , soit pour le vendre aux Européens ; car ils n'en mangent jamais. Mais , comme ils n'ont pas l'usage de le passer , il est ordinairement d'une saleté fort dégoûtante. Cependant les Européens l'achètent ; & prenant la peine de le nettoyer , ils le revendent avec beaucoup d'avantage aux Vaisseaux qui relâchent sur cette Côte , ou le font manger à leurs domestiques. Du lait de beurre qui leur reste , ils en font la nourriture de leurs veaux & de leurs agneaux ; ou , tout sale qu'il est , ils le

boivent quelquefois eux-mêmes (36).

La multitude de bêtes de proie qui infestent le Pays, oblige les Hottentots à des précautions continuelles pour la sûreté de leurs troupeaux pendant la nuit. Leur méthode ordinaire est de placer leurs jeunes bestiaux dans le centre du Kraal. Les vieux sont attachés en dehors contre les hutes, & liés deux à deux par les pieds, pour empêcher leur mutinerie. Dans cette situation, ils n'ont pas besoin de sentinelle qui demeure à veiller. L'approche du moindre danger leur fait pousser de longs mugissements, qui répandent aussi-tôt l'alarme dans le Kraal. Chaque Habitation entretient une hute vuide, où les agneaux sont gardés jour & nuit, jusqu'au tems où l'usage est de les mener au pâturage après les avoir sevrés. D'ailleurs, on a déjà remarqué que les Hottentots nourrissent des chiens pour la garde ordinaire de leurs troupeaux (37).

Ils ont une sorte de bœufs qu'ils appellent *Bakkeleyers*, c'est-à-dire, bœufs de combat, du mot *Bakkeley*, qui signifie *Guerre*, & dont ils se servent en effet dans leurs guerres, comme les Per-

KOLBEN.

1713.

OCCUPA-
TIONS DES
HOTTEN-
TOTS.

Comment

ils garantif-
sent leurs
troupeaux des
bêtes de
proie.Bœufs guer-
riers.

(36) Voyage de Kolben,
Vol. I. pag. 169. & suiv.

(37) C'est dans un autre
endroit que l'Auteur parle

de leurs chiens & qu'il leur
attribue cet office. Voyez
le Chapitre précédent.

KOLBEN.

1713.

OCCUPA-
TIONS DES
HOTTEN-
TOTS.Leur intel-
ligence.

ples de l'Asie employoient les éléphants. Ces animaux belliqueux leur rendent d'importans services contre les voleurs & les bêtes féroces. Au moindre signe, ils rappellent les autres bestiaux qui s'écartent, & les forcent, comme nos chiens de bergers, de rentrer dans le cercle du troupeau. Il n'y a point de Kraal qui n'ait du moins une demie douzaine de ces fidèles défenseurs. Ils connoissent tous les Habitans de leurs Villages. Ils ont pour eux une sorte de respect, tel que celui des chiens pour les amis de leur maître. Mais un Etranger qui se présenteroit sans être accompagné d'un Hottentot du Kraal, courroit risque d'être fort maltraité s'il n'avoit la précaution d'épouvanter les bakkeleyers en sifflant, ou par la décharge de quelque arme à feu. On les rend dociles en les liant dans leur jeunesse avec un vieil animal de la même espèce, ou même à force de coups. Les habitudes qu'on leur voit prendre sont beaucoup d'honneur au génie des Hottentots.

Bœufs de
charge & ma-
nière de les
dresser.

Ils ont aussi des bœufs de voiture, qu'ils accoutument de bonne-heure à cet exercice, en leur faisant passer au travers de la lèvre supérieure, entre les deux narines, un bâton terminé en crochet, pour empêcher qu'il ne glisse. Si

l'animal est indocile, ils se servent de ce frein pour lui faire baisser la tête, & la force de la douleur l'assujettit en peu de jours. On ne sçauroit voir sans admiration avec quelle promptitude il obéit au commandement. La crainte du bâton terrible rend sa diligence & son attention surprenantes. Ces bœufs de charge sont en beaucoup plus grand nombre que les *bakkeleyers*, & servent à porter toutes sortes de fardeaux.

Chaque Kraal a ses Médecins pour les troupeaux. Quoique les maladies de l'Europe soient rares ici parmi les bêtes, on en voit souvent régner une fatale espece, qu'on attribue, dit Kolben, à la pesanteur des pluies, & dont on ne peut trouver le moyen de les garantir. Dans toutes sortes de maladies, les Hottentots leur tirent du sang & leur font prendre de l'ail sauvage. Pour les rétentions d'urine, ils font infuser de l'ail dans leur eau. La guérison d'une bête est célébrée avec beaucoup de joie. Lorsqu'elle meurt, ils s'en dédommagent en faisant de sa carcasse un grand festin, auquel tous les Habitans peuvent prendre part. Ils estiment beaucoup plus cette chair que celle des animaux qu'ils tuent volontairement.

Comme les richesses des Hottentots

KOLBEN,
1713.
OCCUPA-
TIONS DES
HOTTENT
TOTS.

Médecins
des bestiaux.

KOLBEN.

1713.

OCCUPA-
TIONS DES
HOTTEN-
TOTS.Passion des
Hottentots
pour leurs
troupeaux.Offrandes
pour leur con-
servation.

consistent uniquement dans leurs bestiaux, ils ne connoissent point de plus cruelle disgrâce que de les perdre, surtout lorsqu'ils deviennent la proie des bêtes féroces. Il est impossible de représenter qu'elle est dans ces occasions la rage des hommes & la douleur des femmes, ou quelle est leur ardeur à poursuivre le monstre. S'ils le saisissent, son châtiment est une mort cruelle. Lorsque la multiplication des troupeaux est trop prompte, ou qu'elle paroît excéder la mesure des pâturages, les Hottentots ont plusieurs voies pour remédier à cet excès. Ils les vendent au Gouverneur du Cap, ou secrètement aux Négocians Hollandois, ou à d'autres Hottentots leurs voisins, pour du tabac & d'autres commodités qui leur manquent. Mais ils ne font jamais tomber la réduction que sur les mâles; ou, s'ils se défont malgré eux de leurs brebis & de leurs vaches, c'est en les faisant payer bien cher (38). Dans une sorte de migraine, qui attaque quelquefois leurs troupeaux, ils font des offrandes propitiatoires, qui servent aussi de matière à leurs festins pendant trois jours. Si ces sacrifices tournent heureusement, ils en concluent que *Grounya* est satisfait.

(38) Voyage de Kolben, Vol. 1. p. 176. & suiv.

fait, & leur joie éclate par des réjouissances extraordinaires. Si le mal continue, ils renouvellent le remède, après avoir choisi des ministres plus expérimentés pour immoler les victimes. Enfin, s'ils n'apperçoivent point de changement, ils attribuent le désordre à la qualité de l'air ou du terroir, & se hâtent de changer d'habitation (39).

Un autre Andersnaken des Hottentots, ou de leurs fêtes les plus remarquables, est celle qui consiste à faire passer leurs troupeaux par le feu. Le but de cet usage est de les garantir des chiens sauvages, qu'ils redoutent beaucoup plus que les tigres; dans l'opinion que ces terribles animaux n'attaquent point les brebis lorsqu'elles sont défendues par l'odeur de la fumée. Le jour marqué pour cette cérémonie, les femmes exposent leur provision de lait devant les hommes. Ils boivent tout jusqu'à la dernière goutte. Ensuite, prenant chacun leur office, les uns se chargent de rassembler les bestiaux, & les autres d'allumer un feu de coupeaux & de branches séches, répandus avec peu d'épaisseur dans l'espace d'un quarré-long. Ce feu est couvert de branches vertes, pour exciter de la fumée. Les hommes

KOLBEN,
1713.
OCCUPA-
TIONS DES
HOTTEN-
TOTS.

Cérémonie
de faire passer
les bestiaux
par le feu,

KOLBEN.

1713.

OCCUPA-
TIONS DES
HOTTENTOTS.

se rangent des deux côtés & forment un passage pour les troupeaux. Si la première bête, que l'on fait avancer, marque de l'effroi, quelques Hottentots, qui sont placés au front, la poussent au travers du feu & de la fumée. Le reste ne manque point de suivre alors, quoiqu'il arrive quelquefois qu'elles forcent les rangs & qu'elles s'échappent. Les Hottentots regardent cet accident comme un fort mauvais présage. Mais lorsqu'elles passent hardiment, les exclamations & les réjouissances ne finissent point (40).

Métiers des
Hottentots.Habilité
de leurs bou-
chers.Comment
ils tuent leurs
bestiaux.

L'adresse des Hottentots dans l'exercice de quelques métiers, est une preuve assez claire de leur industrie & du progrès qu'ils seroient capables de faire dans les arts, s'ils n'étoient arrêtés par l'excès de leur indolence. Les bouchers de l'Europe ne manient point le couteau avec plus d'habileté qu'eux. Leur méthode est singulière pour tuer un mouton. Après lui avoir lié les pieds, deux hommes l'étendent sur le dos, & le tiennent des deux côtés dans cette

(40) Les Médecins du Kraal, & les femmes qui se mêlent de Médecine, sont toujours présents à ces exécutions. Ils prennent les parties, ils les obser-

vent soigneusement. Kolben n'a jamais vu de bestiaux, sans avoir en même tems ce spectacle. Tome I, p. 128. & suiv.

posture.

posture. Un autre lui ouvre le ventre avec un couteau & met les entrailles à découvert. Ensuite il tire d'une main les boyaux & les parties nobles, tandis que de l'autre il remue le sang pour l'empêcher de s'épaissir. Il se garde soigneusement de briser les vaisseaux sanguins autour du cœur; de sorte que l'animal est au moins un quart-d'heure à mourir, & laisse aux assistans le spectacle de tous les mouvemens du cœur. Kolben est persuadé que c'est l'unique but de cette barbare méthode. Les intestins sont lavés. On en fait griller une partie, qui est mangée sur le champ, avant que l'animal soit mort. Le reste est haché fort menu, pour le faire étuver dans le sang, que le boucher met dans un pot, avec la main ou quelque coquille. Lorsque l'intérieur du corps est vuide & netoyé, les trois hommes se joignent pour l'écorcher. Ils mettent la carcasse sur la peau, & commencent à diviser les parties. C'est alors qu'on voit dans un instant la chair, les os, les membranes, les muscles, les veines, les artères & toutes les autres parties séparées, avec une adresse si surprenante, qu'elle devoit faire donner aux bouchers Hottentots la qualité d'anatomistes. Leur méthode est à peu près la même.

KOLEEN,

1713.

OCCUPA-
TIONS DES
HOTTEN-
TOTS.Usage qu'ils
font des dif-
férentes par-
ties.

me pour tous les autres bestiaux. Ils n'en jettent que les excréments, les sabots & les cornes. Les os sont bouillis, pour en tirer la moëlle, qu'ils employent à se frotter le corps. Les peaux de mouton servent à faire leurs krolles, ou des courroies pour les jambes des femmes. De celles de bœufs, ils font des cuirs pour couvrir leurs maisons. S'ils n'en ont pas besoin pour ces usages, ils les emploient à leur nourriture.

Tannerie des
Hottentots.

Leur manière de préparer les peaux ou les cuirs, n'est pas moins propre à leur Nation. Ils prennent une peau de mouton toute fraîche, & la frottent de graisse, pour la rendre tout-à-la-fois dure & unie, & pour empêcher que le poil ou la laine ne tombe. Mais s'ils la destinent à l'usage de leur Pays, ils ajoutent à la graisse une onction de fiente de vache, qu'ils laissent sécher au soleil. Cette opération se renouvelle jusqu'à ce que la peau ait pris une couleur noire, avec l'odeur de fiente qui est nécessaire à sa perfection. Les peaux de vache ou de bœuf demandent une autre préparation. Le Pelletier Hottentot frotte le poil avec de la cendre de bois, & l'ayant arrosé d'eau, il roule le cuir, pour le faire sécher pendant quelques jours au soleil. Cette pratique, renou-

vellée une seule fois, ne manque point de faire tomber entièrement le poil. On frotte ensuite la peau avec de la graisse. C'est à quoi se réduit l'art de tanner chez les Hottentots.

KOLBES.
1713.
OCCUPA-
TIONS DES
HOTTE-
TOTS

Leurs Pelleitiers exercent aussi le métier de Tailleur, & ne manquent point d'adresse dans cette profession. Un os d'oiseau leur sert d'aiguille. Leur fil est le petit nerf qui régné au long de l'épine du dos des bêtes, divisé & séché au Soleil. Avec cet unique secours, ils emploient moins de tems à faire leurs krosses ou leurs mantes, & les font peut-être mieux que nos plus habiles Tailleurs. C'est encore un office du Pelleitier, de couper les cuirs en courroies larges de deux pouces, pour les faire servir à lier les matériaux de leurs hutes & tous leurs ustenciles, lorsqu'ils changent d'habitation. Il exécute cet ouvrage avec une promptitude & une dextérité merveilleuse, sans autre règle que ses yeux, en étendant le cuir à terre par le moyen de quelques chevilles.

Leurs Tail-
leurs.

Les Hottentots ont des Artistes ou des Ouvriers en ivoire, qui font les bracelets & les anneaux dont ils composent leur parure. Quoique ce travail soit fort ennuyeux, parce qu'ils n'ont pas d'autre instrument qu'un couteau, ils don-

Ouvriers en
ivoire.

KOLBEN.

1713..

OCCUPA-
TIONS DES
HOTTEN-
TOTS.Nattes &
cordes.Cordes d'arcs
& d'instru-
mens.

nent à leur ouvrage une rondeur, un luisant, un poli qui le feroient attribuer au plus habile Tourneur de l'Europe.

Leurs nattes sont composées de roseaux, de glaycul & de joncs séchés au Soleil. Cet ouvrage appartient aux femmes. Sans autre secours que leurs doigts elles font des tissus si ferrés, que le vent, la lumière & la pluie ne peuvent les pénétrer; mais ils durent peu. Leurs cordes, qui sont de la même matière que leurs nattes, ont autant de force & durent aussi long-tems que nos cordes de chanvre. Ils leur donnent rarement plus de quatre pieds de longueur, s'ils n'y sont obligés pour les vendre aux Européens du Cap (41). On peut joindre à cet article les cordes qu'ils font pour leur arc & pour leurs instrumens de musique. Celles de leurs instrumens sont composées de nerfs de mouton séchés au soleil; mais pour leurs arcs, ils n'emploient que des boyaux. Deux hommes prennent un boyau, chacun par un bout, & le tordent jusqu'à lui donner la rondeur & la solidité de nos cordes à violon. Ensuite, l'étendant entre deux chevilles, ils le font sécher au Soleil. Lorsqu'il est sec, ils le frottent de graisse de

(41) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 228.

mouton, & laissent à cet onction le tems de pénétrer. Cette préparation suffit pour le rendre propre à leurs (42) usages.

KOLBEN.
1713.
OCCUPA-
TIONS DES
HOTTEN-
TOTS.

Poterie.

Tous les Hottentots sont Potiers de profession ; car c'est chaque famille qui fait sa poterie & ses autres ustenciles de terre. Leur matière est une sorte de terre glaise dont les fourmies composent leurs habitations, & qu'ils ne tirent en effet que de leurs nids. Après l'avoir bien nettoyée, ils la paîtrissent soigneusement, en y mêlant les œufs des fourmies qu'ils y trouvent dispersés. Ensuite ils la tournent sur une pierre, comme un pâté ; ils unissent parfaitement le dedans & le dehors avec la main, & donnent à leur vase la forme de l'urne Romaine, qui est celle de tous les pots de la Nation. Deux jours d'exposition au Soleil suffisent pour le sécher. L'ouvrier le sépare alors de la pierre, avec un nerf sec qu'il passe entre deux, & qui fait l'office d'une scie. Il ne reste qu'à le faire cuire au feu, dans un trou qu'on creuse sous terre. Cette dernière opération lui donne une dureté surprenante, avec une couleur de jais qui se soutient merveilleusement, & que les Hottentots attribuent

(42) *Ibid.* pag. 241.

KOLBEN.

1713.

OCCUPA-
TIONS DES
HOTIEN-
TOTS.Forgerons.
Leur métho-
de pour fon-
dre le fer.

au mélange des œufs de fourmies.

Leurs Forgerons sont d'autant plus admirables, qu'ils forgent le fer tel qu'il sort des mines, qui sont en abondance dans toutes les parties du Pays, sans y employer d'autre secours que des pierres. Ils ouvrent un grand trou, sur un terrain élevé. Un pied & demi plus bas, ils en font un autre pour recevoir le métal fondu, qui passe de l'un dans l'autre par un canal de communication. Avant que de mettre le minéral dans le grand trou, ils font, autour de l'ouverture, un feu capable de l'échauffer dans toutes ses parties. Ensuite ils y jettent le minéral, sur lequel ils continuent d'entretenir le feu jusqu'à ce qu'il descende en fusion. Aussi-tôt qu'il est refroidi, ils le brisent en pièces avec des pierres fort dures; & remettant ces pièces au feu, ils n'emploient que des pierres, au lieu de marteaux, pour en forger des armes & d'autres ustensiles. Ils fondent quelquefois le cuivre par la même méthode; mais l'usage qu'ils en font est borné à quelques bijoux pour leur parure. Ils le mettent en œuvre & le polissent avec une industrie surprenante (43).

Commerce
des Hotien-
tots.

Le commerce des Hottentots ne con-

(43) Voyage de Kolben, Vol. I. pag. 237 & suiv.

sisse qu'en échanges. Ils n'ont point de monnoie courante, ni la moindre notion de son utilité. On a déjà dit que toutes leurs richesses se réduisent à leurs troupeaux. Cependant ils apportent quelquefois au Cap des dents d'éléphants, des œufs d'autruche & des peaux de bêtes sauvages. Mais la base de leur commerce est toujours l'abondance de leurs bestiaux. Les pauvres s'occupent à faire des armes, qu'ils vendent aux riches de leur Nation, ou se louent au service de ceux qui veulent les employer. Le salaire de leurs services, comme le prix de leur travail, consiste toujours en bestiaux. Ceux qui échangent leurs bestiaux pour des marchandises de l'Europe, gagnent beaucoup à revendre ces marchandises à leurs Compatriotes pour d'autres bestiaux. Le tabac & la racine de Kanna sont toujours pour eux des marchandises précieuses.

Leurs échanges ordinaires avec les Européens sont donc les bestiaux, quelques dents d'éléphant, des œufs d'autruche, des peaux de bêtes, sur-tout de chevaux & d'ânes sauvages, pour lesquels ils reçoivent du vin, de l'eau-de-vie, du tabac, du Dakka, du corail, des grains de verre, des pipes, de petits miroirs, des couteaux, du fer, de

KOLBEN.
1713.
COMMERCE
DES HOT-
TENTOTS.
Prix des bes-
tiaux au Cap.

petites pièces de cuivre & des racines de Kanna. Ils n'ont aucune connoissance de la soie, ni pour l'utilité ni pour l'ornement. Les Auteurs diffèrent beaucoup sur le prix des bestiaux au Cap. Il doit augmenter sans doute ou diminuer, suivant leur abondance ou leur rareté, & suivant le nombre qu'on en demande. Cependant, si l'on doit faire fond sur le témoignage de Kolben, qui avoit demeuré long-tems parmi les Hottentots, on n'a jamais vu beaucoup de changement dans leurs marchés. Il assure au contraire qu'il a toujours acheté d'eux un bœuf pour une livre de tabac, une grosse brebis pour une demie livre, & un agneau pour un quart de livre. Mais il n'y a point d'espérance ni de considération qui puisse engager un Hottentot à vendre des armes de son Pays aux Européens. Anciennement ils amenoient au Cap des troupeaux entiers de bestiaux. Ils n'amenent aujourd'hui que ceux dont ils font présent au Gouverneur.

Fidélité
des Hotten-
tots pour ce
qui leur est
confié.

On ne court aucun risque de voyager avec un Hottentot dans tous les Pays voisins du Cap, & l'on est sûr d'être bien reçu & caressé même dans tous les Villages. Les Habitans se picquent d'une fidélité admirable pour tout ce qui

est confié à leurs soins; ce qui n'empêche pas, lorsqu'il meurt parmi eux quelque Européen, que les Hollandois n'exigent des témoignages & des preuves que sa mort n'a rien eu que de naturel. A la vérité, il se trouve dans les Contrées du Cap une sorte de brigands, ou de bandits, qui vivent de leurs pillages; mais ils sont en horreur à tous les Hottentots civilisés, qui les tuent comme autant de bêtes féroces, dans quelque endroit qu'ils puissent les rencontrer (44).

KOLBEN.
1713
CONFESSION
DES HOT-
TENTOTS.

§. I I.

Religion & Gouvernement des Hottentots.

C E n'est point une entreprise aisée que celle d'approfondir les notions des Hottentots sur l'Etre suprême, & leurs véritables principes de Religion. Ils évitent soigneusement toutes sortes d'explications sur cet article; & leurs réponses, comme à toutes les questions qui regardent leurs usages, paroissent autant de déguisemens & de subterfuges. Quelques Auteurs ont pris droit de douter s'ils ont en effet quelques idées de Religions. Mais Kolben assure formellement qu'ils reconnois-

Notions que
les Hotten-
tots ont d'un
premier Etre.

(44) Voyage de Kolben, p. 261 & 272.

KOLBEN.
1713.
RELIGION
DES HOT-
TENTOTS.

sont un Dieu, Créateur de tout ce qui existe (45). Ils l'appellent *Gounga*, ou *Gounga Tekquoa*, c'est à-dire, Dieu de tous les Dieux. Ils disent de lui, » que c'est un excellent homme, qui » ne fait aucun mal à personne, de qui » l'on n'en doit jamais craindre, & » qu'il demeure fort loin au-delà de la » Lune. Mais il ne paroît pas qu'ils aient aucun espèce de Culte institué pour l'honorer. Quand les questions qu'on leur fait sont pressantes, ils apportent pour excuse une tradition, qui leur apprend, disent-ils, que leurs premiers parens ayant offensé ce Dieu, ont été condamnés, avec toute leur postérité, à l'endurcissement du cœur; de sorte que s'ils le connoissent peu, ils confessent qu'ils n'ont pas beaucoup d'inclination à le connoître & à le servir mieux.

Ils adorent la Lune. Ils rendent des adorations à la Lune (46), dans des assemblées qu'ils font la nuit, en plain champ. Ils lui sacrifient des bestiaux, & lui offrent de la chair & du lait. Ces sacrifices se renouvellent

(45) Saar, Tachard & Boving, rendent le même témoignage.

(46) Tachard & Vogel assurent la même chose; mais Boving dit que l'Auteur qui a le mieux écrit

sur cette Nation, a dit le contraire; sur quoi Kolben prétend qu'il a été trompé par les Hottentots mêmes, qui déguisent soigneusement leurs pratiques.

 KOTEN.
 1751.
 R. L. L. L. L.
 1751. L. L. L.
 1751. L. L. L.

constamment aux pleines Lunes. Ils félicitent cet astre de son retour. Ils lui demandent un tems favorable, des pâturages pour leurs troupeaux & beaucoup de lait. Ils le regardent comme un Gounga inférieur, qui représente le Grand. Leurs adorations consistent dans des grimaces & des contorsions de corps, dans des cris, des sauts, des chants & des danses. Ils se prosternent à terre. Ils répètent des mots inintelligibles. Ces dévotions durent toute la nuit, mais avec des intervalles & comme par accès. Elles continuent souvent pendant une partie du jour. Les intervalles sont courts. Ils se tiennent alors accroupis, la tête entre leurs mains & les coudes sur leurs genoux.

Ils honorent aussi comme une Divinité favorable, certain insecte de l'espèce des cerfvolans, qui est particulier à cette région. Sa grandeur est à peu près celle du doigt d'un enfant. Son dos est verd, & son ventre tacheté de blanc & de rouge. Il a deux ailes & deux cornes. Dans quelque lieu qu'ils puissent l'appercevoir, ils lui adressent les plus grandes marques de respect & d'honneur. Lorsqu'il paroît dans un Kraal, tous les Habitans s'assembleront pour le recevoir, comme si c'étoit un Dieu des-

 Autre Divi-
 nité du Pays.

KOLBEN.

1713.

RELIGION
DES HOT-
TENTOTS.Saints des
Hottentots.

cendu du Ciel. Ils tuent , par reconnaissance , une ou deux bœbis à son honneur , & prennent sa visite pour le plus heureux présage de bonheur & d'abondance. Ils sont persuadés qu'elle les purifie de toutes leurs fautes. Un Hottentot , sur qui l'insecte viendroit se reposer , seroit regardé comme un Saint , & traité dans la suite avec une vénération extraordinaire. Pour répondre à cette faveur , on tue le bœuf le plus gras du Kraal , on saupoudre de bukku la coëffe du ventre , on la suspend au col de l'Habitant favorisé , qui est obligé de la porter dans cet état jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture.

Les Hottentots rendent une espèce de culte , ou de vénération religieuse à leurs Saints ; c'est-à-dire , aux hommes qui ont acquis de la réputation par leurs vertus & leurs bonnes œuvres. Ils n'ont pas l'usage des statues , des tombes & des inscriptions ; mais ils consacrent à la mémoire de ces Héros , des bois , des montagnes , des champs & des rivières. Ils ne passent jamais dans ces lieux sans s'y arrêter. Ils y marquent leur respect par un profond silence , & quelquefois par des danses & des battemens de mains.

Ils reconnoissent aussi une Divinité

maligne , qu'ils appellent *Touquoa* , & qu'ils représentent petite , courbée , de mauvais naturel , ennemie des Hottentots & source de tout ce qui arrive de mal dans le Monde , au-delà duquel ils ne lui attribuent aucun pouvoir. Ils lui offrent des honneurs & des sacrifices , pour l'adoucir en faveur de leur Nation. Quelques-uns d'entr'eux raconterent à Boving , qu'ils l'avoient vûe fort souvent sous la figure d'un monstre difforme & couvert de poil , vêtue de blanc , avec la tête & les pieds d'un cheval. Mais Kolben ne trouva personne qui se vantât de l'avoir vûe (47).

KOLBEN.
1713.
RELIGION
DES HOTTENTOTS.
Divinité
maligne.

Toutes sortes de douleurs , de maladies , ou d'accidens qui surpassent la pénétration des Hottentots , passent entr'eux pour l'effet de quelque sortilège (48). Aussi les enchantemens & les amulets sont-ils fort respectés dans leur Nation.

On ne leur a point reconnu la moindre notion d'un état futur (49) , & bien moins l'espérance d'une résurrection. Cependant quelques raisons portent à croire qu'ils sont persuadés de l'immor-

Raisons qui
font juger
qu'ils croient
un état futur.

(47) Voyage de Kolben , me préjugé avant la Ré-
Vol. I. p. 91. & suiv. formation.

(48) Les Auteurs du Recueil prétendent que l'Europe étoit infestée du même préjugé avant la Ré-
(49) Zugenbalg se laissa tromper là-dessus par un Hottentot.

KOLBEN.
1713.
RELIGION
DES HOTTENTOTS.

talité de l'ame. 1°. Ils adressent des prières & rendent des honneurs aux Hottentots vertueux, après leur mort. 2°. Ils craignent les revenans ou les esprits des morts; & cette crainte les oblige de changer de Kraal lorsqu'ils ont perdu quelqu'Habitant. 3°. Ils croient que les Sorciers & les Sorcieres ont le pouvoir d'attirer ces Esprits. Mais ils paroissent persuadés que les ames des Morts font leur domicile autour des lieux où leurs corps sont enterrés; & l'on ne s'apperçoit point qu'ils redoutent un Enfer & des punitions, ou qu'ils espèrent des récompenses dans un état plus heureux (50).

Leur opiniâtreté attachement pour leur religion.

Tel est le fond de la Religion des Hottentots. Ils y sont attachés avec une opiniâtreté invincible. Si vous entreprenez de leur inspirer d'autres idées par le raisonnement, ils vous écoutent à peine, & quelquefois ils vous quittent brusquement. Il s'en est trouvé quelques-uns qui ont feint d'embrasser le Christianisme; mais, en perdant leurs motifs, on les a toujours vus retourner à l'idolâtrie. Tous les efforts des Missionnaires Hollandois du Cap n'ont jamais été capables d'en convertir un seul. Vanderstel, Gouverneur du

Cap, ayant pris un Hottentot dès l'enfance, le fit élever dans les principes de la Religion Chrétienne & dans la pratique des usages de l'Europe. On prit soin de le vêtir richement à la manière Hollandoise. On lui fit apprendre plusieurs langues, & ses progrès répondirent fort bien à cet éducation. Le Gouverneur espérant beaucoup de son esprit, l'envoya aux Indes avec un Commissaire général, qui l'employa utilement aux affaires de la Compagnie. Il revint au Cap, après la mort du Commissaire. Peu de jours après son retour, dans une visite qu'il rendit à quelques Hottentots de ses parens, il prit le parti de se dépouiller de sa parure Européenne, pour se revêtir d'une peau de brebis. Il retourna au Fort dans ce nouvel ajustement, chargé d'un paquet qui contenoit ses anciens habits; & les présentant au Gouverneur, il lui tint ce discours: » Ayez la bonté, Monsieur, » de faire attention que je renonce » pour toujours à cet appareil. Je renonce aussi pour toute ma vie à la Religion Chrétienne. Ma résolution est de vivre & de mourir dans la Religion, les manières & les usages de mes ancêtres. L'unique grâce que je vous demande est de me laisser le col-

KOLFF.

1713.

RELIGION
DES HOTTENTOTS.Exemple d'un
jeune Hottentot que
Vanderstel fit
élever.

KOLBEN.
1713.
RELIGION
DES HOT-
TENTOTS.

» lier & le coutelas que je porte. Je les
» garderai pour l'amour de vous. Aussitôt, sans attendre la réponse de Vanderstel, il se déroba par la fuite, & jamais on ne le revit au Cap. En un mot, conclut l'Auteur, comme on ne peut attribuer ce zèle opiniâtre des Hottentots pour leurs coutumes à la force de leurs réflexions, il semble qu'ils apportent en naissant une véritable antipathie pour toutes les Religions qui ne sont pas celle de leur Pays.

Superstition
religieuse.

Lorsqu'ils ont à passer quelque rivière dont le cours est rapide, ils s'arrosent d'abord de quelques gouttes d'eau; & se frottant le front d'un peu de vase, ils prononcent certaines paroles mystérieuses. Si vous leur demandez la raison de cet usage, ils répondent: » Ne voyez-vous pas que le courant est dangereux? Kolben juge que cette superstition a sa source dans quelque idée religieuse (51).

Leur Prêtre, ou leur Maître des cérémonies, porte le nom de *Suri*, qui signifie *Maître* en leur langue. Cet Office est électif. Il ne consiste pas à réciter des prières, ni à donner des instructions au Peuple sur des matières dont les Hottentots n'ont aucune notion; mais

(51) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 105 & suiv.

uniquement à présider aux offrandes & aux sacrifices, à diriger les cérémonies religieuses, les mariages, les enterremens, & à châtrer les mâles. Toutes ces fonctions lui donnent le quatrième rang dans le Kraal. Cependant il n'a point d'autre revenu ni d'autre avantage que d'être invité à toutes les fêtes, & de recevoir quelquefois un veau ou un agneau dont on lui fait présent.

Les Hottentots ne vivent point sans Gouvernement & sans regles de Justice. Chaque Nation particuliere a son Chef, qui se nomme *Konquer*, & dont l'emploi consiste à commander dans les guerres, à négocier la paix, avec le droit de présider aux assemblées publiques, au milieu d'un cercle que tous les Capitaines forment autour de lui. Ces Chefs n'étoient autrefois distingués que par la richesse de leur parure; mais ils portent aujourd'hui pour marque de leur dignité une couronne de cuivre, depuis que les Hollandois les ont mis dans le goût de cet ornement. Leur Office est héréditaire; mais il n'en a pas plus de ressemblance avec la royauté. L'autorité d'un *Konquer* se réduit au Gouvernement de son propre Kraal ou de son Village. Il n'a point de revenus établis pour le maintien de sa dignité, ni la

KOLBEN.
1713.
GOUVERNE-
MENT DES
HOTTE-
TOTS.

Gouverne-
ment civil &
militaire des
Hottentots.

Principal
Chef, nom-
mé *Konquer*.

KOLBEN.
1713.
GOUVERNE-
MENT DES
HOTTEN-
TOTS.

Son instal-
lation.

moindre distinction personnelle. En prenant possession de son Emploi, il s'engage à ne rien entreprendre contre les prérogatives des Capitaines du Kraal, & contre les privilèges du Peuple. On tue un bœuf gras & deux brebis pour le festin, & son installation se fait avec beaucoup de solennité. Les femmes ont la liberté d'y assister; mais leur partage est le simple bouillon. Le jour suivant, la femme du Chef traite aussi toutes les femmes, qui mangent la viande à leur tour, & le bouillon demeure aux hommes.

Capitaines
des Kraals &
leurs fonc-
tions.

Le second Officier du Gouvernement Hottentot est le Capitaine du Kraal, dont l'Emploi consiste à maintenir la paix & la justice dans l'étendue de sa juridiction. Cet Office est héréditaire; mais, en commençant à l'exercer, le Capitaine s'oblige à ne rien changer dans les loix & les anciennes coutumes du Kraal. Pendant la guerre, il commande les troupes de son propre Village, sous l'autorité du Konquer ou du Chef de la Nation. Son installation se fait avec les mêmes cérémonies. Il reçoit les plaintes du Peuple, & juge, avec les hommes du Kraal, toutes les disputes qui regardent les droits & la propriété. C'est à lui qu'appartient aussi

le jugement du vol, du meurtre, de l'adultère & des autres crimes qui se commettent dans son territoire. Mais les criminels d'Etat sont jugés par le Konquer, assisté des Capitaines de tous les Kraals. Ces Officiers sont distingués, non-seulement par de belles peaux de tigres ou de chats sauvages, qui leur couvrent les épaules ; mais encore par une canne à pomme de cuivre, dont les Hollandois leur ont fait présent. On peut les considérer comme la Noblesse des Hottentots, qui gouverne chaque Nation sous l'autorité de son Chef. Mais cette Noblesse ne tire aucun profit de ses soins. Les affaires se décident à la pluralité des voix, qui sont recueillies par le Konquer. Il est rare que les Hottentots entreprennent une chasse ou quelque expédition d'importance, sans avoir consulté leur Capitaine. Cependant il arrive quelquefois des désordres, que toute son autorité ne peut apaiser. Le Peuple en vient aux mains, & se bat furieusement, au mépris du Capitaine. Dans ces occasions, pour sauver la bienséance de son Emploi, il feint d'ignorer ce qui se passe ; à moins qu'on n'aille jusqu'au meurtre, ou que la sédition ne devienne générale. Alors il ne balance point à se présenter ; & le

KOLBEN.
1713.
GOUVERNE-
MENT DES
HOTTE-
TOTS.

Emotions
populaires.

KOLBEN.
1713.
GOUVERNE-
MENT DES
HOTTEN-
TOTS.

Peuple , qui se reproche d'avoir été trop loin , ne manque jamais de rentrer comme de concert dans les bornes de la soumission.

Le Médecin occupe le troisième rang dans l'économie civile des Hottentots. Le quatrième , qui est le dernier , appartient au Prêtre. Mais la nature & les droits de ces deux Professions ont déjà été expliqués.

Pratique des
Jugemens ci-
vils & crimi-
nels.

On doit juger , par ce tableau du Gouvernement politique des Hottentots , qu'ils sont fort éloignés de la barbarie qu'on leur attribue , & que l'administration de leur Justice n'est pas aussi ridicule que d'autres Ecrivains l'ont représentée. Chaque Kraal a son Tribunal pour les affaires civiles & criminelles , formé , comme on l'a dit , du Capitaine & des Habitans , qui s'assemblent dans un champ libre & ouvert. Parmi eux , la Justice n'a rien à souffrir , comme en Europe , de la corruption & du délai. Ils ne sont point exposés à la mauvaise foi des Procureurs. Les deux Parties plaident leur propre cause. La Cour se rend attentive à leurs raisons & juge à la pluralité des voix sans appel & sans aucune sorte d'obstacle. Dans les matières criminelles , telles que le meurtre , le vol & l'adultère

un coupable ne trouve aucun appui dans ses richesses & dans son rang. Le Capitaine même n'obtient pas plus de faveur que le moindre Habitant du Kraal. Quelqu'un est-il soupçonné d'un crime ? on en donne aussitôt connoissance à tous les Habitans, qui, se regardant comme autant de Ministres de la Justice, cherchent le coupable & s'en saisissent. S'il prévoit qu'il ne puisse éviter la conviction, il se retire ordinairement parmi les *Buschis*, ou les brigands; car il passeroit pour un espion dans les autres Villages qu'il voudroit choisir pour azile, & sur le moindre avis il seroit remis entre les mains de ceux qui le cherchent. Mais s'il est arrêté, on commence par l'enfermer sous une garde sûre, pour se donner le tems de convoquer l'assemblée. Il est placé au centre du cercle, comme au lieu le plus favorable pour écouter & se faire entendre. Ses accusateurs exposent le crime. On appelle les témoins. Il a la liberté de se défendre, & la Cour écoute patiemment jusqu'au dernier mot qu'on allégué en sa faveur. Si l'accusation paroît injuste, les Juges condamnent l'accusateur à des dédommagemens, qui sont pris sur ses troupeaux. Mais si le crime est vérifié, ils pronon-

KOLBEN.

1713.

GOUVERNE-
MENT DES
HOTTEN-
TOTS.Sévérité con-
tre les coupables.

KOLBEN.
1713.
GOUVERNE-
MENT DES
HOTTEN-
TOTS.

Le châti-
ment efface
la honte des
crimes.

cent aussi-tôt la sentence, qui s'exécute sur le champ. Le Capitaine du Kraal se charge de l'exécution. Il fond sur le coupable (52) avec un transport furieux, & l'étend à ses pieds d'un coup de kirri, qui lui casse ordinairement la tête. Toute l'assemblée s'unit pour l'achever, & son corps est enterré au même instant. Mais la famille n'en reçoit aucune tache. Le châtiment efface le crime, & la mémoire même du coupable ne reçoit aucun reproche. Au contraire, ses funérailles sont célébrées avec autant de respect que s'il étoit mort vertueux. Si l'on comparoit cette méthode avec celle de l'Europe, Kolben laisse à juger de quel côté seroit l'avantage.

Lorsqu'il s'élève quelque différend entre deux Villages de la même Nation, la cause est portée devant la Cour nationale, qui n'a pas moins de fermeté qu'un Sénat Romain pour l'exécution de ses décrets (53). Les Européens, dit l'Auteur, peuvent vanter leurs sciences, leurs arts & leur politesse; mais où montreront-ils l'exemple d'un Gouverne-

(52) Vogel & Taehard regardent cet office comme une ignominie pour le Capitaine, quoique parmi les Juifs les Juges fussent sou-

vent chargés de l'exécution.

(53) Kolben, Vol. I. p. 256.

ment si sage ? S'il se trouve chez les Hottentots, il a pour base la parfaite liberté du Peuple.

À l'égard des héritages, tous les biens d'un pere descendent à l'ainé des fils, ou passent dans la même famille au plus proche des mâles. Jamais ils ne sont divisés. Jamais les femmes ne sont appelées à la succession. Tout legs en faveur d'une femme est illégitime, sans le consentement du plus proche héritier. Un pere qui veut pourvoir à la condition de ses cadets, doit penser pendant sa vie à leur faire un établissement ; sans quoi il laisse leur liberté & leur fortune à la disposition du frere aîné. Mais si l'héritier accorde une fois la liberté à ses freres, il n'est plus le maître de retracter cette faveur. Son pouvoir est le même sur ses sœurs. Elles ne peuvent, ni le quitter, ni se marier, sans son consentement. Il leur donne la part qu'il lui plaît à sa fortune. La loi oblige seulement de prendre soin des femmes de son pere, jusqu'à leur mariage ou leur mort. Malgré tous ces avantages, s'il se marie avant la mort de son pere, il n'a pas plus de droit que ses autres freres à l'héritage paternel.

Les Hottentots ne sont point insensibles aux injures, sur-tout lorsqu'elles

KOLBEN.
1713.
GOUVERNEMENT DES
HOTTEM-
TOTS.
Héritages.

Guerres des
Hottentots.

KOLBIN.
1713.
GUERRES
DES HOT-
TENTOTS.

regardent toute la Nation. Leur fureur s'allume au moindre tort qu'on fait à leurs droits. Ils courent aux armes, & marchent contre l'ennemi commun. Mais la guerre n'est jamais un fardeau pour le Peuple. Ils ne connoissent ni caisse militaire, ni magasin, ni taxes, parce qu'ils n'ont jamais à compter plus d'une campagne. Une bataille fait ordinairement la décision de la querelle; mais les deux Parties combattent avec la dernière obstination. Ils n'ont d'ailleurs aucune idée de discipline. Ils vont à la charge avec la dernière confusion; mais ils observent de ne jamais ferrer assez leurs rangs pour s'ôter la liberté de manier leur zagaie, & de voltiger d'un côté à l'autre pour diriger sûrement leurs coups. Ils commencent leur attaque avec des cris terribles. Aussi-tôt que les premiers ont fait leur décharge, ils se retirent derriere ceux qui les suivent, pour se remettre en état de reprendre leur place. La victoire depend presque toujours de l'habileté du Chef à découvrir l'endroit foible de l'armée ennemie, pour y porter le désordre avec ses meilleures Troupes, ou l'enfoncer avec les Bakkeleyers, qui sont terribles dans ces occasions. Les causes de la guerre entre les Hottentots sont ordinairement

Causes ordi-
naires des
guerres.

le vol de quelques bestiaux, ou l'enlèvement d'une femme, ou l'usurpation des pâturages. De ces trois motifs, c'est le dernier qui trouble le plus souvent la paix; car sans avoir des limites réglées, ils ont une connoissance vague de l'étendue de leur territoire. L'insulte ne consiste pas toujours à mettre des bestiaux dans le pâturage d'autrui; mais, dans le tems de la sécheresse, il arrive quelquefois qu'une Nation mécontente ou jalouse emploie le feu pour détruire l'herbe de ses voisins. L'enlèvement des bestiaux ou des femmes ne commence guères aussi qu'après la résolution déjà formée de déclarer la guerre. Alors la Nation offensée fait entendre ses plaintes, & demande des réparations par ses Deputés. Si la justice qu'elle exige est trop lente, elle prend les armes & se vange aussi tôt par des représailles. Quand le succès l'abandonne, elle s'adresse toujours au Gouverneur Hollandois, pour implorer son secours ou sa médiation. Un Détachement de Troupes régulières force bien-tôt les deux Partis à recevoir les conditions que le Commandant leur propose, & généralement elles sont à l'avantage du plus foible. Les Hollandois se dédommagent facilement de leurs frais, en achetant,

KOLEN.
1713.
GUERRES
DES HOT-
TENTOTS.

Médiation
des Hollan-
dois.

KÖLBEN.

1713.

GUERRES
DES HOT-
TENTOTS.Alliance en-
tre les Hot-
tentots.

de la Nation qu'ils ont secourue, quantité de bestiaux fort au-dessous de leur valeur. Si quelque Nation éloignée du Cap devient assez puissante pour se rendre incommode à ses voisins, ils forment une alliance offensive & défensive qui sert bien-tôt à rétablir l'égalité. Telle fut celle des Sussaques & des Odiquas avec les petits Namaques, contre les grands, qui commençoient à se rendre insupportables par leur tyrannie; & celle des Dunques & des Damaques contre les Gauros. Leur fidélité ne se dément jamais dans ces Traités. L'Allié paroît en campagne aussi-tôt que la Nation principale, combat avec autant d'animosité que dans sa propre cause, & ne quitte les armes qu'après avoir obtenu la satisfaction qui fait l'objet de la guerre.

Usages singuliers dans les combats.

Quelques Nations se distinguent dans le combat par des usages singuliers. Par exemple, les Kamtarers & les Heykrins auroient perdu dix hommes contr'un, qu'il ne cesseroient pas de combattre, si leur Chef continue de jouer d'une flute, qui est leur signal pour l'action. Ils se retirent lorsque ce bruit cesse; mais s'il recommence, ils retournent à la charge avec une nouvelle furie. L'usage des petits Namaques & de

Leurs Alliés est de soutenir vigoureu-
 sement le combat , jusqu'à ce qu'ils ayent
 perdu plus de monde que l'Ennemi. Ils
 n'attendent jamais plus long-tems à fai-
 re leur retraite. D'autres Nations , tel-
 les que les Dunquas , les Damaquas &
 les Gauros , combattent aussi long tems
 qu'elles voient leur Général à leur tête ;
 mais s'il périt ou s'il disparoit , elles
 prennent aussi tôt la fuite.

KOLBEN.
 1713.
 GUERRES
 DES HOT-
 TENTOTS.

Jamais les Hottentots ne pillent ou Punition des
 n'insultent les morts. Ils laissent leurs déserteurs.
 habits , leurs armes & tout ce qui leur
 appartient , à la disposition de leur pro-
 pre Parti. Mais ils tuent sur le champ
 les prisonniers. Les déserteurs & les es-
 pions n'obtiennent pas plus de grace ;
 ou si la vie leur est conservée , c'est pour
 essuier les mépris de ceux dont leur la-
 cheté ou leur perfidie leur a fait recher-
 cher la protection. A peine obtiennent-
 ils de quoi vivre après la guerre. Dans
 tous les Traités de paix , on s'oblige de
 part & d'autre à les rendre ; & le châ-
 timent de leur infidélité est toujours la
 mort (54).

Outre le kirri & le rakkum , dont on Armes des
 a déjà donné la description (55) , les Hottentots.
 armes des Hottentots sont la zagaie &

(54) Voyage de Kolben ,
 Vol. I. pag. 284.

(55) Voyez le Chapitre
 précédent.

KOLBEN.

1713.

GUERRES
DES HOT-
TENTOTS.Leurs flèches
& leurs arcs.

La zagaie.

les flèches. Leurs arcs sont de fer ou de bois d'olive; les cordes, de nerfs ou de boyaux de bêtes, attachées aux deux bouts avec un crochet de fer ou de bois.

Leurs flèches sont de bois ou de canne, d'un pied & demi de longueur, armées d'un petit croissant de fer dont les deux pointes forment un petit angle & sont toujours empoisonnées. Au milieu du croissant passe une autre pointe de fer, longue d'environ deux pouces, qui sert de sommet au bois. Le carquois est une sorte de sac, long & étroit, composé de peau de bœuf, d'élan, ou d'éléphant, qu'ils se passent sur l'épaule avec une courroie liée aux deux bouts. Un crochet qui est à l'extrémité de ce sac, leur sert à porter l'arc suspendu. On a déjà fait remarquer avec quelle adresse ils ti-

rent leurs flèches. Ils n'en ont pas moins à lancer la zagaie, qui est la meilleure de leurs armes. En mirant, ils la secouent & l'agitent de tant de manières, qu'on ne s'imagineroit pas qu'ils se proposent un but. Cependant le point vers lequel ils tirent doit être extrêmement petit s'ils manquent d'y toucher. La zagaie est une espèce de demie picque, de la longueur & de l'épaisseur ordinaire d'un manche de rateau. Le plus épais des deux bouts est revêtu d'une petite

plaque de fer, d'où part une pointe fort aigue, & tranchante des deux côtés, que les Hottentots entretiennent fort luisante, & qu'ils empoisonnent pour la guerre & la chasse.

KOLBEN.
1713.
GUERRES
DES HOT-
TENTOTS.

Le kirri & le rakkum sont aussi des armes guerrieres. Ils lancent le rakkum sur l'Ennemi, dans un combat, comme à la chasse sur les animaux féroces. A la portée de cet arme, ils sont sûrs d'en percer l'homme ou la bête. Le kirri leur sert à parer les coups de flèches, de zagaie & de rakkum, & même les pierres, auxquelles ils ont recours dans les batailles, lorsque leurs autres armes sont épuisées. Ils emploient le kirri avec une adresse admirable.

Le kirri &
le rakkum.

Pendant la paix, ils s'exercent souvent à des combats simulés, où leurs armes sont le kirri, le rakkum & les pierres. La zagaie est rarement employée dans ces occasions, & les flèches n'y paroissent jamais. L'engagement commence par des cris affieux & par une grêle de rakkums. Ensuite on passe aux pierres, dont ils ont amassé, de part & d'autre, des tas dans cette vue. Un Hottentot qui se voit menacé d'être touché d'une pierre, d'un rakkum ou d'une zagaie, se met à couvert sous son kirri, c'est-à-dire qu'il se sert de ce bâ-

Combats si-
mulés ou d'ex-
ercice.

KOLBEN.

1713

GUERRES
DES HOT-
TENTOTS.

ton avec tant d'adresse pour arrêter le coup, qu'il y manque rarement, du moins dans ces combats d'exercice. Lorsqu'ils se laissent de combattre à coups de pierre, ils en viennent aux mains, comme ils font quelquefois dans les batailles. Ils s'entrepoussent, ils se frappent à coups de rakkum; & leur habileté est toujours surprenante à parer. Il n'entre pas moins d'art dans la forme qu'ils savent donner à leurs attaques. Enfin, Kolben proteste qu'il a pris souvent un plaisir incroyable à ce spectacle. C'est par cette méthode que les anciens s'entretiennent dans la pratique des armes, & qu'ils forment leur jeunesse aux exercices militaires (56).

CHAPITRE V.

*Histoire Naturelle du Cap de Bonne
Esperance & des Pays voisins.*

§. I.

Air, Eau, Mines & Métaux.

Division des
saisons du
Cap.

LES Européens du Cap divisent l'année en deux saisons, l'hiver & l'été. Ils nomment le premier *Mousson hu-*

nide, & l'autre *Mousson sèche*. Celle-ci commence au mois de Septembre, c'est-à-dire, à la fin de notre été; & la première au mois de Mars, avec notre printemps. Pendant l'été du Cap, qui est la bonne saison, les vents Sud-Est règnent généralement; & quoiqu'ils répandent beaucoup de sérénité dans le climat, ils rendent l'entrée de la Baye de la Table fort difficile pour les Vaisseaux qui arrivent de l'Europe. Dans la saison de l'hiver, le Cap est sujet aux brouillards. La pluie & les vents Nord-Ouest forcent les Habitans de se tenir souvent renfermés (57). Cependant le Soleil se fait voir par intervalles, excepté pendant les mois de Juin & de Juillet, où les pluies sont continuelles. L'air, dans cette saison, est froid, rude & fort désagréable; mais jamais plus qu'en Allemagne pendant l'Automne. Jamais l'eau ne se gèle à plus de deux ou trois lignes de profondeur; & la glace se dissipe aux premiers rayons du Soleil. Le tonnerre & les éclairs sont très-rare

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Le tonnerre
y est très-rare.

(57) *Ibidem*, Vol. II.
pag. 322.

(58) Kolben, Vol. II.
pag. 294 & suiv.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Fureur des
vents Sud-
Est,

Sud-Est qui soufflent impétueusement pendant l'été, en élevant des nuages de poussière, ne sont pas sans inconvénient. Ils se déchaînent quelquefois avec une fureur extrême, qui dure huit jours & même un mois. L'air ne cesse point alors d'être clair & serain au Cap; mais il se forme sur les montagnes de la Table & du Diable une nuée épaisse, qui est toujours le présage de quelque horrible tempête. Au contraire, pendant le souffle des vents Nord-Ouest, qui distinguent la saison de l'hiver, l'air du Cap est épais & chargé de pluies.

Inconvé-
niens lors-
qu'ils cessent
de souffler.

Pendant l'été, si les vents Sud-Est cessent de souffler l'espace de trois ou quatre jours, il se rassemble au rivage quantité d'herbes de mer, qui empoisonnent l'air par leur corruption. De-là viennent les maux de tête & les autres maladies qui affligent les Européens, mais qu'ils ne connoissent point lorsque ces vents soufflent. D'un autre côté, les mêmes vents, joints à la chaleur excessive du Soleil, leur causent alors beaucoup de mal aux yeux (59).

Nuée qui les
annonce &
qui les pro-
duit.

Le phénomène le plus curieux & qui mérite le plus d'observation, est la (60)

(59) Voyez le Chapitre un brouillard, mais mal-à
III. propos.

(60) Leguet la nomme

nuée qui couvre ordinairement les montagnes de la Table & du Diable, & qui passe pour la source de ces furieux vents Sud Est. Kolben la décrit, depuis sa formation jusqu'à sa fin. Dans son origine, dit-il, ou du moins lorsqu'elle commence à se faire appercevoir, elle n'est jamais moins grosse qu'un bœuf (61); mais elle l'est souvent davantage. Elle tombe comme en plusieurs lambeaux, sur diverses parties de ces deux montagnes; & lorsque toutes ces pièces, qui croissent par degrés, viennent à se réunir, elles en couvrent entièrement le sommet. Après avoir conservé quelque-temps la même forme, sans aucune apparence de mouvement, elle crève tout-d'un-coup, pour enfanter des vents furieux. Les couleurs de cette nuée sont blanches; mais sa substance paroît plus compacte que celle des nuées ordinaires. Ses parties supérieures paroissent couleur de plomb; ce que l'Auteur attribue à la refraction des rayons de lumière. Il n'en tombe jamais de pluie; mais on y découvre quelquefois de grandes apparences d'humidité. Alors sa couleur est plus sombre; & les vents

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP

Description
de cette nuée,

(61) Quelques uns prétendent que l'air n'a d'abord que la grosseur d'un grain d'orge, ensuite celle d'une grosse noix, après quoi elle augmente par degrés jusqu'à couvrir le sommet de la montagne.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

qui en sortent étant comme rompus ; n'exercent leur rage que par des accès fort courts. Dans son état ordinaire, elle produit sans interruption des vents qui durent un, deux, trois jours, souvent huit, & quelquefois un mois entier. Dans cet intervalle, la nuée ne paroît pas diminuer, quoiqu'il s'en détache quelquefois de petites parties, qui se précipitent sur les côtés de la montagne & qui se dissipent en arrivant au pied. Ainsi l'on doit juger que pendant l'orage, elle est comme nourrie par une nouvelle matière. Lorsqu'elle commence à s'éclaircir, ces supplémens s'exhalent & le vent diminue dans la même proportion. Il cesse enfin, lorsqu'elle devient transparente.

Eff. ts terri-
bles des vents
Sud-Est.

Pendant toute la durée de ces vents Sud-Est, la Vallée de la Table est désolée par d'affreux tourbillons. Si leur souffle est chaud, ils ne sont pas longs & la nuée disparoît bien-tôt. Il est rare que ce vent Sud-Est continue après le coucher du Soleil, & jamais il ne passe minuit ; mais la nuée paroît alors moins épaisse & plus claire. Au contraire, si le souffle du vent est froid, c'est un signe certain qu'il doit durer quelque tems, sans autre interruption qu'une heure à midi & vers minuit. Il semble

qu'il prenne cet intervalle pour réparer ses forces & pour recommencer ses ravages avec une nouvelle furie.

Kolben, peu satisfait des explications qui ont précédé la sienne, suppose que cette nuée se forme d'une infinité de petites parties (62), poussées par les vents d'Est, qui regnent pendant toute l'année dans cette zone torride, contre ce coin du Cap qui fait face à l'Est & qui est contigu à la mer. Ces parties, arrêtées ainsi dans leur course, se compriment & deviennent visibles à mesure qu'elles commencent à former de petites nuées. Dans leur assemblage elles sont poussées au sommet de ces montagnes, où étant repoussées par l'air supérieur, elles reçoivent une agitation si violente qu'elles deviennent de véritables tourbillons (63), d'autant plus forts sur les Montagnes de la Table & du Diable, que ces deux montagnes étant plus hautes que les autres, la pression y est beaucoup plus grande; car ces nuées ne leur sont pas si particulières.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Explication
de Kolben.

(62) Varenus, Scheut-
zer & le Docteur Halley,
regardent les montagnes
& la situation du Cap comme
la base de toutes les ex-
plications des Moussons.

(63) On ne conçoit pas
aisément que la simple ré-

sistance de l'air supérieur
puisse produire cet effet. Il
semble plutôt que le vent
ne soufflant guères après le
coucher du Soleil, c'est à
cet Astre qu'il faut en rap-
porter la principale cause.

KOLBEN.
1703.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

res qu'on n'en apperçoive aussi sur toutes les autres montagnes qui sont voisines du Cap; c'est-à-dire, sur celles de la Hollande des Hottentots, de Stellenbosch, de Drakenstein, de Norwègen, près de la Baye-Falfe, & même sur les montagnes de pierre (64).

Couleur de
la mer du Cap
& ses causes.

La mer, aux environs du Cap, est d'une couleur verdâtre, dont la principale cause est le réflexion des montagnes & des rochers de la même couleur (65), & la multitude de branches ou d'arbrisseaux de corail qui flottent près du Cap. Ces branches sont vertes & molles dans l'eau: mais lorsqu'elles sont poussées sur le rivage, elles s'endurcissent & deviennent, ou blanches, ou noires, ou d'un rouge foncé.

Etranges irrégularités de
la marée.

Le 24 Septembre 1707, au matin, un quart-d'heure après le reflux de la marée, on fut surpris de voir revenir le flux & se retirer immédiatement. Tout-d'un-coup il revint encore, & se retira

(64) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 425 & suiv.

(65) Kolben observe que la couleur verte aux environs du Cap Vert, vient de la grande quantité d'herbes & de roseaux flottans qui y croissent. Ces roseaux ont entre trois & quatre aunes de longueur. Le bas en est gros & le sommet

menu. On les plie souvent en forme de trompette, & liant les deux parties lorsqu'elles sont sèches, on en tire un aussi beau son que celui de la meilleure trompette. L'Auteur en fit l'expérience, & de-là vient le nom de *Tromba*, que les Portugais ont donné à ce roseau.

un quart d'heure après. Enfin, depuis huit heures jusqu'à dix, cette étrange révolution arriva sept fois. Comme le Soleil étoit arrivé à l'Equateur le 23 de Septembre, neuf heures cinquante-trois minutes dix neuf secondes après midi, ce qui faisoit au 5 ap l'Equinoxe du Printems, & que de-là jusqu'à la nouvelle Lune il restoit deux jours deux heures cinquante huit minutes & cinquante secondes, l'Auteur jugea que les marées extraordinaires pouvoient être l'effet de ces deux causes, jointes aux vents qui sortent des cavernes que la mer renferme dans son sein, & qui donnent souvent, comme les Matelots ne l'ignorent pas, de furieuses secousses aux Vaisseaux. Mais il ne se trouvoit alors aucun Bâtiment dans la rade du Cap.

A l'égard des eaux de terre, celles qui se voient aux environs du Cap, & dont la plupart ayant leur source au sommet des hautes montagnes descendent fort rapidement sur des lits de pierres & de cailloux, sont blanches & fort claires, extrêmement douces & très-saines: mais celles qui n'ont pas la même origine & le même cours, sont d'un rouge-foncé ou de couleur de rouille de fer. Il s'en trouve beaucoup aussi de

KOLLEN.
1713
HISTOIRE
NATUELLE
DU CAP.
Comment
KOLLEN les
explique.

Eaux de terre
re & trois dif-
férences.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

blanchâtres, qui tirent cette couleur de la terre ou de la vase qu'elles traversent.

On ne remarque pas moins de différence entre le goût des eaux du Cap. Toutes les eaux des rivières sont douces & agréables dans toute l'étendue de leur cours. D'autres perdent la couleur & la douceur qu'elles ont à leur source, & deviennent faumaches en avançant. D'autres croupissent & se changent en très-beau sel. Quelques sources des Montagnes & de la Vallée du Tigre sont faumaches en naissant, & ne laissent pas d'être d'un goût supportable : mais pour peu qu'on tarde à s'en servir, elles deviennent si salées qu'il est impossible d'en boire.

Quelques-unes de ces eaux faumaches sont excellentes pour purifier le sang. Elles produisent cet effet par les sueurs & les selles, avec une démangeaison dans toutes les parties du corps : leur action cesse lorsque le sang est tout-à-fait purifié ; ce qui ne demande point ordinairement plus d'une semaine. Comme les parties luteuses & salines de ces eaux se précipitent promptement pendant la chaleur ou près du feu, elles deviennent bien-tôt puantes.

Les eaux qui tombent avec rapidité

du sommet des montagnes, coulant en suite dans des canaux ombragés d'arbres ou de buissons, sont si froides, qu'elles conservent cette qualité dans les vases où elles sont renfermées, jusqu'à causer un véritable frisson à ceux qui en boivent.

On trouve ici des eaux chaudes, & d'autres qui sont même brûlantes. De ce nombre sont deux Bains célèbres, à trente mille du Cap. L'Auteur les vi-

sita souvent (66). Nous avons déjà parlé de trois sources chaudes, dans la Colonie de Waveren. La plus fréquentée est celle de la Montagne-Noire, où l'on

peut se rendre par deux chemins; l'un qui, traversant Drakenstein, passe par les Montagnes d'Incommodité, & de-là

par la Rivière Sans-fin à Knoblancks, qu'on nomme aussi le Kraal de l'ail.

L'autre chemin est par la Hollande des Hottentots, & par-dessus ses montagnes jusqu'à Hout-Hock, c'est à-dire,

Coin du bois. Ensuite, traversant quatre petites rivières près de leur source, il continue jusqu'à Bobuties-Kraal, ou

Kraal de l'eau, qui n'est éloigné du Bain de la Montagne-Noire que d'une

heure de chemin. La terre de cette montagne est d'un noir de charbon, légère, vilqueuse, grasse, & si molle que les

KOLBEN.

1713.

HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Fraicheur
de certaines
eaux.

Eaux chaudes.
Bains célèbres.

Bain de la
Montagne-
Noire & terre
de cette Mon-
tagne.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

chevaux y enfoncent. Aussi prend-on le parti de mettre pied à terre pour y monter. On est persuadé que la montagne est creusée, parce que l'eau du bain tombant avec beaucoup de bruit dans un trou, prend sous terre un cours ignoré. Kolben ne put trouver de fond dans ce trou, à soixante pieds de profondeur. On a fait dans la montagne d'autres trous, d'où il coule des eaux chaudes. Leur surface est couverte d'une sorte de peau grasse & bleuâtre, aux bords de laquelle il s'amasse une fort belle matière luteuse, que les Peintres font sécher pour l'employer au lieu d'ocre. Ces eaux ont la clarté du cristal. L'Auteur n'en avoit jamais goûté de si ferrugineuses; mais elles n'en sont pas moins agréables. On peut les employer à toutes sortes d'usages, excepté à blanchir le linge, parce qu'elles lui donnent une teinture jaune qu'il ne perd jamais. En entrant dans le Bain on ressent une chaleur presque insupportable, sur-tout si l'on y entre par degrés. Mais elle cesse bien-tôt d'être incommode, & l'on se trouve dans une situation délicieuse. Cependant on est obligé d'en sortir au bout de cinq à six minutes, parce qu'elle resserre la partie inférieure du ventre jusqu'à faire perdre l'ha-

Effets de ce
bain.

leine. On est rétabli sur le champ en se mettant au lit, où l'on tombe d'abord dans une sueur abondante, après laquelle on se leve avec une légereté dont on est surpris. Quinze jours de ce Bain, pris une fois le jour, purifient le corps de toutes sortes d'humeurs peccantes, par les sueurs, les selles, & quelquefois par des vomissemens. Kolben a connu plusieurs personnes qui lui devoient leur guérison; l'un, d'une paralysie de bras; l'autre, de la surdité; une femme, du mal vénérien, & de plusieurs autres maladies (67) compliquées.

Enfin l'Auteur est persuadé que les eaux du Cap sont aussi claires, aussi douces & aussi saines qu'il y en ait au monde. Les Médecins, ou plutôt les Chirurgiens du Cap, les ont trouvées salutaires dans toutes sortes de cas. On assura Kolben que tous les Vaisseaux du Roi de Danemark sont obligés, en revenant des Indes, de toucher au Cap & d'y prendre un grand tonneau d'eau de fontaine, pour le Roi; parce qu'elle passe à cette Cour pour la meilleure de l'Univers. Elle conserve sa douceur & sa clarté sur mer, dans les plus longs voyages. Sur le Bâtiment où l'Auteur

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Le Roi de Danemark fait venir de l'eau du Cap.

(67) Kolben, *ibid.* p. 285 & suiv.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

s'embarqua pour revenir en Europe ; elle ne souffrit aucune altération ; excepté , dit-il , un léger changement sous la Ligne , mais qui ne l'empêcha point de se rétablir presque (68) aussitôt.

Fossiles du
Cap de Bonne-
Espérance.

Les fossiles du Cap peuvent être réduits aux terres , aux pierres & aux minéraux.

Toutes les Colonies produisent deux sortes de terre ; l'une , pour la poterie ; l'autre , qui sert à faire des briques , dont la plupart des maisons sont bâties. Elles fournissent aussi de la craie blanche & rouge. Celle-ci sert aux femmes pour se colorer le visage ; l'autre , aux Européens , pour blanchir leurs maisons.

Bitumes.

Dans le creux des rochers , près des bains chauds de la Colonie de Drakenstein , on trouve plusieurs substances bitumineuses , vertes , blanches , jaunes & d'autres couleurs. On vante particulièrement une sorte de bitume naturel , ou d'huile de pierre , qui distille des rochers. Il a l'odeur de la vieille urine. Les Hottentots prétendent que c'est effectivement celle des hermines , qui s'épaissit par le mélange d'une poussière très-fine. Ils la font dissoudre dans

Huile de
pierre.

Peau, & la donnent à leurs bestiaux pour leur rendre le ventre libre. Elle guérit les blessures, lorsqu'elle est appliquée promptement sous la même forme.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Les pierres des montagnes de la Table, de Stellenbock, de Drakenstein, de la Hollande des Hottentots & de plusieurs autres montagnes, sont rangées en couches, les unes sur les autres & séparées par une substance moëlleuse. Elles sont de la dureté des cailloux. On en compose les plus fortes murailles. Les eaux courantes offrent quantité de pierres de sable. Dans les éponges que la mer jette sur le rivage, on trouve une pierre verte, formée de sable marin & très-facile à dissoudre.

Pierres des
montagnes.

Les environs du Cap fournissent beaucoup de pierres fendues, qui sont propres à faire de la chaux. Mais les coquilles de moules suppléent à ce besoin. On y trouve aussi de la pierre propre aux meules de moulin. Cependant, comme elles sont difficiles à mettre en œuvre, les Colonies tirent leurs meules de Hollande.

Pierres de
chaux.

Pierres à
meules.

On a découvert près du Cap une carrière de pierre fort dure & d'un brun-rouge, qu'on appelle ici *Pierre de cœur*. Elle est tachetée de bleu, avec des vei-

Pierre de
cœur, qui res-
semble au
marbre.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Fausse pierre
d'aigle.

Autres pierres.

Métaux du
Cap.

nes blanches, & ne cede en rien au plus beau marbre lorsqu'elle est polie. Les pierres de touche, les belles pierres grises à aiguïser, & les cailloux ou les pierres à fusil, sont fort communes au Cap. On trouve dans le gravier & dans les marais une fausse pierre d'aigle, qui tire sur le rond, de la grosseur d'une châtaigne, creuse, & généralement remplie de sable ou de quelque autre matiere. Ses dehors paroissent couverts de rouille. On la présente aux Etrangers comme une des curiosités du Pays. On voit au Cap des pierres qui ressembtent aux coquilles de limaçons; d'autres au cristal: enfin, la variété des formes & des couleurs est infinie.

A l'égard des métaux on a trouvé des mines d'argent sur la Montagne de la Table, sur celle de Drakenstein & dans d'autres lieux. Les Hottentots-Namaquas ont apporté, au Gouverneur Hollandois, du cuivre de certaines montagnes fort hautes, à cent lieues du Cap. Elles ont pris le nom de montagnes de cuivre. On prétend que ce métal y est d'une si riche espèce, que dans les grandes chaleurs les rayons du soleil suffisent pour le fondre & le faire couler au long des montagnes. Les mines de fer doivent être communes dans les Pays

du Cap, puisque l'usage immémorial des Habitans est d'en composer leurs armes (69).

Quoiqu'ils ne fassent aucun usage du sel, la Nature leur en fournit abondamment sans le secours de l'art. Ils n'en ont l'obligation qu'à l'action du Soleil sur l'eau de pluie (70). Après l'hiver, ou la mousson humide, il reste quantité d'eau dans les creux des vallées, dont le fond est par-tout une terre grasse, couleur de plomb, qui ne permet point à l'eau d'y pénétrer. Telles sont les salines du Cap. Il s'en trouve depuis un mille jusqu'à six de circonférence; mais elles n'ont jamais plus de trois pieds de profondeur. L'eau qui s'arrête dans ces bassins naturels est d'une couleur sale & noirâtre; mais devenant bien-tôt claire & de bon goût, elle conserve cette qualité jusqu'au mois d'Octobre, où elle commence à prendre un goût de sel avec une couleur rougeâtre. A mesure que l'Été avance, la salure augmente & la couleur devient un rouge très foncé. Vers ce tems les vents Sud-Est, qui sont dans toute

KOLBEN.

1713.

HISTOIRE

NATURELLE

DU CAP.

Sel du Pays,
& de quelle
manière il se
forme.

(69) Voyage de Kolben, p. 315 & suiv.

(70) Ten Rhyné fait sur cet article autant de fautes qu'il écrit de lignes. Il sup-

pose fausement que le sel du Cap est du sel de roc, qu'on tire du sein de la terre.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATU. ELLE
DU CAP.

leur force, achevent de purger l'eau & de former le sel. On voit d'abord une substance blanche qui s'épaissit sur les bords du bassin & qui augmente par degrés jusqu'au Solstice d'Été, où toute l'eau de l'étang se trouve transformée en sel. Sa forme est ordinairement exagone; sa couleur, blanche, claire & transparente, du moins lorsqu'on le tire de la saline; & si elle étoit bien remplie d'eau, il n'a pas moins de trois pouces d'épaisseur. Mais il est fort au-dessous du sel de l'Europe pour conserver sur mer de la chair ou du poisson. Kolben attribue ce défaut à la trop grande quantité de nître (71) dont l'air du Cap est si chargé, que l'herbe même, dans les vallées, n'est jamais sans un goût de sel (72).

Agriculture des Européens du Cap.

En général, le terroir est riche & fertile aux environs du Cap. La plus grande partie est composée d'argile ou d'une terre sabloneuse, qui demande peu de travail. Aussi doit-on remarquer qu'on ne parle ici que de l'agriculture des Européens du Pays; car les Hottentots se fatiguent peu à cultiver leurs terres. Les Colonies produisent abon-

(71) On suppose que ce nître, qui impregne également la terre & l'eau de pluie, vient uniquement

de l'air.

(72) Kolben, *ibid.* p. 296.

clamment toutes les nécessités de la vie. Le froment & tous les grains de l'Europe, à l'exception de l'avoine, y croissent avec une fécondité surprenante.

Un boisseau de froment, par exemple, en rend trente ou quarante; l'orge, depuis cinquante jusqu'à soixante-dix; les pois, de trente à quarante, & les fèves, de vingt à vingt-cinq. Les chenilles nuisent beaucoup aux fèves. Mais tous les efforts qu'on a faits jusqu'à présent pour recueillir l'avoine, ont mal réussi. La violence des vents Sud-Est dépouille les épis lorsqu'ils parviennent à leur maturité; ou s'ils échappent à la fureur du vent, la nature du terroir fait dégénérer le grain en avoine sauvage. Le bled a souvent beaucoup à souffrir des bêtes farouches, telles que les éléphants & les daims; ou de la nielle dans certaines années. Mais l'abondance des moissons ordinaires est un dédommagement pour toutes ces pertes.

Le labourage est fort pénible au Cap, dans des terres grasses & rudes, qui demandent quelquefois, pendant l'Été, vingt bœufs pour l'attelage d'une seule charrue. Les Habitans des Colonies ont inventé des charrues différentes des nôtres. Quoiqu'elles aient aussi deux roues, une de chaque côté, le

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Fécondité
des grains
dans ce ter-
roir.

Labourage
& forme des
charrues.

KOLLEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

diametre en est inégal. La roue du côté du sillon est beaucoup plus grande que l'autre. Le soc est comme divisé en deux ; c'est-à-dire , qu'un des côtés s'élargit considérablement , & que l'autre s'avance droit en pointe. C'est ce qu'ils appellent un demi soc ; au lieu qu'ils nomment le nôtre un soc entier : & lorsqu'ils font usage de celui-ci , ils n'emploient point de coutre.

Temps des semailles & des moissons.

Ils commencent à semer au mois de Juillet , pour faire leur moisson vers la fin de Septembre. Ils sèment le bled fort clair , dans la crainte qu'il ne soit étouffé par un excès d'abondance. Leur usage n'est point de le battre. Ils emploient , comme dans les Provinces méridionales de France , des chevaux ou des bœufs , qui tirent le grain des épis en les foulant aux pieds , sur un terrain composé d'un mélange de paille & de fiente de vache détrempé avec de l'eau. Un seul de ces animaux fait plus dans l'espace d'un jour que douze hommes en quatre ou cinq. La Compagnie tire le dixième de tout le bled qu'on recueille au Cap ; & lorsqu'elle en souhaite davantage , elle achete le reste , à des conditions réglées (73).

Les premières vignes qui furent ap-

(73) *Ibid.* Vol. II. pag. 66. & suiv.

portées

portées au Cap, venoient de Perse & des bords du Rhin. Il se passa quelque tems avant qu'on pût en élever assez pour former des vignobles. Mais ils y sont maintenant en si grand nombre, que chaque cabane a le sien. On plante les vignes en lignes droites. La crainte des vents Sud-Est, qui détruiroient le raisin, ne permet pas de les laisser croître à plus de trois pieds de hauteur. Elles souffrent beaucoup aussi des sauterelles & des vers. Cependant elles rendent plus dès la troisième année que celles de l'Europe à la cinquième. La vendange commence au mois de Février, & continue pendant tout le cours de Mars. Le vin du Cap est agréable & fort; mais avec le tems il devient moëlleux, & par degrés il égale le meilleur vin de Canarie. Cependant, faute de tonneaux, les Européens du Cap n'en peuvent garder de grosses provisions. Il s'y vend huit ou dix écus le baril; mais il est fort cher aux (74) Indes.

Les jardins du Cap produisent la plupart des plantes & des fruits de l'Europe. Les légumes y surpassent les nôtres,

(74) Leguet dit que les vins du Cap sont vairs. Il ajoute qu'en 1699, la quatrième Angloise ne valoit que vingt sols de France. Mais il ne parle apparemment que des vins les plus communs.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Vignobles
& vins du
Cap.

Jardins;
fruits & légumes
du Cap.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Figues dé-
licieuses ,
nommées Pi-
sang.

Aloës fort
commun.

par la grosseur & le goût. Un chou y pèse entre trente & quarante livres; une patate, entre six & dix livres. Les melons y sont excellens. Tous les arbres fruitiers y prospèrent merveilleusement, par la méthode ordinaire de planter le noyau ou la racine. Le beau jardin de la Compagnie, près de la Ville du Cap, offre des pommes du Japon, des oranges, des limons, des citrons, des amandes, des figues, des grenades, avec un nombre infini d'autres fruits apportés de l'Asie ou de l'Amérique, qui l'emportent beaucoup sur leur origine & qui paroissent ici revêtus de tout leur éclat. Les figues sont délicieuses au Cap, sur-tout celles qu'on nomme pisang & qui viennent de l'Isle de Java. La beauté des fruits, joint à la profusion des fleurs naturelles qui ornent les jardins, forme des perspectives charmantes. L'aloës, qu'il est si rare de voir en Europe dans toute sa beauté, porte ici ses fleurs en plein champ, sans le secours de l'art (75).

Kolben nous a donné un long catalogue des végétaux du Cap. Les Pays voisins produisent naturellement quantité de plantes des plus nobles espèces. Toutes les différentes sortes d'aloës, dont

(75) Kolben, *ubi sup.* p. 75. & suiv.

On paroît faire tant de cas en Europe ,
 croissent ici d'elles-mêmes & couvrent
 les rochers de leurs fleurs odoriférantes.
 L'amandier est naturel au Pays. On y
 trouve des *Ficoides* d'une infinité d'es-
 pèces , qui produisent tous une profu-
 sion de belles fleurs , & dont quelques-
 uns portent un fruit fort agréable. Le
 plus remarquable de tous les fruits qui
 sont particuliers au Cap est l'*Amaquas* ,
 dont l'arbre est ici nommé *Keurboom*
 par les Européens. Sa hauteur est d'en-
 viron neuf ou dix pieds. Il est assez gros.
 Sa feuille ressemble à celle du poirier
 qui porte la *Poire-d'oiseau*. Sa fleur est
 d'un blanc-rougeâtre , comme celle du
 pommier , & rend une odeur fort dou-
 ce. Elle produit des côsses , dont cha-
 cune contient cinq ou six grains de se-
 mence , de la grosseur d'un pois , de
 couleur brune , de forme ovale & d'un
 goût astringent. Son écorce est mince ,
 couleur de cendre & fort unie. Les vers
 s'attachent rarement au bois. Il est flé-
 xible lorsqu'il est verd , mais en séchant
 il acquiert une dureté presque incroya-
 ble. Si l'on en coupe une branche , el-
 le rend une gomme jaune & luisante.

KOLBEN.

1713.

HISTOIRE

NATURELLE

DU CAP.

Amaquas &
son arbre.

L'arbre estropié est encore une produc-
 tion naturelle du Cap. Il est du genre
 nain. Ses branches sont crochues &

L'arbre est-
estropié.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

nouveuses, ses feuilles larges, rudes & épaisses, comme celles du pommier. Le fruit ressemble à la pomme-de-pin. L'écorce, qui est épaisse & ridée, est employée par les tanneurs. Les chirurgiens du Cap (76) la donnent en poudre pour la dyssenterie. Le bois n'est propre qu'au chauffage.

L'arbre
puant.

L'arbre-puant est de la grandeur du chêne. Ses feuilles ont environ trois doigts de large. Il rend une si mauvaise odeur sous l'instrument, que les ouvriers ont peine à la supporter. Mais comme le bois est d'un beau grain & fort bien nuancé, les Européens du Cap l'emploient pour leurs meubles, & l'odeur se dissipe avec le tems (77).

Racine de
Kanna.

La racine de *Kanna* croît au Cap; mais quoique les Hottentots l'aiment avec tant de passion qu'ils sont capables de tout entreprendre pour en obtenir quelque partie, ils réussissent moins que les Européens à la trouver. Le P^{re} Tachard suppose que c'est le Zin-sang (78) des Chinois. En effet, il renferme la plupart des mêmes qualités. Les Hottentots, qui le mâchent, en ressen-

(76) On a déjà vu qu'ils tiennent lieu de Médecins au Cap.

(77) Kolben, Vol. II. p. 210 & 213.

(78) Nous en parlerons plus particulièrement dans l'article de la Tartarie orientale. Voyez néanmoins ci-dessus, Vol. I.



DIVERS ANIMAUX DU CAP.

- 1 Mouton
- 2 Ane Sauvage
- 3 Zebra
- 4 Chevre Sauvage
- 5 Loup Tigré
- 6 Chat Musqué ou Civette



Robert Sculp.

TV. N.° XXXIII

tent les mêmes effets que les Turcs de l'opium.

Le *Dakha* est une autre Plante fort estimée des Hottentots, qui s'en servent au lieu de tabac, lorsqu'ils ne peuvent s'en procurer, ou qui les mêlent ensemble lorsque leur provision de tabac est épuisée. C'est une espèce de chanvre sauvage, que les Européens sèment, mais principalement pour l'usage des Hottentots. Le dakha, mêlé avec le tabac, s'appelle *Baspath*. La *Spirée* est encore une Plante dont les Hottentots font beaucoup de cas. Vers la fin de l'hiver, lorsque les feuilles commencent à flétrir, ils en amassent de grosses provisions, qu'ils font sécher pour les mettre en poudre. Sa couleur est un jaune-luisant. Elle leur sert à poudrer leur chevelure. Ils l'appellent (79) *Bukku*, & la regardent comme une partie considérable de leur (80) parure.

Le Cap est abondamment fourni de toutes sortes d'arbres & de plantes étrangères, soit de l'Europe ou de l'In-

KOLBEN,

1713.

HISTOIRE

NATURELLE

DU CAP.

Dakka,

Plante à fumer.

La Spirée,

dont les Hottentots se poudrent.

Autres productions du Cap.

(79) Dapper dit que les Hottentots plantent le dakka, & qu'ils font la seule Nation Hottentote qui sèment ou qui plantent. Il ajoute que tantôt ils le

mangent, tantôt ils le prennent en infusion, mais qu'il les enivre également. P. 381.

(80) Kolben, Vol. II, pag 242.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

de. Le sapin, le camphrier, le cyprès, le pin, l'oranger, le limonier, le citronnier, le grenadier, le coignassier, l'abricotier, le pêcher, le pommier, le poirier & le prunier, croissent ici merveilleusement; comme tous les arbrisseaux, les plantes, les racines & les fleurs des autres Pays. Les châteigners & les noyers y sont en abondance. Quelques Habitans ont de grandes Plantations d'amandiers, dont ils tirent un profit considérable. L'arbre qui produit la canelle est venu de Ceylan au Cap, & répond fort bien aux espérances de ceux qui l'ont apporté. Enfin les jardins du Cap sont remplis de tous les légumes & de toutes les racines de l'Europe (81).

§. I I.

Animaux privés & sauvages.

Croiseur des
louis.

IL ne manque aucune espèce de bestiaux dans les Colonies du Cap. Les bœufs y sont fort gros, sans boille sur le dos, quoique plusieurs Ecrivains leur en attribuent faussement. Ils pèsent souvent cinq ou six cens livres & quelquefois beaucoup plus. Les moutons sont en fort grand nombre. Leur chair est de bon goût. Les pauvres en em-

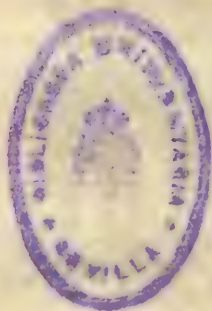
(81) *Ibid.* p. 261.

PLANTES DU CAP .

Bukku *Plante tirée de
Kolben et nommée Bangua
par les Indiens .*



Buklu ou Spiree
Plante tirée de Kolben



pioient la graisse au lieu de beurre ; & lorsqu'elle est fondue on y trouve peu de différence. Ce que les moutons ont de plus remarquable , est la longueur & l'épaisseur de leur queue , qui pèse entre quinze & vingt livres. Les terres voisines du Cap sont si couvertes de bestiaux , qu'il n'y a point d'année où les Hottentots n'en vendent un prodigieux nombre aux Européens , & toujours à si bas prix , qu'ils donnent un bœuf pour une livre de tabac , & un excellent mouton pour une demie-livre.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Queue des
moutons.

Les grandes mortalités sont rares dans leurs troupeaux ; mais ils ont beaucoup à souffrir dans les tems humides , & beaucoup aussi des bêtes féroces , qui sont en grand nombre dans ces Colonies. On s'imaginera aisément , sur cette peinture , que les provisions ne sont pas fort chères au Cap. En 1698 , c'est-à-dire , dans un tems où l'Etablissement des Hellandois étoit bien moins florissant qu'aujourd'hui , la Compagnie faisoit donner la livre de pain pour un sol , celle de bœuf & de mouton pour deux sols ; & cent quarante livres de bled , qui sont la mesure établie , pour trois cens. Il est fort vraisemblable que depuis l'augmentation des Colonies , &

Abondance
des provisions
au Cap.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

lorsqu'elles produisent beaucoup plus qu'elles ne peuvent consommer ; le prix des mêmes provisions doit être diminué (82).

Chevaux du
Cap ; d'où ils
sont venus.

La race des chevaux du Cap y est venue de Perse. Ils sont généralement petits & chateins. Le nombre en est si grand, qu'il se trouve des particuliers qui en ont deux ou trois cens. Leur nourriture est de l'herbe & de l'orge, parce que le Pays ne produit point d'avoine. Ils sont à si vil prix, qu'en 1712 Kolben vit donner trois poulains pour dix-huit escalins de Hollande.

Chiens du
Cap.

Les chiens du Cap, sur-tout ceux des Hottentots, n'ont de remarquable que leur laideur (83).

Éléphants
plus gros
qu'en d'autres
Pays.

A l'égard des bêtes féroces, peut-être n'y a-t-il point de Pays au monde où l'on en trouve un si grand nombre. Les éléphants y tiennent le premier rang. Ils y sont beaucoup plus gros que dans aucune autre contrée ; mais la femelle est moins grosse que le mâle. Elle a ses mamelles entre les deux jambes de devant. Un seul exemple fera juger de la force de ces animaux. Les Hollandois, pour en faire l'essai, attellerent un éléphant à la proue d'un Vaisseau considérable ; il le tira au long du rivage.

(82) *Ibid.* p. 64. & suiv. (83) *Ibid.* p. 8.

Leurs dents sont une autre preuve de leur force. Elles pèsent depuis soixante jusqu'à cent-vingt livres. L'éléphant du Cap n'est pas d'ailleurs fort différent des autres. Kolben accuse d'erreur ceux qui ont supposé que ces animaux dorment debout. Il observa souvent sur l'herbe l'impression de leur corps, dans les lieux où ils avoient passé la nuit. Les Hottentots font usage de leur fiente lorsqu'ils manquent de tabac ; & le même Auteur assure qu'elle a presque le même goût. Les poils, qui forment une touffe au bout de la queue des éléphants, sont longs d'un pied & demi, de la même force & de la même grosseur que les soies de cochon. Ils troublent l'eau, avant que d'en boire ; apparemment pour en ôter la crudité, comme les oies, les canards & d'autres oiseaux y mêlent du sable & du gravier (84).

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Le rhinoceros se fait voir souvent dans les Colonies du Cap ; mais les Auteurs s'accordent si peu dans la description, qu'on est porté à (85) s'imaginer qu'ils ne parlent pas du même animal. Sa peau, qui est couleur de

Rhinoceros.

(84) Kolben, Vol I p. 96. & suivantes. vient peut-être de celle des espèces dans les divers Pays.

(85) Cette différence

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

cendre , tirant sur le noir , ressemble à celle de l'éléphant par les apparences & la dureté. On ne la perce pas facilement avec le couteau. Les peintres ont représenté le rhinoceros beaucoup plus beau qu'il n'est réellement. Il n'a point d'écaillés sur le corps ; mais les écorchures des buissons & les cicatrices dont il a la peau couverte , ont de loin quelque ressemblance avec des écaillés. Sa gueule ressemble à celle du porc , avec cette seule différence , qu'elle est plus pointue. Il a le même cri , mais qui ne se fait point entendre de si loin. La corne qu'il a sur le museau est d'un gris foncé , & s'avance dans la forme d'un soc de charrue. Sa plus grande longueur est de deux pieds (86). Elle lui sert , dans sa colère , à déchirer la terre , & quelquefois à soulever de grosses pierres , qu'il jette en arrière , par dessus sa tête , avec beaucoup de force. Son front est armé d'une autre corne , qui n'a jamais plus de six pouces de hauteur (87). Elle a la forme d'une moitié de

(86) Celle de quelques rhinoceros des Indes orientales a plus de trois pieds. Voyez les Transactions Philosophiques , N°. 379. p. 140.

(87) Il paroît que Martial ne s'est pas trompé

dans l'Epigrame 81. du livre IV. où il donne deux cornes au rhinoceros. L'erreur de ses critiques est venue de ce qu'ils ne connoissoient que les rhinoceros de l'Asie , qui n'ont en effet qu'une corne. La Figure

jatte renversée. Elle est creusée & présente sur sa tête une espèce de dôme. Ses oreilles sont petites, & ses jambes plus courtes que celles de l'éléphant. Il a l'odorat extrêmement subtil. Avec le vent, il sent de fort loin toutes sortes d'animaux, & marche vers eux en ligne droite, au mépris des arbres & des buissons, qu'il renverse dans son passage. S'il n'est point irrité par quelque offense, il n'attaque jamais les hommes, à moins qu'ils ne soient malheureusement en habit rouge, car alors il s'élance furieusement sur eux; & s'il en saisit un, il le jette par-dessus sa tête avec tant de violence que la chute seule est mortelle. Il en fait aussi-tôt sa proie, en léchant sa chair avec une langue rude & épineuse (88). Ses yeux sont fort petits pour sa taille, & ne lui servent à voir que devant lui. Aussi la méthode la plus sûre pour l'éviter, lorsqu'on est à neuf ou dix pas de lui, c'est de sauter un peu à côté. Quoique

insérée dans la Relation de Kolben, place cette corne sur le col de l'animal; ce qui montre qu'elle n'a point été dessinée par l'Auteur & qu'elle a plutôt été copiée d'Albert Durer.

(88) Une langue de rhinoceros, qui fut apportée à Londres en 1639, étoit

fort unie; mais peut-être l'animal étoit-il jeune. Voyez les Transactions Philosophiques, N°. 470. p. 531. On en trouvera la description & des desseins exacts dans notre Histoire Naturelle des Indes orientales.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

sa course soit fort légère, il est si lent à se tourner, qu'il lui en coûte beaucoup pour se remettre en état de voir son Ennemi. Kolben en fit plusieurs fois l'expérience.

Le rhinoceros mange peu d'herbe. Il préfère les branches, les arbrisseaux, les chardons mêmes, & sur-tout une sorte d'arbruste qui ressemble au genièvre & qui est fort commun au Cap, où il porte le nom de *Rhinoceros-bush*, buisson du rhinoceros. Il est mortel ennemi de l'éléphant. Sa vue seule le met en fuite; mais s'il le surprend, il ne manque point de l'éventrer avec la corne de son museau. Kolben mangea souvent avec plaisir de la chair de rhinoceros. La peau (89), la corne & le sang de cet animal sont employés dans la Médecine. Quantité d'Habitans du Cap se font des tasses de sa corne, & les embellissent d'or & d'argent. Le vin s'y élève & bouillonne comme s'il étoit échauffé par le feu. Si la liqueur est empoisonnée, le vase se fend aussi-tôt; ou si l'on y met du poison séparé, il tombe en pièces sur le champ. Kolben fut souvent témoin de ces merveilleux effets. Les morceaux & les raclures

(89) Un Allemand pré- res avec le sel extrait de la
seuloit faire de grandes cu- peau.

qui restent après le travail de l'ouvrier ,
 sont rendus soigneusement au maître
 de la tasse , parce qu'on leur attribue
 des vertus extraordinaires pour les con-
 vulsions , les défaillances & d'autres in-
 finimités , comme au sang pour les ob-
 structions & pour les blessures intérieu-
 res. Kolben prend le rhinoceros pour le
 leviathan.

KOLBEN.
 III.
 HISTOIRE
 NATURELLE
 DU CAP.

Les chiens sauvages sont communs
 au Cap. Ils s'assemblent en troupes
 nombreuses , & ne quittent un canton
 qu'après l'avoir netoyé de bêtes féroces
 & d'autres animaux. Ils portent leur
 proie dans un lieu qui leur sert de ren-
 dez-vous. Les Européens & les Hot-
 tentots les suivent & prennent ce qui
 leur convient dans le tas , sans que ces
 animaux carnaciers en grondent. Les
 Hottentots mangent ce qu'ils ont pris ,
 & les Européens le salent pour leurs
 Esclaves.

chiens sa-
 vages.

Le Cap a deux sortes de loups ; l'u-
 ne , qui ressemble aux loups de l'Euro-
 pe ; l'autre , qui a reçu le nom de *Loups-
 tigrés*. Ceux de la seconde espece sont
 de la grandeur d'un chien de berger ,
 ou même plus grands. Il ont la tête d'un
 dogue d'Angleterre , le poil frisé com-
 me nos chiens carards , & tacheté com-
 me le tigre ; la queue courte. Leurs

Deux sortes
 de loups.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

griffes ressembler à celles du chat. Ils se cachent pendant le jour dans les cavernes & sur les montagnes. La nuit est le tems de leurs ravages. Les lions, les tigres & les léopards sont leurs mortels ennemis, & ne les épargnent jamais lorsqu'ils les rencontrent (90).

Lions.

Durété de
leurs os.

On voit souvent des lions dans les Pays du Cap. Kolben réfute quelques Modernes, qui ont accusé les Anciens de s'être trompés, en attribuant une dureté extraordinaire à leurs os. Il eut l'occasion d'en faire plusieurs fois l'expérience. Les os secs du lion deviennent si durs & si solides, qu'on en tire du feu comme d'un caillou. Il observe aussi que le tuyau de l'os tibial d'un lion est aussi petit que celui d'une pipe à fumer. Le lion donne toujours le coup mortel à sa proie, accompagné d'un horrible rugissement, avant que d'employer ses dents à la déchirer. Une sentinelle fut enlevée par un lion. Dans une autre année (en 1707.) un lion tua un fort grand bœuf & l'emporta par-dessus une haute muraille.

Quand ils
font rage.
Leur.

Lorsqu'un lion secoue sa crinière & qu'il se bat de sa queue les flancs & les côtés, c'est une marque certaine qu'il est en colère ou pressé de la faim. Dans

(90) Kolben, Vol. II. p. 101. & suiv.

cet état sa rencontre annonce la mort ; mais elle est sans danger dans toute autre occasion. Un cheval qui apperçoit un lion , s'enfuit de toute sa force , & jette , s'il le peut , son cavalier par terre , pour rendre sa course plus aisée. Le plus sûr , pour un homme , est de mettre pied à terre , parce que le lion ne s'attachera qu'à poursuivre le cheval. Kolben , qui avoit souvent mangé de la chair de lion , dit qu'elle a le goût de la venaison ordinaire , sans aucune mauvaise qualité.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATUELLE
DU CAP.

Deux Européens , étant un jour à se promener dans un champ voisin du Cap , virent sortir de quelques broussailles un lion qui s'élança sur eux , mais qui manqua son coup , par l'agilité de celui qu'il attaqua. Ce brave Hollandois le saisit par sa crinière , & lui enfonçant le poing dans le gosier , lui prit la langue , qu'il eut la fermeté de tenir malgré toutes ses secousses , tandis que son compagnon , qui étoit armé d'un fusil , tua le monstre d'un seul coup (91). Le Gouvernement du Cap a proposé une récompense de vingt cinq florins pour celui qui tue un lion , un tigre , un léopard , &c. La graisse de

Exemples
de leur voracité.

(91) *Ibid.* pag. 94. & suivantes.

ROULEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

lion s'achète à grand prix dans les Colonies du Cap (92).

Un Officier Hollandois, campé avec son corps de troupes, jugea pendant la nuit, au mouvement extraordinaire des chevaux, que son camp étoit menacé de quelque bête farouche. Toutes les sentinelles furent averties de se tenir sur leurs gardes. Il y en eut une qui ne répondit point. On fit avancer aussitôt une escouade de soldats, qui, trouvant le mousquet sans homme, continuèrent de marcher vers quelques rochers voisins, où ils découvrirent un lion monstrueux qui faisoit sa curée de leur compagnon. Tout le camp prit l'alarme & sortit pour sauver le corps; mais le monstre étoit si bien défendu dans le creux d'un rocher, que trois cens coups de fusil ne purent, ni le blesser, ni lui causer de l'effroi. Le jour suivant, les Hollandois furent joints par un parti d'Hottentots, qui le tuèrent bien-tôt avec leurs zagaies; mais le corps avoit été presque entièrement dévoré dans l'intervalle.

En quoi le
tigre & le
lion du Cap
se différencient

Le tigre & le léopard du Cap ne différencient que par la grandeur & la disposition de leurs taches. Celles du premier sont jaunes & tout-à-fait bordées de

noir ; au lieu que les anneaux noirs du léopard sont ouverts comme un fer à cheval. Les Hottentots préfèrent sa chair aux mêts les plus délicieux. Kolben même la trouve plus blanche & de meilleur goût que le veau. Celle des jeunes est aussi tendre, dit-il, que la chair de poulet. Ces animaux font d'une force terrible, & causent beaucoup de ravages dans les Colonies du Cap. Mais ils ne mangent aucune autre bête, s'ils ne l'ont pas tuée eux-mêmes. Un Bourgeois de la Ville du Cap, nommé *Bownam*, se promenant tout seul dans les champs, fut surpris par un tigre, qui lui sauta au cou pour sucer son sang. La frayeur dont il fut saisi ne l'empêcha point de se défendre. Il saisit le monstre par la tête, se débattit long-tems, & l'ayant enfin terrailé, le tint ferme sous lui par le poids de son corps. D'une main il le prit au col, & tirant son couteau de l'autre, il lui coupa la gorge. Le tigre mourut immédiatement ; mais Bowman avoit reçu quantité de bleislures & perdu tant de sang, qu'il fut long-tems à se rétablir. En 1708 ; deux léopards, mâle & femelle, suivis de trois jeunes, entrèrent dans un parc de moutons au Cap, en tuèrent une centaine & se rassasièrent de

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Ravages des
léopards.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURALLE
DU CAP.

leur sang. Ensuite, en ayant divisé un en trois parties, ils les porterent aux trois jeunes, qui étoient demeurés à la porte du parc. Ils retournerent sur leurs pas pour prendre chacun leur charge entiere, & la troupe se mit en marche avec ce butin. Mais elle avoit été découverte à son arrivée, & l'on s'étoit mis en état de l'attendre au passage. La femelle fut tuée avec les trois jeunes, & le mâle trouva le moyen de s'échapper (93).

Buffes du
Cap & leur fi-
gure.

On voit un grand nombre de buffes dans les Colonies du Cap. Ils different de ceux de l'Europe par la taille & la couleur, étant plus gros, & la plupart d'un brun-rougeâtre, quoiqu'il s'en trouve aussi de noirs. Ils ont le poil du front, rude & frisé, & tous les membres dans une exacte proportion. Ils portent la tête haute. Leurs cornes sont fort courtes & panchées vers le col. Elles se courbent en dedans, jusqu'à s'approcher beaucoup par la pointe. Leur peau est si rude & si dure, qu'on ne les tue guères qu'avec de bonnes armes à feu. Ils n'ont pas la chair si tendre ni si grasse que le bœuf. La vue d'un drap rouge ou le bruit d'un mousquet, leur fait

(93) Voyage de Kolben, Vol. II. pag. 97. & Vol. I. pag. 255.

poussier des mugissemens , gratter la terre & prendre furieusement leur course vers les objets de leur rage , sans être arrêtés par l'eau ni par le feu. Une troupe d'Européens , étant à la chasse de ces animaux , en poussa un jusqu'au rivage de la rade. Il se tourna tout-d'un-coup ; & voyant un de ses ennemis en veste rouge , il fondit sur lui avec beaucoup d'impétuosité. Le chasseur se glissa jusqu'au bord de l'eau , & ne fit pas difficulté d'y entrer pour se mettre à couvert. Mais ce furieux animal le poursuivit de si près , qu'il ne lui laissa pas d'autre ressource que de plonger ; & l'ayant perdu de vue , il se mit à nager vers le rivage opposé , quoique l'éloignement fut de trois milles. Il auroit eu la force d'y arriver , s'il n'eût rencontré dans sa route un Vaisseau , dont il fut tué à coups de fusil.

KOLPIN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

L'Elan d'Afrique , ou du Cap , est beaucoup plus gros que celui de l'Europe ou de l'Amérique. Sa hauteur est généralement de cinq pieds. Ses cornes n'en ont qu'un de long & s'élèvent en s'entrelaçant ; mais elles sont droites , unies & pointues vers l'extrémité. Il a la tête & le col d'une grande beauté ; la mâchoire d'enhaut plus large que l'autre ; les jambes longues & menues ;

Flans du
Cap.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

la queue longue d'un pied ; le poil uni, doux & cendré. Sa chair a le goût de celle du meilleur bœuf. Il monte sur les plus hauts rochers & passe par les chemins les plus difficiles, d'un pas léger & ferré. Ces animaux présentent ordinairement près de quatre cens livres. Comme ils cherchent à s'introduire dans les jardins, les Blancs leur dressent des pièges, comme en Amérique, & les y prennent souvent (94).

Deux sortes
d'ânes.

Beauté singulière des ânes sauvages.

On distingue ici deux sortes d'ânes ; l'une qui ressemble entièrement à l'espèce de l'Europe. Mais l'autre, qu'on appelle *Ânes sauvages du Cap*, mérite peu ce nom, suivant l'Auteur, parce qu'à la réserve des oreilles, qui ressemblent à celles de l'âne (95), c'est un des plus beaux, des mieux faits & des plus vifs animaux qu'il eût jamais vus. Il y auroit plus de justice à le comparer au cheval. Il est de la hauteur des chevaux de selle. Ses jambes sont menues & bien proportionnées ; son poil doux & lisse. On voit regner au long de son dos, depuis les crins du col jusqu'à la queue,

(94) Kolben renvoie le Lecteur à la Figure qu'il donne, dit-il, de ces trappes ; ce qui marque que quelques uns de ses Planches sont de lui.

(95) Ludolf dit qu'on pourroit les leur couper, comme on fait en Allemagne aux chevaux qui les ont trop longues.

une raie noire, d'où partent de chaque côté d'autres raies, blanches, bleues & brunes, qui se rencontrent en cercle autour du ventre, & dont les couleurs se perdent, suivant l'expression de l'Auteur, agréablement l'une dans l'autre (96). La tête, les oreilles, la queue & les crins du col, sont rayés aussi des mêmes couleurs. Cet animal est si léger, qu'il n'y a point de cheval qui puisse le suivre au même pas. Toutes ces qualités, joint à la difficulté de le prendre, en font monter le prix fort haut. *Tellez* raconte que le Grand Mogol en acheta un deux mille ducats. On lit dans *Nayendorf*, que le Gouverneur de Batavia en ayant envoyé un à l'Empereur du Japon, après l'avoir reçu d'un Ambassadeur Abyssin, ce Monarque fit présent à la Compagnie de dix mille raiels d'argent & de trente-neuf robes, qui furent évalués à cent soixante mille écus. Kolben rencontra souvent des troupes de ces animaux dans les Pays du Cap (97).

Il ne paroît pas douteux que cet animal ne soit le *Zebra*, qui se trouve aussi à Congo (98) & dans d'autres régions de l'Afrique. Tachard dit qu'on voit au

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

L'espèce sur
vage du Cap
est le zebra.

(96) Voyez la Figure.
Ten-Plume ne leur donne
que des raies blanches.

pag. 109.

(98) Voyez ci dessus l'ar-
ricle de Congo & son His-
toire Naturelle.

(97) Kolben, Vol. II.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Témoigna-
ge du Pere Fa-
chard.

Cap des chevaux & des ânes d'une beauté extraordinaire. Les chevaux, suivant son témoignage, ont la tête fort petite & d'assez longues oreilles. Ils sont entièrement couverts de raies blanches & noires, qui descendent du dos jusqu'au ventre, de la largeur de quatre ou cinq doigts. Ce Missionnaire vit la peau d'un de ces animaux, qui avoit été achetée pour la transporter en France. Il ajoute que les ânes du Cap sont de toutes sortes de couleurs; qu'ils ont sur le dos une longue raie bleue, depuis la queue jusqu'à la tête; que le reste du corps est rayé comme celui des chevaux du même Pays, mais de raies bleues, jaunes, vertes, noires & blanches, toutes d'une couleur fort vive (99). Cependant, s'il se trouve au Cap des chevaux & des ânes qui portent toutes ces marques, on a peine à s'imaginer comment ils ont pu demeurer inconnus à Kolben. La Figure qu'il en a donnée est fort différente de celle qu'on voit dans Tachard (1), où l'animal est nommé zembra dans la Planche. Kolben dit à la vérité qu'il se trouve des chevaux sauvages au Cap; mais il assure qu'il n'y en a point un seul dans les Colonies, parce qu'ils n'ont

(99) Voyage du Pere Tachard à Siam, p. 65.

(1) Voyez la Figure.

été découverts qu'après l'arrivée de la race de Perse (2). Comme il n'en donne aucune description, il est difficile de juger si ce sont les mêmes chevaux que Tachard a décrits.

KOLBIN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Le chevreuil & le cerf du Cap sont peu différens de ceux de l'Europe. Seulement les cornes du cerf sont sans branches, & leur longueur n'est qu'environ d'un pied. Elles s'élèvent en forme spirale dans la moitié de leur étendue.

Chevreuils
& cerfs.

On voit ici différentes especes de chèvres. Les chèvres privées ressemblent beaucoup aux nôtres, mais sont moins grosses. La chèvre bleue est aussi grande que nos cerfs. Son poil est d'un fort beau bleu. Ses cornes ont peu de longueur; mais en s'élevant elles forment divers anneaux curieux jusqu'à l'extrémité de leur pointe. Sa chair est de bon goût. L'auteur regrette que ces animaux soient en petit nombre au Cap, quoiqu'ils soient moins rares plus loin dans les terres. La chèvre mouchetée, qui est plus grosse que la première, fréquente les Colonies en troupes de plus de mille. Ses taches sont blanches, rousses & brunes. On trouve à sa chair le goût de venaison. Ses cornes sont entrelassées vers le milieu de leur hauteur, & n'ont pas

Différentes
especes de
chèvres.

(2) Kolben, *ubi sup.* p. 128.

KOLBEN. moins d'un pied de long. Les jeunes s'ap-
 1713. privoient assez pour se mêler avec les
 HISTOIRE moutons; mais leur chair n'est pas de si
 NATURELLE bon goût.
 DU CAP.

Belle espece. Kolben parle d'une autre espece de
 chèvre, qui lui a paru fort remarqua-
 ble (3) par la beauté de sa taille & de
 ses couleurs, mais qui n'a pas de nom.
 Elle est de la hauteur d'un grand cerf.
 Son poil est grisâtre, avec de petites ta-
 ches rouges; excepté sous le ventre, qui
 est presque blanc. Depuis le front jus-
 qu'à la gueule, il lui regne, au long du
 dos, une raie blanche, croisée par trois
 autres raies paralleles & de la même
 couleur, qui lui entourent le ventre à
 d'égales distances. Les cornes du mâle
 ont trois pieds de long, & les pointes
 deux séparément. La femelle est sans
 cornes. On préfere la chair de l'un &
 de l'autre à la venaison. La *Chèvre-*
plongante ressemble aux chèvres pri-
 vées par la couleur. Elle tire son nom
 de la maniere dont elle s'accroupit dans
 l'herbe, lorsqu'elle apperçoit quelque ob-
 jet qui l'épouvante, avec la précaution
 de jeter de tems en tems quelques re-
 gards, jusqu'à ce qu'elle se jure hors de
 danger. On compte encore la chèvre de
 rocher, qui n'est pas plus grande que

Chèvres
plongantes.

(3) Voyez la Figure.

nos cabris de l'Europe, mais qui nuit beaucoup aux vignes. Les contrées de Juida, de Congo & d'autres Pays voisins du Cap, produisent une autre sorte de chèvre, dont les cornes ressemblent à celles du daim, mais qui n'est jamais plus grande qu'un lièvre (4).

Les porcs sont ici de quatre especes, dont les deux premières sont privées & ne demandent point de description. Elles ont été apportées au Cap, de l'Europe & de Java. Mais les deux autres sont féroces & se nomment ici *Porcs-sauvages* & *Porcs-de-terre*. Les premiers sont rares dans les Colonies du Cap, parce qu'il y a peu de bois pour leur servir d'asiles. Le porc-de-terre, sans être fort différent des nôtres pour la forme, est de couleur rousse & n'a point de dents. Il se nourrit particulièrement de fourmies, en étendant près de leurs retraites une langue fort longue & fort pointue pour les prendre. Il se loge, comme le blereau, dans des trous. Sa chair est bonne. On le tue d'un seul petit coup sur la tête.

Le porc-épi n'est pas rare au Cap. Il y est haut de deux pieds, sur trois de

(4) Nous les avons nommés, au l. m. III, daims ou cerfs, d'après d'autres Auteurs. On orne leurs

pieds d'or ou d'argent, pour en faire des fouloirs de pipe.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Quatre especes de porcs.

Le porc-épi

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

moins d'un pied de long. Les jeunes s'ap-
privoisent assez pour se mêler avec les
moutons; mais leur chair n'est pas de si
bon goût.

Belle espece.

Kolben parle d'une autre espece de
chèvre, qui lui a paru fort remarqua-
ble (3) par la beauté de sa taille & de
ses couleurs, mais qui n'a pas de nom.
Elle est de la hauteur d'un grand cerf.
Son poil est grisâtre, avec de petites ta-
ches rouges; excepté sous le ventre, qui
est presque blanc. Depuis le front jus-
qu'à la gueule, il lui regne, au long du
dos, une raie blanche, croisée par trois
autres raies paralleles & de la même
couleur, qui lui entourent le ventre à
d'égales distances. Les cornes du mâle
ont trois pieds de long, & les pointes
deux séparément. La femelle est sans
cornes. On préfère la chair de l'un &
de l'autre à la venaison. La *Chèvre-
plongante* ressemble aux chèvres pri-
vées par la couleur. Elle tire son nom
de la maniere dont elle s'accroupit dans
l'herbe, lorsqu'elle apperçoit quelque ob-
jet qui l'épouvante, avec la précaution
de jeter de tems en tems quelques re-
gards, jusqu'à ce qu'elle se juge hors de
danger. On compte encore la chèvre de
rocher, qui n'est pas plus grande que

Chèvres
plongantes.

(3) Voyez la Figure.

nos cabris de l'Europe, mais qui nuit beaucoup aux vignes. Les contrées de Juida, de Congo & d'autres Pays voisins du Cap, produisent une autre sorte de chèvre, dont les cornes ressemblent à celles du daim, mais qui n'est jamais plus grande qu'un lièvre (4).

KOLBEN.
1733.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Les porcs sont ici de quatre especes, dont les deux premières sont privées & ne demandent point de description. Elles ont été apportées au Cap, de l'Europe & de Java. Mais les deux autres sont féroces & se nomment ici *Porcs-sauvages* & *Porcs-de-terre*. Les premiers sont rares dans les Colonies du Cap, parce qu'il y a peu de bois pour leur servir d'asiles. Le porc-de-terre, sans être fort différent des nôtres pour la forme, est de couleur rouille & n'a point de dents. Il se nourrit particulièrement de fourmies, en étendant près de leurs retraites une langue fort longue & fort pointue pour les prendre. Il se loge, comme le biereau, dans des trous. Sa chair est bonne. On le tue d'un seul petit coup sur la tête.

Quatre especes de porcs.

Le porc-épi n'est pas rare au Cap. Il y est haut de deux pieds, sur trois de

Le porc-épi

(4) Nous les avons nommées, au Tom. III, daims ou cerfs, d'après d'autres Auteurs. On orne leurs

pieds d'or ou d'argent, pour en faire des fouloirs de pipe.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

longueur. Ses plus longues pointes, qui sont celles de derrière, sont d'environ six pouces. Il les darde de près contre ceux qui le poursuivent, & leurs blessures sont accompagnées de beaucoup de douleur & d'inflammation. Il a la tête & les pieds du lièvre. Sa chair est bonne, après avoir été fumée un jour ou deux. La carcasse, vidée de ses intestins, pèse environ vingt livres (5).

Singes du
Cap.

Maniere dont
ils volent les
les jardins.

Les singes sont ici en fort grand nombre, & n'ont pas de différence remarquable d'avec ceux des autres contrées de l'Afrique. Comme leur passion est extrême pour les fruits, ils font souvent la guerre aux vergers & aux jardins, avec des précautions admirables pour leur sûreté. Tandis qu'une partie de leur troupe pille un jardin, les autres se rangent en ligne jusqu'au lieu de leur retraite dans les montagnes. A mesure que les premiers cueillent le fruit, ils l'apportent à celui qui fait la tête de la ligne, des mains duquel il passe au suivant, & de celui-ci aux autres, de main en main jusqu'au premier. Cette exécution se fait avec un profond silence. Si ceux qui font la garde s'aperçoivent de quelque danger, ils poussent un cri, qui sert de signal à toute la

troupe. Alors ils se hâtent de prendre la fuite. Les jeunes montent sur les épaules des vieux, & leur retraite est un spectacle fort réjouissant. On suppose que la négligence de leurs sentinelles ne demeure pas sans punition; car lorsqu'il y en a quelqu'un de pris ou de tué, on entend beaucoup de bruit entre eux dans leur retour, & quelquefois on en trouve plusieurs déchirés en pièces sur le chemin. Les Européens du Cap prennent quelquefois la peine d'en apprivoiser de petits, qui leur rendent de fort bons services, & qui veillent aux intérêts de leur Maître avec autant de fidélité que nos chiens.

Les chats de montagne, au Cap, ressemblent à ceux de l'Europe, aussi-bien que les taupes, les rats, les chats domestiques, les lièvres & les lapins. L'île de *Taxen* ou *Daxen*, près de la baie de Salamine, produit un si grand nombre de lapins qu'elle en porte aussi le nom.

La souris-d'Inde, ou le rat-d'eau d'E-
gypte, est ici de la grosseur d'un chat.
Son poil est long & rude, taché & rayé de blanc & de jaune. Cet animal se nourrit, comme le furet, de serpents & d'oiseaux. Il suce aussi des mûres. La
souris à sonnette est plus grosse que nos mûres.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

écureuils. Sa tête a la forme de celle d'un ours. Elle a le poil du dos couleur de foie, & noirâtre des deux côtés. Sa queue fait un bruit, dont elle tire son nom. Elle se nourrit de noix & de glands. Sa retraite ordinaire est sur les arbres. On vante beaucoup sa légèreté.

Hermine,
Jackals ou
Kenli.

L'hermine est commune au Cap. On y voit aussi beaucoup de *Jackals*. C'est le nom que les Européens donnent à l'animal que les Hottentots nomment *Tanli* ou *Kenli*, & qui a beaucoup de ressemblance avec le renard de l'Europe.

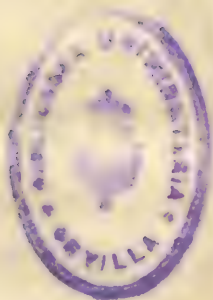
Chats sauvages. Leur beauté.

Entre les chats sauvages il s'en trouve de tout-à-fait bleus, & d'autres qui ont au long du dos une raie rouge fort luisante. Une autre espèce, qui est la plus grande, a le corps moucheté comme le tigre, & ne sort guères des brossailles & des haies, d'où elle a tiré le nom de *Chats de buisson*. On nomme une autre sorte *Chats-civettes*, parce qu'il sort de leur peau une odeur de musc. Toutes ces différentes peaux sont estimées au Cap & s'y vendent fort bien. On n'y connoissoit point de rats avant l'arrivée des Européens (6).

Bête nommée Stink-buigiem, ou Boëte-puante.

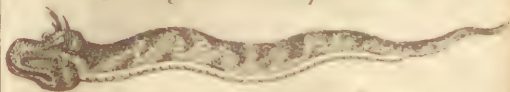
Le Cap produit une créature fort extraordinaire, que les Hollandois ont

(6) Voyage de Kolben, Vol. I. pag. 119 & suiv.



Reptiles et Oiseaux.

Le Cerasites ou le Serpent Cornu



Langue



Corne de Serpent



Serpent à Chapereau



Le Kuerham Moineau du Cap



Pigeon

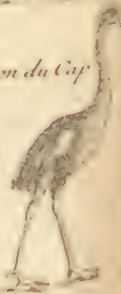


Puon du Cap



*Rangouin
aux
d'après
nature*

*Le Flamingo
ou le Flamand*



nommée *Stinkingsem*, c'est-à-dire, *Boîte-puante*, parce qu'elle jette une odeur insupportable lorsqu'elle est poursuivie. Sa forme est celle de l'écureuil; mais elle est de la grandeur d'un chien médiocre. Il n'y a point d'homme ni de bête qui ne se trouve comme suffoqué par cette excessive puanteur, & qui ne soit forcé de se retirer pour reprendre haleine. Dans l'intervalle la Boîte-puante s'éloigne par la fuite. Si l'on recommence à la poursuivre, elle lâche une seconde dose, & continue de se défendre par cette voie jusqu'à ce qu'elle se trouve en sûreté. Quand on trouve le moyen de la tuer, sa carcasse conserve & communique une si horrible odeur, qu'il est impossible d'y porter la main (7).

KOLLER.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

§ I I I.

Reptiles, Insectes, Oiseaux de terre & de mer.

LE climat & le terroir du Cap produisent un grand nombre de serpents de quantité d'espèces différentes. L'aspic y est couleur de cendre & tacheté de rouge & de jaune. Il a la tête & le col larges, les yeux plats & fort enfoncés. Près de chaque œil il lui croît une tumeur charnue de la grosseur d'une

Aspic du Cap.
sa description.

(7) Le même, *ibid.* p. 133.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Oeil.

noisette. On trouve au Cap des aspics longs de plusieurs aunes.

L'*Œil*, ou l'*Elanceur*, a reçu ce double nom de la multitude de taches blanches, dont sa peau noire est mouchetée, qui ont l'apparence d'autant d'yeux; & de la légereté avec laquelle il s'élance, pour fuir ou pour attaquer ce qui le blesse.

L'Arbre.

L'*Arbre*, est ainsi nommée de sa ressemblance avec les branches des arbres, autour desquelles il s'enveloppe. Il est peu tacheté. Sa longueur est d'environ deux aunes, mais il n'a pas plus de trois quarts de pouce d'épaisseur. On prétend que la graisse de ce reptile, mêlée dans une chandelle avec du suif, fait paroître une chambre pleine de serpens.

L'Anvoye. L'*Anvoye-Aveugle* est un serpent couvert d'écailles noires, marquetées de brun, de rouge & de blanc (8). Sa morsure n'est pas fort dangereuse.

Le Dipfas. Le *Dipfas* ou l'*Inflamateur*, est long de trois quarts-d'aune. Il a le dos noir & le col large. Sa légereté est extrême dans ses attaques, & ses morsures très-dangereuses. Elles causent une soif cruelle. Un homme du Cap ayant été mordu au gras de la jambe par un de ces serpens, lia immédiatement sa jar-

Voyez la Figure.



retiere au-dessus du genou , pour empêcher que le poison ne gagnât les parties supérieures. Il se rendit ensuite chez un Serrurier voisin , qu'il pria impatiemment de lui donner à boire. Mais le Serrurier , apprenant son infortune , lui conseilla de se priver de ce soulagement & de se faire ouvrir la jambe , qui étoit déjà fort enflée. Cette opération en fit sortir une humeur aqueuse & jaunâtre. Le Serrurier appliqua sur la plaie un emplâtre convenable , & lui fit promettre de s'abstenir de boire l'espace d'un quart-d'heure. Au bout de ce terme , sa soif se trouva fort diminuée & l'humeur parut se rassembler. L'Opérateur leva l'emplâtre pour ouvrir un passage à l'air , nettoya la plaie , & la recouvrit du même appareil. Il délia aussi le bandage qui étoit au-dessus du genouil , & le Malade fut bien-tôt rétabli.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Guérison de
sa morsure.

Le serpent-chevelu se trouve aussi dans les Pays du Cap (9). Les Portugais l'appellent *Cabra de Capello* , à cause de ses poils jaunes. Sa longueur est d'une aune , & sa grosseur de trois-quarts de ponce. On attribue les qualités les plus malignes à son poison. Le seul remède est d'appliquer immédiate-

Le serpent
chevelu.

Pierre de
serpent.

(9) Voyez la Figure.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

ment, sur la blessure, la pierre (10) de serpent, qui est assez commune au Cap. C'est une composition artificielle des Bramines Indiens, qui s'en réservent le secret (11). Elle a la forme d'une fève. Sa matière est blanchâtre au centre, & d'un bleu-céleste dans ses autres parties. Aussi-tôt qu'elle est appliquée, elle s'attache à la plaie; sans bandage & sans soutien. Elle attire autant de poison qu'elle en peut contenir, & sur le champ elle tombe d'elle-même. On la trempe alors dans du lait, qu'elle rend jaune en se purgeant. On recommence ensuite à l'appliquer, jusqu'à ce que cessant de s'attacher, on conclut qu'il ne reste plus de poison. Kolben en vit faire l'expérience avec succès, sur un enfant.

Les *serpens-domestiques* sont extrêmement communs au Cap; mais leur morsure est sans danger (12), comme celle d'une infinité d'autres, dont la description n'auroit rien d'utile ni d'amusant.

Tachard & quantité d'Européens du

(10) Il y a un serpent de ce nom, & Kolben en tua plusieurs; mais il ne trouva point dans leur tête la pierre qu'on y suppose.

(11) Quelques-uns prétendent que c'est une composition de diverses parties du *Serpent-pierre*, telles que quelques endroits de sa

tête, ses dents, son cœur & son foye, mêlées avec des herbes médicinales & du bois de serpent. Mais Kolben n'a connu personne qui eût éprouvé cette recette.

(12) Il semble que c'est le même qui est adoré à Juida.

Cap, prétendent qu'il s'y trouve des serpens-cornus. Mais Kolben n'en vit aucun, & ne put se procurer d'informations raisonnables sur leur forme & leur nature (13). Celui dont on voit ici la représentation dans nos Figures, n'avoit point été pris au Cap. Il s'y trouvoit, dans le cabinet d'un Médecin. Sa forme & ses dimensions étoient les mêmes qu'on voit ici. On l'auroit cru d'ivoire poli. *Erasme Francisci* rapporte dans son *Bouquet des fleurs d'Amérique*, qu'on trouve autour du Mexique des serpens-cornus de vingt pieds de long & de la grosseur d'un homme. Ils y portent le nom de *Makakoath*, c'est-à-dire, de serpent-cerf, parce qu'en effet ils ont la tête d'un cerf; mais leurs cornes ne paroissent que lorsqu'ils commencent à vieillir (14).

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Ceraastes ou
serpent - cor-
nu.

On peut distinguer les insectes du Cap en trois classes : les insectes de mer, de rivière & de terre. Ceux de la première classe sont en fort grand nombre. La mouche de mer est de la grandeur & de la forme de l'*Ecrevette*, ou (15) chevrette. Elle s'attache aux poissons & les

Trois classes d'insectes.

Mouche de mer.

(13) Kolben ne dit pas d'où la figure qu'il en donne est tirée. Ainsi Tachard, qui nous l'apprend, est ici le plus exact.

(14) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 162 & suiv.

(15) Les Anglois les nomment *Shrimps*, & les Normands, *Crevettes*.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Poux-ma-
rin.

Vers de mer.

Sangsues &
serpens d'eau.

Fourmies.

tourmente beaucoup avec son éguillon ; comme le poux de mer , qui ressemble beaucoup à la mouche de cheval , leur fait la guerre par ses morsures. Ce poux-marin est couvert d'une écaille fort dure & muni d'un grand nombre de pieds.

On voit des vers de mer qui ne sont pas moins curieux. Kolben en vante un qui n'a qu'environ six pouces de long & un pouce d'épaisseur , mais dont la tête , le col & la poitrine ressemblent exactement aux mêmes parties du cheval ; ce qui devoit , dit-il , lui faire donner le nom de cheval-marin (16). La partie inférieure du corps est courbée & se termine en pointe. Au-dessus du col , le corps s'applatit & paroît armé de côtes. Le dos est jaune & le ventre blanchâtre. L'Auteur en avoit rassemblé plusieurs , mais ils avoient été trouvés morts sur le rivage. On voit , dans les rivières , des sangsues & des serpens-d'eau , comme ceux de l'Europe , d'environ six pouces de longueur ; mais on n'y trouve point de rats d'eau.

Parmi les insectes de terre , les fourmies sont en fort grand nombre & de plusieurs espèces. Elles couvrent toutes les vallées de leurs nids ou de leurs terriers ; mais elles ne se logent jamais

(16) Frazier l'appelle aussi *Cheval-marin*.

dans les terres cultivées. Les abeilles ne manquent point au Cap. Cependant comme les Européens reçoivent à bon marché, des Hottentots, le miel de rocher, qui est d'une odeur plus douce que celui des ruches, ils aiment mieux en tirer d'eux que de le devoir à leur travail.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Abeilles.

Les différentes especes de mouches sont innombrables. On en distingue une verdâtre, qui est de la nature des *Mouches-Espagnoles*, ou des cantharides, & que les Chirurgiens du Cap emploient aux mêmes usages. En général, les puces & les lentes sont ici fort incommodes en Été. Les lentes sont un des trois fléaux du Pays. Les puces & le vent achevent le nombre ; mais le dernier délivre toujours les Habitans des deux autres.

Mouches.

Puces.

Les mouches de terre, ou cette espece de sauterelles qu'on nomme cigales, sont de deux especes, & toutes deux fort petites. L'une a le dos brun, les ailes vertes, le ventre argenté & les jambes couleur de cendre. L'autre a la tête rouge, les ailes brun-rouge, le dos cendré, le ventre argenté & les jambes rouges. Elles causent toutes beaucoup de désordre dans les jardins ; mais en attrasant leurs retraites d'eau de ta-

Cigales.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Cerf-volans.

bac, on les chasse facilement.

Le cap a plusieurs sortes de cerf-volans. La principale est celle qu'on nomme *Cerf-volans d'or*, parce qu'ils ont en effet la tête & les ailes d'une véritable couleur d'or. Le dos & le ventre sont verts, mouchetés de rouge & de blanc; les jambes grises. Ils ont deux ailes & autant de cornes. Les personnes, ou les lieux sur lesquels cet animal se repose, sont regardés des Hottentots avec vénération.

Quoique ces Barbares soient mangés de poux, comme on l'a déjà remarqué, les Européens au contraire ne sont pas plutôt arrivés au Cap, qu'ils se trouvent délivrés de cette vermine. D'un autre côté ils sont fort tourmentés des punaises; & leur unique ressource pour s'en défendre, est de peindre à l'huile le bois de leurs lits & de leurs fenêtres, en y mêlant du mercure. Les papillons, & les chenilles qui les produisent, sont ici fort variés dans leurs espèces. Les limaçons ressemblent aux nôtres.

Papillons,
chenilles, li-
maçons.

Scorpions.

Les scorpions du Cap sont aussi dangereux par leur mortelle qualité que par le nombre. Leur longueur ordinaire est d'environ trois pouces; leur couleur, un verd-sombre, tacheté de noir. Ils ressemblent beaucoup, par la forme, à

l'écrévisse de terre ; excepté du côté de la queue , qu'ils ont plus longue & plus étroite.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Araignée.

On trouve au Cap une sorte d'araignée noire , de la grosseur d'un pois , dont la morsure est fatale lorsque l'antidote est appliqué trop tard. Les tignes nuisent beaucoup aux habits dans toutes les Colonies du Cap & demandent des soins continuels. Les guêpes sont aussi fort incommodes dans la belle saison (17).

Tignes , guêpes.

La morsure d'un millepede du Cap est aussi mortelle que celle du scorpion. Les vignes sont empestées d'une sorte de petits millepedes , que les Habitans nomment *Suggards* , & qui sont fort difficiles à trouver , parce qu'ils se renferment dans une sorte de coquilles ou d'envelopes qui ressemblent à la feuille de vigne flétrie. Le bled n'a pas moins à souffrir des charançons. Les crapauds sont fort rares (18) au Cap , & les Hortentots ne les distinguent point des grenouilles (19).

Millepedes.

Les Pays du Cap produisent trois sortes d'aigles , mais peu différentes de celles de l'Europe. Les unes , qui sont

Trois sortes d'aigles.

(17) Voyage de Kolben , p. 77 & 184.
Vol. I. pag. 70 & suiv.
(18) Ten-Rhine fait des contes ridicules sur les cra-

pauds du Cap.

(19) Kolben , *ubi sup.*

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

de la grosseur d'une oye, ont reçu des Hollandois le nom de *Dung-bird*, parce qu'elles arrachent les entrailles des bêtes pour s'en nourrir. Elles se rassemblent quelquefois jusqu'à cent pour les attaquer. Une autre espèce, qu'on appelle *Aquila-Anataria*, c'est-à-dire, aigle aux canards, a tiré ce nom des canards mêmes dont elle fait sa nourriture. La troisième sorte enlève des tortues, & les laisse tomber sur les rochers pour en briser l'écaille; ce qui lui a fait donner le nom d'*Ossifrage*.

Le flam-
go du Cap.

Le *Flamingo* est un des oiseaux les plus distingués du Cap (20). Il est plus gros que le cygne, avec le col plus long. Sa tête & son col sont aussi blancs que la neige. Il a la mâchoire d'en haut crochue & beaucoup plus longue que celle d'en bas; mais celle-ci est plus épaisse & plus creuse. Ce creux est rempli par la langue, qui est fort grosse & fort grasse. Son bec est armé de petites dents pointues, dont la pointe est noire & le reste d'un bleu foncé. Les plumes inférieures de ses ailes sont noires; celles d'en haut, couleur de feu. Ses jambes sont orangées, & plus longues du double que celles du butor. Ses

(20) Ray Pappe le *Plamiopterus*. Voyez Willoughby, p. 310. Table 68.

pieds ressembloit à ceux de l'oie. Ces oiseaux sont en grand nombre dans les Pays du Cap. Ils passent le jour près des lacs & des rivières. Pendant la nuit, ils se retirent au milieu des grandes herbes qui se trouvent dans les montagnes. Leur chair est saine & de bon goût. On assure que leur langue a le goût de la mouelle (21).

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Le Cap a trois sortes d'oies sauvages : l'oie de montagne, qui est plus grosse que nos oies privées, & dont la tête & les ailes sont d'un verd luisant : l'oie à jabor, qui tire ce nom de la grandeur de son jabor, dont le peuple fait des bourses où l'on porte jusqu'à deux livres de tabac ; l'oie-d'eau, qui ressemble beaucoup aux nôtres. La chair des trois espèces est également bonne. Elles sont en si grand nombre au Cap, que les Européens font peu de cas des oies privées & n'en élèvent presque point.

Trois sortes
d'oies sauvages.

Un oiseau qui appartient proprement au Cap est le *Knorcock*, ou le *cocq-knor*, dont la femelle se nomme *Knorhen*, ou poule-knor. Ces animaux servent de sentinelles aux autres oiseaux, en les avertissant de l'approche d'un

Knorcock ou
Knorhen.

(21) C'est de là qu'il tire son nom de *Flamingo*. Ainsi c'est une grande erreur des François d'en avoir fait *Flamand*.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

homme, par un cri qui ressemble au mot *Crac* & qu'ils répètent fort haut. Leur grandeur est celle d'une poule. Ils ont le bec court & noir, comme les plumes de leur couronne; le plumage des aîles & du corps mêlé de rouge, de blanc & de cendré; les jambes jaunes. Leurs aîles sont si petites qu'ils ne peuvent voler bien loin. Ils fréquentent les lieux solitaires, & font leurs nids dans les buissons. Leur ponte est de deux œufs. On estime peu leur chair, quoiqu'elle soit bonne. Les poules d'eau ne sont pas rares au Cap. Mais il s'y trouve un grand nombre de faucons, qui font la guerre à toutes sortes de volaille. Les grues & les corbeaux ressemblent aux nôtres. Les corbeaux de mer sont également estimés pour leur chair & leurs plumes. La chair des grues, qui sont en fort grand nombre, est noire & dure.

Poules d'eau.

Grues & corbeaux.

Pélicans.

On ne trouve point ici beaucoup de pélicans. Ceux du Cap sont plus gros que nos plus grandes oies. Ils ont le même cou. Leur bec, qui est large, long & droit, se termine en forme de cuillière (22). Leurs yeux sont gros, & les

(22) L'Auteur paroît ici confondre la *Spatule* avec le Pélican, quoique ce soit deux oiseaux fort différens, comme on le peut voir dans les Figures.

plumes de leur queue longues d'environ six pouces. Ils se nourrissent de serpens, de crapauds & d'autres animaux venimeux. De-là vient le nom de *Mange serpens*, qu'ils ont reçu des Européens & l'aversion qu'on a pour leur chair (23).

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

On voit au Cap un oiseau de riviere que les Habitans nomment *Malagos*. Il est de la grandeur d'une oie ; mais son bec est plus court que celui du canard. Ses dents sont courtes & pointues ; ses plumes curieusement mêlées de blanc, de noir & de gris ; ses jambes plus courtes que celles du canard & plus proches du croupion (24), ce qui le fait marcher de mauvaise grace. Il se nourrit de poisson & plonge fort habilement.

Malagos.

Les *Monettes* ou les *Goulus de mer* sont en fort grand nombre au Cap. On en voit de vertes, de noires & de grises, dont les plumes sont d'excellens lits aux Habitans. Elles ressemblent aux canards, à l'exception du bec, qui est pointu. Leurs œufs sont délicats.

Goulus de mer.

Le *Pengouin*, ou le *Penguin* (25), auquel on a peut-être donné ce nom

Pengouin.

(23) Kolben, Vol. II. p. 135 & suiv.

(24) C'est peut-être le Cormoran, décrit par Willoughby, p. 329.

(25) L'Isle Roben fut nommée d'abord Isle des Penguinins du grand nombre de ces animaux qui s'y trouve.

ROBIN.
T. 3.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

parce qu'il est extrêmement gras, est un oiseau de la mer du Cap, à peu près de la même grosseur que le précédent; mais ses ailes sont couleur de cendre, & ses ailes si courtes qu'il a peine à voler. Il a le bec noir & les jambes d'un verd-pâle. Ses œufs sont fort estimés, mais on fait peu de cas de sa chair. Il fait son nid sur les rochers.

Paon.

Bécassines.

Autruches.

Observation
de Kolben.

Le paon du Cap est tout-à-fait semblable à celui de l'Europe. Les bécassines y sont en fort grande abondance. On y rencontre par tout des autruches (26). Elles s'appriivoient facilement, & la Forteresse du Cap en est bien fournie. Leurs œufs sont une fort bonne nourriture, & contiennent autant de substance que trente œufs de poule. Mais si l'on y touche elles abandonnent leur nid. On a cru mal-à-propos, qu'après avoir pondus leurs œufs dans le sable elles les laissoient couvrir au soleil, & qu'elles ne prenoient aucun soin de leurs jeunes. L'Auteur observa souvent qu'elles les couvent en se mettant dessus, & que leur soin pour les jeunes dure aussi long-temps qu'ils ont besoin de leur secours. Lorsque l'autruche s'apperçoit qu'elle ne peut échaper

(26) On a déjà vu leur description dans l'Histoire Naturelle du Tome III.

au chasseur, elle cache sa tête dans le premier trou qui se présente, & demeure tranquille à toutes sortes de risques. Kolben prit souvent plaisir à leur faire avaler des cailloux & des morceaux de fer, qu'elles rendoient dans la même forme & sans aucune diminution du volume.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

On ne remarque aucune différence entre les Faisans du Cap & les nôtres. Kolben assure la même chose des faucons, qui sont en fort grand nombre. En leur présentant la peinture d'un oiseau de leur espèce, un homme peut s'approcher assez d'eux pour les prendre au filet. On les prend aussi avec des lacets de crin (27).

Faisans.

Faucons.

Les chouettes ne different des nôtres que par la couleur. L'abondance des canards sauvages est extrême. Les uns ont la tête bleue; d'autres, couleur de marron. On les distingue encore par le bec, que les uns ont fort large & d'autres fort étroit. Les canards sauvages sont plus gros au Cap qu'en Europe.

Chouettes.

Canards sauvages.

Les espèces de petits oiseaux sont fort variées. Les martinets jaunes & les al-

Variété des
petits oi-
seaux.

(27) Ten-Rhyne parle de perdrix; mais le silence de Kolben sur ces animaux, doit faire croire que le Cap n'en a point. D'ailleurs

après avoir dit en latin, *rubicundi & cinerei struthion*, Ten Rhyne traduit mal à-propos des perdrix grises & rouges.

KOLBEN.
1713
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Edolio, ef-
pece de cou-
cou.

louettes ressemblant aux nôtres. On voit au Cap un oiseau, qui pour la grandeur, la forme & la couleur, est tout-à-fait semblable au coucou de l'Europe, mais qui a tiré le nom d'*Edolio*, de son chant, dans lequel il répète distinctement ce mot, d'un ton bas & mélancolique. Quantité d'Européens du Pays sont persuadés que l'ame d'un Patron de Barque, qui prononçoit souvent le même mot, est passée dans le corps de cet animal. Le Verdier, ou le *Chloris*, est ici fort commun. On y voit un oiseau singulier, nommé l'Oiseau-bleu, qui est de la grosseur de nos étourneaux. Les plumes de son cou & de ses cuisses sont d'un bleu-céleste. Celles du dos & des ailes sont plus sombres. Son bec, qui a trois ou quatre pouces de long, est pointu, & sa mâchoire inferieure d'un rouge foncé. On estime beaucoup sa chair.

Merles.

Les merles sont de trois sortes : l'une à bec jaune, & semblable aux nôtres par le plumage ; la seconde, d'un plumage brun, & la troisième d'un plumage rougeâtre. Les hochequeues ou les Bergeronnettes du Cap sont plus grosses que les nôtres. Quelques-unes sont couleur de cendre, & d'autres ont le plumage jaunâtre.

Entre plusieurs sortes de chardonnerets, Kolben en distingue un qui est particulier au Cap, & qui n'est pas plus gros que le pinson. En hyver son plumage est couleur de cendre. Mais il se renouvelle en Eté. La tête, le ventre, les ailes & la queue deviennent noirs; le col & le dos d'un bel écarlate. Son bec est court, jaune & pointu. Il compose son nid de coton, & le divise en deux appartemens avec une seule entrée. Le mâle loge dessus & la femelle dessous.

KOLLEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Chardonneret singulier.

Les chauve-souris ressemblent aux nôtres. Il y a beaucoup de variété dans l'espèce des mésanges, sur-tout pour les couleurs; & leur ramage est agréable. Le pivoine, qu'on appelle aussi Suceur de miel, ne vit que de mouches, d'abeilles & de miel (28). Son bec est long, droit & rouge. Ses plumes bleues, ses ailes & sa queue noire. Le Longue-langue est un oiseau plus gros que le chardonneret. Il a le ventre jaune & le reste du corps tacheté. Sa langue est longue & de la dureté du fer, pointue comme une aiguille & capable de blesser ceux qui y portent la main.

Chauve-souris.
Mésanges.

Pivoine.

Longue-langue.

Les oiseaux de Canarie sont ici en fort grand nombre, & ne diffèrent des

Autres oiseaux.

(28) Voyez la Figure.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

notres que par la couleur. Ils nuisent beaucoup aux bleds. On voit aussi, dans les Pays du Cap, le *Serin*, l'*Oegithus*, l'*Upupa* ou la huppe, le pivert, l'etourneau, &c. tous semblables à ceux de l'Europe. Les pigeons sauvages ne diffèrent aussi des autres que par la beauté & la variété de leurs couleurs; comme les hirondelles, qu'on voit ici pendant toute l'année, mais en fort grand nombre pendant l'hiver. Les moineaux, les grives, les cailles, les choucas, ressemblent aux nôtres.

Oiseaux privés ou volaille.

L'abondance des oiseaux privés, tels que les coqs, les poules, les chapons & les coqs-d'Inde, les rend ici moins chers que la viande de boucherie. Ils sont semblables à ceux de l'Europe (29).

§. I V.

Poissons de mer.

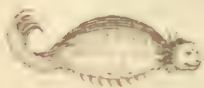
Le souffleur.
Sa chair est
véneuse.

LA variété répond à l'abondance dans les poissons de la Mer du Cap. On y distingue le *Souffleur*, qui tire ce nom de la faculté qu'il a de souffler au-dessus de lui en forme circulaire. C'est un poisson uni & sans écailles, qui a le dos d'un jaune foncé & comme transparent, le ventre blanc, la gueule pe-

(29) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 132 & suiv.

Poissons et Monstres marins.

Sirene tirée de Barbot.

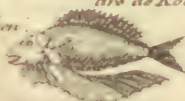
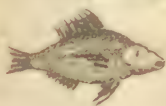


*Pêcheur armé d'une Corne
Aigüe tiré de barbot.*



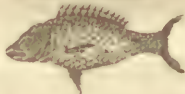
*Poisson volant
tiré de Kolben.*

Denale tiré de Kolben.



*Cheval marin
tiré de Fracast.*

Sten Pinnocem



*Lyon de Mer
tiré de Kolben.*



*Raye du Cap tirée
de Kolben.*

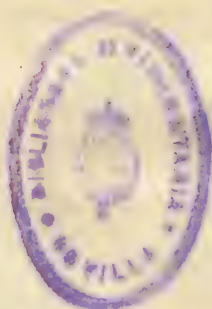


*Cheval de Riviere nommé
Fache Marine au Cap.*



*Ventre de la
Raye du Cap.*





te, mais armée de quatre grosses dents. Sa chair est venimeuse. Un Matelot téméraire, qui eut la hardiesse d'en manger pendant que Kolben étoit au Cap, (30) paya sa folie par sa mort.

Kolben.

1713.

HISTOIRE

NATURELLE

DU CAP.

Le *Bennet* ou le Benoît, est un autre poisson du Cap, de la longueur & de l'épaisseur du bras, pesant entre six & huit livres. On vante sa beauté. Il est revêtu de grandes écailles, d'un pourpre luisant, avec des raies couleur d'or. Ses yeux & sa queue sont rouges; ses nageoires jaunes. Lorsqu'il est dépouillé de ses écailles, tout l'éclat de sa couleur propre se conserve sur sa peau. Sa chair est cramoisie, & cette couleur lui reste après avoir bouilli à l'eau. Elle est divisée en parties, par des membranes; sèche, mais facile à digérer & d'un goût fort agréable.

Le Bennet.

Le *Poisson brun* est de la grosseur d'un bœuf & n'a pas moins de quinze ou seize pieds de long. Sa couleur est un gris foncé. Il fait continuellement la guerre au poisson volant. On distingue au Cap plusieurs espèces de *Cablians*. Les plus communs sont couleur de cendre, longs de deux ou trois pieds, avec de grandes écailles & des nageoires fort dures. Leur chair est tendre & délicate

Le poisson.

brun.

Cablians.

KOEBER.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

dans sa fraîcheur ; mais lorsqu'elle est salée on en fait la nourriture des Esclaves.

Dauphin du
Cap.

Il y a plusieurs sortes de dauphins. La subtilité de leur odorat & leur virelle à poursuivre leur proie, peuvent les faire nommer les rois des poissons. Le dauphin du Cap a la gueule grande, & munie d'un bec qui ressemble à celui de l'oie. Sa peau est douce & sans écailles. Ses dents sont petites, mais dures & pointues ; sa langue longue & charnue. Il a près de chaque œil une petite ouverture. La couleur de son dos est noire, & son ventre blanc. Sa longueur est de cinq ou six pieds. Après avoir été salée quelques jours, sa chair est un fort bon aliment. Le poisson que les Portugais ont nommé *Dorados*, ou dorade, à cause de la couleur d'or dont il est revêtu, & que les Nègres appellent *Waraku-Pempé*, est une autre espèce de dauphin. Il a la chair plus délicate que le dauphin, auquel d'ailleurs il ressemble parfaitement.

Dorade.

Est.

On prend dans la Baye de la Table un poisson que les Hollandois nomment *Est*, long d'environ trois quarts d'aune, écailé comme le harang, à l'exception de la couleur des écailles, qui est jaune. Il a le dos noirâtre, le ven-

tre

tre blanc , tacheté de noir & divisé dans sa longueur par une raie noire. Sa chair est sèche , remplie d'arrêtes , & demande une bonne sauce. Dans plusieurs Pays on fait beaucoup de cas de ses (31) œufs.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Le *Poisson-volant* se fait toujours voir sur les grandes baïes , & vole quelquefois en troupes de plusieurs centaines. La différence de ses especes n'est que dans leur couleur , & dans le nombre & la forme de leurs ailes. Les uns n'en ont que deux grandes , & d'autres deux grandes & deux petites. D'autres encore ont quatre ailes longues & étroites , de la même dimension. Kolben ayant examiné soigneusement toutes ces sortes d'ailes , les trouva semblables à celles des chauves-souris. Leur chair est une nourriture excellente ; mais on n'en voit jamais hors des Tropiques.

Poisson-vo-
lant.

Le *Poisson d'or* du Cap a tiré ce nom d'un cercle de cette couleur qu'il a autour de l'œil , & d'une raie d'or qui s'étend de sa tête à sa queue. Sa longueur ordinaire est d'un pied & demi , & sa pesanteur d'une livre. La couleur de sa chair est un mélange de blanc & de rouge. Il est d'un goût délicat. On ne voit jamais le poisson-d'or au Cap que de-

Poisson-d'or.

(31) Voyage de Kolben , Vol. II. p. 186 & suiv.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Harangs.

puis le mois de Mai jusqu'au mois d'Août, qu'il paroît sur les basses.

Les harangs y sont en abondance & ne différent point des nôtres. Mais on n'a point encore trouvé, parmi les Européens du Cap, le moyen de les conserver, quoiqu'on en put tirer d'autant plus d'avantage, que les harangs qu'on apporte de Hollande se corrompent presque toujours avant que d'arriver au Cap.

Deux sortes
de requins.

On trouve dans les mers du Cap deux sortes de requins, que les Européens du Pays appellent *Huyes*. Le premier est de douze à seize pieds de long. Ses dents, dont il a trois rangées, sont crochues, fortes & pointues. Il a deux nageoires sur le dos, l'une près de la tête, l'autre à la distance d'environ deux pieds de la queue; & sous le ventre quatre autres nageoires, situées de la même manière, entre lesquelles est une fente près de la queue. Il a la peau rude & dure, quoique sans écailles. D'autres petits poissons montent sur lui & le (33) suc-
cent.

La seconde espece de requins a la tête & le dos beaucoup plus larges, & differe encore plus par les dents, dont il a six

(32) Voyez les Figures. Succens, qu'on nomme
Ces petits poissons sont les aussi *Remores*.

rangées. Sa peau est aussi rude qu'une lime. Sa queue se termine en croissant. Un requin médiocre de cette espèce est tout ce que deux chevaux peuvent tirer. Kolben est persuadé que ce fut un requin plutôt qu'une baleine qui engloutit le Prophète Jonas.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Le brochet du Cap ne se trouve que dans l'eau salée, & ressemble à celui de l'Europe, excepté par la couleur, qui est un jaune foncé. Ce poisson est fort estimé au Cap.

Le *Brassém* est un poisson particulier aux mers du Cap. Les Européens du Pays l'appellent *Hottentot*. On en distingue deux sortes : le premier, plus rond, plus large & plus court que l'autre ; de couleur noirâtre aux côtés, mais la tête d'un pourpre foncé. La couleur de l'autre est un bleu sombre & tacheté. Il est long de sept ou huit pouces & pèse une livre. Les deux espèces se nourrissent d'herbes de mer, de tripailles & d'immondices. On les prend rarement au filet, excepté dans le mauvais tems. Leur chair est saine & de bon goût. Trois ou quatre brasséms ne se vendent que deux sols au Cap. Un autre brassém, qu'on y distingue par le nom de *Rouge-pierre*, est un très-beau poisson. Sa peau & ses écailles sont rouges, ta-

Brassém de
plusieurs es-
pèces.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURALLE
DE CAP.

cherées de bleu & de couleur d'or au centre. Le ventre est d'un rouge-pâle, les yeux grands & rouges, entourés d'un cercle argenté. Il passe au Cap pour un poisson fort sain, fort nourrissant & d'un excellent goût. On le nomme aussi *Jacob-Everfon*, d'un Capitaine de Vaisseau qui avoit le visage d'une rougeur extraordinaire, & défiguré par de si profondes taches de petite-vérole, qu'après avoir été rasé de fort près on lui voyoit des restes de barbe dans les trous. Un Matelot, frappé de sa ressemblance avec le brassein, donna son nom à ce poisson; & l'allusion parut si juste, qu'elle fut adoptée non-seulement au Cap, mais aux Indes Orientales & dans tous les lieux où le Capitaine étoit (33) connu.

Le pilote.

Le *Pilote* doit son nom à l'opinion qu'on a du service qu'il rend au requin en lui servant de guide. Il est très-difficile à prendre. Sa longueur est d'environ cinq ou six pouces; sa couleur, d'un brun-foncé & tacheté de bleu. Il lui regne au long du dos une raie noire, d'où partent plusieurs autres raies de la même couleur. Il a quelque chose de doré près des yeux. Sa machoire inférieure, qui a l'apparence d'une scie, lui sert à

(33) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 190 & suiv.

s'attacher si fortement au requin, que toutes les secousses du monde ne lui font pas quitter prise. Mais lorsque le requin est pris, il l'abandonne aussi-tôt.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Lion de mer.

Dans le cours de l'année 1707, on tua de quelques coups de fusil un lion de mer, qui se chauffoit au soleil sur les rochers de la Table. Il avoit quinze pieds de long & la même mesure en circonférence. La forme de sa tête ressembloit beaucoup à celle du lion (34); mais elle étoit sans crinière, & sur tout le corps, il n'avoit ni poil ni écailles. Sa langue étoit un peloton de graisse & pesoit seule plus de cinquante livres. La couleur de sa peau étoit jaunâtre; il avoit par devant deux jambes courtes, dont les pieds ressembloient aux pattes de l'oie. Deux larges nageoires, chacune d'environ dix-huit pouces de long, lui tenoient lieu de jambes de derrière. Son corps s'allongeoit en queue & finissoit dans la forme d'un croissant. On en tira plusieurs barils d'huile.

Les marsouins, ou les porcs de mer, se font voir en grand nombre aux environs du Cap. On y voit aussi des grampus, qui sont une sorte de petite balei-

Marsouins &
Grampus.

(34) Voyez la Figure. Elle n'a aucune ressemblance avec celle d'un lion-marin de la Mer du Sud, qu'on a publiée nouvellement.

KOIBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

ne. En 1707 & 1709, la mer en laissa deux mortes sur le rivage, l'une de cinquante & l'autre de quarante-cinq pieds de long.

Raye.

La Raye du Cap y porte le nom de *Roch*. On a souvent trouvé plus de trois cens œufs dans son ventre. Son corps a l'air transparent. Mais elle n'est point estimée dans le Pays. On y voit un autre poisson qui lui ressemble & qu'on a nommé *Rampeur*. Il est plus grand. Sa longueur est d'environ douze pouces, sur neuf de large. Il a la peau unie & d'un brun-obscur, tacheté de blanc. Les Européens du Cap en prennent beaucoup, mais ils ne font aucun usage de sa chair.

Poisson d'argent.

Le poisson d'argent a la grandeur & la forme d'une carpe de livre, & lui ressemble aussi par le goût. C'est un poisson fort blanc, qui a la queue argentée, & des raies de la même couleur au bas des côtés. Il ne quitte guères la haute mer.

Brassém-pierre.

Le poisson qu'on nomme au Cap, *Stone brass m* ou *Brassém-pierre*, ressemble beaucoup à la carpe; mais sa chair est plus délicate & moins offensive. C'est un poisson ferme, dont la longueur est d'un pied & demi jusqu'à trois, & qui pèse entre deux & huit livres. Les bras-

sem-pierres different l'un de l'autre par la couleur, quoiqu'ils ayent tous le dos brun. Leur chair se sépare en écailles, comme celle de la morue, se mange fraîche ou salée, & se vend à vil prix. On en distingue une espece, que la forme de leur tête a fait nommer *Flat-nez-plats*, ou nez-plats. Leurs écailles sont grandes & couleur de pourpre. Ils passent pour un aliment délicat, & d'autant plus estimé, qu'ils sont plus rares que les premiers.

KOLBEN,
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Nez-plats.

Les soles du Cap ressemblent aux nôtres, mais sont beaucoup plus estimées des Européens du Pays, parce que la digestion en est facile & qu'on leur attribue la vertu de purifier le sang. Il se trouve des Tons dans les mers du Cap, quoiqu'on en prenne rarement. On y prend aussi des torpilles (35); mais nous en avons déjà donné la description d'après Kolben & d'autres (36) Auteurs.

Soles du Cap.

Le barbeau ne se trouve au Cap que dans la riviere de Drakenstein; mais il est fort inférieur à ceux de l'Europe. Les Carpes du Cap ne sont pas non plus de la bonté des nôtres & les égalent encore moins en grosseur. On y

Barbeau.

Carpes.

(35) Ou *Torpedes*.

(36) Voyez l'Histoire Naturelle du Tome III.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Roche.

voit une sorte de poisson, qu'on a nommé *Roche*, ou poisson de rocher, parce qu'il se prend dans des trous de rochers, où la marée les laisse. Sa longueur est d'environ six pouces; sa rondeur de deux, & sa chair d'un goût fort agréable. Les anguilles, les homars, les crabbes & les huîtres ressemblent parfaitement à celles de l'Europe.

Plusieurs espèces de beaux limaçons-marins.

On remarque une variété extrême dans les limaçons-marins du Cap. On y voit des *Limaçons-porc-épis*, des *Limaçons-porc-épis de mer*, dont la coquille est épineuse; & le *Quille-limaçon*, qui a la sienne revêtue des plus belles couleurs. Les *Klip-koufen*, qu'on nomme aussi *Limaçons-nabel*, ont deux écailles comme les moules. Elles sont toutes deux rudes & épaisses. La substance extérieure, qui les environne en forme de croute, est si curieuse, qu'on la prendroit pour un ouvrage de l'art. Elle se dissout dans le vinaigre; & lorsqu'il n'en reste plus, la coquille offre une belle couleur de perle. Cette espèce de limaçon & la précédente, sont présentées aux Etrangers comme une rareté du Pays. On en voit d'autres, qui se nomment *Soleils* & *Etoiles de mer*. Leurs coquilles sont ou polygones ou rondes, & couvertes d'une peau épaisse & écal-

lées. Elles sont armées de pointes, qui s'élancent de tous côtés comme des rayons de soleil. Celles du soleil de mer sont les plus longues. Sa forme approche plus aussi du globe ; sans compter qu'il n'est pas si gros que l'Etoile.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Mais les plus remarquables de ces animaux sont les *Limaçons-perles*. Lorsqu'ils sont sur la surface de l'eau, leurs coquilles leur servent comme de barques. Ils avancent la tête assez loin dehors ; ils étendent une sorte de voile, & navigent ainsi d'une manière fort amusante. S'ils s'apperçoivent de quelque danger, ils se retirent dans leur coquille & rentrent dans le sein de la mer. Lorsque la croute extérieure de leur maison est détruite avec du vinaigre, la surface de la coquille paroît aussi brillante que l'intérieur. On s'en sert au Cap pour faire des coupes, dont quelques-unes contiennent près de deux pintes. La mer en jette souvent sur le rivage, mais la plupart brisées par le choc des vagues ou des rochers.

Limaçons-
perles.

Le *Limaçon-vif*, qui tire ce nom de la figure de sa coquille, est aussi un polygone, entre les angles duquel il s'élève quantité de tumeurs. On en trouve de diverses grandeurs & de différentes formes. Leur couleur dominante,

Limaçons-
vifs.

ROY. IN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Pagger, co-
quillage dan-
gereux.

lorsque la croûte est détruite, est un beau rouge de flamme, curieusement mêlé de blanc, de rouge, de verd & de jaune.

On voit au Cap un coquillage, fort dangereux à manier, & que cette raison a fait nommer *Pagger* par les Portugais; peut-être, dit l'Auteur, du mot latin *Paco*. Il a, sur le dos, une pointe de nature si venimeuse, que si l'on n'apporte un prompt remède à sa piquure, elle enflamme & mortifie la partie blessée.

Le jet d'eau-
marin.

Le *Jet-d'eau marin* est une autre production singulière du Cap. Il se présente à l'œil comme une éponge ou une pièce de mousse, qui tient assez fort aux rochers pour résister aux vents & aux vagues. Sa couleur est verdâtre. Il distille une humeur aqueuse; & dans l'intérieur il renferme une substance charnue, qu'on prendroit pour un gésier. On ne lui découvre aucun signe de vie animale; cependant, pour peu qu'on le touche, il pousse, par deux ou trois petits trous, de fort beaux jets-d'eau, & recommence autant de fois qu'on y porte la main, jusqu'à ce que son réservoir soit épuisé.

Moule cral-
le.

La mer du Cap offre une sorte d'écrevisse, nommée *Moule-crabbe*, qui,

outre l'écaille dont elle est revêtue, en a une autre qui lui sert de maison. Mais elle n'en sort jamais assez loin pour s'en séparer tout-à-fait.

Des trois espèces de tortues qui se trouvent dans d'autres lieux, on ne voit au Cap que la Tortue-de terre. Elle y est en abondance. Sa chair est blanche & d'excellent goût. Son foie & ses œufs passent pour un mets délicat; mais elle est si petite qu'elle n'a pas plus de quatre pouces de largeur. La couleur de sa tête & de ses pieds est brune. Son écaille est si dure, qu'un chariot bien chargé passe dessus sans qu'elle en souffre. L'aigle-*offisrage*, dont on a parlé, est obligée de la laisser tomber plusieurs fois sur les rochers, avant qu'elle soit assez brisée pour lui servir de nourriture (37).

La vache-marine, dans la mer du Cap, approche du rhinoceros par la grosseur & la couleur, mais elle a les jambes plus courtes. Sa tête ressemble assez à celle du cheval; ce qui lui fait donner par Tellez & Thevenot le nom de cheval marin (38); mais elle est

KOLBEN.
1733.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

TORTUES DU
CAP.

VACHE-MARINE.

DESCRIPTION
DE LA VACHE-
MARINE.

(37) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 198 & suiv.

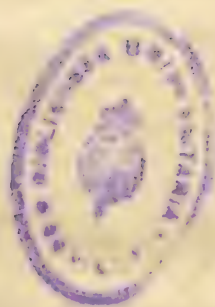
(38) Ten-Rhyne le lui donne aussi; mais il n'y joint aucune description.

Martin, Nodding & Francis, l'appellent Vache de mer. Kolben la prend pour l'hippopotame, ou le cheval de rivière. Dans la Fi-

KOLBEN,
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

plus large & plus courte, comme celle du bœuf. En s'élevant sur la surface de la mer ou des rivières, elle souffle de l'eau par ses narines, qui sont fort larges. Ses oreilles sont petites, aussi bien que ses yeux; ses jambes courtes, rondes & de la même grosseur dans toutes leurs parties. Ses sabots ne sont pas fourchus, mais creusés au-dessous par deux petits canaux qui se traversent en croix. Sa queue n'est pas plus longue que celle de l'éléphant, avec moins de poil, quoique ce soit le seul dont la Nature ait orné son corps. La tétine de la femelle est petite, mais placée, comme celle des vaches, entre les jambes de derrière. Kolben vit souvent des femelles allaiter leur veau, qui étoit à peu près de la grandeur d'un mouton. La peau d'une vache-marine n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur. Cet animal a dans la mâchoire inférieure quatre dents fort remarquables, qui s'avancent assez loin hors de sa gueule; deux de chaque côté, l'une droite & l'autre tortue. Elles sont toutes quatre de la grandeur d'une corne de bœuf, c'est-à-dire, longues d'envi-

gne qu'il en donne, on ne voit point les dents de l'animal, au lieu qu'elles paroissent dans les Figures de Ludoïphe, de Beekman, de Labat & des autres.



CARTE DE LA BAYE DE SALDANA ou SALDANE

Drassée sur les Remarques des Navigateurs

Par N.B. Ing^r de la Marine

Echelle

Lieues Marines de France et d'Angleterre



Cap Francois

I. Gansen

Passe

*I. Merkenz autrem^t
I. aux Loups marins*

*Cette
Cote
N'est*

Passe

*I. Jutten
aut.
I. aux Pigeons*

*I. aux Moutons
ou I. à la Biche*

*Ile au Colibri
autrem^t
I. Meuren*

*Ile aux Goelands
autrem^t Vindling*

*D. Petite Bastonne Point
monillé dans ce fond*

hamak

B.

*La il y a des Roches
et des haut fonds*

Latitude Meridionale

Remarques

- A. Petite Fontaine d'eau Saumâtre auprès de la quelle
on a planté un Poteau avec les Armes du Roy, en 1660.
- B. Puits creusé dans le Sable dont l'eau est mauvaise
- C. Plusieurs sources qui forment un petit ruisseau dont
l'eau est très bonne

Il n'y a pas de Bois dans cette Baye que des Broussailles

ron un pied & demi , extrêmement blanches & du poids d'environ dix livres. On les estime plus que l'ivoire , parce que leur couleur ne s'altère jamais. La vache-marine n'approche jamais du rivage que pour y chercher sa nourriture. Elle a l'odorat si fin , qu'elle découvre un homme ou tout autre ennemi , dans un fort grand éloignement. On aime beaucoup sa chair au Cap. Elle s'y vend quelquefois douze ou quinze sols la livre. La graisse s'emploie , comme le beurre , pour les sauces , & se mange même étendue sur le pain. Kolben , d'accord là-dessus avec Beeckman & Ludolfe , prend la vache-marine pour le Behemot du livre de Job (39).

KOLBEN.
173.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Usage qu'on
en fait au
Cap.

CHAPITRE VI.

Observations sur les Contrées maritimes & sur les Isles qui sont entre le Cap de Bonne-Espérance & le Cap de Guardafu ;

Par le Capitaine ALEXANDRE HAMILTON.

LA Côte orientale d'Afrique est peu fréquentée des Nations de l'Europe , en comparaison des Côtes occidentales. On n'y connoît point d'autres

HAMILTON,
1720.
Introduction.

(39) Voyage de Kolben , Vol. II, p. 129 & suiv.

HAMILTON.

1726.

Introduction.

Etablissmens Européens que ceux des Portugais qui n'ont rien de remarquable par leur grandeur ni par leur nombre. Aussi les Voyageurs nous offrent-ils peu declaircissemens sur toutes ces Régions, qui ne se trouvent déjà renfermés dans l'Histoire des premiers voyages & des conquêtes de la Nation Portugaise, dont les Auteurs de ce Recueil ont fait comme la base de leur entreprise. Cependant, pour ne rien négliger qui appartienne au dessein de cet Ouvrage, ils ont pris soin de recueillir tout ce qui regarde l'état moderne des Parties orientales de l'Afrique, dans les Écrivains dont ils ont pu se promettre de véritables lumières. Tel est particulièrement le Capitaine *Hamilton*, qui nous a donné en 1726 deux Volumes in-8° sous le titre de *Nouvelle Relation des Indes Orientales*. Tels sont encore quelques Historiens Portugais, qui ont travaillé sur les Mémoires des Voyageurs & des Aventuriers de leur Nation, dans un tems où son pouvoir étoit plus considérable qu'aujourd'hui sur cette Côte. C'est d'eux qu'on empruntera ici tout ce qui regarde *Sofala* & cette grande partie de la Côte qui appartient à l'Empire du *Monomotapa*.

§. I.

*Contrées maritimes qui suivent le Cap
de Bonne-Esperance.*

DEPUIS le Cap de Bonne-Esperance jusqu'à *Tierra de Natal*, on trouve une Côte dangereuse, dont l'insociabilité des Hottentots ou la pauvreté du commerce a toujours éloigné les Marchands de l'Europe. Cependant le Capitaine Hamilton a connu quelques Vaisseaux Anglois qui se rendoient des Indes à Natal, pour acheter des dents d'éléphants, & qui tiroient assez de profit de ce voyage; mais ils n'y employoient pas moins de deux ans & demi. Le Pays, quoique fertile, est mal sain; les bois épais & composés de diverses sortes d'arbres, où les éléphants, les lions, les leopards, les ours, les loups, les daims & les renards sont en grand nombre. Les rivières ne sont pas moins fournies de poisson, de manarées & de crocodiles. On voyoit, en 1718, dans le Pays de Natal, un Pirate pénitent, qui, ayant renoncé à sa détestable profession, s'y étoit retiré pour mener une meilleure vie (49).

HAMILTON.
1720.

Anglois qui
font le com-
merce à Tier-
ra de Natal.

(49) Hamilton's new account of the East Indies,
Vol. I, pag. 4.

HAMILTON.

1720.

Côte entre
Natal & A-
goa.Naufrage
d'un Vaisseau
Anglois. Hu-
manité des
Habitans.

Il n'y a point de commerce entre Natal & Agoa, par les mêmes raisons sans doute qui le rendent si difficile sur toute cette Côte; & l'Auteur s'imagine que les premiers Anglois qui y aborderent y furent jettés par quelque accident. En 1683, un Vaisseau de cette Nation, nommé le *Johanna*, s'étant brisé aux environs d'Agoa, trouva plus d'humanité & de secours dans les Habitans, quoiqu'ils passent pour extrêmement barbares, qu'il n'en auroit reçu de plusieurs Peuples qui s'attribuent de grands principes de religion & de politesse. Touchés du malheur de leurs Hôtes, non seulement ils leur fournirent les nécessités de la vie, mais ils les aidèrent à sauver une partie de leur cargaison. Pour une petite quantité de couteaux, de ciseaux, d'aiguilles, de fil, de petits miroirs & de colliers de verre, ils se chargerent de transporter dans un Pays voisin tout ce qu'on avoit pu sauver du naufrage, & de fournir, par-dessus le marché, des vivres aux Anglois sur la route. Après les avoir conduits l'espace d'environ deux cens milles, ils leur procurerent d'autres porteurs & d'autres guides pour continuer leur marche. Elle fut de quarante jours, pendant lesquels ils ne firent pas moins

de sept ou huit cens milles. Ils trouverent ensuite de nouveaux porteurs, qui les conduisirent & leur fournirent des provisions jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Quelques Anglois, qui tomberent malades en chemin, furent portés dans des hamacks, sur les épaules de ces charitables Nègres. De quarrevingt il n'en mourut que trois ou quatre dans une route si longue & pénible (41).

HAMILTON.
1720.

Middleton avoit appris toutes ces circonstances de la bouche même d'un de ces Voyageurs, qui lui raconta aussi que la fertilité naturelle de la terre rendoit les Habitans des mêmes Pays indolens, simples & paresseux; que leurs rivières sont bien peuplées de poisson & d'oiseaux, sans parler des manatées (42) & des crocodiles; leurs bois remplis de grands arbres & de toutes sortes d'animaux, tels que des vaches & des taureaux sauvages, des éléphans, des rhinoceros, des lions, des tigres, des loups & des renards: & qu'on y voit aussi plusieurs sortes d'oiseaux & d'animaux ailés, entre lesquels il nommoit particulièrement des autruches; que les

Propriétés
du Pays.

(41) *Ibid.* p. 5 & suiv.

(42) C'est la vraie vache-marine, qui est fort diffé-

rente de celle de Kolben.

Voyez l'Histoire Naturelle du Tome III.

HAMILTON.
1710.

société na-
turelle des
Habitans.

Habitans ont quelques notions d'une Divinité, & qu'ils l'honorent par des danses & des fêtes, parce qu'ils ont l'humeur naturellement gaie. L'Auteur en rapporte un exemple, qu'il tenoit d'un Capitaine de Vaisseau, qui avoit fait le voyage de Tierra Natal en 1718, par les motifs du commerce. Les Habitans s'étant rassemblés en grand nombre près d'une rivière où son vaisseau étoit à l'ancre, un jeune Indien de l'Équipage descendit à terre avec son tambour, & se mit à battre de toute sa force sous quelques arbres voisins de l'assemblée. À ce son tous les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe commencèrent à sauter, & les vieux suivirent bien-tôt leur exemple. Ce bal imprévu dura long tems. Mais les vieux se sentant fatigués offrirent quelques œufs & des fruits au Tambour, & le prièrent de finir. Il les satisfit aussi-tôt, & tous les Danseurs s'assirent à terre, fort échauffés de leur exercice.

Cornes de
rhinoceros
que l'Auteur
vit à Bombay.

Middleton tend té moignage qu'étant à Bombay il y vit plusieurs cornes de rhinoceros qu'on y avoit apportées de cette Côte, plus longues qu'il n'en avoit jamais vues aux Indes ou à la Chine. L'une étoit composée de trois petites cornes, qui sortoient de la mê-

me racine, dont la plus longue étoit de dix-huit pouces, la seconde de douze & la troisième de huit; mais elle étoit plus petite que celles de l'Inde, & plus aigue par la pointe. Le Capitaine qui l'avoit apportée faisoit voir aussi un oiseau noir qui venoit du même Pays, & qui étoit de la grosseur d'un gros canard. Il avoit le bec long, droit, épais & fort pointu; les yeux creux, les jambes longues de douze ou quinze pouces, & fort grosses. Il étoit d'une extrême voracité pour la chair & le poisson. Les rats & les grenouilles n'échappoient guères à sa griffe. Aussi-tôt qu'il avoit pris quelque animal vivant, il le jetoit en l'air, à la hauteur de deux ou trois aunes, & le recevoit sur la pointe de son bec. Il recommençoit cet exercice jusqu'à la mort de l'animal.

HAMILTON.
1720.

Oiseau sur-
galler.

Entre Angoa & Mozambique, la Côte de Sena. Côte est fort dangereuse. Elle étoit connue autrefois sous le nom de Sofala & de Quama (43); mais les Portugais la nomment aujourd'hui Sena. Elle contient les Etats d'un grand nombre de Princes, car leur ambition se borne à de fort petits territoires. Les Habitans sont Nègres & Idolâtres (44), à l'ex-

(43) Il y a *Quama* dans l'Original.

(44) *Barbarei*, dans l'Original.

HAMILTON.
1720.

ception d'un petit nombre, que les Portugais ont convertis au Christianisme, & que l'Auteur accuse d'être moins humains que les autres pour les Européens étrangers.

Qualités des
Habitans.

On trouve, dans le Pays de Sena, une grande abondance de dents d'éléphans, & de bas or à dix-huit ou dix-neuf carats. Mais les Habitans, à qui leurs terres fournissent tout ce qui est nécessaire à la vie, se livrent à leur indolence naturelle. Ils ont le corps grand & robuste. Leur hardiesse est extrême à la guerre. Ils ne veulent de commerce qu'avec les Portugais, qui entretiennent au long de la Côte un petit nombre de Prêtres, pour tenir les Nègres dans leur dépendance, & tirer d'eux, à fort vil prix, leur ivoire & leur or, qu'ils envoient à Mozambique.

Commerce
extraordinaire.

Un Portugais qui avoit fait le voyage de Mozambique à Sena, racontoit à l'Auteur que les Habitans, à qui l'on offre quelques petits grains de verre, de diverses couleurs, font dans la terre un trou capable de contenir les grains, & le remplissent de la même mesure de poudre d'or, qu'ils donnent en échange. Il ajoûtoit que pour une certaine mesure d'étoffe bigarrée, qu'on nomme *Lonji* de Cambaye, ils donnent une





dent d'éléphant de la même grandeur. Mais les récits des Portugais, observe l'Auteur, ne méritent pas toujours beaucoup de foi; car s'ils avoient tant de facilité à se procurer de l'ivoire & de l'or, pourquoi les verroit-on si pauvres dans toutes leurs Colonies de l'Inde? Ce Pays, suivant les conjectures d'Hamilton, est l'Ophir où Salomon envoyoit ses Flottes de la mer rouge; plutôt du moins que Sumatra, où l'on ne conçoit point qu'en suivant les côtes, les Vaisseaux de ce Prince pussent aller & revenir dans l'espace de trois ans.

Mozambique est une Isle qui appartient à la Couronne de Portugal. Elle est fortifiée par l'art & la nature, mais l'air y est si mal-sain, que les Criminels Portugais de l'Inde, au lieu d'être punis de mort, suivant les loix de leur Nation, y sont bannis pour un certain nombre d'années, à la discrétion du Gouverneur de Goa & de son Conseil. On en voit revenir peu de cet exil; car cinq ou six années de séjour à Mozambique passent pour une longue vie. Cette place est un Port de rafraîchissement pour les Vaisseaux Portugais qui font voile de l'Europe aux Indes. Ils y passent ordinairement trente jours, pour donner le tems de se rétablir aux Sol-

Mozambique

Propriétés de ce Port.

HAMILTON.

1720.

ats & aux Matelots, qui, ayant contracté en mer l'hydropisie & le scorbut, sont bien-tôt guéris par l'usage des fruits acides & des racines du Pays. Leurs Bâtimens emploient généralement tout le mois d'Août pour se rendre de Mozambique à Goa.

Qualités des
Habitans.

Les Habitans de Mozambique, comme ceux du Continent, sont des Nègres de haute taille, beaux & bien proportionnés, qui font d'excellens Esclaves. Les Vaisseaux du Roi & les Navires Marchands en transportent un grand nombre dans l'Inde, où les Portugais Indiens les aiment beaucoup, soit de l'un ou de l'autre sexe. Aussi-tôt que leurs enfans commencent à parler un peu la langue Portugaise, ils sont baptisés & deviennent zelés Catholiques. Après le Baptême, on leur suspend au cou un petit crucifix, qu'ils portent avec beaucoup de respect. Ceux qui ont le bonheur de tomber entre les mains d'un Maître un peu zelé pour la Religion, sont instruits dans l'étude des lettres, & quelquefois élevés au Sacerdoce. L'Auteur a connu plusieurs Prêtres de cette race aux environs de Goa (45).

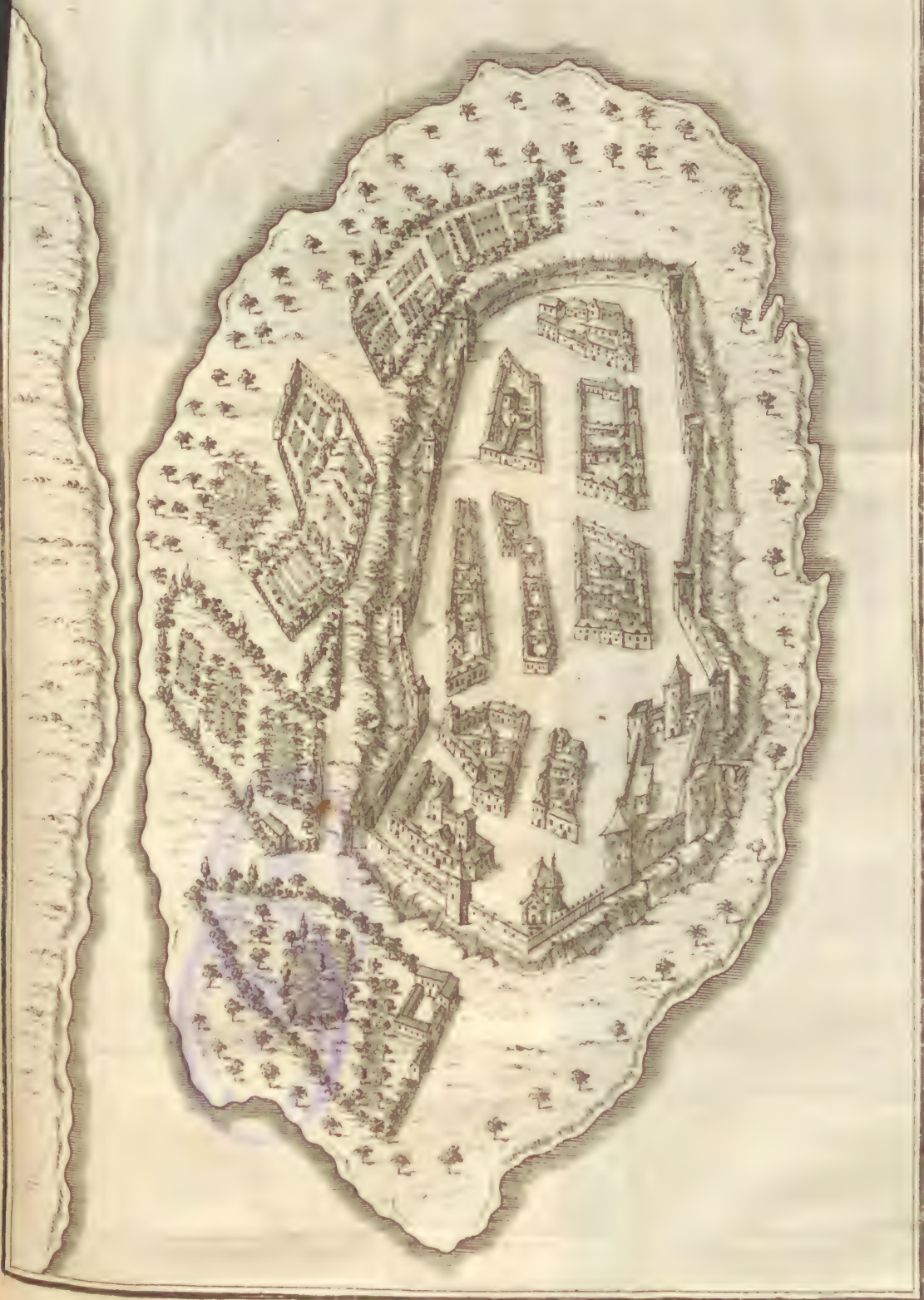
Quiloa.

Entre Mozambique & Monbassa on rencontre le Pays de Quiloa, dont la

(45) Hamilton, *ubi sup.* Vol. I. p. 7 & suiv.

PLAN DE L'ISLE ET VILLE DE QUILOA

Tiré de l'Anglois





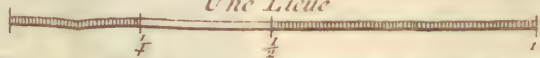


CARTE DE L'ISLE DE MONBASA

Située à la Côte Orientale d'Afrique par 5 degrés de Latitude Meridion^{le}

Tiré du Pilote Anglois.

Une Lieue



Côte est si dangereuse, que le commerce ne s'y fait qu'avec des Barques.

HAMILTON.

1720.

Monbassa.

Monbassa, ou Monbasa, est une Isle voisine du Continent, à la distance d'environ deux cens vingt milles de Mozambique. L'art a peu contribué à la fortifier ; mais elle l'étoit naturellement, lorsque les Portugais s'en rendirent Maîtres il y a deux cens ans. Ils la posséderent jusqu'en 1698, que les Arabes *Muskats* s'en saisirent avec peu de peine, & passèrent au fil de l'épée une vingtaine de Portugais qui étoient à la défense. Les vainqueurs y trouverent pour butin environ deux cens tonneaux d'ivoire, qui valoient dans les Indes cent vingt-cinq mille livres sterling. Les éléphants du Pays sont fort gros, & les hommes, dit l'Auteur, le sont aussi. Ils n'ont pas d'autre religion que l'idolâtrie, à la réserve de ceux qui faisoient leur demeure près des Portugais, & que l'habitude de les voir avoit convertis, mais qui, ayant aujourd'hui les Arabes pour voisins, sont devenus zelés Musulmans, parce qu'ils ont pris plus de goût pour une Religion qui permet la Polygamie & le concubinage, deux usages favoris des Nègres.

Comment
cette Ville est
passée aux A-
rabes.

Patta, qui suit Monbassa sur la même Côte, est passée aussi dans les mains

Patta.

HAMILTON.
1720.

Les Arabes
s'y sont éta-
blis.

Religion de
toute cette
Côte.

des Arabes. Ce Pays fournit beaucoup d'ivoire & quantité d'Esclaves à Muskat. Autrefois les Anglois, les Portugais & les Mores des Indes entretenoient ici un commerce avantageux, quoique de peu d'étendue; mais les Arabes, jaloux des progrès d'autrui, formèrent sur la Côte, en 1692, une Colonie qui défendit aux Habitans tout commerce avec d'autres Nations. Quoique les terres intérieures soient habitées par des Infideles, toutes les Côtes suivantes, qui comprennent le Pays de Magadoxa, de Zeyla & d'Yaman (46), jusqu'au Cap de Guardafu, dans une étendue d'environ trois cens lieues au Nord-Est, ont reçu la Religion Mahometane. Il y reste néanmoins dans les cérémonies, les usages & les traditions quelques vestiges de l'ancien culte.

Les Arabes de Mocka & des autres parties de l'Arabie heureuse (47), qui ont pris inutilement beaucoup de peine pour instruire les Habitans de cette grande Côte, les regardent comme des Schismatiques & des Hérétiques endurcis.

(46) Il paroît que l'Auteur s'est ici trompé en prenant *Agan* pour *Yaman* ou *Yeman*, qui est dans l'Arabie.

(47) Les Portugais ne sont cent sans doute *Magadoxa* car c'est pour eux.

Magadoxa, que les Portugais nomment *Magadocia*, est une assez grande Ville, située à deux ou trois milles de la mer, d'où ses mosquées & ses autres édiñices forment une très-belle perspective. Deux raisons rendent son Port désert. La première est une chaîne de rochers, qui bordent la Côte à la distance d'un mille du rivage. Quoique le canal, qu'ils forment entr'eux & la terre, soit fort uni, & qu'il n'y ait pas moins de deux ou trois brasses d'eau, il n'y a point de rivière où les Vaisseaux puissent être à couvert lorsque les vents de mer soufflent avec violence. Un second obstacle est le regne ouvert de la violence & du larcin, qui sont autorisés avec tant de licence, qu'il n'y a point de fond à faire sur les engagements communs de la bonne foi. L'Auteur rapporte à cet occasion un exemple fort tragique de la barbarie des Habitans. En 1700, un Vaisseau de la Compagnie Angloise des Indes Orientales, nommé l'*Albermale*, qui faisoit voile à Surate, ayant eu le malheur de tomber, plutôt qu'il ne s'y attendoit, sous les moussons de l'Est, qui le poussèrent vers la Côte de *Magadoxa*, alla jeter l'ancre au côté Sud-Est de l'Isle *Johanna*, pour attendre la fin de ces

HAMILTON.

1720.

Magadoxa.

Raisons qui empêchent les Marchands de fréquenter ce Port.

Exemple de la barbarie des Habitans

HAMILTON.

1720.

Anglois en-
levés par les
Habitans.

fâcheuses moussons. Au mois de Mars, il hafarda de se remettre en mer ; mais le tems étant encore peu favorable , il retomba sur la même Côte, où la vûe de Magadoxa lui fit prendre une opinion fort avantageuse d'une si belle Ville. Il ne douta point que ce ne fût un lieu de commerce ; & dans cette idée, il envoya sa Chaloupe au rivage, avec le Trésorier du Vaisseau & quatre Matelots, chargés de se procurer des informations, avec ordre de se tenir sur leurs gardes, & de ne faire descendre qu'une personne à la fois. Ils passerent les rochers, & mouillèrent près du rivage. Les Habitans de la Ville se présentèrent pour les recevoir, avec quelques bestiaux qu'ils paroissent être disposés à leur vendre. Le Trésorier, jeune-homme sans expérience, oublia les ordres du Capitaine, & descendant avec trois de ses Matelots, n'en laissa qu'un pour garder la Chaloupe. Ils eurent même l'imprudence de laisser derrière eux leurs armes à feu ; & séduits par les civilités feintes des Habitans, ils se mêlèrent familièrement avec eux. Mais c'étoit se livrer à des perfides, qui, saisissant une occasion si peu attendue, les entraînerent brusquement dans leur Ville. Celui qui gar-

doit la Chaloupe , ignorant la disgrâce HAMILTON.
de ses camarades , accorda l'entrée de 1720.
sa Barque à d'autres Nègres , qui se fai-
sirent aussi de lui , & tirèrent la Barque
assez loin sur le rivage.

Le Capitaine avoit observé de son Ils sont a-
bord tout ce qui s'étoit passé à terre. Il bandonnés de
se hâta d'envoyer une autre Chaloupe , leur Capitai-
bien équipée , dans l'espérance d'obte-
nir la liberté de ses gens , en payant leur
rançon. La Chaloupe passa quatre jours
au rivage , sans pouvoir engager les
Habitans dans aucune sorte de commu-
nication. Enfin , n'ayant rien à se pro-
mettre de la force , le Capitaine se vit
obligé de lever l'ancre & d'abandonner
ses gens au repentir de leur folie. On
n'a jamais appris dans l'Inde ce qu'ils
étoient devenus.

On trouve plus d'accès sur les Côtes Côtes d'Ya-
d'Yaman (48) & de Zeyla , qui se ter- man & de
minent toutes deux au Cap de Guarda- Zeyla.
fu. Les Habitans apportent au rivage
des moutons , des chèvres , du pois-
son & des fruits , pour les vendre aux
Vaisseaux que le calme arrête quelque-
fois contre la terre. Ils sont de haute Caractere &
taille , mais d'une maigreur qui laisse parure des
appercevoir la grosseur de leurs os , & Habitans.
plûtôt bazanés que noirs. La perfidie ,
(48) *Asian* , sans doute.

HAMILTON.
1720.

l'avarice & la cruauté forment leur caractère. Ils portent pour habits des hautes chausses qui leur tombent jusqu'à la cheville du pied, ou plutôt une pièce d'étoffe grossière qui les prend à la ceinture, avec une robe ouverte par devant, mais sans manches, qu'ils appellent *Kamlin*. Elle est composée de poil de chameau, ou de laine de mouton, aussi dure que la soie de porc. Leur tête est couverte d'un turban de grosse toile, qui acheve leur parure.

Moutons du
Pays.

Les moutons du Pays ont la laine du corps blanche, & la tête de la noirceur du jais. Leurs oreilles sont petites, leur taille grosse, & leur chair délicate. Leur queue n'est pas moins large que leurs fesses. Elle a sept ou huit pouces de long, & l'Auteur compare sa forme à celle d'un oreiller sans coins. Mais de l'extrémité de cette masse il sort une autre petite queue de cinq ou six pouces, qui ressemble beaucoup à celle d'un cochon de lait (49).

Deux Aigues sur la
Côte de Zeyla.

Du Cap de Guardafu jusqu'à Zeyla, on compte environ cent vingt lieues. Cette Côte est aussi difficile que les Habitans sont farouches. On n'y connoît que deux places qui fournissent de l'eau fraîche; l'une à l'Est du Mont *Felix*,

qui se nomme en Arabe *Baha Felek* ou *Feluk* (50), c'est-à-dire, montagne des chameaux; on y trouve une petite rivière d'eau douce. L'autre nommée *Khaji*, est dix lieues plus à l'Ouest. *Khaji* se reconnoît aisément au revers d'une montagne qui s'avance fort près de la mer, & dont le côté Nord est composé de sable blanc, qui se fait appercevoir de dix lieues sous la forme d'une grande voile. Mais plusieurs Vaisseaux qui se trouvoient dans la nécessité de toucher à l'une de ces deux Places en revenant des grandes Indes, ont eu le malheur d'y périr. L'Auteur raconte qu'un de ces Bâtimens fut surpris avec sa propre Chaloupe, qui avoit abordé au rivage pour remplir les tonneaux. Les Habitans s'en saisirent, tandis que les Matelots étoient occupés de leur travail, & les massacrèrent tous, à l'exception de deux Mousses. Ensuite s'étant approchés du Vaisseau pendant la nuit, ils y entrèrent avant qu'on eût le tems de les reconnoître, & firent main-basse sur tout l'Equipage, qu'ils trouverent désarmé. Après avoir déchargé le Vaisseau, ils le coulerent à fond. Les deux Mousses, de qui l'on apprit ensui-

HAMILTON.
1720.

Malheureux
sort d'un Vais-
seau.

*Le mot Feluk est sans doute une corruption de Felek.
Voyez le desus, Tome I.*

HAMILTON,
1720.

te toutes les circonstances de cette funeste aventure, furent conduits dans la Ville d'Aden, qui est située vis-à-vis du même lieu, & vendus pour l'esclavage. Mais le Capitaine d'un Vaisseau de Surate, qui se trouvoit alors dans ce Port, les acheta tous deux, & les transporta aux Indes.

Baye & riviere au-delà de Zeyla.

La mer est si profonde sur cette Côte, qu'il ne faut pas se promettre d'y pouvoir mouiller à plus d'un mille du rivage. Au-delà de Zeyla, dans l'intérieur de la mer rouge, on rencontre une grande riviere, dans une profonde baye, qui est opposée à Babelmandel; mais l'embouchure, quoique fort large, est très-profonde & remplie de rochers & de bancs de sable, avec des tournans d'eau qui ôtent aux Matelots la hardiesse de s'en approcher. C'est à cette riviere que commence la Côte des Abissins, qui s'étend l'espace de deux cens lieues, jusqu'à *Suaquen*, & présente plusieurs grandes montagnes qu'on découvre facilement de la Côte d'Arabie (51).

(51) Hamilton, *ubi* *sup.* p. 23 & suiv.





ISLE DE MADAGASCAR

autrement
ISLE DE S^t LAURENT

Par N. B. Ing^r de la Marine.

1747.

Echelles

Lieues Marines de France et d'Angleterre.



S. Jean de Nove
ou
Christowa

La Basse d'Inde

TROPIQUE DU

B. S. Angulin

R. Marchicord
R. Manimbou
Anse de Carombou
Anse de Jean

Cap S. Marie

Longitude du Meridien de l'Isle de Fer.

Cap S. Sebastien

Cap Natal

ou
Cap d'Ambr

Baye de Vohemary

Baye d'Antongil

VOSSI HIBRAHIM

ou
Isle d'Abraham

aujourd'hui

ISLE DE S^t MARIE

Islet S^t Marie

Longue Pointe

ou Vohoulon

Port aux Franco

Pamela

Mavoharatz

L. Venrohn

Arbahe Riv.

Sacandé Riv.

Andryfahé

Mangourou

Tentamari Riv.

Mananary ou

Antavare

Antarwa

Arande

Ranahon

Tapoule Riv.

Andryfahé

Port des Franco

ruine

Natalane

Islet de Zafi Ramina

Mananary R a 7 bouches

Massylich

Ambravimanga

Islet

Pruche du

Mananary

Isle R.

Antavare

Mananary

Mananary

Mananary

Mananary

Mananary

Mananary

Mananary

Mananary

Remarque

La Partie du Sud Est de cette Isle comprise entre la Riviere de Mandreny et celle d'Antavare demande un detail particulier qu'on n'a pu inserer ici, on le trouve dans la Carte du S^t de France publiée en 1656.

§. I I.

Isles des Mers d'Ethiopie.

L'ISLE de Madagascar, que les Portugais ont nommée *S. Laurent*, est une des plus grandes du monde connu. Elle offre quantité de productions utiles aux besoins de la vie. Ses bestiaux sont nombreux. Leur chair est excellente, sur-tout la masse ou la grosse tumeur qui leur croît entre le cou & les épaules. On y trouve aussi une assez grande abondance de daims & de chèvres. Les Portugais, en descendant pour la première fois dans cette Isle, y laissèrent un troupeau de porcs, qui ont multiplié merveilleusement. Ils donnerent des noms à quantité de rivières & de Caps, qui sont aujourd'hui fréquentés par les Vaisseaux de l'Europe, mais qui servent principalement de retraite aux Pirates. Les François avoient formé à l'Est de l'Isle (52) un Etablissement, qu'ils nommoient *Port Dauphin*; mais s'étant apperçus que les profits du commerce ne répondroient point aux frais de la Colonie, ils ont pris le parti de l'abandonner.

HAMILTON.

1720.

Madagascar
& ses productions.Port-Dauphin, ancien
Etablissement
François.

(52) La position exacte de leur Fort étoit à la pointe Sud-Est de l'Isle.

HAMILTON.

1720.

Commerce
des Anglois
ruiné par les
Pirates.

Mort singu-
liere de cinq
cents Pirates.

Les Anglois entreprirent autrefois d'établir un commerce d'Esclaves sur la Côte Ouest de l'Isle, particulièrement dans la Baye de S. Augustin & dans les deux endroits qui portent le nom de vieux & de nouveau *Messalig*; mais ils redoutent aujourd'hui les Pirates, sur-tout depuis que plusieurs Escadres de leur Nation ont croisé sans succès dans ces mers. Un simple Vaisseau, commandé par le Capitaine *Mollar*, fit plus d'expédition, en 1704, que toutes les Flottes qu'on avoit armées avec beaucoup de dépense. Sa cargaison étoit composée de biere forte & d'eau-de-vie, qu'il se proposoit de vendre aux Pirates. Ils s'en saisirent, à la vérité, comme d'un présent, & la plus grande partie de son Equipage ne fit pas difficulté de s'engager à leur service; mais cette abondance de liqueurs leur fit pousser si loin la débauche, qu'il en périt plus de cinq cents à force de boire.

On racontoit dans l'Inde, & l'Auteur se fit confirmer par un Pirate de Bengale, que le Capitaine *Litlerton*, avoit pris à bord de l'*Anglesey* quelques Brigands de cette troupe, mais que de justes raisons l'avoient engagé à leur rendre la liberté. On ajoutoit que, voyant les Pirates de Madagascar dans

l'embarras pour nettoyer le fond de leurs grands Vaisseaux, il leur avoit rendu généreusement service en leur accordant plusieurs secours.

HAMILTON
1725.

Madagascar est environnée d'Isles, de rochers & de bancs de sables, qui forment des écueils dangereux. Ste Marie, qui est située à l'Est, forme le premier azile que les Pirates choisirent dans cette mer. La Rade y étoit assez bonne pour les mettre à couvert, quoique l'accès ne fût pas sans difficultés. Mais apprenant qu'ils étoient menacés par quelques Escadres Angloises, ils se retirèrent dans la grande Isle, où ils se sont établis par des mariages. L'Auteur est persuadé qu'il ne seroit pas difficile de les en chasser. En 1722, l'Amiral Matthews, chargé de cette entreprise, reconnut qu'ils avoient abandonné l'Isle Ste Marie. Il y trouva même, dans plusieurs endroits, quelques restes de leurs brigandages, tels que du poivre, qu'ils avoient laissé dans la terre, de l'épaisseur d'un pied. De-là, il se rendit dans la grande Isle avec son Escadre; mais les Pirates avoient eu la précaution de mettre leurs Bâtimens en sûreté, dans les rivières & les anses, où les Vaisseaux de guerre ne pouvoient pénétrer. Il auroit été trop dangereux d'employer

Isles & E-
cueils au en-
viron de Ma-
dagascar.

Expédition
de Matthews
contre les Pi-
rates.

HAMILTON.
1720.

les Chaloupes pour les détruire par le feu; car de leurs bois & de leurs retraites ces Brigands étoient en état d'incommoder les Troupes Angloises. L'Amiral trouva l'occasion de parler à quelques-uns d'entr'eux; mais ils ne cessèrent pas de se tenir sur leurs gardes, & prêts à se défendre s'il eût pensé à la violence.

Isle de Ste
Apolline
Isle Bourbon.

L'Isle Ste Apolline est inhabitée. Celle de Mascarenhas, dont les Anglois étoient autrefois en possession, & qu'ils nommoient *Forest*, est peuplée aujourd'hui par les François (53), qui lui ont

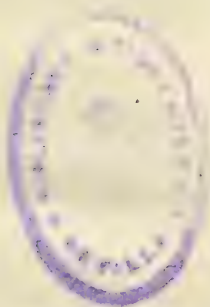
Isle de France.

donné le nom de Bourbon. L'Isle *Maurice*, après avoir été habitée par les Hollandois, qui reçurent ordre de l'abandonner en 1703, & de se retirer à Batavia, est passée aussi entre les mains des François, qui la nomment l'Isle de

Isle Diego-
Rais.

France. Celle de *Diego Rais*, qui la suit, contenoit encore un Etablissement François; mais sa stérilité l'a fait abandonner depuis quelques années. Toutes les autres, à l'Est & au Nord, sont demeurées désertes, à l'exception de trois ou quatre à l'Ouest, qui sont situées dans le canal entre Quiloa & Madagascar.

(53) On promet de donner, dans un supplément, des observations plus étendues sur les établissemens François.

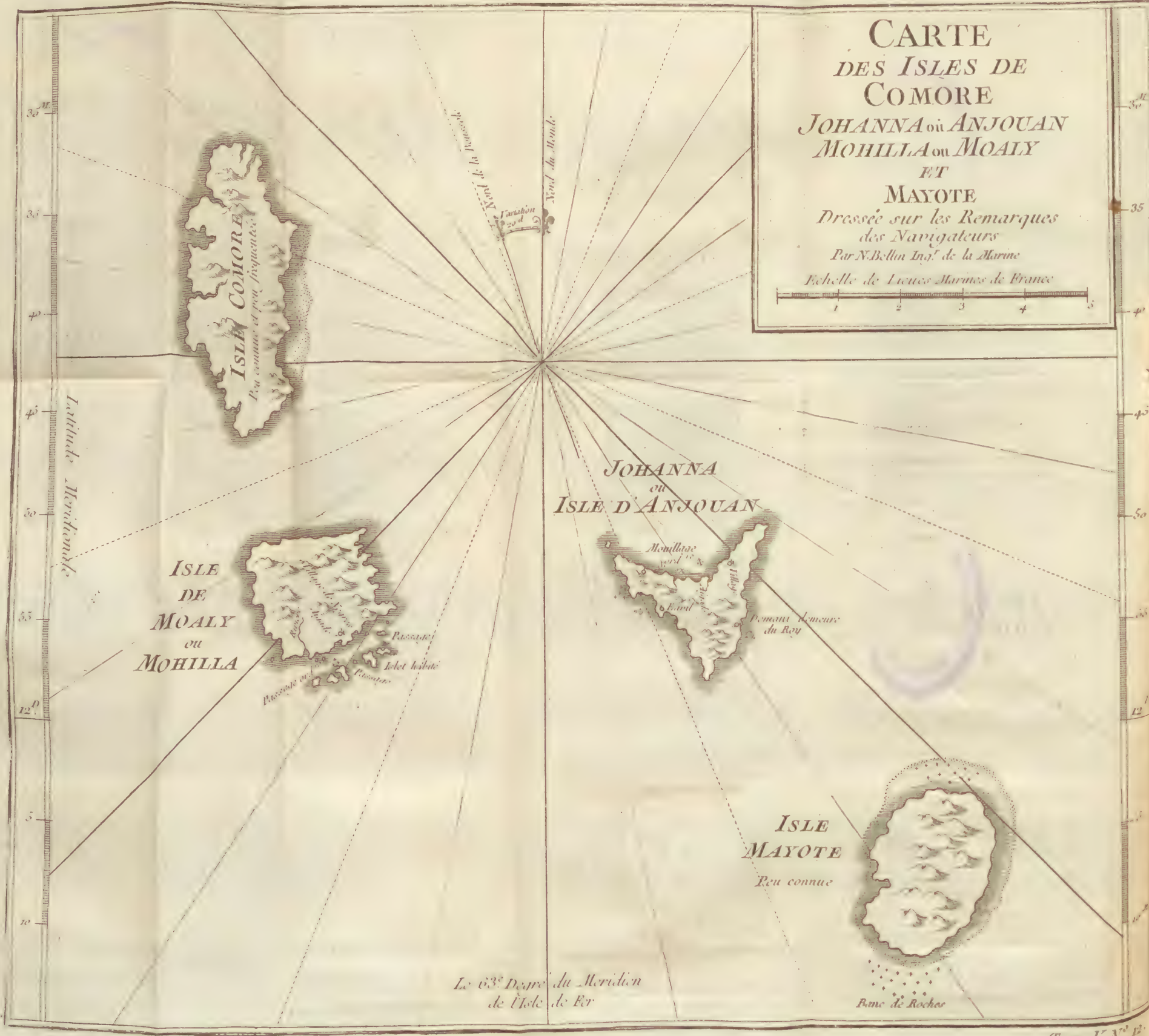


CARTE
DES ISLES DE
COMORE
JOHANNA ou ANJOUAN
MOHILLA ou MOALY
ET
MAYOTE

Dressée sur les Remarques
des Navigateurs

Par N. Bellin Ing.^r de la Marine

Echelle de Lieues Marines de France





CARTE DE L'ISLE D'ANJOUAN

Une des Isles de Comore

Par le Cap. Cornual.

Echelle de Quatre Lieues Marines



Comore est la plus avancée à l'Ouest. Elle ne contient qu'un petit nombre de misérables Habitans, qui en tirent à peine ce qui est nécessaire à leur subsistance. L'isle *Johanna* (54), qui est à la vûe de Comore, offre en abondance des bestiaux, des chevres, des oiseaux & du poisson, avec d'excellens limons & des oranges. La plûpart des Vaisseaux Anglois qui faisoient voile à Mocka, en Perse ou à Surate, y prenoient des rafraîchissemens avant que les Pirates eussent commencé à la fréquenter.

L'isle *Johanna* est célèbre entre les Anglois, par deux infortunes que les Vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales y ont essuies. La premiere, en 1690 ou 1691, lorsque le Capitaine *Harton* Commandant du Harbert, Vaisseau de huit cens tonneaux & de cinquante-cinq pièces de canon, fut attaqué par trois Vaisseaux François de la même force. A leur approche, il leva l'ancre & se mit en mer. Vers deux heures après midi, l'action commença furieusement, & dura jusqu'à huit heures du soir, que le Herbert eut le malheur de sauter, sans qu'on en pût sau-

HAMILTON.

1710.

Isle Comore.

Isle Johanna, ou d'Anjuan.

Perte d'un gros Vaisseau Anglois.

(54) *Hainan* ou *Anjuan*, paremment une corruption, dont *Johanna* est ap.

HAMILTON.
1720.

Malheur d'un
autre Vais-
seau, qui est
pris par les
Pirates.

Resstance
du Capitaine
Mackraw.

ver plus de six ou sept personnes qui se trouvoient dans sa Pinace. La seconde disgrâce arriva dans le cours de l'année 1720. Deux Vaisseaux Anglois, accompagnés d'un Ostendois, étant à faire de l'eau dans la même Isle, apperçurent deux Pirates, & convinrent de joindre leurs forces contre l'ennemi commun. Mais lorsqu'ils les virent approcher, l'*Ostende*, & l'un des Vaisseaux Anglois, nommé le *Greenwich*, gagnèrent la haute mer, & laissèrent à l'autre, qui se nommoit la *Cassandre*, le soin de se tirer d'embarras. Il se vit forcé d'engager l'action avec le plus petit des deux Pirates, qui étoit de quatre pièces de canon. Mais il échoua bientôt entre quelques rochers; & le Pirate s'efforçant de l'aborder, échoua aussi entre d'autres rocs. Comme ils étoient fort près l'un de l'autre, le combat recommença fort vivement dans cette situation, & coûta la vie à beaucoup de gens de part & d'autre. Le Pirate se trouvoit en danger, lorsque, son Compagnon se disposant à le secourir, *Mackraw*, qui commandoit la *Cassandre*, crut devoir profiter de cet intervalle, avec tous ses gens, pour gagner la terre dans ses Chaloupes. Les Habitans le reçurent avec beaucoup d'humanité, &

le conduisirent dans l'intérieur de leur Ile, pour le mettre à couvert de la fureur des Pirates. La Cassandre devint ainsi la proie de ces Brigands, qui la remirent à flot sur le champ, parce qu'elle avoit peu souffert de leur artillerie. Ils dégagerent aussi leur Bâtiment, que le canon Anglois avoit beaucoup plus maltraité. Mackraw, homme d'esprit & capable de se mesurer à toutes sortes de caracteres, hasarda de retourner au rivage & de se rendre même à bord des Pirates. Il menagea leur esprit avec tant d'adresse, qu'ils lui firent présent, pour gagner les Indes avec son équipage, du Vaisseau qu'il leur avoit presque coulé à fond. Pendant ce tems-là, le Greenwich portoit à Bombay la nouvelle de sa perte; mais deux mois après, on fut fort surpris de le voir entrer dans le même Port, tout en pièces à la vérité, & dans un état qui ne lui auroit pas permis d'aller plus loin, si le Gouverneur *Brown*, Officier d'un mérite extraordinaire, ne lui eût prêté son secours pour l'équiper.

L'Ile de *Mohilla* est peu éloignée de celle de *Johanna*; mais quoiqu'elle soit fort bien peuplée, ses Habitans sont beaucoup moins civils que ceux de *Johanna*. Les Chefs ou les Rois de toutes

Ile Mohilla
la ravagée par
les Anglois.

HAMILTON.

1720.

ces Isles étant presque sans cesse en guerre, celui de Johanna obtint le secours de Littleton, Capitaine Anglois, pour faire une descente dans l'Isle de Mohilla, où il porta le carnage & la désolation. L'Auteur admire par quelle politique Littleton rompit volontairement la neutralité qui étoit fort bien établie entre les Anglois & ces Insulaires.

Mayotta.

Mayotta est une autre Isle, à la distance d'environ trente-cinq lieues de Johanna, & passe pour la plus grande de celles qui sont habitées. Mais étant environnée de rochers d'autant plus dangereux, qu'ils sont cachés sous l'eau, elle est si peu fréquentée, qu'on connoît peu le caractère de ses Habitans. La Religion de toutes ces Isles est le Mahometisme, quoiqu'il y soit exercé avec peu de zèle.

Dangers de
la navigation
dans ces
mers.

En général la navigation est très-dangereuse dans les mers d'Ethiopie, & les Cartes fort défectueuses. Un Capitaine Hollandois, qui avoit reçu ordre de se rendre de Batavia à la Pointe Nord de Madagascar, & de-là dans la mer rouge, dit à l'Auteur, dans le Port de Mokka, où ils se rencontrèrent, qu'il avoit vû plusieurs grandes Isles & quantité de rochers & de bancs de sable, qui ne

paroissoient point dans les Cartes ; ce HAMILTON.
 qui l'avoit obligé chaque nuit de jet- 1720.
 ter l'ancre lorsqu'il trouvoit un fond
 suffisant. Il ajoutoit qu'entre ces bancs
 & ces rochers les courans étoient très-
 rapides au Sud (55).

La latitude de Johanna (56) est de Situation de
 douze degrés du Nord , & celle de plusieurs des
 Mayotta de treize degrés. Cette der- mêmes Isles.
 niere Isle se présente toujours à ceux qui
 viennent du Sud par le passage inte-
 rieur , & semble , à la première vûe ,
 former trois Isles , avec une pointe qui
 s'avance au midi. Sa situation est au Sud-
 Est de Johanna , à la distance d'environ
 dix lieues. On découvre aussi Mohilla ,
 qui est dix lieues à l'Ouest-Sud-Ouest
 de Johanna , & l'Isle de Comore au
 Nord-Est. L'Auteur donne cet éclaircis-
 sement pour prévenir toutes sortes d'er-
 reurs , parce qu'il est arrivé à plusieurs
 personnes de prendre une Isle pour l'au-
 tre. En approchant de Johanna , il ser-
 ra le vent contre l'Isle de la Selle , qui
 est située à sa pointe Ouest.

Johanna est agréablement diversifiée Propriétés
 par des vallées & des montagnes , qui de l'Isle de Jo-
 hanna ou d'Anjuan.

(55) Hamilton , Vol. I.
 p. 16 & suiv.

(56) Les Remarques sui-
 vantes sur l'Isle Johanna ,
 viennent du Capitaine

Henri Cornwall , dans ses
 Observations sur plusieurs
 voyages aux Indes en 1720.
 p. 12.

HAMILTON.

1720.

sont également fertiles, & qui produisent quantité d'excellentes provisions. Les vallées offrent de bons pâturages pour les bestiaux; & les montagnes, des fruits en abondance. Les Habitans sont une race d'Arabes basanés, mêlés de quelques femmes Ethiopiennes, qui sont tout-à fait noires; Nation indolente, ennemie du travail, & remplie même d'une sorte d'orgueil qui leur fait mépriser toutes sortes d'emplois vils, jusqu'à craindre moins la faim & la nudité que le travail. La plus grande fatigue à laquelle ils s'exposent, est d'aiguiser une pièce de fer en couteau, en aiguillon, ou d'en faire quelque autre instrument convenable à leurs besoins. Cependant ils affectent de l'honneur dans leurs principes & dans leur conduite; vertu rare dans cette partie du Monde, & qu'il faut peut-être attribuer à leur crainte plus qu'à leur inclination. Il marquent beaucoup d'affection pour les Anglois & les traitent avec beaucoup de civilité, quoique de fort mauvaise grace. Leur langage est l'Arabe; & leur religion, s'ils en ont quelque une, est le Mahometisme.

Ici, comme dans toutes les parties de l'Inde, les femmes sont esclaves de leurs maris. Les hommes sont braves & en-

treprenans. De-là viennent leurs dé-
 mêlés continuels avec les Habitans de
 Mohilla. Quoique leur Ile soit fort
 bien arrosée de quantité de petits ruis-
 seaux, elle a peu de rivières & n'en a
 pas de grandes. Quelques vieux restes
 d'un grand mur, bâti à la manière des
 Portugais, rendent témoignage qu'elle
 étoit possédée autrefois & même habi-
 tée par cette Nation. Mais le principal
 objet qui s'attira la curiosité de l'Au-
 teur, fut un arbre singulier, dont le
 tronc lui parut une complication de plu-
 sieurs petits arbres qui s'étoient incor-
 porés pour ne composer qu'une seule ti-
 ge. Il avoit plus de huit pieds de cir-
 conference. Sa feuille ressembloit à cel-
 le de l'if. Il étoit situé près d'un ruisseau
 d'où les Bâtimens tirent leur eau fraî-
 che, & fort respecté des Habitans qui
 exposoient sous ses branches les cada-
 vres de leurs criminels, pour inspirer
 l'horreur du crime par l'exemple de leur
 supplice.

HAMILTON,
 1720.

Ancienne
 possession des
 Portugais.

Arbre singu-
 lier.

Cornwall recommande à tous les
 Vaisseaux qui toucheront à ce Port, d'y
 cacher soigneusement la route qu'ils
 doivent tenir, parce que ces mers sont
 continuellement infestées de Pirates
 Européens, qui s'informent des Bâti-
 mens qui paroissent de leur force, de

Conseil pour
 la navigation
 dans ces
 mers.

HAMILTON.
1720.

la nature de leur cargaison & des Ports où ils doivent se rendre. Il conseille même , à ceux qui craignent ces Brigands , d'éviter cette Isle en faisant voile à la Côte de Malabar (57).

CHAPITRE VII.

*Eclaircissmens sur l'Empire
du Monomotapa.*

§ I.

*Expédition de Barreto pour la conquête
des Mines d'or & d'argent.*

FARIA.
1569.

Fortune de
Barreto & sa
commission
pour le Mo-
zambique.

ON lit dans Faria que François Barreto , Seigneur Portugais , après avoir rempli avec honneur la dignité de Gouverneur de l'Inde , fut revêtu de l'important Emploi d'Amiral des Galeres. Il exerça ses fonctions au mémorable combat de Pennon , où le succès , dont sa valeur & sa conduite furent secondées , donna un nouveau lustre à sa réputation. A son retour en Portugal il fut nommé au Gouvernement du Monomotapa , un des trois qui faisoient la division de l'Inde Portugaise , trop gran-

(57) Voyez l'Etat du & l'Asie Portugaise de Faria , Vol. II. p. 340.
Gouvernement Portugais
dans l'Inde , au Tome I.

de alors pour recevoir la loi d'un seul Gouverneur. Le Roi joignit à cette dignité le titre de Conquérant des mines, sur des informations & des expériences qui lui avoient fait naître effectivement le dessein de cette conquête. On avoit trouvé quantité d'or dans l'intérieur de ce grand Empire, sur-tout à *Manika* dans le Royaume de *Bakaranga*. Barreto partit de Lisbonne au mois d'Avril de l'année 1569, avec trois Vaisseaux & mille homme de débarquement, parmi lesquels on comptoit quantité de Noblese & de vieux Guerriers d'Afrique. En arrivant à Mozambique, il commença par soumettre sur cette Côte le Roi de Patta, qui s'étoit revolté contre le Gouvernement Portugais.

FARIA.
1569.

Barreto avoit reçu ordre de ne rien entreprendre sans l'avis du Pere François de Monclaros, Missionnaire Jésuite. Cette dépendance fit échouer toutes ses vûes; tant il est vrai, remarque l'Auteur, qu'il n'y a pas moins d'imprudence à soumettre un Soldat aux lumières d'un homme d'Eglise, que de présomption dans un Ecclésiastique à se mêler de ce qui appartient à la profession militaire.

Il est soumis
aux avis d'un
Jésuite.

Il y avoit deux chemins qui conduisoient aux mines; l'un, au travers du

Deux che-
mins qui con-

FARIA.

1569.

duisoient aux
mines.Les Portu-
gais entrent
dans la rivie-
re de Cuama.Trahison des
Mores.

Monomotapa; l'autre par Sofala. Barreto se déclara pour le second; mais le Pere de Monclaros ayant jugé que l'autre devoit être préféré, son opinion l'emporta malgré l'opposition du Conseil. On partit de Mozambique avec plus d'hommes & de Vaisseaux qu'on n'en avoit amenés; sans parler des instrumens, des chameaux, des chevaux, & des autres provisions pour la guerre & pour le travail des mines. Après avoir fait quatre-vingt-dix lieues par mer, les Portugais entrèrent dans la Riviere de *Cuama* ou *Quama*, nommée de *las Buenas Sennales* par le premier qui la découvrit. Ils s'avancerent, suivant les vûes de Monclaros, jusqu'à *Sena* ou *S. Marçalis*, & gagnerent ensuite la Ville d'*Inaparapola*, qui est voisine d'une Ville des Mores. Là, ces Infidèles commencerent à traverser leurs desseins, comme ils avoient fait autrefois dans l'Inde. Ils tenterent d'empoisonner toute l'armée. Quelques hommes & plusieurs chevaux en moururent; mais cette perfidie ayant été découverte par la trahison d'un des complices, les traitres furent passés sans pitié au fil de l'épée, & leur Chef exposé à la bouche d'un canon. Un seul, qui protesta que la Sainte Vierge lui avoit ordonné de

se rendre Chrétien sous le nom de Laurent, obtint par grace d'être pendu.

FARIA.
1569.

Barreto envoya des Ambassadeurs au Monarque du Monomotapa, qui les reçut avec une distinction extraordinaire. Loin de les traiter comme ceux des autres Princes, qui ne se présentoient devant lui qu'à genoux, pieds nus & sans armes, & qui se prosternoient jusqu'à terre devant son Trône, il leur accorda une audience fort honorable. Le motif de cette Ambassade étoit de lui demander la permission de le venger du Roi de Mongas, qui s'étoit révolté contre lui, & celle de pénétrer jusqu'aux mines de *Butua* & de *Manchika*. La première de ces deux demandes n'étoit qu'un prétexte flateur pour obtenir la seconde, parce que le territoire de Mongas étant situé entre Sena & les mines, il falloit nécessairement s'ouvrir un passage par l'épée. L'Empereur consentit aux deux propositions, & fit offrir à Barreto cent mille hommes, qu'il refusa.

Ambassade
Portugaise à
l'Empereur
du Monomo-
tapa.

L'armée Portugaise se remit en marche. Elle étoit composée de cinq cens soixante Mousquetaires & de vingt-trois Cavaliers. Pendant dix jours qu'elle employa dans cette route, elle eut beaucoup à souffrir de la soif & de la

Marche pé-
nible de l'ar-
mée Portu-
gaise.

FABIA.
1569.

tinrent pas plus long-tems l'effort des vainqueurs. Dès le même jour ils demanderent la paix au nom du Roi, qui envoya bien-tôt lui-même des Ambassadeurs à Barreto pour traiter des conditions.

Utilité qu'ils
tirent de l'ignorance des
Cassres.

Pendant cette négociation, un charmeau échappé à ses gardes prit la course vers le Gouverneur, qui l'arrêta de ses propres mains jusqu'à l'arrivée de ceux qui le poursuivoient. Les Cassres ne connoissoient point cet animal. Dans la surprise de le voir si docile près du Général Portugais, ils firent plusieurs questions qui marquoient leur crainte & leur ignorance. Barreto prit avantage de l'une & de l'autre, pour leur répondre qu'il avoit un grand nombre de ces bêtes terribles, & qu'il ne les nourrissoit que de chair humaine; qu'ayant déjà dévoré ceux qui avoient péri dans le combat, elles le faisoient prier par ce messager de ne pas faire la paix, parce qu'elles craignoient de manquer de nourriture. Les Ambassadeurs Cassres, effrayés de ce discours, supplierent le Général d'engager ses charmeaux à se contenter de bonne chair de bœuf, dont ils promirent de leur envoyer une grosse provision. Il se rendit à leur priere, & leur accorda des conditions

conditions qui rétablirent la tranquillité dans le Pays. Cependant il commençoit à manquer de vivres, lorsqu'il reçut avis que sa présence étoit nécessaire à Mozambique, où Pereyra Brandam, son Lieutenant, s'étoit saisi du Fort, quoiqu'âgé de quatre-vingt ans. Il laissa le commandement de ses forces à Vasco Homen, pour se hâter de retourner vers la Côte. Mais à peine eut-il paru à Mozambique, que les séditieux étant rentrés dans la soumission, il regretta beaucoup qu'une affaire de si peu d'importance eût été capable d'interrompre ses projets. L'ardeur de son courage lui fit reprendre aussitôt la même route. Mais quelle fut sa surprise, en approchant du Fort de Sena, d'en voir sortir Monclaros d'un air furieux, pour lui ordonner, au nom du Roi, d'abandonner une entreprise sur laquelle il lui reprocha d'avoir trompé ce Prince par de fausses espérances, en ajoutant que le nombre des morts étoit déjà trop grand, & qu'il le rendoit responsable devant Dieu du sang qui se répandroit encore. Il est certain, suivant la remarque de l'Historien, que Barreto n'étoit pas l'Auteur de cette Expédition, & que l'imprudence qui avoit fait choisir une mauvaise route ne de-

FARIA.
1569.

La conquête
des mines est
abandonnée.

FARIA.

1569.

Mort étran-
ge de Barreto.Vasco-Ho-
men lui suc-
cède.

voit être attribuée qu'à Monclaros. Cependant le brave Barreto fut si touché d'un affront de cette nature, qu'il mourut deux jours après, sans aucun signe de maladie & par la seule violence de son chagrin. Un ordre du Roi, qui se trouvoit parmi ses papiers, lui donna pour successeur Vasco-Fernandez Homen, son Major.

Il reprend le
même dessein
par la route
de Sofala.

Monclaros s'étant déclaré si hautement contre la conquête, Vasco ne pensa qu'à lui marquer sa soumission, aux dépens de son devoir. Il retourna immédiatement à Mozambique. Mais après le départ du Missionnaire, qui s'embarqua bien-tôt pour le Portugal, François *Pinto Pimentel*, son parent, & quelques autres personnes intelligentes, lui représenterent si fortement ce qu'il devoit au Portugal & à son propre honneur, qu'il prit la résolution de retourner au Monomotapa. Il choisit, suivant l'opinion de Barreto, la route de Sofala, qui étoit en effet la plus favorable à son entreprise. Elle le conduisit directement vers les mines de Manchika, dans le Royaume de *Chikanga*, qui borde au-dedans des terres celui de *Quiterve*, le plus puissant de ces régions après celui du Monomotapa. Il avoit le même nombre d'hommes & les mêmes

instrumens que son Prédécesseur. Comme il étoit important de se concilier l'affection du Roi de Quiterve, il lui fit faire un compliment civil, accompagné de plusieurs présens. Mais ce Prince avoit déjà conçu tant de défiance & de jalousie, qu'il reçut froidement cette politesse.

Vasco, sans faire beaucoup d'attention à sa réponse, continua sa marche au travers de ses Etats. Plusieurs corps de Caffres entreprirent de lui couper le passage & furent défaits avec un grand carnage. Le Roi désespérant de réussir par la force, eut recours à l'artifice. Il donna ordre à tous ses Sujets d'abandonner leurs Villes & leurs cantons, dans l'esperance de ruiner l'armée Portugaise par la faim. En effet, elle eut beaucoup à souffrir pour se rendre à Zimbaze, où il tenoit sa Cour. Il avoit déjà pris le parti de l'abandonner & de se fortifier dans des montagnes inaccessibles. Vasco brûla cette Ville & se remit en marche pour le Pays de Chikanga (58), où la crainte plus que l'inclination le fit recevoir avec de grandes

FARIA.

1569. 1

Il ravage la
Ville de Zim-
baze.

(58) D'autres prennent Chikanga pour le nom du Roi, & croient que *Makanga* ou *Makanga* est le nom du Royaume. Faria le nomme ailleurs *Bokanga* & *Makanga*. D'autres croient aussi que *Quiterve* est le titre d'un Roi.

FARIA.
1569.

Esperances
des Portugais
prompées.

Autre entre-
prise sur les
mines de
Manninas.

apparences d'amitié. Il obtint du Roi la liberté du passage jusqu'aux mines. Les Portugais se crurent à la veille de puiser l'or à pleines mains. Ils arriverent enfin à cette terre promise. Mais remarquant bien-tôt que les Habitans avoient besoin de beaucoup de tems & de peine pour en tirer fort peu d'or, & s'étant convaincu qu'il falloit plus d'hommes, & d'autres instrumens, pour donner quelque forme à leur entreprise, ils prirent le parti de revenir sur leurs traces, après avoir employé toute leur adresse pour se conserver l'amitié du Roi. Quoiqu'ils se trouvassent fort éloignés de leurs esperances, ils avoient du moins vérifié combien il y avoit eu d'imprudence & d'erreur à donner Monclaros pour guide au Gouverneur précédent. Ce Missionnaire indiscret avoit exposé l'armée Portugaise à périr dans une route également dangereuse & pénible. Vasco retourna dans la suite à Quiterve, où le Roi, guéri de ses défiances, lui accorda toutes les permissions qu'il avoit d'abord refusées. Il consentit que les Portugais pénétrassent jusqu'aux mines de *Manninas*, à la seule condition de lui payer chaque année vingt écus. De-là ils passèrent dans le Royaume de *Chikora*, qui borde le *Monomotapa* au

Nord dans l'intérieur des terres. On les avoit flattés d'y trouver de riches mines d'argent. Vasco , après y avoir assis son camp , rapporta tous ses soins à se procurer des informations. Les Habitans ne se croyant pas capables de lui résister , & jugeant que la découverte des mines seroit funeste à leur repos , eurent l'adresse de répandre un peu de minéral dans quelques endroits éloignés de sa source , & montrèrent ces lieux aux Portugais comme les véritables mines. Cette ruse eut tout l'effet qu'ils s'en étoient promis. Vasco , persuadé de leur bonne-foi , permit qu'ils se retirassent , dans la vûe peut-être de leur déguiser les immenses profits sur lesquels il croyoit déjà pouvoir compter. Il fit creuser la terre dans mille endroits , & l'on ne sera pas surpris que le fruit du travail repondît mal à la fatigue de ses ouvriers. Les provisions commençant à devenir rares , il prit enfin la résolution de se retirer , en laissant derrière lui le Capitaine *Antonio Cardoso de Almeyda* , avec deux cens hommes & les secours nécessaires pour continuer ses recherches. Après le départ de Vasco , Cardoso se laissa tromper encore plus malheureusement par les Caffres. Ces Barbares feignant d'ad-

FARIA.

1569.

Ruse des Caffres du pays.

Funeste fin des Portugais de cette expédition.

FARIA.
1569.

mirer l'inutilité de son travail , s'offrirent à lui découvrir des veines plus sûres ; & le conduisant à la mort plutôt qu'aux mines , ils le firent tomber dans une embuscade où il périt avec tous les gens.

Telle fut la fin du Gouvernement Portugais dans le Monomotapa. Elle toucha de fort près à son origine , puisque de deux Gouverneurs qu'on a nommés , l'un périt presque en arrivant , du chagrin de se voir outragé par un homme d'Eglise , & l'autre fut chassé puérilement par le stratagème de quelques Barbares. Cependant la paix & le Commerce n'en subsisterent pas moins entre l'Empereur du Monomotapa & les Portugais (59).

§. I I.

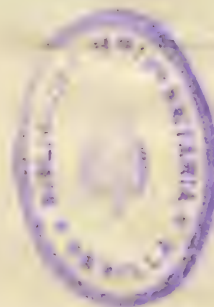
Empire du Monomotapa.

Etendue &
bornes de cet
Empire.

SEs bornes au Nord & vers une partie de l'Ouest , sont la Rivière de *Zambeze Empondo* , nommée aussi *Quama* ou *Cuama* , qui le sépare des Royaumes d'*Abutua* & de *Chikova* , des Pays de *Mumbos* & de *Zimbas* ou *Maximbas* ,

(59) Asie Portugaise de Faria , Vol. II. p. 349. C'est du même Auteur , ou plutôt des Relations & des Mémoires sur lesquels il avoit travaillé , que l'article suivant est tiré.





qui appartiennent à l'Empire de *Mone-muji*, & du Royaume maritime de *Maruka*. À la suite de l'Ouest & du côté du Sud, il est bordé par le Pays des *Hottentots* & par certains *Caffres*, desquels il n'est séparé que par la Rivière de *Magnika*, qu'on nomme aussi *Laurent Karguez* & le *S. Esprit*. À l'Est, il est baigné par la mer de l'Inde.

FARIA.

1569.

Sa situation est entre le quarante-un & le cinquante-sixième degré de longitude orientale, & entre le quatorzième & le vingt-cinquième degré de latitude méridionale. On lui donne ainsi environ quatre cents soixante-dix milles de longueur du Nord au Sud, & six cents cinquante de largeur de l'Ouest à l'Est. C'est une Peninsule ou une presque Isle; car à l'exception d'un espace de quatre-vingt-dix milles, qui fait à peu près la distance de la Rivière de *Zambeze* ou de *Quama* jusqu'à la source de celle de *Magnika*, il est continuellement environné d'eau. *Lopez* le représente aussi comme une presque Isle, formée, dit-il, par la mer, par la Rivière de *Magnika*, qu'il appelle *Magnico*; par une partie du Lac d'où sort la *Magnika*, & par la Rivière de *Quama*.

Sa situation.

Suivant le même Auteur, la Rivière de *Magnika* sort du premier Lac du

Ses rivières.

FARIA.
1569.

Nil, qu'il place entre le Monomotapa & Congo, & va joindre la mer entre les Caps de la pêcheirie & les courans (60), à trente-trois degrés & demi de latitude du Sud. Cette Riviere en reçoit trois autres fort grandes, près de la mer; l'une, & la principale, que les Habitans nomment *Nagoa*, & les Portugais *S. Christophe*, du jour auquel elle fut découverte. La seconde a tiré son nom, de Lorenzo Marguez, qui la découvrit. Elles prennent toutes deux leur source dans les Montagnes de la Lune, que les Habitans du Pays nomment *Torroa*. La troisième se nomme *Arroe*, & sort des montagnes des mines d'or dans le Royaume du Monomatapa. Aussi trouve-t-on, dans quelques endroits, des particules d'or entre ses sables.

Fort de Cuama.

La Riviere de Quama ou Cuama, a pris ce nom d'un Château ou d'un Fort dont les Infidèles ou les Mahométans sont en possession. Les Portugais appellent son embouchure *Bouches de Cuama*, parce qu'en se jettant dans la mer elle se divise en sept bras, qui forment cinq Isles, sans en compter un grand nombre d'autres qui sont situées plus haut dans son canal, toutes merveil-

(60) *Pescheria & Conientes*,

leusement peuplées. L'Auteur la fait sortir du même Lac (61); mais comme cette opinion est reconnue aujourd'hui pour une erreur, les Géographes sont embarrassés où ils doivent la placer. Delisle l'appelle Cuama, ou Zambeze-Empondo.

FARIA.
1569.

Faria raconte que la grande riviere de Zambeze coule au travers du Monomotapa & tombe dans la riviere de *Chiri*. Celle ci traverse le Pays de Bororo, où l'on trouve plusieurs autres grandes rivières, dont les bords sont occupés par divers Rois, les uns absolus, d'autres, sujets du Monomotapa. Il ajoute que la Zambeze se jette dans la mer par quatre embouchures; la première, nommée *Quilimane*, à quatre-vingt-dix lieues de Mozambique; la seconde, qui s'appelle *Cuama*, à vingt-six lieues vers le Sud. *Luabo*, qui est la troisième, cinq lieues plus bas; & la quatrième, nommée *Luabool*, quinze lieues plus au Sud. L'intervalle est rempli par de belles & grandes Isles, dont l'une n'a pas moins de soixante lieues de tour. Cette Riviere est navigable dans la même étendue jusqu'à la Ville de Sena, qui est habitée par les Portugais, & soixante lieues

Opinion de
Faria sur la ri-
viere de Zam-
beze.

(61) Voyez la Relation sur les Mémoires de Lopez, de Congo par Pigafetta, p. 192. & suiv.

FARIA.
1569.

Division du
Monomotapa.

plus loin jusqu'à *Tete*, autre Colonie Portugaise.

L'Empire du Monomotapa est divisé en vingt-cinq Royaumes, qui se nomment *Mongas*, *Baro*, *Manika*, *Bosa*, *Masingo*, *Remo*, *Chique*, *Chiria*, *Chidima*, *Boquiça*, *Inohango*, *Chiruvia*, *Kondeſaqua*, *Daburia*, *Makurumbe*, *Monguſſi*, *Antuvaça*, *Chove*, *Chungue*, *Diza*, *Romba*, *Raffini*, *Chirao*, *Makaranga* & *Rem' de Boça*. On y compte un grand nombre de Seigneuries, qui n'ont pas le titre de Royaumes. Le plus grand Etat, de ceux qui ſont indépendans de l'Empire, eſt *Mongas*, ſur le bord des Rivières de *Quama* & de *Zambeze*.

Ses mines
d'or les plus
riches.

Les plus riches mines du Royaume de *Mongas* ſont celles de *Maſſapa*, qui portent le nom d'*Oſur* (62). On y a trouvé un lingot d'or de douze milles ducats, & un autre de quatre cens mille. L'or ſ'y trouve non ſeulement entre les pierres, mais même ſous l'écorce de certains arbres juſqu'au ſommet, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'endroit où le tronc commence à ſe diviſer en branches. Les mines de *Manchika* & de *Butua*

(62) L'Auteur ſuppoſe que c'eſt *Oſur*, & le nom eſt favorable à cette conjecture, du moins s'il ne l'a pas allongé exprès; car d'autres le nomment *Fura*.

sont peu inferieures à celles d'Ofur. Le Pays en a quantité d'autres , mais moins considérables. Il a trois foires ou trois Marchés , que les Portugais de *Tete* , Château situé sur la Zambeze à cent vingt lieues de la mer , fréquentent pour le commerce de l'or. Le premier , qui se nomme *Luane* , est à quatre journées dans les terres ; le second , nommé *Buento* , est plus éloigné ; & le troisième , qui s'appelle *Massapa* , l'est encore plus. Les Portugais se procurent l'or par des échanges , pour des étoffes , des colliers de verre & d'autres marchandises de peu de valeur. Ils ont à *Massapa* un Officier de leur Nation , nommé par le Gouverneur de Mozambique , du consentement de l'Empereur du Monomotapa ; mais avec défense , sous peine de mort , de pénétrer plus loin dans le Pays sans sa permission. Il y est Juge des différends qui s'élèvent entre les Portugais ; & leur Etablissement n'y sçauroit être méprisable , puisqu'ils ont des Couvens ou des Eglises de Dominicains à *Massapa* , à *Bokuto* & à *Luanzei* (63).

L'origine , la succession & le nombre des Empereurs du Monomotapa ne

FARIA.

1569.

Trois Marchés que les Portugais fréquentent.

Conjectures sur l'origine du Monomotapa.

(63) C'est apparemment ce qui vient d'être nommé *Buento* & *Luane*.

FARIA.
1569.

Anciens édi-
fices qui s'y
trouvent.

Commerce
entre Chikanga
& Angola.

sont pas connus. L'Auteur paroît persuadé (64) qu'ils existoient dès le tems de la Reine de Saba, & que lui étant soumis, c'étoit d'eux qu'elle tiroit ses trésors. Sur le Mont Ofur, près de Massapa, on voit les ruines de plusieurs beaux édifices, qui paroissent avoir été autant de Palais & de Châteaux (65). Dans la suite des tems l'Empire fut divisé en trois Royaumes, *Quiterve*, *Sabanda* & *Chikanga*, dont le dernier, qui est le plus puissant, renferme les mines de Manchika, de *Butua* & plusieurs autres. On croit que les Nègres de Butua, dans le Royaume de Chikanga, sont ceux qui transportent l'or au Pays d'Angola, parce que, suivant les calculs, on ne trouve pas qu'il y ait plus de cent lieues d'un Royaume à l'autre. Chikanga produit du riz & du bled-d'Inde, avec une grande abondance de bestiaux, d'oiseaux & de légumes. La principale occupation des Habitans est l'agriculture & le pâturage (66).

(64) Sans preuve & sans autre fondement que les mines d'or.

(65) Lopez dit qu'on trouve dans les contrées du Montomotapa d'anciens bâtimens d'une architecture singulière, composés de pierre, de ciment & de

bois. Comme il ne se trouve rien de semblable dans les Pays voisins, il en conclut que c'est de-là que Salomon tiroit son or. *Voy. sup. p. 195.*

(66) Faria, *ubi sup. p. 343* & suiv.

Toute la Côte du Monomotapa , depuis les rivières de Magnica & de Zambeze ou de Quama , étoit autrefois possédée par les Portugais , & se nommoit *Sofala* ou *Zofala* , d'une Ville du même nom qui est située entre ces deux rivières. Cependant Lopez , en lui donnant cette étendue , ajoûte que c'est un petit Royaume , dont les *Maisons* ou les Villes sont en fort petit nombre. Sa principale Habitation , dit-il , étoit l'Isle de *Sofala* , située dans une Rivière du même nom. Elle est peuplée de Mahométans , dont le Roi se soumit à la Couronne de Portugal , parce qu'il s'ennuyoit de la domination du Monomotapa. Aussi les Portugais ne crurent-ils pouvoir s'en assurer la possession qu'en élevant un Fort à l'embouchure de la Rivière de Quama. Ils exercent dans toutes les contrées le commerce de l'or , de l'ivoire , de l'ambre , qui se trouve sur la Côte , & celui des Esclaves ; en donnant pour échange des étoffes de coton & des soies de Cambaye , dont les Habitans composent leur parure ordinaire. Les Mahométans de *Sofala* ne sont point originaires du même Pays. Ce sont des Arabes , qui trafiquoient dans de petites Barques avant l'arrivée des Portugais.

FARIA.

1569.

Côte du Monomotapa.
Pourquoi les Portugais
l'ont nommée *Sofala*.

FARIA.

1569.

Pays intérieur du Monomotapa.

Qualités & Religion des Habitans.

Lopez représente l'Empire du Monomotapa comme un vaste Pays, dont les Habitans sont innombrables. Ils sont noirs & de taille moyenne. Leur courage est célèbre à la guerre, & leur légèreté extrême à la course (67). La principale Nation de ce grand Pays, suivant Faria, se nomme les *Mokarangis*. La Maison Impériale en tire son origine. Ils ont l'inclination peu belliqueuse, & n'emploient point d'autres armes que l'arc, les flèches & les javelines. Leur religion n'admet point d'images ni d'idoles. Ils reconnoissent un seul Dieu. Ils croient l'existence d'un Diable, qu'ils appellent *Muzuko* & qu'ils se représentent fort méchant. Ils sont persuadés que tous leurs Empereurs passent de la Terre au Ciel. Dans cet état de gloire ils les appellent *Muzimos*, & les invoquent comme les Catholiques prient les Saints. N'ayant point de lettres ni d'autres caractères d'écriture, ils conservent la mémoire du passé par de fidelles traditions. Leurs estropiés & leurs aveugles portent le nom de *Pauvres du Roi*, parce qu'ils sont entretenus avec beaucoup de charité aux frais de ce Prince. Dans leurs voyages on est obligé de leur fournir des

(67) Lopez, *ubi sup.* p. 192.

guides, d'une Ville à l'autre, & de pourvoir à leur subsistance.

FABIA.
1169.

Le Palais Impérial est d'une grandeur extraordinaire, quoique les édifices ne soient que de bois. On y distingue trois principaux quartiers; celui de l'Empereur, celui de ses femmes & celui de ses Officiers domestiques. Le quartier ou l'appartement de l'Empereur a trois portes, qui donnent dans une même cour; l'une, dont l'usage est réservé aux Reines; l'autre, qui est pour l'Empereur & pour ses Officiers intérieurs, tous fils des principaux Seigneurs de l'Empire; la troisième, pour les deux Chefs de cuisine, qui sont deux personnes de haute distinction; pour les Princes de son sang & pour les cuisiniers inférieurs, qui sont aussi des personnes de qualité. Aucun de ces Officiers ne doit être plus âgé que de vingt ans, parce que jusqu'à cet âge on présume qu'ils n'ont point encore eu de commerce avec les femmes. Ceux qui auroient violé cette loi seroient punis sévèrement. Après leur service, ils sont élevés aux grandes dignités de l'Etat. Dans l'intérieur du Palais, comme au-dehors, ils ont un Chef ou un Gouverneur, tel qu'autrefois en Espagne l'*Alcalde de los Donzelos*.

Palais de
l'Empereur.

Trois portes
& leur usage.

FARIA.

1565.

Principaux
Officiers de la
Cour.

Les principaux Officiers de la Cour du Monomotapa sont le *Ningomofcha*, ou le Gouverneur des Royaumes ; le *Mokomoafcha*, ou le Capitaine-Général ; l'*Ambuya*, ou le Maître-d'Hôtel, qui, à la mort de la principale femme de l'Empereur, a le droit étrange d'en nommer une autre à sa place, avec cette seule restriction, qu'elle doit être une des sœurs ou des plus proches parentes du Monarque ; l'*Inhautovo*, ou le Chef de la musique ; le *Nukurao*, ou le Capitaine de l'avant-garde ; le *Bukromo*, qui signifie la main droite de l'Empereur ; le *Magande*, ou le Chef des Devins ; le *Netombo* ou l'Apoticaire, qui garde les onctions & les ustenciles à l'usage de la divination & de la magie ; le *Nehono*, ou le Grand-Portier. Tous ces Offices sont remplis par des Seigneurs du plus haut rang.

Alimens &
cuisine.

Il y a peu de délicatesse au Monomotapa dans la préparation des alimens. Toutes les viandes se mangent ou bouillies ou rôties ; & la plupart sont les mêmes que les nôtres, avec l'addition de quelques souris, que les Caffres estiment autant qu'une perdrix ou un lapin.

L'Empereur a plusieurs femmes ; mais

il n'en a que neuf qui soient honorées du titre de grandes Reines. Elles sont ou ses sœurs ou ses plus proches parentes. Les autres sont choisies entre les filles des Grands. La première se nomme *Mazafira*. Les Portugais l'appellent leur Mere & lui font quantité de présens, parce qu'elle sollicite leurs intérêts à la Cour. L'Empereur ne leur envoie jamais d'Ambassadeurs ou de Messagers, qui ne soient accompagnés de quelque Officier domestique de cette Princesse. La seconde, qui se nomme *Inahanda*, sollicite pour les Mores. La troisième, nommée *Nabuiza*, fait sa résidence dans le même appartement que l'Empereur. La quatrième se nomme *Navemba*; la cinquième, *Navengore*; la sixième, *Nizingoapangi*; la septième, *Nemongoro*; la huitième, *Nissani*; la neuvième, *Nekaronda*. L'Auteur ne nous apprend point si tous ces noms sont des titres qui appartiennent toujours aux neuf premières femmes, ou s'ils n'étoient que des noms propres. Chacune de ces neuf Reines tient à part un état aussi brillant que celui de l'Empereur, & jouit du revenu de plusieurs Provinces qui sont assignées pour sa dépense. Aussitôt qu'il en meurt une, on en nomme une autre pour lui succéder

FARIA.

1569.

Femmes de l'Empereur.

Leur rang, leurs noms & leur autorité.

FARIA.
1569.

(68). Elles partagent l'autorité de l'Empereur & le droit de récompenser ou de punir. Il va quelquefois les voir & reçoit quelquefois leur visite. Les femmes qui les servent sont en fort grand nombre, & l'Empereur se sert à son gré de celles qui lui plaisent.

Jours de fêtes.

Chaque mois a ses jours de fête & se divise en trois semaines, qui sont chacune de dix jours. Le premier jour est celui de la nouvelle Lune. Les fêtes sont le quatrième & le cinquième jour de chaque semaine. Tout le monde est revêtu ces jours-là de ses meilleurs habits. L'Empereur donne une audience publique, en tenant à la main un pieu d'environ trois quarts-d'aune, sur lequel il est comme appuyé. Ceux qui lui parlent sont prosternés devant lui. Cette cérémonie dure depuis le matin jusqu'au soir. Si l'Empereur est indisposé, le Ningomoscha tient sa place. Personne ne peut approcher de la Cour le huitième jour de la Lune, parce qu'il est regardé comme un jour malheureux.

Usages du jour de la nouvelle Lune.

Le jour où la Lune commence à paraître, l'Empereur armé de deux javelines, court dans le Palais, comme s'il

(68) Il paroît ici par quelques expressions de Faria, que les noms des neuf

Reines sont héréditaires. *Ubi sup. p. 346.*

étoit prêt à combattre , & les Seigneurs assistent à cette cérémonie. Aussitôt qu'elle est finie , on apporte un vaisseau plein de bled-d'Inde , bouilli sans division , que l'Empereur jette à terre , en ordonnant aux Seigneurs d'en manger , parce que c'est une production de la terre. La flatterie leur donne beaucoup d'ardeur pour la ramasser , & chacun en mange comme du miel le plus délicat.

La plus grande de toutes les fêtes est le premier jour de la Lune de Mai. Elle se nomme *Chuavo*. Tous les Seigneurs , dont le nombre est fort grand , se rassemblent au Palais ; & courant la javeline à la main , ils donnent la représentation d'une espece de combat. Cet amusement dure tout le jour. Ensuite l'Empereur dispaçoit & passe huit jours sans se faire voir. Dans cet intervalle les tambours ne cessent pas de battre. Le dernier jour , ce Prince fait donner la mort aux Seigneurs pour lesquels il a le moins d'affection. C'est une sorte de sacrifice qu'il fait aux *Muzimos* ou à ses ancêtres. Les tambours cessent & chacun se retire.

Les *Mumbos* mangent de la chair humaine & l'achètent dans une boucherie publique. En finissant ce récit , Faria paroît ennuyé de ses recherches , & dé-

FARIA.
1569.

Fête qui se
termine bar-
barement.

Mumbos ;
Nation an-
thropophage.

FARIA.
1569.

clare que la Relation de tout ce qui appartient à ce grand Empire seroit une entreprise infinie (69).

Armées du
Monomotapa.

Lopez raconte que l'Empereur du Monomotapa entretient plusieurs armées dans différentes Provinces, pour contenir dans le respect & la soumission plusieurs Rois ses vassaux, que leur inclination porte souvent à se revolter. Ces troupes sont divisées en légions, suivant l'usage des anciens Romains.

Amazones
& leurs usages.

Si l'on en croit le même Auteur, les plus braves Soldats de l'Empire sont quelques légions de femmes, qui se brûlent la mammelle gauche, comme les anciennes Amazones, pour se servir plus librement de l'arc. Elles n'ont point d'autres armes. On a déjà représenté leur maniere de combattre. Le Roi leur accorde certains cantons, pour y faire leur demeure. Elles y reçoivent quelquefois des hommes, dans la seule vûe d'entretenir leur espece. Les enfans mâles sont renvoyés aux peres, & les filles demeurent sous la conduite de leurs meres, pour apprendre le métier de la guerre à leur exemple.

Royaume de
Butua.

Le Royaume de *Butua*, qui s'étend depuis les Montagnes de la Lune jus-

(69) Asie Portugaise de Faria, Vol. II. pag. 345 & suivantes.

qu'à la Riviere de Magnika , contient quantité de mines d'or. Le caractère & les usages de ses Habitans sont les mêmes qu'au Monomotapa (70).

FARIA.
1569.

Après avoir conduit le Lecteur , autour des côtes d'Afrique , dans tous les Pays dont on doit la découverte aux Voyageurs depuis le quinzième siècle , l'ordre de ce Recueil nous transporte en Asie , où la scene va s'ouvrir par le grand Empire de la Chine. Tout ce qui appartient à l'interieur de l'Afrique , & qui n'a point été connu par le secours de la navigation , est renvoyé au Recueil des Voyages par terre.

(70) Lopez , dans la Relation de Pigafetta , com-
posée sur ses Mémoires , p. 191 & 195.





HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du X^{ve} Siècle.

PREMIERE PARTIE.



VOYAGES DANS L'ASIE.

LIVRE I.

Voyages dans l'Empire de la Chine.

CHAPITRE PREMIER.

*Voyage de Pierre de Goyer & Jacob de Keyser,
Ambassadeurs de la Compagnie Hollandoise
des Indes-Orientales, vers l'Empereur de la
Chine.*

INTRODUC- TION.

Comment
la Chine fut
connue avant
la découverte
des Portugais.



QUOIQUE la Chine eût
été découverte à la fin du
treizième siècle, dans les
Voyages par terre d'un Vé-
nitien nommé *Marco Polo* (1), elle

(1) On le verra paroître dans la suite entre les
Voyages par terre.



LA
CHINE
avec
LA CORÉE
et les Parties de la Tartarie
les plus voisines
*Tirées des Cartes que les Jéuites
Missionnaires ont levées les
années 1708. jusqu'en 1717.*
Echelle
Lignes communes de France.
25 50 75 100 L.



n'en fut pas beaucoup plus connue des Européens jusqu'à la fin du quinzième siècle, où les Portugais, pénétrant par les Mers de l'Inde, y introduisirent des Missionnaires de la Religion Romaine. En 1517 (2) ils établirent un Commerce réglé à *Quan-tong*, que les Européens ont nommé *Canton*. Ensuite ayant formé un Comptoir à *Ning po*, qu'ils ont appelé *Liampo*, dans la Partie orientale de la Chine, ils firent un Commerce considérable sur la Côte, entre ces deux fameux Ports, jusqu'à ce que leur orgueil & leur insolence causèrent leur destruction dans tous ces lieux; à la réserve de *Ma-kau*, ou *Macao*, Isle à l'embouchure de la Rivière de *Canton*, où ils se conservent encore, mais resserrés dans des bornes fort étroites.

Ruine des
Portugais à la
Chine.

Le pouvoir des Hollandois étant monté au comble dans les Indes, particulièrement sur les ruines des Portugais, tous leurs efforts se rapportèrent à s'ouvrir l'entrée de la Chine par l'établissement d'un Commerce réglé avec les Habitans. Ils y travailloient depuis long-tems, malgré quantité d'obstacles, dont le plus redoutable, suivant

Obstacles
aux vûes des
Hollandois.

(2) Voyez la découverte premier, & l'origine de
des Portugais au Tome leur Commerce à la Chine.

INTRODUC-
TION.

Nieuhof (3), étoit une ancienne Prophétie répandue parmi les Chinois, qu'ils ménaçoit » de devenir quelque jour » la conquête d'une Nation de Blancs » vêtue de la tête jusqu'aux pieds. Mais sur la nouvelle qu'ils reçurent de Makassar, par un Missionnaire Jésuite, nommé le Pere *Martini*, revenu de la Chine où il avoit vécu caché pendant dix ans, que les Tartares *Manchoux* avoient conquis ce grand Empire, le Gouvernement de Batavia prit la résolution de renouveler ses entreprises. Il fit pressentir les Chinois de Canton par quelques Marchands, dont le rapport fut si favorable, qu'il ne pensa plus qu'à faire partir des Ambassadeurs pour aller solliciter à la Cour de Peking la liberté du Commerce.

Ambassade
de qu'ils en-
voyent à Pe-
king, après
la conquête
des Tartares.

La Relation de cette Ambassade fut composée par Jean *Nieuhof*, Maître d'hôtel des Ambassadeurs Hollandois, & célèbre par ses voyages dans plusieurs autres Parties du Monde. Elle fut publiée en diverses langues & sous différentes formes. On en vit paroître, en 1665, une Traduction Françoisise de Jean *Carpentier* (4), qui semble com-

(3) Auteur de cette Relation,

(4) Imprimée à Leyde,

chez Jacob de Meurs ou Meursius.

posée sur un Manuscrit même de l'Auteur. Elle est divisée en deux Parties, dont la première contient le récit de l'Ambassade, en deux cens quatre-vingt-dix pages; & la seconde, une Description générale de la Chine, en cent trente-quatre pages, sans y comprendre la Préface & l'Épître Dédicatoire à M. Colbert, Ministre de France. Mais la Relation de Nieuhof n'a servi que de base à ce gros Ouvrage, dont Carpentier confesse lui-même que la seconde Partie, & la moitié de la première sont autant d'additions (5).

Les Planches, dont le nombre est fort grand, sont excellemment gravées; & copiées, si l'on en croit l'Éditeur, sur les Dessins de l'Auteur même. Elles représentent des habits à la Chinoise, des processions d'Etat & de Magistrat, des perspectives de Villes & de Temples, des animaux, des oiseaux, des végétaux, &c. La plupart sont de petites Figures, gravées sur le revers des pages même du Livre. Les grandes, qui occupent des feuilles séparées, offrent des vues de Palais & de grandes Villes, ou de grandes processions. Dans la première Partie, on trouve *An-hing* ou *An-king*; la fête des Vicerois de Canton.

(5) Voyez la Préface.

Baravia, *Hoeygan*, Hu-ken, Canton. Un autre plan de Canton. Ka-yu-thu, Kan-cheu, Kin-nun-gan, Ku-ching, Macao ou Makau, Nam-hun ou Nanhung, Nan-chang ou Kiang-fi, Nangan, Nan-kang, Nan-king, Paulin-fchi, Peking. Le Plan du Palais Impérial à Peking. Interieur du Palais. Tour de porcelaine. Sin-gle, Tyen-fyen-wey, Tong-lieu ou Tong-lou, Tun-chang, Tung-ling, U-fu, Van-nun-gan ou Van-gan, Schan-tsui, Schan-cheu, Yam-se-fu. Dans la seconde Partie on voit l'interieur d'un Temple; le fruit nommé *Musa*; un Ordre de Chevalerie en marche.

Edition de
Thevenot.

L'année suivante Thevenot publia la Relation de Nieuhof dans sa Collection Françoisse des Voyages, avec trente-trois Figures, en quatorze ou quinze Planches d'une demie-feuille. Elle y est suivie d'un Journal de la route des Hollandois, depuis Canton jusqu'à Peking; d'une exacte Description de ces deux Villes; de la maniere de faire la porcelaine, &c. avec une grande Carte de la route, levée par l'Auteur & longue de vingt-trois pouces.

Thevenot nous apprend que cette Traduction est conforme aux deux Copies Hollandoises dont il avoit les Ma-

manuscrits entre les mains , l'un signé du nom de Nieuhof (6). Il déclare qu'il n'y a rien changé ni rien ajouté. Pourquoi , dit-il , auroit-il mêlé une Description étrangere aux Remarques de Nieuhof , lorsque cet Auteur confesse lui-même que , soit à Canton , soit à Peking , les Hollandois ne sortirent pas de leur logement ?

INTRODUC-
TION.

On n'oseroit décider si ces Descriptions se trouvoient dans les Manuscrits de Nieuhof , comme elles se trouvent aujourd'hui dans la Relation Hollandoise imprimée , ou si la réflexion de Thevenot est une censure de l'Ouvrage de Carpentier. Mais il est certain que les Manuscrits étoient accompagnés de Figures. Nieuhof déclare qu'il avoit levé des Cartes & des Plans exacts des Pays & des Villes , outre les Dessins de bêtes , d'oiseaux , de poissons , de plantes & d'autres curiosités (7). Il pouvoit ajouter ceux des Habitans , des Magistrats , de leurs fêtes & de leurs processions. Mais Thevenot a supprimé les Plans de Villes , à l'exception de Peking & de Nan-king (8) ; parce que

Doutes &
embarras sur
les descrip-
tions.

(6) Il écrit ce nom tantôt *Nieu-hof* & tantôt *Nieuhof*.

(7) Voyez la Chine d'Ogilby p. 3.

(8) Ces deux Plans sont si petits & si imparfaits , qu'ils ne donnent aucune idée de ces Villes.

INTRODUC-
TION.

Toutes les
Villes Chi-
noises se res-
semblent.

ne leur ayant pas trouvé, dit-il, assez de rapport avec les Descriptions qu'il en donne, il les a soupçonnés d'être de simples fruits de l'invention. Il allégué une autre raison pour se justifier : c'est que toutes les Villes de la Chine se ressemblant, suivant le témoignage même des Géographes Chinois, il suffit d'en voir une pour se persuader qu'on les a vûes toutes. Mais sans vouloir décider combien cette apologie auroit de force, si tous les Plans étoient véritables, il est certain que l'uniformité des édifices & celle des rues n'empêcheroient pas que la seule situation des Places & la disposition des objets n'y missent beaucoup de différence. A l'égard des Figures de plantes & d'animaux, que Thevenot a supprimées aussi, la plupart se retrouvent dans sa Description générale de la Chine, tirée de Martini.

Planches &
Figures de
Thevenot.

Les Planches qu'il a conservées sont de la grandeur des originaux, plus grandes par conséquent & plus correctes que celles de Carpentier, mais peut-être moins belles & d'un travail moins fini. Donnons-en la liste. 1. Une Carte de la route des Ambassadeurs au travers de la Chine. 2. Le jeune Viceroi de Canton. 3. Un Cavalier Tartare, armé.

4. Une femme Tartare. 5. Jardin de plaisir. 6. Un Mandarin. 7. Une Dame Chinoise. 8. Deux Religieux (9) vêtus de jaune, avec de grands chapelets tels que ceux des Catholiques. 9. Religieux vêtus de noir, avec leurs chapelets. 10. Religieux mendiant, avec un chapeau à grands bords. 11. Mendiant, avec sa tête en forme de pain de sucre. 12. Sepulcre d'un Grand-Seigneur. 13. Mendiant qui porte du feu à la main, pour extorquer des aumônes. 14. Autre Mendiant, avec une loupe sur le front, qu'il s'est battue contre une pierre. 15. Punition d'un Religieux, surpris avec des femmes publiques. 16. Femme publique, qui se promène dans les rues sur un âne, avec un homme devant elle, pour offrir ses services aux passans. 17. Deux Mendians, qui se heurtent le front l'un contre l'autre pour demander l'aumône. 18. Petite vue de la Ville de Nanking. 19. Perspective d'une rue de Nanking. 20. Tour de porcelaine à Nanking. 21. Petite vue de la Ville de Peking. 22. Arche de triomphe. 23. Temple de Schanti-eu. 24. Village flottant sur les rivières. 25. Grand Jonc, ou Vaisseau,

(9) Ce sont des Lamas ou des Prêtres de la Secte de Fo.

avec ses voiles. 26. Vaisseau-Serpent. 27. Cour de l'Empereur à l'audience des Hollandois. 28. Un Tartare, qui d'une courroie de cuir fait autant de bruit que trois coups de pistolets tirés l'un après l'autre. 29. Un Sorcier, le visage percé d'un poinçon, de qui les Matelots achètent du vent. 30. Chariot qui porte fort légèrement trois personnes, quoique poussé par un seul homme. 31. Tartare avec sa femme derrière lui. 32. Vaisseau avec une sorte de roues au lieu de voiles. 33. Habit ordinaire des Chinois.

Editions de
Nieuhof en
langues Hol-
landoises &
Angloises.

Les Libraires d'Amsterdam publient, en 1670, une Relation Hollandoise de la même Ambassade (10) sous le nom de Nieuhof; embellie d'un grand nombre de Planches, avec une Description des Provinces de la Chine dans le goût de celle de Carpentier, mais moins chargées de matières étrangères. Quelque tems après on vit paroître la même Relation en Anglois. Ogilby, qui fit ce présent à sa Nation, s'attacha moins au titre de l'Edition d'Amsterdam qu'à celui de Carpentier (11), quoiqu'il paroisse incertain si son

(10) La seconde Edition, usage, est de l'année 1673.
qui est celle dont les Au- (11) Voici le titre An-
teurs de ce Recueil ont fait glois: *An Ambassy from the*

Original étoit l'Ouvrage Hollandois ou la Traduction François. Cependant, comme on ne trouve point dans l'Anglois un grand nombre de superfluités dont le François abonde, on peut présumer qu'Ogilby a suivi la Copie Hollandoise. Ses Planches, qui sont les mêmes que dans la Traduction François, mais fort éloignées d'être si bien gravées, sont apparemment celles de l'Edition d'Amsterdam, qui avoient été faites d'après les originaux. On n'en doutera point, si l'on ajoute que l'explication des Sujets est en langues Angloise & Hollandoise.

INTRODUCTION.

De tant d'Editions du même Ouvrage, il paroît que celle de Thevenot est la plus exacte & la plus conforme à l'Original. Ainsi l'on a crû pouvoir ici la faire servir de correctif & même de supplément à la Traduction d'Ogilby, avec l'attention de faire remarquer ce qu'on empruntera de cette source.

Edition qu'on suit ici.

East India company of the United Provinces to the Grand Tartar Chan, Emperor of China, by their Excellencies Peter de Goyer & Jacob de Keyser, at his Imperial City of Peking,

Wherein the cities, Towns, Villages, Ports, Rivers, &c. in their passage from Canton to Peking are ingeniously described by John Nieuhof Steward to the Ambassadors.

§. I.

*Entreprises des Hollandois pour s'établir
à la Chine, avant leur Ambassade.*

MILNEUF.
1655.
Liberté du
Commerce
poussée à
Canton.

Les Hollan-
dois vérifient
cette nouvel-
le.

Départ de
Schedel, en
de leurs Mar-
chands.

LES informations du Pere Martini ne s'étoient pas bornées au récit de la conquête des Tartares. Il assuroit qu'après avoir établi leur autorité par les armes, ces heureux Vainqueurs avoient fait proclamer à Canton, que le Commerce de leurs nouveaux Etats étoit ouvert à toutes les Nations étrangères. Le Gouvernement de Batavia prit aussi-tôt la résolution de vérifier cette agréable nouvelle, en dépêchant à la Chine un Vaisseau de *Taywan* dans l'Isle *Formose*.

Suivant cet ordre, un Marchand Hollandois, nommé *Frédéric Schedel*, mit à la voile le 20 de Janvier (12) 1653, sur le *Poisson-brun*, riche Frégate, dont la cargaison montoit à quarante-six mille sept cens vingt-sept écus; & dans l'espace de neuf jours il arriva près *Hey-tamen* (13) dans la Riviere de Canton. Il fut agréablement surpris de voir venir à bord le *Hay-to-nu* (14), ou l'A-

(12) Ogilby met le mois d'Août sans autre date.

(13) Thevenot écrit *Hun-tay-mu*.

(14) Thevenot écrit *Hay-tomeu*, & *Hay-tomeu*.



CARTE
DE L'ENTRÉE DE LA
RIVIERE DE CANTON
*Dressée sur les Observations
les plus récentes.*
Par N.B. Ing^r ord^re de la Marine
Echelle
Lieues Marines de France et d'Angleterre.

23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50



miral de la mer , pour lui faire les complimens du Magiltrat de Canton. Après l'avoir traité fort civilement , il consentit à l'accompagner au rivage. Mais en approchant de la Ville , l'Amiral prit terre avec beaucoup de pompe , sans dire un seul mot à Schedel , qui fut mis assez dédaigneusement dans un autre Vaisseau & conduit à l'extrêmité de la Ville. Là , il eut le chagrin de se voir fouiller sans discrétion , & traiter même avec un langage fort dur par Emmanuel de *Luciferro* & quelques autres Portugais.

NIEUHOF.
1655.

Comment il
est traité en
arrivant à
Canton.

A la fin du jour il reçut la visite de quelques Tartares , qui le menerent dans un Temple , où les Prêtres de l'Idole avoient employé toute la nuit précédente en dévotions , pour découvrir quel devoit être le succès de l'arrivée d'un Navire étranger. Pendant son absence , quelques Mandarins , par l'ordre des deux Vicerois qui gouvernoient Canton avec la même autorité , se rendirent à son logement & firent l'ouverture des caisses où ses présens étoient renfermés. Après en avoir pris l'état , ils les jetterent autour d'eux avec beaucoup de mépris ; & trouvant la Lettre du Gouverneur de Batavia aux deux Vicerois , ils ne firent pas difficulté de

NIEUHOFF.
1655.

l'emporter. Mais ayant rencontré Schedel à son retour, ils lui jetterent cette Lettre au visage, avec des reproches amers, comme si l'intention des Hollandois n'eût été que de trahir la Chine.

Il regagne
l'amitié des
Mandarins.

Dans le chagrin d'un si mauvais traitement, Schedel eut la constance de tourner toute son attention à détromper les Mandarins. Il se souvint qu'il avoit entre ses présens quelques bouteilles d'un vin rare. S'en étant fait apporter une, il pressa les Mandarins d'en goûter (15). Cette liqueur leur parut assez agréable pour leur en faire recommencer l'essai. Enfin, changeant d'humeur & de ton, ils se reconcilierent avec le Marchand Hollandois, jusqu'à lui demander pardon de leurs premiers emportemens. Ils lui confesserent que les Portugais leur avoient inspiré des défiances; mais déclarant qu'ils en connoissoient l'injustice, ils l'assurerent qu'il pouvoit compter à l'avenir sur toutes sortes de caresses & de civilités.

Il est invité
à se rendre au
Palais.

Le jour suivant au lever du Soleil, Schedel fut invité à se rendre au Palais, par l'ordre du Pig-na-mong (16),

(15) Dans la Relation de Thevenot, il gagna l'amitié des Mandarins en leur faisant présent de quel-

ques bouteilles.

(16) Thevenot écrit *Pig-na-mong*.

le plus âgé des deux Viceróis. Il se vit accompagné, dans sa marche, d'une populace nombreuse, qui ne lui épargna point les outrages. » Que ses jam-
 » bes, crioient les uns, paroissent pro-
 » pres à porter des chaînes ! D'autres le montroient au doigt. D'autres souf-
 floient de la vermine sur ses compa-
 gnons. Enfin, deux Mandarins l'introduisirent à la Cour. Il y trouva le Vi-
 cerói sur son trône, qui étoit placé au milieu du Palais, sur une plate-forme haute & quarrée, couverte de riches étoffes de soie. Autour de lui étoient debout deux cens Gentilshommes, & l'Amiral, tous vêtus à la maniere des Tartares. Ce vieux Seigneur ayant reçu la Lettre & les présens de Schedel, & prêté beaucoup d'attention à l'apologie qu'il fit de ses vûes contre les calomnieuses imputations des Portugais, parut si satisfait de cette explication, qu'il lui fit prendre place près de son trône, entre les principales personnes de son cortége. Il l'invita ensuite à dîner. La table (17) où Schedel fut traité avec sa compagnie, étoit couverte de trente-deux plats d'argent, chargés

NIRUHOF.
1655.

Accueil qu'il
y reçoit du
vieux Vicerói.

(17) Suivant l'un des deux Mandarins de Thevenot, chaque Hollandois, sans en excepter un petit valet Nègre, eut sa table à part, couverte de trente-deux plats.

NIEUH V.
1655.

de mêts fort délicats. On lui servit à boire dans des coupes d'or.

Visite qu'il
rend au se-
cond Viceroy.

Pendant ce festin , le Viceroy fit faire plusieurs questions à Schedel sur l'état & le Gouvernement de la Hollande. La maniere dont il le congédia ne fut pas moins gracieuse. Il le fit conduire par le Hay-to-nu , avec la Lettre & les présens , au jeune Viceroy , qui se nommoit *Sig-na-mong* (18). Ce Seigneur reçut aussi les Hollandois avec beaucoup de politesse & leur offrit à dîner ; mais son inclination néanmoins paroissoit déclarée pour les Portugais. Sa mere , qui étoit nouvellement arrivée de Tartarie , marqua une vive curiosité de voir les Etrangers , & les fit avertir de passer dans son appartement. Schedel interrompit son discours pour se hâter d'obéir. Il trouva cette Dame qui l'attendoit au milieu de sa suite, dans une sale ouverte. Elle lui fit un accueil fort obligeant. Pendant cette visite il avoit donné ordre à ses trompettes de sonner quelques fanfares , qui plurent beaucoup aux Dames Chinoises. Etant retourné ensuite vers le jeune Viceroy , il reprit son discours & le finit sans aucune marque de trouble. De-là il fut conduit par le Hay-to-nu chez le grand

(18) Thevenot écrit *Signa-mong*.

Mandarin *Tu-tang* (19), qui étoit la troisième personne du Gouvernement de la Province. Mais cet Officier se contenta de le voir par une fenêtre, & le laissa partir sans lui avoir fait la moindre civilité dans sa maison. Les Hollandois furent obligés de se pourvoir d'un autre logement (20).

D'un autre côté, le Gouverneur Portugais & le Conseil de Macao n'épargnoient rien pour ruiner cette négociation dans sa naissance. Ils envoyèrent à Canton une Ambassade formelle, pour représenter les Hollandois comme une Nation sans foi, ou plutôt comme une espèce de Pirates, qui, n'ayant point d'Etablissement certain dans les terres, s'étoient rendus formidables sur mer. Ils les accusèrent de s'être saisis de Hay-ta-men, à l'embouchure de la rivière de Canton; d'avoir fait la paix avec les Pirates Chinois de Koxinga; d'avoir pillé les Marchands de la Chine, & d'être enfin venus sur la Côte pour s'ouvrir l'entrée du Royaume par la force. Les *Poris*, ou les Philosophes de Canton, firent entendre aussi leurs plaintes, & peignirent les Hollandois comme des gens d'un com-

N. B. U. H. O. F.

1655.

Peinture que
les Portugais
de la Côte
faisoient des
Hollandois.

(19) Thevenot met *Ton-ton*.

(20) L'Auteur n'explique pas pourquoi.

NICHOL.

1655.

Schedel ne
pût pas d'y
former un
Comptoir.

Il est con-
g de cir-
culation.

merce dangereux. Mais les Vicerois s'en rapportant au Conseil du Hay-to-nu, dont Schedel avoit eu l'adresse de gagner l'amitié, répondirent que des imputations sans preuves ne pouvoient leur faire perdre l'opinion favorable qu'ils avoient des Hollandois, & qu'ils étoient persuadés que la Chine n'avoit que des avantages à tirer de leur arrivée. Après cette déclaration, ils publièrent un Ecrit qui accordoit la liberté du Commerce, & Schedel obtint la permission d'élever un (21) Comptoir. Telle étoit la situation des affaires, lorsqu'un Commissaire arrivé de Peking entreprit d'inspirer d'autres idées aux Vicerois. Il leur représenta que si l'intérêt du commerce demandoit qu'on ouvrît un Port aux Etrangers, la prudence ne permettoit pas de leur accorder une résidence constante dans le Pays sans la participation de l'Empereur. Cette objection parut si embarrassante aux Vicerois, qu'ils conseillèrent à Schedel de partir, sous prétexte que le Roi de Batavia (c'est le titre qu'ils donnoient au Gouverneur Hollandois) pourroit s'imaginer qu'on le retenoit à

(21) Suivant Thavenot, les Chinois acheterent pour soixante-dix-sept mille huit

cens dix sept cents de marchandises; ce qui montoit au double de leur valeur.

Canton dans les chaînes. Schedel remit à la voile deux jours après; mais les Vicerois le chargerent de deux Lettres pour Nicolas *Verburgh*, Gouverneur Hollandois de *Taywan*, dans l'Isle de Formose. Ils lui offroient leur amitié; & s'il désiroit la liberté du Commerce à la Chine, ils lui conseil-
loient d'envoyer au Grand-Kam (22) un Ambassadeur avec de riches présens.

NIEUWEG.
1655.

Le Gouvernement de Batavia se hâta de communiquer de si belles espérances à la Compagnie de Hollande; & pour les soutenir dans l'intervalle, il fit partir pour la Chine Zacharie *Waggenaar*, avec deux Vaisseaux, le *Shellfish* & le *Prownfish*. Schedel reçut ordre de l'accompagner. En arrivant à (23) *Wang-su*, qui n'est qu'à trois milles de Canton, ils demeurèrent trois jours à l'ancre, sans faire descendre aucun de leurs gens au rivage. Enfin, s'étant lassés de ne voir paroître personne, Schedel prit le parti de se rendre à terre & de s'adresser à l'Amiral Hay-to-nu. Cet Officier le reçut civilement; mais il le renvoya au Mandarin *Tu-tang*, dont le Secrétaire lui déclara que les Portugais

Deux autres
Vaisseaux
Hollandois
envoyés à
Canton.

Obstacles
qu'ils y trou-
vent.

(22) On sçait que dans la langue Tartare & Slave, *Kam* ou *Cham* répond au titre d'Empereur. Les Tartares regnoient à la Chine.

(23) Thevenot écrit *Wanghe*.

NILUHOF.
1655.

avoient obtenu de la Cour de Peking un ordre aux Magistrats de Canton, de veiller soigneusement sur les Hollandois, particulièrement s'ils revenoient sans Ambassadeurs, parce que c'étoit une Nation trompeuse, & qui n'osoit paroître à Peking dans la crainte d'y être trop connue. En même tems un Officier arrivé de Macao vint demander que leurs Vaisseaux fussent arrêtés, sous prétexte que divers Hollandois avoient exercé la piraterie contre les Marchands Chinois. D'un autre côté, pour les faire exclure de la liberté du Commerce, les Portugais payerent les arrérages d'une taxe, à laquelle ils n'avoient pas satisfait depuis quatre ans. En un mot Waggenaar commençoit à désespérer du succès de son voyage, quoique plusieurs personnes de distinction le flattaient encore de quelqu'espérance. On ne souffroit pas même que ses gens sortissent de leurs bords, ni qu'ils y eussent d'autre communication qu'avec deux ou trois Barques des Vicerois. Ses allarmes ne faisoient qu'augmenter, lorsqu'il reçut l'ordre de faire avancer ses deux Vaisseaux à un demi-mille de la Ville, & de s'arrêter dans ce lieu jusqu'au départ de l'Officier Portugais, à qui l'on vouloit cacher leur arrivée. Alors on s'en-

Ils reçoivent
quelques ci-
vilités.

pressa d'offrir diverses raretés à Waggenaar, pour lui faire connoître qu'il étoit reçu en qualité d'ami ; mais on n'en refusa pas moins à ses gens la permission de descendre au rivage.

Le Hay-to-nu vint ensuite à bord, pour conduire le Général Hollandois à la Cour, mais lorsqu'il se dispoisoit à partir, il vit arriver deux Mandarins, qui venoient s'informer de ses vûes & lui demander s'il avoit apporté des Lettres pour l'Empereur ou pour le Tuting. Ils ne lui dissimulerent pas que toutes les difficultés étoient l'ouvrage des Portugais, & que si les Hollandois vouloient être admis à l'audience du Viceroi, ils devoient commencer par exercer leur libéralité dans sa Cour. Waggenaar répondit que son intention n'étoit pas d'employer la corruption pour faire recevoir ses présens & la Lettre qu'il avoit apportée ; mais qu'il donneroit volontiers une bonne somme d'argent à ceux qui lui procureroient la liberté du Commerce à Canton pour cette année. Le Hay-to-nu, qui s'étoit retiré pendant cette conférence, revint lui déclarer que le Viceroi ne pouvoit le voir, mais qu'il consentoit à lire sa Lettre. Waggenaar n'ayant pas fait difficulté de l'envoyer, un Interprète du

NIEUWST.

1655.

Raisons qui
les obligent

NIEUHOF.

1655.

de retourner à
Batavia.

Viceroi vint bien-tôt l'informer que la seule raison qui ne permettoit point à son Maître de le recevoir, étoit que les Hollandois n'avoient apporté ni Lettres ni présens pour l'Empereur. Une explication si formelle ayant fait comprendre aux Hollandois qu'ils ne devoient rien se promettre à Canton sans avoir pris d'autres mesures, ils se déterminèrent à remettre à la voile pour Batavia. On n'avoit pas eu honte de leur demander dix mille taëls d'argent pour faire accepter leurs présens & leur Lettre au Viceroi, avant même qu'on eût proposé la moindre conférence pour l'ouverture du Commerce (24).

§. I I.

Ambassade de Pierre de Goyer & de Jacob de Keyser à la Cour de Peking.

Ambassade
Hollandoise ;
de quel com-
potee.

MAATZUIKER, Gouverneur de Batavia, & le Conseil des Indes, ne s'étoient point endormis sur l'importante proposition d'une Ambassade. Ils en avoient fait l'ouverture à la Compagnie d'Amsterdam, qui avoit déjà goûté leur projet ; & dans la cha-

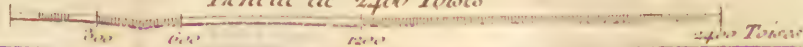
(24) Nieuhof, dans la Traduction d'Ogilby, pag. 31 & suiv. Voyez aussi Thevenot, d'où l'on tire les corrections.



PLAN DE LA VILLE ET DU PORT DE MACAO.

Par N.B. Ing^r. de la Marine.

Echelle de 2400 Toises



PARTIE DE L'ISLE DE MACAO

La Case Blanche
Maison du Mandarin

Muraille qui
separe les Terres
des Portugais de
celles des Chinois

Le Vert Maison de
Camp^t des Jesuites

L'endroit ou
l'on Cache et batit
des Sapeurs

Le Port

Village
Chinois

FORT

appelle N.D. de
la Misericorde

Nossa Senhora
de Guia

LA
VILLE

Pagode
Chinoise

Roche

Croix

St Jacques et
St Philippe
5 brasses

N.D. de
Pompante

RADE DE
MACAO
5 brasses

Tout F. M. 17.

leur d'une si belle esperance, elle avoit nommé immédiatement pour ses Ambassadeurs à la Cour de Peking, Pierre de Goyer & Jacob de Keyser. Leur train fut composé de quatorze hommes; c'est-à-dire, deux Marchands ou deux Facteurs, six domestiques, un Maître-d'Hôtel, un Chirurgien, deux Interprètes, un Trompette & un Tambour. Ils prirent ensuite deux Facteurs de plus, pour les charger du soin de leur commerce à Canton, pendant qu'ils feroient le voyage de Peking. Leurs présens étoient de riches étoffes de laine, de pièces de belle toile, plusieurs sortes d'épiceries, du corail, de petites boîtes de cire, des lunettes d'approche & des miroirs, des épées, des fusils, des plumes, des armures, &c. Leur commission se réduisoit à former une alliance solide avec l'Empereur de la Chine, en obtenant la liberté du Commerce pour les Hollandois dans toute l'étendue de ses Etats.

Ils partirent de Batavia, le 14 de Juin 1655, dans deux Yatchs, qui devoient les transporter à Canton, d'où ils avoient ordre de se rendre aussi-tôt à Peking. Le même jour du mois de Juillet suivant, ils passèrent à la vue de Macao. Cette Ville est bâtie sur un rocher fort

NIEUHOFF.
1655.

Départ
des Ambassa-
deurs.

Ils arrivent à
Makao. Des-
cription de
cette Ville.

NIEUCHOP.

1655.

élevé, qui est environné de tous côtés par la mer, excepté de celui du Nord, par lequel une langue de terre fort étroite le joint à l'Isle du même nom. Son Port n'a point assez d'eau pour recevoir les gros Navires. Elle est célèbre par la fonte du canon, qui s'y fait du cuivre de la Chine & du Japon. La Place est revêtue d'un mur, & défendue vers la terre par deux Châteaux situés sur des collines. Son nom est composé d'*Ana*, qui étoit celui d'une ancienne Idole, & de *Gau*, qui signifie en langue Chinoise *Rade* ou *retraite sûre*. Les Portugais ayant obtenu ce vaste terrain pour s'y établir, en firent bien-tôt une Ville florissante, qui est devenue le plus grand Marché de l'Asie. Ils y ont le privilège d'exercer deux fois l'an le Commerce à Canton. On lit dans les registres de leur douane, que pendant les heureux tems de leur Commerce ils tiroient de Canton plus de trois cens caisses d'étoffes de soie, chaque caisse contenant cent cinquante pièces; deux mille cinq cens lingots d'or, chacun de treize onces, & huit cens mesures de musc, avec une grande quantité de fil d'or, de toile, de soie crue, de pierres précieuses, de perles & d'autres richesses.

Le 18, on jetta l'ancre au Port de

Hey ta-men, lieu fort agréable & d'une extrême commodité pour le Commerce.

Une Barque chargée de soldats, qui se présenta aussi-tôt, demanda aux Hollandois, de la part du Gouverneur, quel étoit le motif qui les amenoit ? Les Ambassadeurs lui envoyèrent *Henri Baron*, leur Secrétaire, pour lui expliquer leurs intentions de bouche. Il le reçut civilement dans sa chambre de lit ; mais il lui demanda pourquoi les Hollandois s'obstinoient à revenir à la Chine, & s'il ne leur avoit pas été défendu de reparaître à Canton ?

NUMÉRO.
1655.

Les Ambassadeurs entrèrent dans la rivière de Canton.

Six jours après, deux Mandarins arrivèrent de cette Ville pour examiner les Lettres de créance des Ambassadeurs. Ils les firent inviter à se rendre dans une maison du Gouverneur, qui étoit un peu plus haut sur la rivière, dans un Village nommé *Lamme*. Le Gouverneur parut, assis entre les deux Mandarins & gardé par quelques Soldats. Il fit un accueil gracieux aux Ambassadeurs, quoiqu'il les fit demeurer d'abord à quelque distance, pour se donner le temps de lire leurs Lettres. On leur présenta des nêges, sur lesquels ils s'assirent.

On examina leurs Lettres de créance.

Le 20, un nouvel Hay-to-nu, accompagné de son Vice-amiral, vint les

NIEUHOF.
1655.

prendre à bord pour les conduire à Canton. Etant descendus au rivage, ils furent menés dans un Temple, où leurs Lettres de créance furent étendues sur une table. Le Hay-to-nu leur fit alors diverses questions sur leur voyage, sur leurs Vaisseaux, leurs Lettres & leurs présens. Il parut surpris qu'ils n'eussent point de Lettre pour le Tu-tang de Canton, & que celle qui étoit pour l'Empereur ne fût pas renfermée dans une bourse ou dans une boîte d'or. En les quittant, ils promirent de se rendre le lendemain à bord pour recevoir les présens.

Ils sont menés à Canton.

On les vit paroître en effet le jour suivant dans des Barques, avec une suite nombreuse. Ils prirent les deux Ambassadeurs, leur Secrétaire & quatre autres personnes de leur cortège dans une de leurs Barques, qui les conduisit à Canton. A leur arrivée, le Hay-to-nu & le Vice amiral les quitterent sans leur adresser un seul mot, & rentrèrent dans la Ville. Après les avoir fait attendre environ deux heures à la porte, le Viceroi leur envoya la permission d'entrer. Ils furent conduits dans le même logement que Schedel avoit occupé, sous la garde du Maréchal de la Ville. Le 31, ils reçurent la visite du Putsyen-sia, où

Questions qu'on leur fait.

du Trésorier de l'Empereur, qui tenoit le quatrième rang dans la Ville de Canton. Il fallut essuyer de nouvelles interrogations. Cet Officier leur demanda s'il y avoit long-tems qu'ils étoient mariés; quels étoient leurs noms & leurs Emplois; si la Lettre de l'Empereur n'étoit pas écrite sur de meilleur papier que celle du Viceroi; comment se nommoit leur Roi & leurs Princes. Il parut peu satisfait de la simplicité des Lettres de créance. Il voulut sçavoir si le Prince & le Gouvernement de Hollande n'avoient point de sceau ou de cachet pour leurs Lettres. Lorsque les Ambassadeurs lui eurent témoigné qu'ils attendoient l'audience des Vicerois & la liberté de partir pour Peking, il leur répondit qu'ils n'obtiendroient l'audience de personne à Canton, jusqu'à l'arrivée des ordres de la Cour. Cependant les Vicerois promirent de les visiter dans leur logement.

NIEUHOF.

1655.

Le second jour du mois d'Août, tous les gens de la suite des Ambassadeurs furent amenés par la rivière, sous l'escorte de quatre grands Vaisseaux de guerre du Viceroi. Ils admirerent la multitude de grands Villages & les campagnes fertiles qui bordaient les rives. Mais en arrivant au logement de leurs

Obstacles
qui retardent
leur commut-
tion.

NIHUPOT.
1655.

Maîtres à Canton, ils furent obligés de retourner à bord, sous prétexte que les Ambassadeurs qui étoient envoyés à l'Empereur de la Chine ne devoient pas résider dans la Ville sans un ordre exprès de la Cour, & que dans l'intervalle, le Gouverneur n'étoit pas responsable de ce qui pouvoit leur arriver. Deux Mandarins leur rapportèrent en même tems leurs Lettres de créance, ouvertes, & leur déclarèrent que les Vicerois n'osoient pas les recevoir avant le retour des messagers qu'ils avoient dépêchés à Peking. Tout le cortège Hollandois se vit dans la nécessité de regagner ses Vaisseaux. Cependant, après y avoir passé trois semaines, les Ambassadeurs obtinrent la liberté de descendre à terre avec leur suite, & de retourner dans leur premier logement. Mais leurs gardes ne leur permirent point de se promener dans la Ville.

On exige
de l'argent
des Ambassa-
deurs.

Deux jours après, un Mandarin vint leur apprendre de la part du Viceroy, que pour obtenir les faveurs qu'ils demandoient ils ne pouvoient donner moins de trois cens taëls d'argent au Conseil Impérial de Peking. Ils ne balancerent point à répondre que si la brigue & la corruption étoient nécessaires pour le succès de leurs demandes, ils

ils n'avoient rien de mieux à faire que de partir. Cependant ils offrirent cent trente-cinq taëls. Mais fatigués d'entendre renouveler chaque jour les mêmes instances, ils commencerent à renvoyer serieusement leurs équipages à bord. Les Vicerois leur firent déclarer qu'ils ne devoient pas faire un pas sans avoir reçu des ordres de Peking. Ensuite, paroissant se relacher, ils consentirent à recevoir un billet d'engagement pour la somme de cent trente-six taëls. Le 19 de Septembre, les Ambassadeurs furent agréablement surpris de se voir invités de la part des Vicerois à se rendre dans une plaine ouverte, assez près de leur logement. Ils y trouverent dix belles tentes, qui avoient été dressées pour la fête. Celle des Vicerois occupoit le centre. A gauche étoit celle des Ambassadeurs, & de l'autre côté celle de la musique. Les Ambassadeurs furent conduits, avec beaucoup de pompe, de leur tente à celle des Vicerois, par deux des principaux Mandarins. Après quelques complimens, ils furent reconduits avec les mêmes cérémonies.

NILUHOE.
1655.

Fête que les
Vicerois leur
donnent.

Aussi-tôt le Maître-d'hôtel du vieux Viceroy, vêtu d'un habit de soie bleue-
céleste, en broderie d'or & d'argent,
avec une chaîne de corail autour du col,

Ordre du fê-
tin.

NIEUHOF.
1655.

s'avança de bonne grace en divisant la foule, & donna ordre à deux Officiers qui l'accompagnoient de servir le dîner. On avoit préparé trois tables; l'une pour les Vicerois, la seconde pour le Tu-tang & la troisième pour les Ambassadeurs. Elles furent toutes également servies de quarante petits plats, chargés de mêts délicieux. Les Vicerois ayant bû du thé à la santé des Ambassadeurs, le Maître-d'hôtel les avertit qu'ils pouvoient commencer. On fut de très-bonne humeur. Les Vicerois bûrent encore à la santé de leurs Hôtes, firent des excuses pour la médiocrité de la bonne chere, & leur demanderent plusieurs éclaircissemens sur la Hollande. Vers le milieu du festin, les Ambassadeurs proposerent la santé des Vicerois en vin d'Espagne. Cette liqueur leur parut si agréable, qu'elle leur fit abandonner leur *Sam-zou*, qui est composé de riz & qui ne le cède guères à nos meilleurs vins de l'Europe. Pendant toute la fête les Instrumens se firent entendre, avec des accompagnemens de musique vocale. L'ordre & le silence furent admirables. Les enfans des Vicerois se ressentoient d'une excellente éducation. Un peu avant la fin du dîner, ils quitterent la table, & passant devant leurs peres, ils

se mirent à genoux pour les saluer, en baissant trois fois la tête jusqu'à terre.

NIEUHOF.
1655.

Il se passa quatre ou cinq mois avant l'arrivée des ordres de la Cour. Enfin le Tu-tang reçut les réponses de l'Empereur à deux Lettres, qu'il lui avoit écrites au sujet des Ambassadeurs de Hollande. Par la première, ce Prince leur accordoit la permission de se rendre à Peking, avec une suite nombreuse & quatre Interprètes, pour y traiter du Commerce. Par la seconde, il accordoit aux Hollandois la liberté qu'ils demandoient pour le Commerce, en marquant qu'il les attendoit à Peking pour le remercier de cette faveur.

Double réponse qu'ils reçoivent de la Cour.

Le 2 de Novembre le Tu-tang d'*Herisu* (25) arriva dans la Ville de Canton avec un cortège de plusieurs Barques, dans la seule vûe de marquer plus de considération & de politesse aux Ambassadeurs. Le 30 de Décembre, le jeune Viceroi partit sur la Riviere, avec un grand corps de troupes, pour faire rentrer dans la soumission la Province de Quang-si, qui s'étoit revoltée. Avant son départ, il consulta ses Devins, qui ne lui prédirent que des disgraces. Au contraire, ses entreprises ayant tourné

Châtiment
d'une fausse
prédiction.

(25) Ce nom doit être, point d'r dans la langue
Chinoise, car il n'y a point d'r.

NIEUHOF.
1655.

Fortune des
deux Vicerois
de Canton.

heureusement, il poussa la vengeance, à son retour, jusqu'à détruire leurs Temples & leurs Idoles, en regrettant que leur fuite les eût dérobés eux mêmes à son ressentiment. Les deux Vicerois de Canton n'étoient pas liés par le sang; mais ils étoient amis, & nés tous deux à Peking. Leurs peres ayant perdu la vie par l'ordre du dernier Empereur Chinois, ils s'étoient retirés à Canton dans le tems que le Kam de Tartarie s'en étoit rendu maître; & sa protection, qu'ils avoient implorée, les avoit élevés à la dignité dont ils étoient revêtus.

1656.

Ils donnent
chacun leur
fête aux Hol-
landois,

Il ne restoit aux Ambassadeurs Hollandois qu'à se procurer les passeports du vieux Viceroy. Ils les lui demandèrent en prenant congé de lui; mais commençant à les regarder d'un autre œil, depuis la faveur qu'ils avoient reçue de son Maître, il les invita tous deux à dîner dans son Palais. Le jour de cette fête étoit le 27 de Février. Les galeries, les cours & les salles étoient ornées de peintures, d'étoffes de soie & de tapis. Pendant le repas, qui fut splendide, le Viceroy prit plaisir à badiner avec quelques-uns de ses enfans. L'Interprète assura les Ambassadeurs qu'il en avoit cinquante-six. Quoique le

jeune Viceroi fût encore absent , les Hollandois furent traités à sa Cour , & la fête fut accompagnée d'une farce qui consistoit dans une danse de plusieurs personnes , déguisées en forme de lions , de tigres & d'autres bêtes féroces. La mere du Prince s'approcha plusieurs fois d'une fenêtre de l'appartement , pour se donner le plaisir de voir l'assemblée. Elle étoit richement vêtue à la maniere des Tartares. Sa taille étoit moyenne ; sa complexion maigre & sa peau brune ; mais elle avoit quelque chose d'intéressant dans la physionomie. En entrant dans la salle , les Ambassadeurs trouverent un fauteuil fort riche & revêtu de magnifiques peintures , qui étoit destiné pour elle. Ils se crurent obligés de le saluer respectueusement , pour faire honneur à cette Dame.

Mere du jeune Viceroi.

Leur voyage devant se faire par eau , ils louerent une grande Barque pour leur propre usage. Mais il s'en trouva cinquante (26) aux frais de l'Empereur , pour le transport de leurs gens & de leur bagage. Le Tu-tang donna le commandement de cette flotte à Pinxenton (27), qui fut accompagné de deux autres Mandarins. Outre les matelots & les

Départ des Ambassadeurs pour Peking.

(26) Thevenot dit cinq.

(27) Thevenot écrit *Ping-sento-mon*.

NILUHOFF,
1656.

rameurs, il y avoit un corps de soldats, commandé par deux Officiers de distinction. Aussi-tôt que les Ambassadeurs se furent embarqués, ils arborerent le pavillon du Prince Guillaume de Nassau, tandis qu'on dépêchoit des messagers aux Magistrats des Villes qui se trouvent sur la route, pour ordonner les préparatifs de leur reception.

§. I I I.

Route des Ambassadeurs, depuis Canton jusqu'à Nan-gan-su, dans la Province de Kyang-si.

Riviere de
Tay

Zin.

Village de
Sa-hu.

APRÈS avoir quitté Canton le 17 de Mars, on ne cessa point d'avancer à la rame sur la belle Riviere de Tay, qui, baignant les murs de cette Ville, offre une des plus délicieuses perspectives du monde. Les petites Villes, qui sont en grand nombre depuis Canton jusqu'à Peking, saluerent les Ambassadeurs à leur passage par une décharge de leur artillerie. On entra bien-tôt dans le Zin, que les Etrangers nomment le *Canal Européen*. Vers le soir on arriva au Village de Sa-hu, à six milles (28) de Canton. Le terroir est très fertile; & quoique la place ne

(28) Ce sont des milles milles & demi d'Angle-Hollandois, qui valent trois terre.

VUE DE QUANG-CHEU-FU
OU CANTON.



Tardieu Sculp.

T. V. N. IV.



foit habitée que par des Payfans & des Ouvriers en foie , elle a quantité de bons édifices. Le 19 on gagna (29) *Schanschiwi* , onzième petite Ville de la dépendance de Canton , qui en est éloigné de vingt milles. Elle est sur la droite de la Riviere , à la distance d'une lieue de la rive , dans une vallée fort agréable. Sans être fort grande , elle étoit autrefois extrêmement peuplée & d'un grand commerce. Le Magistrat fit border la riviere d'une rangée de Soldats pour recevoir les Ambassadeurs , & leur envoya quelques rafraîchissemens pour leur table. Mais apprenant qu'on ne leur fournissoit pas la dixième partie de ce qui étoit ordonné par l'Empereur , ils se déterminèrent à ne rien accepter dans cette Ville & dans toutes les autres. Cependant ils descendirent sur la rive , pour s'y rafraîchir sous une tente. Les Soldats Tartares firent devant eux l'exercice des armes , avec une adresse qu'ils admirèrent beaucoup. Un d'entr'eux , tirant à trente-cinq pas , donna trois fois dans le but , qui n'avoit qu'environ quatre pouces de largeur. Il

NIEUHOF.
1656.

Schanschiwi.

Exercice des
Tartares.

(29) Dans la Carte de Canton , donnée par les Jésuites, on lit *San-Si*. *hyen*. Ogilby met *Xan-*

lung ; ensuite *Xan-xui* , c'est à dire , *Schan-tcheu*. Thevenot écrit *Xan-tjai*.

NIUHOFF.
1656.

reçut une petite pièce de monnoie pour récompense.

Fatigue des
Rameurs Chi-
nois.

Le Secrétaire des Vicerois, qui avoit accompagné les Ambassadeurs jusqu'à ce lieu, prit congé d'eux pour retourner à Canton. Ils l'avoient traité à souper le soir précédent, avec quantité de Nobles. On continua d'avancer, mais avec lenteur, parce que le canal de la rivière (30) devenoit très-rapide en se rétrécissant. Les Tartares forcent les Rameurs Chinois au travail, sans paroître touchés de leur fatigue. Ces malheureux tombent quelquefois, dans un passage étroit, & se noient, sans que personne pense à les secourir. Si l'excès du travail épuise leurs forces jusqu'à leur faire perdre quelquefois la connoissance, un Soldat qui est derrière eux ne cesse pas de les battre jusqu'à ce qu'ils reprennent la rame ou qu'ils expirent. Cependant ils sont relevés par intervalles.

San-Ivin.

Le 21, vers minuit, on arriva devant San-Ivin (31) à quarante milles de Schan-scheu. Les Magistrats de cette Ville vinrent au-devant des Ambas-

(30) Cette Riviere, dans la Carte des Jésuites, est nommée *Pe-kiang* ou Canal du Nord, pour le distinguer de ceux de l'Est &

de l'Ouest.

(31) Ogilby écrit *San-jvan*. La Carte des Jésuites, *Tung-ivven hyen*.



MONTAGNES ET DETROITS DE
SANG WAN HAB



fadeurs. Elle est située fort avantageusement, & très-peuplée; mais les ravages des Tartares ont diminué sa grandeur. Ici les torrens qui descendent de la montagne de San-van-hab (32) rendent la rivière fort rapide. Cette montagne est la plus haute & la plus escarpée de toute la Chine. Ses pointes, qui sont en grand nombre, sont enveloppées de nuées, qui rendent le passage obscur & ténébreux dans les parties intérieures. Sur le revers, qui fait face à la rivière, on voit un beau Temple, où l'on monte par des degrés. Le cortège fut trois jours à se dégager de ces affreuses montagnes, où l'on n'apperçoit qu'un Village solitaire, qui se nomme *Quan-ton-low*. Cependant elles s'ouvrent en quelques endroits, pour laisser voir des champs à bled qui ne sont pas sans agrément (33). La traduction de Thevenot ajoute que (34) *San-win-thap* signifie la *Montagne volante*, & qu'elle a tiré son nom d'un Temple, aujourd'hui ruiné, qui y fut transporté dans une seule nuit, de quelque canton au Nord.

NIEUHOF.
1656.

Montagne la
plus haute de
la Chine.

Le 24, on se trouva devant une petite Ville d'Inta.

(32) Dans Thevenot, pag. 47.
c'est *San-win-thap*.

(34) Voyez Route du

(33) Nieuhof, *ubi sup.* voyage, p. 3.

NIEUHOF.
1656.

te Ville, nommée *Inta* (35), qui est fort agréablement située sur un angle de la rivière, du côté droit, c'est-à-dire, à l'Ouest, vis-à-vis la montagne Sang-wan-hab. Ses murs sont assez hauts, mais d'une force médiocre. On admire la beauté de ses maisons & de ses Temples. Elle étoit autrefois très-riche & très-peuplée. Une anse de la rivière lui forme un Port, où les Barques sont à couvert de l'impétuosité du courant, & sur la droite duquel on voit à l'entrée une haute & curieuse tour. La Barque des Ambassadeurs courut ici beaucoup de danger, par la violence du courant, qui la poussa contre un roc abîmé.

Temple de
Koniansiam.

Le jour suivant on eut la vûe du merveilleux Temple de *Koniansiam*, qui est en aussi grande vénération que celui de Sang-wan-hab. Il est situé sur le bord de la rivière, dans un canton montagneux & solitaire. Le chemin par lequel on s'y rend commence par quelques degrés de pierre, & tourne ensuite par des passages fort obscurs. Les Ambassadeurs le visiterent, après que les Chinois eurent fait leurs dévotions.

Mong-ley.

Le 27, on arriva devant Mong-ley, qui forme une perspective agréable dans

(35) *In-te-hyen* dans la Carte des Jésuites; *In-tay*, dans Ogilby; *In-tach* dans Thevenot.

TEMPLE DE KON-JAN SIAM





l'éloignement. On monte de la rivière à la porte de la Ville par deux degrés de pierre. Les murs sont hauts, & flanqués de tours & de gros boulevards.

NIEUHOFF.
1656.

Le 28, dans le cours de la nuit, on essuia une furieuse tempête, accompagnée de tonnerre & d'éclairs. Plusieurs Barques furent dispersées. Les unes perdirent leurs mâts & leurs cordages. D'autres se brisèrent contre les rives, & tout leur équipage fut submergé. On arriva le 29, avec les restes de la Flotte, à *Schan-chew* (36), seconde Ville de cette Province. Elle est située à trente milles d'Inta, sur un angle à l'Ouest de la rivière. Sa situation & la sûreté de son Port y font fleurir le commerce. Cette Ville est renfermée du côté de l'Ouest par de hautes & délicieuses collines; & de l'autre côté, c'est-à-dire, au-delà de la rivière, elle a un Fauxbourg fort peuplé, fort riche & bien bâti. Au milieu même du Canal, on voit sur un petit rocher une curieuse tour, environnée d'un assez bon mur, mais qui n'offre que des ruines dans l'intérieur, quoiqu'on y démêle encore des traces de son ancienne magnificence. Vers le Sud cette rivière porte le nom de Si-an, & quelquefois celui d-

Tempête furieuse.

Rivière de Si-an.

(36) *Xao-chen* dans Ogilby; *Sjan-chen* dans Teyssier.

NIEUHOF.

1656.

Rivieres Chin
& Van.

Si-ho (37). Elle est formée par les rivières *Chin* & *Van*, qui se rencontrent assez près de la même Ville, & qui prennent un cours impétueux, par-dessus quantité de rochers abîmés; passage souvent fatal aux Vaisseaux, malgré la protection d'un Temple qu'on a bâti dans cette vûe sur les bords.

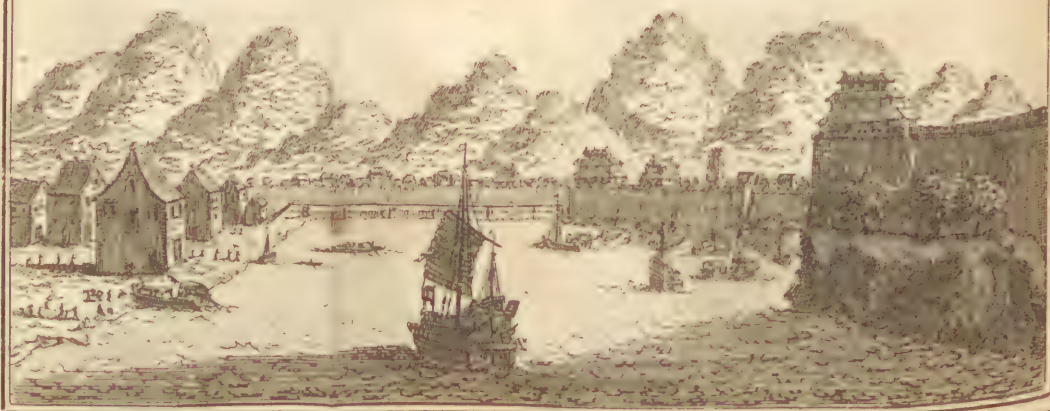
Monastere
de Lu-zu.

Sur le *Mow wha*, près d'une charmante vallée, on découvre un Monastere, avec un grand Temple. Il doit son origine à *Lu-zu*, Saint d'une grande réputation, qui passa tout le tems de sa vie à moudre du riz pour les Moines, & qui portoit nuit & jour des chaînes de fer sur son corps nud. Elles avoient fait, dans sa chair, des ouvertures, qui, faute de soin & de remède, étoient devenues autant de nids de vers. *Lu-zu* ne souffroit pas qu'on entreprît de l'en délivrer; & si le hasard en faisoit tomber un, il le ramassoit soigneusement & le remettoit dans sa place, en disant: « Ne te reste-t-il pas assez pour te nourrir? Pourquoi quittes-tu donc mon corps, où l'on t'accorde si volontiers ta nourriture? Les Ambassadeurs se firent dresser des tentes près des murs de la Ville, où le Gouverneur & les Magistrats leur apporte-

(37) Dans Ogilby, *Scian* & *Scio*.



CITÉ DE NANG HYONG FU,
tirée de Nieuhof.



rent divers présens pour leur table. Ils les acceptèrent , parce qu'ils n'étoient pas sur le compte de l'Empereur , & traitèrent fort noblement leurs Bienfaiteurs.

NIEUHOF.
1656.

Le lendemain , ils arriverent de grand matin près d'une montagne , à qui sa forme avoit fait donner , par les Tartares , le nom de *Têtes des cinq chevaux*. Sur cette montagne , dont le sommet est couvert de nuées & paroît inaccessible , on découvre plusieurs anciens édifices , les uns entiers , d'autres tombés en ruines. Immédiatement au-delà des mêmes montagnes , les Barques coururent beaucoup de danger entre des rocs & d'autres passages escarpés , qui se nomment les *Cinq laids diables*. Le canal de la riviere étoit rempli de Barques fendues , qui avoient coulé à fond. Enfin , l'on gagna *Suyt-Jeen* (38) , dont les collines , entremêlées de vallées charmantes , se présentent du côté de la riviere avec autant d'ordre que si cette disposition étoit l'ouvrage de l'art. Leur sommet forme une perspective surprenante.

Têtes des
cinq chevaux.

Cinq laids
Diables.

Le 4 d'Avril on se trouva devant (39) Ville de Nam-hung , troisième Ville de la Pro-

Ville de Nam-
hung.

(38) C'est plutôt *Suy-*
byen.

Nam-hung ; & dans la Car-
te des Jésuites , *Nai-hyong*

(39) Dans Thevenot ,

& *Nang yong-sin*.

NIEUHOF.
1656.

vince de Canton, & frontiere de cette Province. Elle est éloignée de *Schan-chew* d'environ quarante milles, grande, bien située, & fortifiée de murs & de boulevards. Elle est divisée par la riviere, avec un pont de communication. Ses Temples sont en grand nombre & ses édifices magnifiques. On y voit aussi une Douane pour le payement des droits de l'Empereur sur les marchandises. Mais les recherches ne sont point incommodes, parce qu'on s'en rapporte à la déclaration des Marchands. La Chine n'a point de canton où la terre soit meilleure pour la fabrique des porcelaines. Assez près de la même Ville, on trouve une riviere nommée *Mechyang*, ou *Riviere d'encre*, de la noirceur de ses eaux, qui ne laissent pas de produire du poisson fort blanc & fort estimé.

Accueil gracieux que les Ambassadeurs y reçurent.

Les Ambassadeurs, étant descendus sur la rive, reçurent d'abord une lettre de compliment du Gouverneur & des Magistrats, qui ne tarderent point à paroître en personne. Ils furent traités fort honorablement par les Hollandois. Le lendemain le Gouverneur invita les Ambassadeurs à dîner. La fête fut magnifique. Il s'assit du même côté de la table, avec les Magistrats, pour laisser

PROCESSION D'UNE NOUVELLE MARIEE QUI SE REND CHEZ SON MARI



T. V. N.° XXVIII.



plus de facilité à servir. On ne présenta point tous les mêts à la fois, suivant l'usage ordinaire de la Chine, mais deux à deux devant chaque Convive. Ainsi les services furent au nombre de seize. Après le dîner, tous les assistans mirent une pièce de monnoie aux pieds du Gouverneur, pour le salaire des Musiciens & des Domestiques. Les Ambassadeurs offrirent six taëls d'argent & quelques étoffes de soie, que le Gouverneur refusa d'abord, mais qu'un peu d'instances lui firent accepter.

NIEUHOF.
1656.

Ils quitterent leurs Barques à Nam-hung, pour continuer le voyage par terre. La premiere Ville qu'ils rencontrerent dans cette route fut *Nan-gan*; mais la nécessité de monter souvent par des chemins fort roides, rend cette route très-fatigante. Un Gouverneur de la Province a fait applanir, à ses propres frais, la montagne de *Mu-glin* (40), qui étoit la plus difficile; & les Habitans, pour recompenser sa générosité, ont élevé un Temple à son honneur. Les Ambassadeurs passerent les montagnes dans des litières, portées par des chevaux, avec une escorte de cent cinquante Soldats, pour les garantir des Brigands qui infestent cette route. Ce

Partie du
voyage qu'ils
font par terre.

(40) Dans la Carte des Jésuites, *Me-lin* & *Mu-lin*.

NIEUHOF.
1656.

corps de Troupes, joint aux Porteurs du bagage, formoit un Régiment de plus de six cens hommes.

Division des
Provinces de
Canton & de
Kiang si ou
Nan-king.

Les Ambassadeurs furent obligés de loger la premiere nuit, au milieu des montagnes, dans un Village nommé *Su-fan*, où la fraieur avoit fait prendre la fuite à tous les Habitans. Le lendemain, vers midi, ils arriverent au pied d'une montagne étroite, qui sépare la Province de Canton de celle de Kyang si. Elle est ornée de plusieurs Temples; & quoique déserte, ses bois & ses vallées en font un lieu délicieux. Le soir ils arriverent à Nan-gan, Ville qui tient le treizième rang (41) dans la Province de Kyang-si (42).

§ I V.

Route des Ambassadeurs, par eau, depuis Nan-gan, jusqu'aux Frontieres de la Province de Kyang-nan, ou Nan king.

Ville de
Nan-gan.

EN arrivant aux portes de Nan-gan, les Ambassadeurs Hollandois y trouverent des Députés du Gouverneur de la Ville, qui s'avancerent pour les

(41) Il y a trois rangs principaux, le premier, *Fu*; le second, *Chen*; le troisième *Hyen*; ce qui se-
ra expliqué dans la suite, comme tout ce qui deman-
de ici de l'être.
(42) Nieuhof, *ubi sup.*
pag. 50.

recevoir. Ils reçurent dans leur logement la visite de plusieurs personnes de qualité; & de la part de la Ville, une fort belle collation.

NIEUHOF.
1656.

Le Commissaire nommé pour lui fournir des Barques, n'ayant pu les tenir prêtes aussi-tôt qu'il le désiroit, Pinxenton lui fit des reproches si sanglans, que dans le chagrin qu'il en ressentit, il tira son couteau pour se poignarder lui-même. Mais le domestique d'un Mandarin lui retint heureusement le bras.

Le Pays aux environs de la Ville est agréable & fertile. Entre plusieurs collines dont il est environné, on en distingue une dont la délicieuse situation lui a fait donner le nom de *Si-hoa* (43), qui signifie lieu de plaisir. La Ville est divisée en deux parties égales par un bras de la rivière de *Chang*, qui rend son commerce florissant. On décharge ici toutes les marchandises destinées pour Canton & pour d'autres Places voisines. Mais quoique les Tartares aient épargné les meilleurs édifices de Nan-gan, & que la partie Sud de la Ville soit bien bâtie & bien peuplée, elle n'approche point de Nan-hung pour la grandeur & la force. Elle a, dans la par-

Ravages des
Tartares.

(43) Il se prononce *Si-houa*.

MILUHOF.
1656.

tie du Nord , un Temple de fort belle structure & d'une richesse surprenante. Les Ambassadeurs s'arrêterent ici quatre jours.

Tournans de
la Riviere
Kan , & leurs
effets.

Le cours de la rivière *Kan* est si rapide , & coupé néanmoins par un si grand nombre de rochers & de bancs de sable , qu'en descendant même avec le fil de l'eau les Voyageurs sont exposés à mille dangers. Dans ce passage une Barque qui portoit un des Ambassadeurs , avec les présens destinés pour la Cour , tomba dans un tournant , où après avoir bien piroueté elle échoua contre la rive , & ne put être dégagée qu'en la déchargeant. Les Mandarins ordonnerent que la négligence des Matelots & du Patron fût punie à coups de fouet ; mais les Ambassadeurs demanderent grace pour le Patron.

Nan-kang.

Le 14 , on passa devant la petite Ville de *Nan-kang* , qui est située sur la rive gauche de la rivière de Chang. Sa forme est quarrée , & la force de ses murs répond à leur hauteur , qui est d'environ vingt-cinq pieds. Elle a quatre portes , éloignées d'un mille l'une de l'autre. Les Tartares la ruinerent & détruisirent son commerce , dans la dernière guerre. On voit sur le bord de la rivière une haute tour , forte & bien

bâtie. La rue où l'on entre par la porte du Sud contient le Palais du Gouverneur, & se termine par un bel arc de triomphe, que les Tartares ont épargné. Les Ambassadeurs ne firent ces observations qu'à leur retour.

NIEUHOF.
1656.

Le 15, ils arriverent à *Kan-cheu*, qui tient le douzième rang entre les Villes de la même Province. Après avoir reçu à bord la visite de quelques Mandarins au nom du Magistrat, ils rendirent la leur au Tu-tang de la Ville, qui les reçut avec les civilités ordinaires, & les conduisit dans ses appartemens intérieurs, où il leur fit prendre la droite. Cet Officier commandoit dans les Provinces de Kyan-si, de Fo-kyen, de Haquang & de Canton. Ainsi, son autorité n'étoit point inférieure à celle d'un Viceroy. Les Ambassadeurs lui offrirent quelques présens, qu'il refusa; mais en leur assurant qu'il n'entroit aucune dissimulation dans son refus, & qu'il n'avoit pas d'autre vûe que de se conformer à l'usage du Pays, qui défend de recevoir les présens d'un Etranger avant qu'il ait paru à la Cour de l'Empereur (44).

Kan-cheu;
Politesse du
Tu-tang.

Kan-cheu est situé à l'Est sur les bords de la rivière de Kan, dans un canton

Kan-cheu.

(44) Nieuhof, *ubi sup.* pag. 56 & suiv.

HIENHOE.
1656.

Beauté de
les Temples.

le plus délicieux du monde. La Ville est quarrée ; elle est revêtue d'un haut mur, d'environ deux milles de tour, & percé de quatre portes. Son commerce est considérable, ses rues bien pavées, & ses édifices fort nobles. Elle est terminée à l'Est par une haute tour. On voit dans cette Ville un grand nombre de Temples, embellis de peintures & de Statues. Celui qui se nomme Kuyt Kye Sti Myan, c'est-à-dire, l'Eglise de Kuyt Kye Sti, est un des plus magnifiques de la Chine. Les murs de ce Temple étoient environnés de plusieurs lits pour les Prêtres étrangers, car ces lieux servent ordinairement d'hôtellerie. Des deux côtés du Porche, on voyoit deux statues gigantesques, l'une qui combattoit un dragon, l'autre qui tenoit un nain sous ses pieds avec une épée nue à la main. Au-delà de la rivière, sur une haute colline, étoit un autre Temple, accompagné d'une Chapelle, petite, mais curieuse, où les Passans faisoient des offrandes pour obtenir un heureux passage entre les rochers & les bancs de sable.

Pont de bat-
teaux.

Dans l'endroit où les deux rivières de Chang & de Kan se joignent, on trouve un pont de bateaux couvert de planches, & une maison de péage à l'extrémité.

Le 18, les Ambassadeurs passerent par *Vannungam* (45), Ville ruinée, sur le bord de la rivière de Kan, du côté de l'Est. Les Tartares n'y avoient rien laissé subsister de remarquable ; mais au milieu même de ses débris on découvroit encore qu'elle devoit avoir été d'une merveilleuse beauté, régulièrement bâtie & fort peuplée. Le Pays voisin produit chaque année deux moissons. Une montagne qui s'offre à peu de distance renferme des mines d'argent, mais la Loi du Pays défend de les ouvrir. A l'Est de la même Ville, on aperçoit une autre montagne, dont la pointe se perd dans les nuées, quoique depuis le pied jusqu'au sommet elle soit couverte d'arbres & de plantes.

NIEUHOF.
1656.

Vannun-
gam, grande
Ville ruinée.

On ne compte pas plus d'un demi mille de *Vannungam* à *Lingeiven*, fixée sur une petite Ville, qui est arrosée par une petite anse de la rivière de Kan. Mais dans l'état où les Tartares l'ont réduite, il n'y reste d'entier qu'un seul arc de triomphe.

Lingeiven ?
Ville ruinée.

La Flotte arriva ensuite à *Pekkinsa* (46) Village considérable & dans une situation riante, où le commerce est as-

Pekkinsa ?
grand Village.

(45) Dans la Carte des
Japonoises c'est *Wannan-
kyen*.

(46) Thevenot écrit *Pek-
kin-sien*.

NIEUHOF.
1656.

Rocs taillés.

sez florissant pour tous les matériaux qui appartiennent à la navigation. Du même côté on découvre dans l'éloignement plusieurs rochers taillés d'une manière surprenante, mais à demi ruinés par les Tartares. L'Auteur en remarqua un qui n'avoit pas moins de quarante pieds de hauteur. On voit aussi de ces rocs artificiels dans le Palais de (47) l'Empereur.

Tay-ko.

On arriva le même jour assez tard à la petite Ville de Tay-ko (48), sur le bord Ouest de la rivière, vers laquelle ses murs sont d'une force proportionnée à leur hauteur. Ses rues, quoiqu'assez bien pavées, sont extrêmement étroites. Les Tartares ont si peu respecté ses plus beaux édifices, qu'il ne reste qu'une haute tour & quelques Temples.

Le 29 d'Avril, on s'arrêta devant la Ville de *Kin-un-gam*, nommée aussi *Kyegan* (49), neuvième Ville du premier ordre de la Province de Kyan-si. Elle est située dans un Pays montagneux, à quarante milles de Tay-ko, sur la rive Ouest de la rivière Kan. Ses murs sont fort hauts; mais tous les édi-

(47) Ils sont communs dans toutes les parties de la Chine.

(48) La Carte des Jésui-

tes met *Ki n a n*.
(49) Dans la Carte des Jésuites, *Kin-gan-jin*.

fices intérieurs, qui étoient d'un goût fort noble, ont été détruits par les Tartares, auxquels les Habitans eurent l'imprudence de résister; à la réserve néanmoins de quelques Temples d'Idoles, qui subsistent encore. On en voit un, mais de structure moderne, dans une Isle qui est située vis-à-vis de la Ville. Les Habitans assurent qu'il se trouve des mines d'or & d'argent dans quelques lieux voisins.

НИКУПОВ.
1656.

La rivière devient fort dangereuse, près de cette Ville, par la multitude de ses rochers & de ses bancs de sable, que les Habitans du Pays nomment Ze-pa-tan. Elle demande ici des Pilotes expérimentés. Le soir on passa devant Kye-schwy (50), Ville du troisième rang sur la rivière de Chang, dont le mur a quinze pieds de haut du côté de cette rivière. Sa grandeur est d'un mille de circuit, au milieu de plusieurs montagnes qui l'environnent.

Dangers de
la Rivière.

Le lendemain on gagna Kya-kyang (51), autre Ville du troisième rang, située sur la rive Nord de la rivière de Kan, à trente milles de Kye-schwy, au pied d'une montagne. Une grande par-

Kya-kyang.

(50) La même Carte met
Kie-schui-hyen, & place
cette Ville sur la rive Est.

(51) Dans les Cartes,
c'est Kia-kiang-hyen.

NIEUHOF.

2656.

tie de ses murs s'élève sur la montagne, & renferme des terres cultivées. Les Tartares ont détruit la plûpart de ses édifices. Mais on y voit encore un ancien Temple, fameux par ses deux portes, qui ne sont composées que d'une seule pierre. On découvre à peu de distance la montagne de Mung, dont le sommet se cache dans les nues, tandis que ses côtés sont revêtus de bois & de pâturages.

Sin-kin.

Vers le soir on arriva devant *Sin-kin* (52), Ville du troisième rang, à vingt mille de Kya-kyang, dont elle n'est gueres différente par sa forme & par ses ruines. Au milieu du mur, vers la rivière de Kan on voit une grande & fort belle porte.

Tung-ching.

Le 22, après être partis de grand matin, on arriva vers midi à Tung-ching (53), Ville du troisième rang. Sa situation est dans un terrain plat & sa forme quarrée. Elle est environnée d'un haut mur, qui a plus d'un mille de circonférence. Elle a du côté du Nord un Faux-bourg bien bâti & fort peuplé. Deux grands arcs de triomphe, qui ont été défigurés par les dernières guerres, rendent encore témoignage à l'ancien-

(52) *Sin-tu hyen* dans les Cartes.

(53) *Tong-ching* - l'un dans la Carte des Jésuites. ne

ne beauté des édifices. Un torrent impétueux tombe à grand bruit de la montagne de *Pe-chang*, qui n'est pas éloignée.

NISMONG,
1656.

Le 23 d'Avril on découvrit *Nan-chang*, Capitale de la Province de *Kyang-si*, dont quelques-uns lui donnent aussi le nom. Les Magistrats de la Ville envoyèrent d'abord quatre Barques commodés au-devant des Ambassadeurs, pour les garantir des bancs de sable en approchant de la rive. Bientôt on les vit paroître eux-mêmes. Après les premiers complimens, ils obligèrent le Mandarin *Pinxenton* de restituer aux Ambassadeurs une de leurs deux Barques, qu'il avoit prise pour son usage. Le lendemain, Keyzer se trouvant indisposé, Goyer, suivi de tout leur cortège, visita le *Tu-tang*, ou le Gouverneur.

Nan-chang,
Capitale de la
Province de
Kyang-si.

Ce Seigneur Chinois parut offensé de voir l'Ambassadeur à pied; & se tournant vers l'Interprète, il lui dit, d'un air irrité : Apprenez que des Etrangers, venus de si loin pour féliciter Sa Majesté Impériale de ses victoires & de ses prospérités, doivent être reçus avec plus d'appareil. Il ne parut pas plus satisfait des Mandarins de Canton, qu'il traita d'ânes. En prenant congé de lui, l'Ambassadeur fut étonné de se voir

Le *Tu-tang*
s'offense que
les Ambassa-
deurs ne
soient pas
mieux traités.

NIEUHOF.
1656.

amener un fort beau cheval, & un autre pour son Secrétaire, sur lesquels ils retournerent tous deux à la rivière. Au départ de la Flotte, les Ambassadeurs furent salués, des murs de la Ville, par une décharge de la grosse artillerie. Ils avoient offert des présens au Tu-tang; mais il se dispensa de les accepter par la même raison que le Tu-tang de Kan-chew avoit apportée aussi pour s'en défendre.

Situation &
propriétés de
Nan-chang.

Nan-chang est située à quinze milles de Fung-ching près du grand Lac de Poyang, & se trouve environnée d'eau comme une Isle. Sa forme est carrée. Ses murs, qui sont fort hauts, ont sept portes, dont quatre sont d'une grande beauté. On voit dans la Ville quatre Temples magnifiques, richement ornés & remplis de statues ou d'images. Le plus fameux, qui se nomme *Khi-si-kong*, est couvert de tuiles luisantes. L'entrée offre trois différens édifices, dans le premier desquels est une Idole, nommée *Kou-ya*, qui est assise au milieu d'un grand nombre d'autres, & vêtue, à la maniere des anciens Romains, d'une mante cramoisie, qui lui tombe sur les épaules. Des deux côtés, deux terribles dragons, élevés chacun sur leur pilier, paroissent siffler, en

Temple de
Kou-ya.

étendant le cou. Le second édifice est environné d'une large galerie, qui est remplie d'Idoles ou de Pagodes. A droite, en entrant dans le premier de ces édifices, on apperçoit un puits quarré, qui est rempli d'eau jusqu'aux bords. Il est fort curieusement orné de pierre blanche, & son diametre est de douze pas (54).

NIEUHOF.
1656.

Les Chinois racontent des choses étranges de la Pagode de Kou-ya & de son puits. Ils prétendent qu'un Saint de ce nom faisoit autrefois sa demeure dans le même lieu, que sa principale vertu étoit la charité pour les pauvres; que jamais il n'épuisoit ses trésors, parce qu'étant habile Chimiste, il avoit le secret d'un élixir qui convertissoit tous les métaux en or; que, par l'ordre de Dieu, il entreprit un jour de combattre un affreux dragon, qui menaçoit la Ville de sa ruine; & que l'ayant vaincu, il l'avoit lié contre un pilier de fer, & l'avoit enfin précipité dans le puits: qu'après une longue vie, Kou-ya s'étoit vû enlever au Ciel, avec toute sa famille; & que par reconnoissance pour ses services, les Habitans avoient bâti ce Temple à son honneur. Ils raconterent aux Ambassadeurs quantité d'autres mer-

Histoire de
Kou-ya.

(54) Nieuhof, *ubi sup.* p. 59 & suiv.

NIEUHOF.
1656.

veilles de cette divinité. Mais la plupart des magnifiques bâtimens de leur Ville avoient été ruinés par les Tartares. *Kui-ni*, Gouverneur de la Province, s'étant révolté contr'eux pendant la dernière guerre, les avoit d'abord vaincus dans plusieurs batailles. Ensuite il avoit été forcé de se renfermer dans la Ville, où, pressé de la famine, après un siège de quatre mois, il avoit pris le parti de s'ouvrir un passage, avec tous ses gens, au travers de l'armée Tartare, qui entra aussi-tôt dans la Ville & la détruisit.

U-sien-yen.

Le 25, on arriva au Village d'U-sien-yen (55), célèbre pour la fabrique des Barques. On s'y rendoit alors de toutes les parties de l'Empire, pour embarquer de la porcelaine. Il est situé près du lac de Poyang, du côté de la rivière Kan, & sa longueur est de près d'un mille. Le commerce y est florissant & ses édifices d'une grande beauté. Près de ce lieu, sur le revers d'une montagne, on voit un Temple bien bâti, où quantité de lampes noires brûlent nuit & jour. Ceux qui doivent traverser le lac y sacrifient un coq, ou un porc, s'ils le peuvent, à la plus affreuse Idole du monde pour obtenir un heureux pas-

Idole & ses
sacrifices.

(55) C'est peut-être l'*Yukad-hyen* des Cartes. There-
not met *Wong*.

sage. On arrose son corps & ses griffes du sang de la victime. L'usage est aussi d'offrir des pieds de porc , & des épérons ou des crêtes de coq. La chair est mangée par les adorateurs , à l'honneur de l'Idole. Nieuhof fut témoin d'un de ces sacrifices.

NIEUHOF.
1656.

Les Habitans lui dirent que la belle porcelaine se fait au Village de *Sinkor-suno* (56), qui est éloigné de cent milles à l'Est, près d'une Ville nommée *Fu-liang* , de la dépendance de *Yan-cheu* ; & que la terre vient de *Whey-cheu* , Ville de la Province de Nan-king. Les Habitans de *Whey-cheu* ne peuvent la fabriquer eux-mêmes , parce qu'ils ignorent le mélange de la terre & de l'eau.

Lieu célèbre
pour la por-
celaine.

Le 26 , on se rendit à la grande Ville de Nan-kang à cinquante milles de Kan-chang. Elle est située sur le bord occidental du lac , qui est fort long & fort large , dans un canton montagneux. Les murs sont hauts , forts , & défendus par des boulevards. On voit dans la Ville une tour bien bâtie. Les rues sont très tortueuses. La première , qui se présente en entrant sur la gauche , est embellie de plusieurs arcs de triomphe ; mais les maisons ont peu d'apparence.

Nan-kang.

(56) Ce devoit être *King-to-ching*.

NITUHOF.
1656.

Grand nom-
bre de Cou-
vens.

De la Ville on découvre quantité de beaux Temples, dont les principaux sont situés sur les montagnes de *Quang-lyu* & d'*Iven-schyu*. Ils sont peuplés d'un grand nombre de Prêtres & de Religieux, qui habitent chacun leur petite hute ou leur cellule. Leurs exercices de piété consistent à se déchirer le corps à coups de fouet, dans l'espoir d'une récompense future; car ils croient à la transmigration des ames. Les Habitans de la Ville apprirent aux Ambassadeurs que la seule montagne de *Quang-lyu* renferme autant de cloîtres qu'on compte de jours dans l'année. Le Pays produit beaucoup de chanvre, dont les Habitans se font des habits d'été.

Mukeu.

Le 29, on découvrit la Ville de *Hu-ken*, à quarante milles de Nan-kang, sur les bords du lac de Poyang, mais dans l'endroit où il se rétrécit, au côté droit de la riviere de Kyang. On voit au Nord de la Ville un vieux rocher, qui pend un peu sur la Riviere, & qui forme une perspective charmante par les arbres dont il est couvert. Au pied de la montagne est un Temple d'une magnificence égale à sa grandeur. Les murs de la Ville sont fort hauts & fort épais. Elle est bien peuplée & bien bâ-

HU KC'U HYEN.
tiré de Nienhol.





tie. Le commerce y est considérable , & les provisions fort abondantes. On trouve à peu de distance un lieu nommé *Sche-chung* , c'est-à-dire , la cloche de pierre , à cause du bruit que les eaux du lac font dans les tems orageux , en battant contre la montagne. A l'arrivée des Ambassadeurs , les Habitans de Hu-keu accoururent pour les voir , avec beaucoup d'admiration. Mais au son des trompettes que les Hollandois croyoient propre à les rejouir , ils prirent la fuite , en jettant des cris de fraieur.

NIEÛHOF.

1656.

Sche-chung.

On descendit ensuite à l'Est par la riviere de Kyang , qui divise la partie orientale de la Chine, de l'occidentale, jusqu'à *Peng-se* (57), Ville située derrière une Isle , à l'Est de cette riviere , & comme adossée contre de fort hautes montagnes. Elle est fort bien bâtie , quoiqu'elle n'approche point de Hu-keu , qui en est à trente milles. La montagne de Sian , qui est près de la Ville , est si haute & si escarpée , qu'elle passe pour inaccessible. Elle est environnée d'eau ; & du côté du Sud elle a une Rade sûre pour les Barques. La riviere de Kyang est bordée au Sud par une autre montagne , nommée *Makang* , dont le nom est devenu terrible , dans toute la

Division de la
Chine orientale
& occidentale.

(57) Ou *Pan-se-hyen*.

NIEUHOF.

1696.

Plaisante super-
stition.

Chine, par les naufrages qui s'y font continuellement. Les Pilotes Chinois, ayant remarqué que le Cuisinier Hollandois allumoit du feu pour le dîner, supplierent à genoux les Ambassadeurs de ne pas permettre qu'il achevât, parce qu'il y avoit, dans le lac de Poyang, un certain esprit sous la forme d'un dragon ou d'un grand poisson, dont le pouvoir s'étendoit sur tout le Pays, & qui avoit tant d'aversion pour l'odeur des viandes roties & bouillies, qu'aussi-tôt qu'il en ressentoit la moindre impression, il suscitoit des tempêtes qui submergeroient infailliblement les Vaisseaux. Les Ambassadeurs eurent la complaisance d'entrer dans leurs craintes superstitieuses, & de se contenter ce jour-là d'un dîner froid. Vers midi, on passa devant deux piliers, qui sont placés au milieu de la riviere, pour servir de division entre la Province de Kyang-li & celle de Nan-king.

§ V.

*Continuation de la route des Ambassadeurs
jusqu'à Nan-king, depuis l'entrée
de cette Province.*

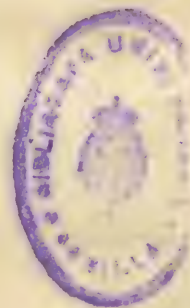
Tong-lou:

LA Flotte entra ainsi, le 29 d'Avril, dans la Province de Nan-king, ou plutôt dans Kyang-nan, & se rendit à

CITÉ DE CHAU CHEU FU.
tirée de Nieuhof



T. V. N.° VI



Tong-lou ou *Tonlyeu*, petite Ville de la dépendance de *Chi-cheu-fu*, située sur le bord de la rivière de *Kyang*, dans un canton délicieux, au milieu de plusieurs belles montagnes. Elle est revêtue d'un mur assez fort & flanqué de boulevards. Mais à l'exception d'une seule rue & de la maison du Gouverneur, tous les autres édifices ont été détruits par les Tartares. Son commerce ne consiste qu'en bois. À l'exception de la Ville, sur le bord de la rivière, s'élève une montagne nommée *Kyeu-wha*, ou la montagne à neuf pointes, dont le sommet se baisse à peu-près comme la tête du tournesol. Deux milles plus loin, on passa contre l'Isle de *Sang-lo*, & l'on découvrit dans ce passage *Ganking* (58), Ville du premier rang, célèbre par ses richesses & par son commerce. Tous les Bâtimens s'y arrêtent, en se rendant à *Nan-king*.

NIEUHOF.
1656.

Montagne
de Kyeu-wha.

Le 30, on passa par *Anhing*, qu'on nomme aussi *Chi-cheu*, Capitale du Pays au Sud de la rivière. Elle est accompagnée d'un beau Fauxbourg. Ses murs, qui ont deux milles de circonférence sont hauts de vingt-cinq pieds, & défendus par des tours & des redoutes qui se présentent sur une montagne.

Anhing ou
Chi-cheu.

(58) Nieuhof, ubi sup. p. 64 & suiv.

NIEUHOF.
1656.

On voit près de la riviere un Temple, dont le clocher est à sept étages.

Tong-ling. Vers le soir on relâcha à *Tong-ling*, Ville de la dépendance de *Chi-cheu*, & délicieusement environnée de bois, de collines & de vallons. Quoique petite, elle est fort bien bâtie, & défendue par de bons murs. Son Port est renfermé dans les terres, & gardé par une bonne Forteresse, qui enrichit la Ville, en faisant la sûreté du commerce. On fait remarquer, près de *Tong-ling* deux montagnes singulieres; l'une qui est célèbre par ses échos; l'autre, nommée *Hing*, parce qu'elle produit une abondance extraordinaire d'abricots.

Château
d'*Upun*.

On partit de *Tong-ling* le premier de Mai, & l'on arriva le 3 au Château de *U-pun*, qui est situé sur la riviere. Sa forme est quarrée, & toute sa défense consiste dans un bon mur de pierre. Le centre de la Place est occupé par un Temple de fort belle structure, dont la voûte est très haute & décorée de curieuses peintures. On jeta l'ancre un peu au-delà, sous les murs d'*U-fu* (59), Ville située dans une Ile, sur les coins de laquelle on a bâti des Forts de bois, mais sans hommes & sans canons pour les défendre. La Ville d'*U-fu* est renom-

U-fu.

(59) *Umbu-lyou*, dans la Carte des Jéjunes.

mée dans toute la Chine pour les armes & les lampes.

NIEUHOF.
1656.

Tey-tong.

Le 4, on passa devant *Tey-tong*, qui est située dans une Isle (60). On la nomme aussi *Tay-ping*. Le Pays voisin, quoique plein de rochers & de montagnes, est d'une extrême fertilité, qu'il doit au lac de *Tan-yang*, qui n'est pas éloigné au Sud-Est, & à la rivière dont il reçoit les eaux par divers canaux. On voit dans l'éloignement une haute montagne, nommée *Tyen-mwen*, c'est-à-dire, *Porte du Ciel*, parceque la rivière passe entre deux collines qui en dépendent, comme par une porte. Vis-à-vis de la Ville est une autre Isle, composée d'un seul rocher, qui a reçu le nom d'*Hyau*, de la multitude d'oiseaux de nuit qui s'y retirent dans le creux des fentes ou des cavernes. On prétend que la Ville de *Tey-tong* étoit autrefois magnifique, & son commerce considérable. Trois belles tours qui se voient encore du côté de la rivière, semblent confirmer ce témoignage; mais les Tartares l'ont entièrement ruinée.

Montagne de
Tyen-mwen.

Isle d'*Hyau*.

Le même jour on jeta l'ancre devant le *Su-si-mon*, ou la Porte d'eau de *Nan-king*. Dès le jour suivant les Ambassadeurs prirent des Palanquins, ou des

Arrivée des
Ambassadeurs
à *Nan-king*.

(60) Sur le bord Sud de la Rivière, comme U. fu.

NIEUHOF.
1656.

Sedans pour rendre visite aux trois Gouverneurs de la Ville, dont les deux principaux étoient Chinois nés à (61) Lyautong. Toute leur suite les accompagnoit à cheval, sous la conduite d'un Agent que le jeune Viceroy de Canton entretenoit à Nan-king, & de deux Mandarins de cette Ville. Pinxenton demeura sur la Flotte.

Il rendent
visite aux
trois Gouver-
neurs.

Le premier Gouverneur reçut les Ambassadeurs dans sa salle d'assemblée, & les fit asseoir près de lui. Le second ne les traita pas avec moins de (62) politesse. Mais l'un & l'autre refuserent leurs présens, par les mêmes raisons qu'on a déjà rapportées. Le troisième, qui faisoit sa demeure au vieux Palais Impérial, fit entrer les Ambassadeurs dans sa chambre de lit, qui étoit quartée, environnée de bancs couverts de soie, & munie d'une étuve ou d'un poêle pour l'hiver. Ce Gouverneur étoit un jeune Tartare de fort bonne mine, qui, n'entendant point la langue Chinoise, se servoit de ses fils pour Interprètes. Sa femme étoit présente. Elle

(61) Nieuhof observe ailleurs que les Tartares se sient aux Habitans de cette Province, parce qu'ils étoient leurs voisins.

(62), L'Auteur dit qu'il

donna la Lettre à un de ses Officiers, parce qu'il ne sçavoit pas lire lui même. Le fait est vrai sans doute, mais la raison paroît peu vraisemblable.



TOUR DE PORCELAINÉ À NANKING.
tirée de Nieuhof.



Tardieu Sculp.

T. F. N. L.

joignoit aux agrémens de la figure, plus de facilité à parler que son mari. Dans le cours de l'entretien, elle marqua beaucoup de curiosité sur la Hollande.

NIEBUHR.
1656.

Galanterie
d'une Dame
Tartare.

Loin de s'effraier à la vûe des armes, elle prit l'épée des Ambassadeurs (63), & se fit un amusement de tirer leurs pistolets. La chambre s'étant remplie de Dames Tartares, on apporta un grand chaudron d'argent rempli de thé au lait & au sel, qui fut placé au milieu de l'Assemblée, & servi dans des cuillieres de bois. L'Auteur observe que cette sorte de thé ne se boit jamais que dans des vaisseaux de cette matiere.

Après les visites, l'Agent conduisit les Ambassadeurs à sa propre maison, & leur fit servir un dîner somptueux. Le soir ils retournerent à bord, pour y passer la nuit, comme ils firent pendant tout le voyage, excepté à Canton, à Nan-gan & à Peking.

Nan-king, sans contredit la plus belle Ville de la Chine, est située à trente-cinq milles de Tay-tong ou Tay-ping, sur la rive list de la riviere de Kyang, au trente-deuxième degré de latitude. Sa situation est charmante, & le terroir.

Description
de Nan-king.

(63) Une autre Dame Tartare fit la même chose, ba le dour à lui des eton- na la vello jusqu'à la cein- mit le chapeau de l'Am- ture.

NIEUHOF.

1656.

La Cour y
résidoit autre-
fois.

d'une merveilleuse fécondité. La rivière traverse (64) toute la Ville, & se divise en plusieurs canaux couverts de ponts. Quelques-uns de ces bras sont navigables pour les plus grandes Barques. La Cour Impériale (65) avoit fait long-tems sa résidence à Nan-king, lorsqu'en 1368 l'Empereur *Hong-vu* prit le parti de la transporter à Peking, pour se mettre en garde contre l'invasion des Tartares. Aujourd'hui Nan-king est le séjour du Gouverneur des Provinces méridionales.

Grandeur &
fortifications
de cette Ville.

De la rivière on se rend à la Ville par un large & profond canal d'un demi-mille de long, qu'on passe ensuite sur un pont de batteaux pour entrer dans les murs. La Ville de Nan-king est ronde, bien fermée & bien bâtie. La circonférence du mur est de six milles de Hollande, sans y comprendre les Fauxbourgs, qui ont beaucoup plus d'étendue. Il est de pierre, haut de plus de trente pieds, & flanqué de tours & de parapets. On y compte treize portes, revêtues de plaques de fer, & gardées continuellement par un Corps de Cavalerie & d'Infanterie. Elles sont bâties.

(64) Nieuhof, *n°i* 60.
p. 71 & suiv. Il paroît que
ce ne sont des canaux.

(65) Nan-king signifie
Cour du Sud; & Peking,
Cour du Nord.

VUE DE NANKING.
tirée de Nieuhof.



Tardieu Sculp.

T. F. N. H.





VUE D'UNE RUE DE NANKING.



CHINE. C.

T.P.N. 1861

sur quatre ou cinq arches. Il passoit incessamment tant de monde par la porte où les Ambassadeurs s'arrêterent, qu'on ne pouvoit entrer ni sortir sans être pressé de la foule. Au-delà du mur est un autre enclos extérieur, pour la défense de la Ville. Il n'a pas moins de deux journées de tour, si l'on s'en rapporte aux Chinois..

Les principales rues de Nan-king ont vingt-huit pas de largeur. Elles sont droites & bien pavées. Il n'y a point de Ville au monde où l'ordre soit plus exact pour la tranquillité de la nuit. Le commun des maisons a peu d'apparence, & n'a pas plus de commodité. Elles ne sont que d'un étage. Elles n'ont qu'une porte, & ne consistent que dans une simple chambre, où l'on mange & l'on dort. Pour fenêtre, elles ont une ouverture carrée, qui est ordinairement fermée de roseaux au lieu de vitres. Le toit est couvert de tuiles blanches, & les murs assez proprement blanchis. Les Habitans de ces petites maisons n'exercent pas un commerce plus riche que leur demeure. Mais les boutiques des gros Marchands sont fournies des plus précieuses commodités de l'Empire, telles que des étoffes de soie & de coton, toutes sortes de porcelaines, des per-

NIEUHOF
1656.

Forme des
maisons com-
munes.

NIEUWOF.

1656.

Enseignes
des boutiques.

les, des diamans & d'autres richesses. Chaque boutique offre une planche où le nom du Maître & les marchandises qu'il tient en vente sont écrits en caracteres d'or. D'un côté de la planche part un pilier qui s'élève plus haut que la maison, & d'où pend quelque lambeau d'étoffe en forme d'enseigne.

Monnoie de
la Chine.

La monnoie de la Chine consiste en petites pièces d'argent de différentes grandeurs. Si l'on ne veut pas être trompé, il ne faut jamais marcher sans trébuchet, & ne pas perdre de vûe les Chinois, qui ont des poids de plusieurs sortes, & beaucoup d'habileté à les changer. Quoique Nan-king ait plus d'un million d'Habitans (66), sans y comprendre une Garnison de quarante mille Tartares, les provisions y sont à bon marché pendant toute l'année. Entr'autres fruits, les cerises y sont délicieuses.

Beauté des
édifices pu-
blies.

Comme la Chine n'a point de Ville qui ait été si respectée que Nan-king pendant la guerre, elle surpasse toutes les autres par la beauté de ses Temples, de ses tours, de ses arcs de triomphe & de ses édifices publics. Le Palais Impérial étoit le plus magnifique; mais c'est

Palais Im-
périal.

(66) Quelques Auteurs & prétendent qu'il étoit au-
font monter le nombre des treize de dix millions.
Habitans à trois millions.



TEMPLE DE PAULINCH.
tiré de Nieuhof.



la seule partie de la Ville qui ait été ruinée par les Tartares. Il consistoit dans un vaste quarré, revêtu d'un grand mur de briques, qui tombe aujourd'hui en ruines, & qui renfermoit une partie considérable de la Ville. Chaque face avoit trois milles & demi de long (67); de sorte que l'espace intérieur étoit aussi grand que la Ville d'Harlem. La première porte servoit d'entrée dans une vaste cour, qui conduisoit à quatre autres grandes cours quarrées, & qui étoit pavée de belles pierres unies.

Les Tartares s'établirent dans des huttes, près d'un Temple ou d'une Pagode nommée *Pan-liu-schi*, & laissèrent la Ville aux Chinois. La matiere des bâtimens est une sorte de pierre dure, enduite d'un vernis jaune, qui lui donne le brillant de l'or aux rayons du soleil. Sur la porte de la seconde cour du Palais pend une cloche de dix ou onze pieds de hauteur & de trois brasses & demie de circonférence. L'épaisseur du cuivre a près d'un quart d'aune. Quoique les Chinois en vantent beaucoup le son, il parut sourd aux Hollandois, & le métal fort inférieur à celui des cloches de l'Europe.

NIEUHOF.
1656.

Cloche de
Nan-king.

(67) Ogilby met un mille de l'Italie & trois quarts de mille de Hollande. Theronot, vingt mille pas de long.

NIEUHOF.

1656.

Présens que
cette Ville fait
à l'Empereur.

Tous les trois mois on fait partir de Nan-king, pour la Cour, cinq Bâtimens chargés de toutes sortes d'étoffes de soie & de laine, dont la Ville fait présent à l'Empereur. Cette raison les fait nommer *Lang-i-chwen*, c'est-à-dire, Vaisseaux des draps du Dragon. L'Auteur n'avoit jamais rien vû de si magnifique. Ils étoient admirablement ornés de toutes sortes de figures. La dorure & les peintures étoient si épaisses, que les yeux en étoient éblouis. Un autre présent de la Ville, c'est une sorte de poisson qui se prend au mois de Mai & de Juin dans la rivière de Kyang. Les Chinois le nomment *Si-yu*, & les Portugais *Savel*. On le transporte deux fois la semaine, dans des Barques tirées nuit & jour par des hommes; & quoiqu'on ne compte pas moins de deux cens (68) milles de Hollande jusqu'à Peking, il y arrive frais dans l'espace de huit ou dix jours.

Les Ambas-
sadeurs visi-
tent les curio-
sités de Nan-
king.

Les Ambassadeurs Hollandois sortoient souvent, pour prendre l'air & visiter la Ville. Un jour ils allèrent voir exprès le fameux Temple (69) dont on a parlé, & la plaine de *Pan-liu-schi*,

(68) Qui en font sept cens d'Angleterre.

(69) On trouve dans l'Édition de Carpentier une

description formelle de ce Temple, qui n'est ni dans Thevenot ni dans Ogilby.

qui contient plusieurs beaux édifices. Ils en virent un qui surpasse tous les autres, par la beauté & les frais du travail, dans lequel ils comptèrent plus de dix mille Pagodes de plâtre, les unes de six pieds de hauteur, d'autres seulement d'un pied, placées en fort bel ordre autour des galeries & des murailles. Les Prêtres reçurent les Ambassadeurs étrangers avec beaucoup de respect, & leur ouvrirent toutes les portes de leurs Temples. Du centre de la Place s'éleve une grande tour ou un clocher de porcelaine, qui l'emporte beaucoup sur tout ce que l'art & la dépense ont produit de plus curieux à la Chine. Il est de neuf étages, & l'on monte huit cens quatre-vingt-quatre degrés pour arriver au sommet. Chaque étage est orné d'une galerie, pleine de Pagodes & de peintures. Les ouvertures sont fort bien ménagées pour la lumière. Tous les dehors sont revêtus de différens vernis, rouges, verts & jaunes. Les matériaux de ce bel édifice sont liés avec tant d'habileté, que l'ouvrage entier paroît d'une seule pièce. Autour des coins de chaque galerie pendent quantité de petites cloches, qui rendent un son fort agréable lorsqu'elles sont agitées par le vent. Le sommet du clo-

NIEUHOF.
1656.

Tour ou Clo-
cher de por-
celaine.

Sa descrip-
tion.

NIEUHOF.
1656.

cher, si l'on en croit les Chinois, est une pomme de pin d'or massif. De la plus haute galerie, on découvre toute la Ville & le Pays voisin, au-delà de la rivière de Kyang. Cette merveilleuse Tour fut construite par les Chinois, pour obéir & pour plaire aux Tartares, qui firent la conquête de la Chine il y a sept cents ans.

Anciens
tombeaux des
Empereurs.

La même Place est environnée d'un bois de pins, qui servoit autrefois de sépulture aux Empereurs de la Chine. Mais tous leurs tombeaux ont été démolis par les Tartares.

Caractere des
Chinois de
Nan-king.

Les Hollandois trouverent dans les Habitans de Nan-king beaucoup plus de sincérité, de politesse, de sçavoir & de jugement, que dans tout le reste de la Nation. Cette Ville jouit d'un grand nombre de privilèges, que les Tartares lui ont accordés, & qu'ils regardent comme la plus sûre méthode pour étouffer toutes les idées de révolte (70).

Chinois
non rasés, &
pourquoi.

Le Pere Manuel, Jésuite Portugais, qui se trouvoit alors à Nan-king, rendit de fréquentes visites aux deux Ambassadeurs, & leur témoigna beaucoup d'amitié. Ils souhaitoient beaucoup de pouvoir écrire au Japon; mais on leur apprit que les passages étoient fermés

(70) Maxime juste & qui a réussi dans tous les tems.

depuis trois ans, sur les plaintes des Chinois non rasés, qui avoient reçu quelque outrage du Pirate Toxinga dans cette Isle. Cette espece de Chinois est composée de ceux qui refusent de se soumettre à l'autorité du grand Cham, & de se faire couper les cheveux à la maniere des Tartares. C'est une des premieres loix que ces Conquerans imposèrent aux Vaincus. Elle consiste à ne laisser qu'une boucle de cheveux derriere la tête. Des milliers de Chinois aimeroient mieux souffrir la mort que de consentir à cette (71) humiliation.

§ VI.

Continuation de la route, depuis Nan-king jusqu'à la Province de Schan-tong.

JUSQU'ICI les Ambassadeurs étoient venus dans des Barques communes: mais on leur fournit, à Nan-king, deux grandes Barques Impériales, qui ne manquoient d'aucune commodité, peintes, enrichies de dorures, avec une chambre de musique à l'extrémité. On leur donna plusieurs personnes de la Ville pour cortège, sans leur ôter les Soldats de Nan-king, qui furent logés dans la chambre de musique. Pinxen-

On fournit
des Barques
Impériales
aux Ambas-
sadeurs.

(71) Nieuhof, *ubi sup.* p. 74 & suiv.

NIEUHOF.

1656.

ton & les deux autres Mandarins chargerent aussi de Barques , pour entrer dans celle de l'Empereur.

Sacrifices
pour le succès
de leur voya-
ge.

On partit le 18 de Mai , & l'on passa par le pont de bateaux , qui est de quatorze arches. En arrivant à la pointe de la Ville , c'est-à-dire , à deux milles de Su-si-mon , ou de la Porte de l'eau , Pinxenton fit arrêter toute la Flotte , pour faire quelques offrandes à l'Idole d'un fameux Temple. Le sacrifice qu'on lui fit pour obtenir un heureux passage consistoit dans un porc , des chèvres & des coqs. Le porc & les chèvres , après avoir été tués & nettoyés , furent placés sur l'autel , devant la principale Idole , qui en avoit plusieurs petites sur les côtés. Toutes les Pagodes furent arrosées du sang des victimes , & nettoiyées ensuite avec beaucoup de soin. Pendant la cérémonie , les Prêtres se tinrent à genoux , en faisant diverses grimaces & prononçant des paroles mystérieuses. L'autel étoit éclairé par de grands flambeaux , qui brûlerent continuellement.

Wang-sien.

De-là , suivant à l'Est le cours de la rivière de Kyang , on arriva le soir au fameux Village de Wang-sien. Le jour suivant , on se rendit à (72) Je-Jen-

(72) *I-ching-hyen* dans la Carte des Jésuites.

Jeen, qu'on nomme aussi *Lo-ho* (73), sur la rive Nord du *Kyang*, à soixante milles de *Nan-king*. Cette Ville est petite, mais agréable & d'un grand commerce. Les édifices sont extrêmement ferrés, & mêlés de plusieurs Temples; les murs assez bas, mais épais, accompagnés au dehors d'un Fauxbourg bien peuplé & très bien bâti. Quantité de pauvres se présenterent ici aux Ambassadeurs, pour les amuser par des tours de souplesse. Deux entr'autres se heurterent la tête l'un contre l'autre avec beaucoup de violence, & n'auroient pas cessé jusqu'à ce que l'un ou l'autre eût péri dans cet exercice, si la compagnie ne leur eût fait quelque présent. L'Auteur vit dans la même Ville un autre Mendiant, qui, s'étant mis à genoux, prononça quelques paroles, & frappa si furieusement du front contre une pierre ronde, qu'il fit trembler la terre autour de lui. Ce sont autant d'artifices, qu'ils emploient pour tirer quelque aumône des Etrangers, quoiqu'il arrive souvent que ces ruses leur coûtent la vie.

NEUHOF.
1656.

Ruse des
Pauvres Chi-
nois.

On apprend aux Ambassadeurs que le fameux Pirate *Koxinga* avoit ici débar-

Ravages du
Pirate *Ko-
xinga*.

(73) *Lo-ho* ou *In-lo-hyen*, est une Ville à vingt milles du côté de l'Ouest.

NIEUHOF.
1656.

qué ses forces, dans l'espérance de surprendre la Ville; mais que les Habitans l'ayant forcé de se retirer avec beaucoup de perte, il n'avoit pas laissé de leur brûler plusieurs Vaisseaux, & d'en enlever un grand nombre. Ensuite s'étant saisi de cinq grandes Isles sur la riviere, à vingt milles de Je-Jen-Jeen, il en avoit fait une retraite pour ses Vaisseaux dans les tems orageux.

Ecluse & Canal célèbre.

Le lendemain au matin, la Flotte rencontra sur la rive de Kyang, près du Château de Quam-cheu (74), une grande Ecluse de pierre, qui fait l'entrée d'un canal de communication entre cette riviere & la riviere Jaune. Ce canal porte le nom d'*Eau-royale*, parce qu'il a été creusé aux frais de l'Empereur. Il y a peu de spectacles aussi agréables. Ses bords forment deux grandes allées de deux arbres qui lui donnent de l'ombre. Des deux côtés, le Pays offre de riches pâturages & des bois délicieux, qui sont entremêlés d'un grand nombre de Villages & de Villages, de belles maisons de campagnes & de magnifiques édifices. Vers l'entrée du canal est le fameux Temple de l'Idole King-kang. Plus loin, on découvre dans l'éloignement un au-

Beaux Temples.

(74) Qua-chen dans la Carte des Jésuites. C'est une Ville du second rang.

tre

tre Temple, nommé *Quang-guin-myan*, embelli d'une belle Tour à six étages. Les Chinois du cortége marquoient une forte envie de s'y arrêter, pour y faire leurs sacrifices ordinaires de porcs, de chèvres & de coqs; mais les Ambassadeurs s'y étant opposés, sous prétexte de menager le tems, accorderent seulement à quelques Particuliers la liberté de visiter le Temple, qui est environné de Pagodes, avec un autel où quantité de lampes brûlent nuit & jour (75).

NIEUHOF.
1656.

Le 24 on se rendit à *Jang-se-fu*, que d'autres nomment *Yang-cheu feu* (76), septième Ville du premier rang. Elle est située à vingt milles de *Je-Jen-Jeen*. Sa forme est quarrée, & sa circonférence au moins de cinq milles (77). Elle est défendue par un bon mur & par des boulevards. Son commerce, qui consiste particulièrement en sel, qu'elle envoie dans la plûpart des autres Provinces, la rend une des plus riches & des plus fameuses Villes de la Chine. On découvre à l'Est un grand nombre de chaudières, où les Habitans font bouillir nuit & jour de l'eau salée.

Jang-se-fu.

Commerce
de sel.

(75) Nieuhof, *ubi sup.* Carpentier.

P. 79 & suiv.

(76) Elle est ainsi nommée dans la Carte des Jé-uites & dans l'Edition de

(77) Milles de Hollande, ou dix sept & demi d'Angleterre.

NIEUHOF.

1656.

Agrémens
des femmes
de cette Ville.

Cette Ville est célèbre aussi par l'agrément & la vivacité des femmes. Elles y ont le pied d'une petitesse extrême, la jambe belle, & tant d'autres perfections, qu'on dit en proverbe : » Celui » qui veut une femme de taille fine, » cheveux bruns, belle jambe & beaux » pieds, doit la prendre à Jang-se-fu. Cependant l'Auteur ajoute qu'elles ne font nulle part à si bon marché. Les pères y vendent leurs filles & leurs servantes pour la prostitution. On voit à Jang-se-fu une Douane Impériale, pour le paiement des droits sur toutes les marchandises de transport. La Ville est bien bâtie, & divisée par un grand nombre de canaux, qui sont couverts de ponts de pierre. Le côté de l'Ouest présente de grands Fauxbourgs, qui ont été ruinés par les Tartares, mais qu'on travailloit alors à rétablir. Jang-se-fu est au pied du *Hong*, montagne d'une hauteur extraordinaire.

En partant, le 25, on découvrit sur le bord du Canal douze fours de pierre; & fort près, sur la gauche, une Ville célèbre & respectée par la sépulture d'un Grand Sultan (78). Vers midi, on arri-

(78) Ce titre n'étant pas en usage à la Chine, quoiqu'il s'y trouve des Mahométans, on ne devine point ici ce qu'entend l'Auteur.

ROCHERS DECHIQUETES
près de Nieuhof.



T. V. N.° XXI.



va devant un Village nommé *Saw-pu*, où les Habitans célébroient, avec beaucoup de réjouissances, de feux & d'illuminations, la fête de la nouvelle Lune.

NIEUHOF.

1656.

Fête pour
la Nouvelle-
Lune,

Ils couroient par les rues comme des furioux, portant à la main des flambeaux repliés en forme de serpens. Le Mandarin Pinxenton & sa femme assisterent à cette solemnité.

Les Hollandois virent ici, avec admiration, quantité de barques d'une étrange forme; entr'autres, deux Chaloupes que les Chinois nomment *Long-schon* (79) ou serpens. Elles étoient peintes de toutes sortes de couleurs, & paroissoient l'emporter sur celles qui servent à conduire le poisson imperial de Nan-king à la Cour. Elles avoient trois mâts. L'arriere, ou la poupe, étoit chargé de figures de serpens, attachés à des rubans de diverses couleurs, avec quantité d'étendards ou de pavillons, ornés de tresses de crins, de banderolles de soie, & de longues plumes. Deux enfans fort agiles, qui s'y tenoient comme suspendus, amusoient les Spectateurs par divers tours de souplesse. Un autre enfant paroissoit sur la poupe même, en habit bariolé, & faisoit mille contorsions, auxquelles il sembloit for-

Barques singulieres.

(79) Ou *Long-chaven*.

Oij

NIEUHOF.

1656.

cé par un Chinois qui le tourmentoît avec une petite fourche. Les côtés de la Barque étoient tendus de franges d'or & d'argent. Sous un grand pavillon, fort orné de banderolles & d'étendards, on voyoit douze gros Matelots assis, & vêtus de soie, les bras nus & la tête chargée de couronnes dorées. Ils passèrent sur les Barques des Ambassadeurs, pour y faire des civilités, qui leur valurent aussi-tôt quelques présents.

Ka-yu-tiya. Le 26 de Mai, on arriva devant *Ka-yu-tiya*, nommée aussi *Ka-yeu*, Ville du second rang, près du grand lac de *Pye-sche*, qui fournit de l'eau au Canal

royal. Anciennement, lorsque le passage étoit au-travers même du lac, les Voyageurs étoient obligés d'amarrer leurs Barques contre cette Ville, pendant le mauvais tems. C'est à cette incommodité que le Canal doit son origine. Il est à l'Est, & revêtu de pierre blanche. Sa longueur est de soixante stades (80).

Kau-yeu. *Kau-yeu* est une Ville fort peuplée, dont les Fauxbourgs sont magnifiques. Ses édifices sont grands, mais ferrés. Le Pays aux environs produit beaucoup de riz, & paroît un Village continuél par l'abondance de ses maisons. Du côté de l'Ouest, il est fort couvert d'eau.

(80) Ogilby met des bras- de largeur, c'est une gr-
ses; mais s'il ne parle pas reur manifeste.

Comme il y croît peu d'arbres, on n'y brûle que des roseaux, dont les bords du lac sont remplis. Le riz, qui est la principale production du Pays, demande d'être épluché avec beaucoup de soin, si l'on ne veut pas que l'humidité le corrompe. C'est ce qui rend les moulins à vent fort communs dans le Pays. Ils servent à tirer l'eau dans les tems humides, & à l'amener dans les grandes chaleurs. Aussi chaque année produit-elle deux moissons.

NIEUHOF.
1656.

Moulins à vent, communs dans ce canton.

De Kau-yeu, on se rendit le 27 à *Pau-ing* (81), que d'autres nomment aussi *Pau-sien*, Ville du troisième rang, à vingt milles de la première, sur la rive Est du Canal royal. Elle est environnée d'une forte muraille, dont la forme est circulaire. Sa circonférence est d'un mille & demi. Elle a du côté de l'Est le lac de *Sche-yang*, & celui de *Pye-sche* au Sud-Ouest.

Pau-ing.

Cette Ville, que les Tartares ont entièrement ruinée, étoit autrefois belle, riche & fort peuplée. On voit des traces de son ancien état dans les ruines de ses murs & de ses édifices. Entre les Bâtimens qui subsistent encore est un fameux Temple, hors des murs, du côté Nord de la Ville.

(81) *Pau-ing-hyen* dans la Carte des Jésuites.

NIEUHOF.
1656.

Whay-ngan.

C'est la ré-
sidence d'un
puissant Vice-
roi.

Le 28, on s'avança jusqu'à *Whay-ngan* (82), huitième Ville du premier ordre dans la Province de Kyang nan. Sa situation est sur le bord du Canal royal, à trente milles Anglois de Pau-
ing (83), dans un canton plat & marécageux. Elle est environnée d'un mur, & divisée en deux parties par un autre. Celle du Sud se nomme *Whay-ngan*, & celle du Nord *Yen-ching* (84). Les Fauxbourgs de la première sont magnifiques. Cette Ville est la résidence d'un Viceroy, qui commande dans les sept Provinces du Sud, sous l'autorité immédiate de l'Empereur. Sa Cour est fort brillante; & son emploi lui donne l'inspection des revenus Impériaux, qui consistent principalement en riz & d'autres provisions. Pour arrêter les inondations de la rivière Whay dans les cantons voisins, on a fait deux grandes écluses, & relevé les bords par de fortes digues, qui retiennent dans son lit les torrens qu'elle reçoit du côté Nord de la Ville (85). Les Faux-bourgs de Whay-ngan ont deux Douanes, l'une pour les droits

(82) *Hoai-gan* dans Ogilby. C'est l'orthographe Portugaise, que Nieuhof suit peut être après Martini.

(83) *Pancien* dans Ogilby.

(84) C'est le nom que lui donne Carpentier. Ogilby la nomme *Yen-ge-ling*.

(85) *Nienhof*, *ubi sup.* p. 22 & suiv.

sur les marchandises, l'autre pour faire payer aux Barques le droit de passage. La Ville a quantité de riches Habitans. Elle n'est pas éloignée d'une montagne fort haute, nommée *Yo-cheu*, qui contient un beau Temple, & des Cloîtres pour les Devots. Le Pays est rempli de rivières & de lacs, entre lesquels on nomme particulièrement le grand lac de *Sche-ho* (86), & du côté de l'Est celui de *Hung*, qui produisent des roseaux pour le feu; car le bois est rare dans toute l'étendue de cette Province.

NIEUCHOF.
1656.

Montagne
& Cloîtres de
Yo-cheu.

Le tems étoit si mauvais, à l'arrivée des Ambassadeurs, que le Viceroy & les Magistrats de la Ville les dispensèrent de la visite qu'ils se propoisoient de leur rendre. Le Mandarin *Pinxenton* leur donna, suivant son usage, un fort grand dîner. Le soir un Jésuite, nommé le Pere *Gascomez*, vint saluer les Ambassadeurs à bord. Il leur parut d'un caractère ouvert, & disposé à leur rendre service avec beaucoup d'affection. Dans l'entretien qu'il eut avec eux, il ne leur dissimula point qu'ils trouveroient beaucoup d'opposition de la part des Portugais; & cet avis fut assez vérifié par l'événement.

Le Pere Gascomez, Jésuite d'un caractère ouvert.

(86) *Hong-ti-hu* dans la Carte des Jésuites. Elle est à dix milles de *Whay-ngan*, vers l'Ouest.

NIAUHOF.
1636.

Grand Vil-
lage de Siam-
pa.

La Flotte partit le lendemain. Des deux côtés du Canal, elle n'aperçut, pendant tout le jour, que des campagnes délicieuses. Le soir, elle arriva près d'une grande écluse, à l'entrée du fameux Village de Siampa, qui est d'une extrême longueur, & qui présente, sur les deux bords du Canal, quantité de belles maisons & de Temples. Les Officiers de la Douane Impériale firent la visite de toutes les Barques, à l'exception de celles qui portoient les Ambassadeurs.

Ney-ne-
myan.

La nuit suivante on gagna un autre Village, nommé *Ney-ne-myan*, où les Barques entrèrent par deux grandes écluses. Les Hollandois y virent les ruines d'un Château considérable, qui défendoit la Rivière & le Canal, mais qui n'eût point échappé à la barbarie des Tartares.

Rivière jau-
ne ou de saf-
fran.

On entra le lendemain dans la grande Rivière Jaune, qu'on nomme aussi la Rivière de Saffran, & dont les eaux sont si bourbeuses & si épaisses, qu'il est difficile de la traverser. On la prendroit dans l'éloignement pour un terrain marécageux. Cependant son cours est si rapide, qu'il n'y a point de Barque qui puisse la remonter sans être tirée par un grand nombre de Mamelots. Elle est

large d'un demi mille en quelques endroits, & beaucoup plus dans d'autres. Les Chinois mêlent de l'alun dans ses eaux pour les éclaircir.

NIEUHOF.
1656.

Le premier de Juin, on se rendit à la petite Ville de *Tou-yen-hyen* (87), qui est située sur le bord Ouest de la Rivière Jaune, & revêtue d'un grand mur de terre. La plupart de ses bâtimens sont fort beaux; ses Habitans en grand nombre, & riches par la grandeur de leur commerce. Le Pays produit beaucoup de poires, de pommes, de prunes, de cerises & d'autres fruits. Il n'abonde pas moins en toutes sortes de gibier, surtout en cailles & en faisans.

Tou-yen-hyen.

On continua de descendre la rivière pendant trois jours, sans rencontrer aucune Place considérable; mais le quatrième, on arriva devant *Tsi-sang*, petite Ville située dans un territoire délicieux, au pied d'une haute montagne. Quoiqu'elle n'ait point de murs, ni d'autres bâtimens remarquables qu'un Château assez fort, son commerce est grand & ses Habitans fort riches. On voit à l'entrée de la Ville un beau Temple, sur une hauteur escarpée.

Tsi-sang.

(87) *Ten-je-nien* dans qui répond à *Tau-yen-hyen*,
Thévenot & *Ogilby*; dans Dans la Carte des Jemites,
Carpentier; *Jau-jen-jen*; *Tou-yen-hyen*.

NIEUHOF.

1656.

Illes flottan-
tes sur la Ri-
viere jaune.

La Riviere jaune est fréquentée continuellement par une multitude de grandes & de petites Barques. Elle offre aussi plusieurs Isles flottantes, qui sont l'ouvrage de l'art. C'est un composé de cannes de bambous, dont le tissu est impénétrable à l'humidité. Les Chinois bâtissent, sur ce fondement, des huttes ou de petites maisons de planches & d'autres matériaux légers, dans lesquelles ils font leur demeure, avec leurs femmes, leurs enfans & leurs troupeaux. Quelques-unes de ces Isles flottantes contiennent jusqu'à deux cens familles, dont la plupart subsistent de leur commerce au long de la riviere. Elles s'arrêtent des mois entiers dans un même lieu, & l'Isle s'attache avec des pieux, qui la fixent contre les bords de la riviere. Après quelques heures de navigation, les Ambassadeurs passerent dans un autre Canal, nommé *Inn-yun*, qui, partant de l'Ouest de la riviere, traverse toute la Province de Schang-ton, dont il est l'entrée (88).

(88) Nieuhof, *ubi sup.* p. 86 & suiv.



§. V I I.

Continuation du voyage dans la Province de Schan-tong, jusqu'à Tyen-tsing-wey dans celle de Pe-che-li, ou de Peking.

LE grand canal d'Inn-Yun (89), auquel toute la Province de Schan-tong est redevable de ses richesses, commence dans celle de Kyang-nan, à la Ville de So-fyen (90), sur la Riviere-jaune, passe ensuite par *Si-ning-cheu*, dans Schang-tong, & continue jusqu'à *Lin-sing*, où il entre dans la Riviere Guey (91). Ce Canal n'a pas moins de soixante Ecluses de pierre, sans lesquelles il a dans quelques endroits si peu d'eau, qu'il ne seroit pas navigable. Chaque Ecluse est gouvernée par huit hommes, qui prêtent leur secours aux Barques pour les passer.

NIEUHOF.
1656.

Grand canal d'Inn-yun, & son cours.

Le 6 de Juin on arriva devant *Kya-kya*, Village célèbre par ses richesses & par la beauté de ses édifices. Il est environné de belles & fertiles campagnes, où le romarin croît en abondance. Le gibier du Pays s'en ressent, comme les Hollandois s'en apperçurent en man-

Kya-kya.

(89) *Yun-lang-ho* dans la Carte des Jésuites; c'est-à-dire, le grand canal.

Cartes, *Su-hyen-hyen.*

(91) Dans les mêmes; *Hin-tsin-cheu.*

(90) Dans les mêmes

NIEUHOF.
1656.

geant de la chair de cerf & de daim. Ils y virent aussi quantité d'oiseaux de toutes sortes d'espèces, sur-tout de Faisans; & les Tartares prirent plaisir à les leur voir tirer au vol.

Jak-schin.
no.

Pendant trois jours de navigation, la Flotte ne rencontra point de Ville considérable; mais elle arriva le 11 dans un fameux Village, nommé *Jak-schin-no* (92), dans lequel les Hollandois comptèrent trente six belles tours. Ils passèrent au delà, & pendant deux jours ils traversèrent des campagnes fertiles, qui ont de hautes montagnes à l'Est.

Si-ning cheu.

Le 13 ils arriverent à *Si-ning-cheu* (93), Ville du second rang, de la dépendance d'Yeng cheu-fu, située vers le milieu du canal d'Yun, dans des terres plates & marécageuses, qui sont remplies d'étangs & de rivières où le poisson est en abondance. On y paye des droits de passage pour les marchandises & pour les Barques. Elle l'emporte sur la Capitale, par son commerce, par le nombre des Habitans & par celui des personnes de distinction. Entre quantité de beaux édifices, on y voit deux Temples embellis de peintures.

(92) Dans Carpentier & dans Ogilby, c'est *Jav-Sinno*.

(93) Les deux mêmes Auteurs mettent *Cinno-Sin*.

Les deux côtés du canal sont occupés par de grands fauxbourgs , avec une écluse pour retenir l'eau extérieure , qui est quelquefois plus haute de six pieds que celle du dedans.

Néanmoins
1690.

Les Hollandois eurent ici le spectacle d'une pêche extraordinaire. Elle se fait avec un oiseau nommé *Louwa* , un peu moins gros qu'une oye & peu différent du corbeau. Il a le col long , & le bec d'une aigle. Les Chinois se mettent dans de petits bateaux de cannes de bambou , & placent l'oiseau sur le bord. A la vue du poisson , il s'élance dessus & nage après lui , même sous l'eau. Il rapporte sa proie sur la barque & la cède aux pêcheurs , qui lui font recommencer la même chasse. Mais pour empêcher qu'il n'avale sa proie , ils lui passent un anneau de fer au col. Si le poisson est trop gros pour ses forces , il demande le secours de ses maîtres , par un certain bruit qu'il fait dans l'eau. Lorsqu'ils sont contents de ce qu'il a pris pour eux , ils lui ôtent son anneau & lui laissent la liberté de pêcher pour lui-même. Le droit de cette pêche s'achète de l'Empereur par une rente annuelle ; & l'oiseau même est si estimé des Chinois , qu'étant bien dressé il se vend jusqu'à cinquante taels d'argent , qui reviennent à cent

pêche extra-
ordinaire.

Comment
elle se fait.

NIEUHOF.
1656.

cinquante florins de Hollande. Les Ambassadeurs en voulurent acheter deux, d'un vieux pêcheur qui leur avoit vendu quelques carpes; mais il refusa de s'en défaire, parce qu'il les regardoit comme le soutien de sa famille. Il ne put même apprendre aux Hollandois d'où ces oiseaux venoient dans le Pays, ni quelle méthode on employoit pour les dresser. Il les avoit reçus de ses ancêtres & n'avoit guères tiré d'éclaircissement sur leur race.

Comédiens
dans les Hô-
telleries.

On trouve ici, dans toutes les hôtelleries & les auberges publiques, des Comédiens & des Joueurs d'Instruments, pour amuser les Etrangers pendant leur repas. Les provisions sont à fort bas prix dans tous ces quartiers. On ne faisoit payer aux Hollandois que la valeur de deux escalins par tête, quoiqu'on leur servit toujours plusieurs plats. Ils quitterent Si-ning le jour suivant, & dans quelques heures ils arriverent au Village de *Num-waig*, où le canal se joint à la rivière de *Luen*. Les Tartares & les Chinois leur raconterent des choses étranges de cette Rivière; que si l'on y jette, par exemple, neuf bâtons, six sont poussés vers le Sud & trois vers le Nord. Quelques (94) Hol-

Etrange pro-
priété de la ri-
vière de *Luen*.

landois vérifièrent ce recit par leur propre expérience , sans pouvoir pénétrer la raison d'un si étrange phénomène.

NIEUWOF.

1656.

Le 19 ils se rendirent à Schan-tsui , petite Place à treize milles de Si-ning & de la dépendance de Yen-cheu. Elle est divisée en deux parties par le canal , & défendue des deux côtés par un Château. Sa forme est quarrée ; ses édifices fort beaux & ses murs fortifiés par de gros boulevards. Les Hollandois virent ici les ruines de plusieurs grands bâtimens , qui avoient été ruinés par les Tartares. Le Pays voisin est sujet aux inondations de la Riviere-jaune , qui submerge & entraîne quelquefois des Villes entieres.

Schan-tsui

Le jour suivant on passa devant plusieurs beaux Villages , au long de quantité d'écluses , entre des champs très fertiles. A peu de distance de Schan-tsui est un des plus fameux Temples de la Chine , nommé *Tey-wan-miau*. Il est d'une hauteur & d'une solidité extraordinaire , bâti de pierre grise & richement orné. Les tuiles qui le couvrent sont revêtues d'un vernis jaune ; & les murs étant peints de la même couleur , on le prendroit pour un Temple d'or aux rayons du soleil.

Fameux
Temple de
Tey - wan-
myau.

NILUHOF.

1656.

Tong-schang,
Capitale de la
Province.

Le 20 de Juin on découvrit *Tong-schang* (95), Ville capitale de la Province de Schan-tong. Sa forme est carrée. Ses murs sont flanqués de boulevards, ses rues grandes & ses maisons bien bâties. On voit au milieu de la Ville une haute & curieuse fabrique, avec quatre arches magnifiques (96), défendue par de fortes murailles & par des tours où l'on apperçoit plusieurs grilles. La Ville est environnée d'un large fossé, qui a du côté du Nord un pont de cent-trente-sept pieds de longueur. Du côté du Sud on découvre un grand fauxbourg, qui, par le nombre de ses habitans, la beauté de ses édifices & la grandeur de son commerce, peut passer pour une seconde Ville. A l'Est, on fit voir aux Hollandois un grand tombeau de fer, élevé, depuis plus de sept cens ans, à l'honneur de quelque personne puissante qui perdit la vie pendant les guerres en défendant la patrie. Le Pays est fort bas aux environs de *Tong-chang*, mais d'une fertilité merveilleuse. La Chine n'a point de canton qui produise tant de soie, & les Habitans de la Ville tirent leur prin-

Tombeau de
fer.

(95) C'est ainsi qu'il se trouve dans la Carte des Jéuites. Ogilby & Thevenot mettent *Tonaham*.
(96) Il paroît que c'est un Temple.

principale subsistance de leurs manufactures. On trouve quelquefois ici, dans la mulette des vaches, une pierre nommée *Nyeu-wang* (97), c'est-à-dire, *Jaune de vache*, parce qu'elle est de cette couleur. Sa grosseur est celle d'un œuf d'oye. Elle est d'une substance molle & tirant sur la pierre de chaux. Quelques-uns l'ont prise pour du bezoar. On lui attribue des vertus merveilleuses dans les défaillances & les évanouissemens.

NIEUWANG.
1656.

Bezoar de
vache & les
vertus.

Le lendemain on traversa le Lac de Nan-yang, qui est rempli de poisson; & la nuit suivante on gagna la Ville de *Lin sing* (98), située sur les deux bords du canal, à trente milles de Tong-chang. C'est à l'extrémité de cette Ville que le canal joint la Rivière Guey, qui sépare la Province de Schan-tong de celle de Peking.

Lac de Nan-
yang.

En arrivant à *Lin sing*, les Ambassadeurs apperçurent sur les murailles le Gouverneur de la Ville, qui venoit les féliciter de leur arrivée; mais il leur déclara qu'il ne pouvoit les traiter comme il l'auroit souhaité, parce qu'ils n'avoient point encore paru devant l'Empereur. La même raison lui fit refuser leurs présens.

Lin sing,
grande Ville.

(97) *Nyeu-bohang* dans Carpentier.
(98) *Lin-sing-chou*, dans
la Carte des Jésuites.

1656.

Lin-sing surpasse, par le nombre des Habitans, la beauté de ses édifices, l'abondance de toutes sortes de commodités & la grandeur de son commerce, les dix-huit autres Villes qui dépendent de celle de Tong-chang. Il n'y en a pas même qui l'emporte sur elle dans toute l'étendue de l'Empire. Elle a des deux côtés du canal un grand & fort Château, tous deux vis-à-vis l'un de l'autre, qui ne permettent point aux Vaisseaux de passer sans avoir payé les droits. Depuis Schan-tfui jusqu'à cette Ville, on compte cinquante-huit écluses. La Ville en a deux très fortes, pour arrêter l'eau de la Riviere Guey, qui est quelquefois plus haute de trois pieds que celle du canal. Au Nord de la Ville est un pont de bois à neuf arches, divisé au milieu par un pont-levis dont l'ouverture sert de passage aux Barques.

Propriétés
de Lin-sing.

Lin-sing est située dans un canton plat & sablonnetix. La Ville est grande & revêtue d'un mur de terre bordé de pierre. Son territoire produit toutes sortes de fruits, entre lesquels on vante beaucoup ses excellentes poires. Hors des murs, du côté du Nord, on découvre un beau Temple, orné d'une haute tour, extrêmement curieuse. On y monte par des degrés, qui, loin d'être au milieu

Beauté
admirable de sa
Tour.

de la tour, sont dans l'épaisseur d'un double mur. La tour même est un octogone de huit étages, dont chacun a treize pieds & demi de hauteur ; ce qui donne pour élévation totale cent vingt-huit pieds. La grosseur de l'édifice est proportionnée. Le mur extérieur est de la même matière que la porcelaine de la Chine, & ciselé avec beaucoup d'art. Les murs intérieurs sont d'un marbre de diverses couleurs, aussi uni, aussi luisant qu'une glace de miroir. Les galeries, qui sont au nombre de neuf, sont aussi de marbre, taillé en figures ou en pagodes, avec de belles cloches de bronze à tous les coins. Les fenêtres de ces galeries sont fermées de grilles ou de barreaux dorés. Au sommet de la tour, on voit la statue, en plâtre, de l'Idole qui préside au Temple. Elle a trente pieds de hauteur, & ses dehors sont marquetés d'or & d'argent. Les pagodes qui environnent cette tour sont d'un travail si curieux, qu'elles peuvent passer pour une des principales raretés de la Chine.

Pinxenton laissa sa femme & ses enfants à Lin-sing. Un Trompette Hollandois, qui mourut dans cette Ville, fut enterré, avec la permission du Magistrat, dans un Temple d'Idoles.

NYLUNHOI.
1656.

Hollandois
enterré dans
un Temple
d'Idoles.

NIEUHOF.
1656.

Vu-ching.

En quittant Lin-sing & le canal, la Flotte entra dans la Rivière Guey, pour suivre son cours à l'Est (99). Le 25 on arriva devant la Ville de Vu-ching (1), à trente milles de Lin-sing. Elle est délicieusement située au Sud de la Rivière, sur la frontière de la Province de Schan-tong & revêtue d'un mur quar-ré. Vers le Nord elle a de grands faux-bourgs, dont les maisons sont belles & contigues. Mais les édifices extraordinaires ont été ruinés par les Tartares, & les Habitans traités avec beaucoup de rigueur (2).

Ku-ching.
Sa beauté &
ses richesses.

Le 26 de Juin on se rendit à *Ku-ching*, première Place de la Province de Peking & Ville du troisième rang, de la dépendance de *Ho-kyen-fu*. Son éloignement de Vu-ching est d'environ trente-six milles, sur la rive Nord du Guey, dans un canton plat & délicieux. Ses murs sont hauts & bien bâtis, ses fauxbourgs très magnifiques, son commerce étendu & ses Habitans en grand nombre. Les Ambassadeurs ne s'y arrêterent point; mais, en continuant leur navigation, ils découvrirent la

(99) Suivant la Carte des Jésuites, cette Rivière coule au Nord-Est.

(1) C'est le nom qu'elle porte dans la Carte des

Jésuites. Ogilby, qui la nomme ici *Uim*, se corrige ensuite.

(2) Nieuhof, *ubi* sup. p. 94 & suiv.

source de ses richesses dans de vastes campagnes plantées de cotonniers, qui bordent les deux côtés de la Riviere & qui forment un commerce brillant dans tous les Pays voisins.

NILUHOE.
16,6.

Le 28 on se trouva devant *Ta-chen*, que d'autres nomment *U-kyav* (3), à dix-huit milles de *Ku-ching*. Cette Ville est située sur le bord oriental de la Riviere, revêue d'un mur de trente pieds de haut, & fortifiée par des boulevards & des tours. Elle dépend de *Ho-kycu-fu*. Ses maisons, qui sont bien bâties, plusieurs Temples, qui lui servent d'ornement, & de grands fauxbourgs, qui s'étendent jusqu'aux bords de la Riviere, lui donnent un éclat extraordinaire. C'est le grand Marché de la Chine pour le *Zam-fou*, liqueur composée de riz, qui tient lieu de vin aux Chinois. On transporte le *zam-fou*, de *Ta-chen* dans toutes les parties de ce grand Empire. Les Habitans raconterent aux Hollandois qu'à dix milles de la riviere, près d'une Ville qui se nomme *Hyen* (4), on trouve un Etang nommé *Po*, dont l'eau devient aussi rouge que du sang lorsqu'on y jette un bâ-

Ta-chen

Fabrique du
Zam-tou, li-
queur de la
Chine.

(3) Dans les Cartes, ce Sud.

nom est écrit *U-kyav-hyen*
& placé quatre milles au

(4) *Hyen-hyen*, dans les
Cartes.

NIEUHOF.
1656.

ton ; & que s'il y tombe quelques feuilles des arbres qui croissent sur les bords, elles se changent aussi-tôt en hirondelles (5).

Tong-guan.

Le même jour on s'avança jusqu'à *Tong-guan*, Ville située dans un Pays plat, qui s'étend jusqu'à l'Océan, sur la Rivière Guey, mais à deux cens pas de ses bords du côté de l'Est, & dépendante de Ho-kyen-fu. Cette Place jouit seule du privilège d'être gardée par des Chinois. Elle est quarrée, défendue par un bon mur & par un fossé large & profond. Les champs qui l'environnent sont agréablement plantés de toutes

Lion de fer.

sortes d'arbres fruitiers. A la sollicitation du Mandarin Pinxenton, Nieuhof & quelques autres Hollandois se mirent en marche, sous l'escorte de douze Soldats Tartares, pour aller voir dans la Ville un lion de fer qui est au milieu du Marché, & dont on leur avoit vanté la grandeur & la figure terrible. Mais, en les voyant approcher, la frayeur saisit les Chinois & leur fit fermer les portes de leur Ville.

Sang-io.

Le 2 de Juillet on jeta l'ancre devant la Ville de *Sang-io*, à cinquante-

(5) Ces deux Remarques fabuleuses se trouvent dans la Description de la Chine par Martini. Peut-être sont-elles prises de lui, aussi-bien que plusieurs autres qu'on attribue ici aux Chinois.

cinq milles de Tong-guan, sur la rive droite du Guey. Cette Ville, qui est à quelque distance du bord de la rivière, est revêtue de bons murs, & présente, sur les deux rives, de très-beaux faux-bourgs. Elle n'est pas moins bien bâtie, moins peuplée & moins riche par son commerce. Les Tartares, qui composent une partie des Habitans, y sont en plus grand nombre & de meilleure sorte que dans les autres Villes où les Ambassadeurs avoient passé. Ils s'empresserent de venir à bord, avec beaucoup d'appareil, pour les féliciter de leur arrivée. En descendant au rivage, les Hollandois passèrent sous cinq vieux arcs de triomphe, à l'Est de la Ville. La femme du Gouverneur fit prier Nieuhof & quelques autres personnes du cortège de se rendre chez elle. Ils furent conduits dans une grande salle, où elle les attendoit avec plusieurs Dames Tartares, magnifiquement vêtues. Elle pressa Nieuhof de s'asseoir, & lui fit diverses questions sur la Hollande. Cet entretien fut suivi d'un magnifique festin. Le mari de cette Dame jouissoit de la plus haute faveur à la Cour Impériale, où il étoit alors.

NIEUHOF.
1654.

Politesse d'une Gouvernante Tartare.

On quitta Sang-io, le même jour, pour arriver le soir au Village de Ton-

NIEUBOF.
1656.

nau, situé vis-à-vis un Château très fort, où les Tartares avoient une nombreuse garnison. Les maisons sont de terre & paroissent autant de chenils, dignes de leurs brutaux Habitans, qui ne vivent que de pillage lorsqu'ils peuvent surprendre les passans.

Sing-ki-
ssyen.

Le 3 on gagna *Sing-ki-tsyen* (6), Ville du troisième rang & de la dépendance de Ho-kyen-fu. D'autres l'appellent *Sing*, pour abréger ce nom en retranchant deux syllabes. Elle est située sur la rive droite du Guey, dans un terrain plat & agréable, à dix milles de *Sang-io*. Cette Ville est bien peuplée, sans être fort grande. Son commerce est considérable, comme celui de la plupart des autres Villes sur la même Rivière. Plusieurs beaux édifices, qui subsistent encore dans ses murs & dehors, rendent témoignage qu'elle étoit autrefois magnifique. Le Pays voisin n'a point d'autre élévation qu'une colline nommée *Si*, dont le sommet forme une plaine riant & fertile. Il est bien fourni de bestiaux, & ses rivières ne le sont pas moins de poisson.

On descendit le lendemain à (7)

(6) Thevenot met *Sun-si sien*.

Ogilby, & *Sin-isbeen* dans Thevenot.

(7) *Sing-ke-cien* dans

Sing ko-tsyen,

Sing-ko-tsyen, autre Ville du troisième rang & dépendante de Ho-kyen-fu, à huit milles de Sing-ki-tsyen. Elle n'est ni grande, ni peuplée, ni d'un grand commerce; mais très forte, & défendue par quantité de tours & de boulevards. Quoiqu'il s'y trouve quelques beaux édifices, la plupart de ses maisons sont petites & de nulle apparence. Son principal ornement consiste dans ses Temples. L'Auteur en admira un, qui est situé hors des murs, en pleine campagne, & qui donne une merveilleuse idée de l'ancienne architecture des Chinois. Il est composé de trois étages, élevés sur un piédestal de pierre. On y monte par quelques degrés. Le premier étage est orné de grandes portes, & les coins de la voûte sont supportés par de somptueuses colonnes. Le second & le troisième étage sont éclairés par de magnifiques fenêtres, & soutenus, comme le premier, par de grandes colonnes. Toutes les faces sont embellies de sculpture, & de chaque coin pendent quantité de sonnettes. Mais le dedans de cet édifice ne répond point à la beauté du dehors. Les Hollandois remarquèrent aussi que la dévotion des Habitans n'est pas aussi vive ici que dans les Villes précédentes. Une partie de leurs Pa-

NIFUHOFF.
1656.

Sing-ko-
tsyen.

Reste mer-
veilleux de
l'ancienne ar-
chitecture
Chinoise.

Variété dans
la dévotion
des Chinois.

NIEUHOF.
1656.

godes étoit tout-à-fait nue. D'autres n'étoient vêtues que de nattes, avec des bonnets de paille pour les garantir des injures de l'air.

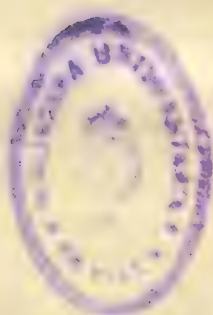
Cloître de
Religieuses
Chinoises.

La Flotte passa le même jour par *Sing-yo* (8), Ville du troisième rang, sous *Ko-kien-fu*, & située sur la droite de la Rivière à vingt milles de *Sing-ko*. Elle est accompagnée de très beaux faux-bourgs. A l'Ouest de la Place on découvre un vaste & haut Temple, environné d'un mur, & décoré aussi d'un très beau jardin. C'est un Cloître de Religieuses, où les Hollandois n'obtinent pas la permission d'entrer, parce que tous les hommes en sont exclus. A l'Est se présente un autre Temple & trois curieux Obélisques, élevés par la Ville à l'honneur d'un fameux Général, qui avoit mérité cette distinction par ses services militaires (9).

Comment
les Chinois se
défendent des
fauterelles.

Vers le soir, les Hollandois furent surpris de voir le Peuple assemblé en troupes, pour se défendre contre les fauterelles, qui visitent régulièrement le Pays dans cette saison. Elles sont amenées en si grand nombre par le vent d'Est, que, si malheureusement elles

(8) Thevenot écrit *Sing-ley been*. Voyez ci-dessus la raison qu'on a donnée de toutes ces différences.
(9) Nieuhof, *ubi sup.* p. 99 & suiv.



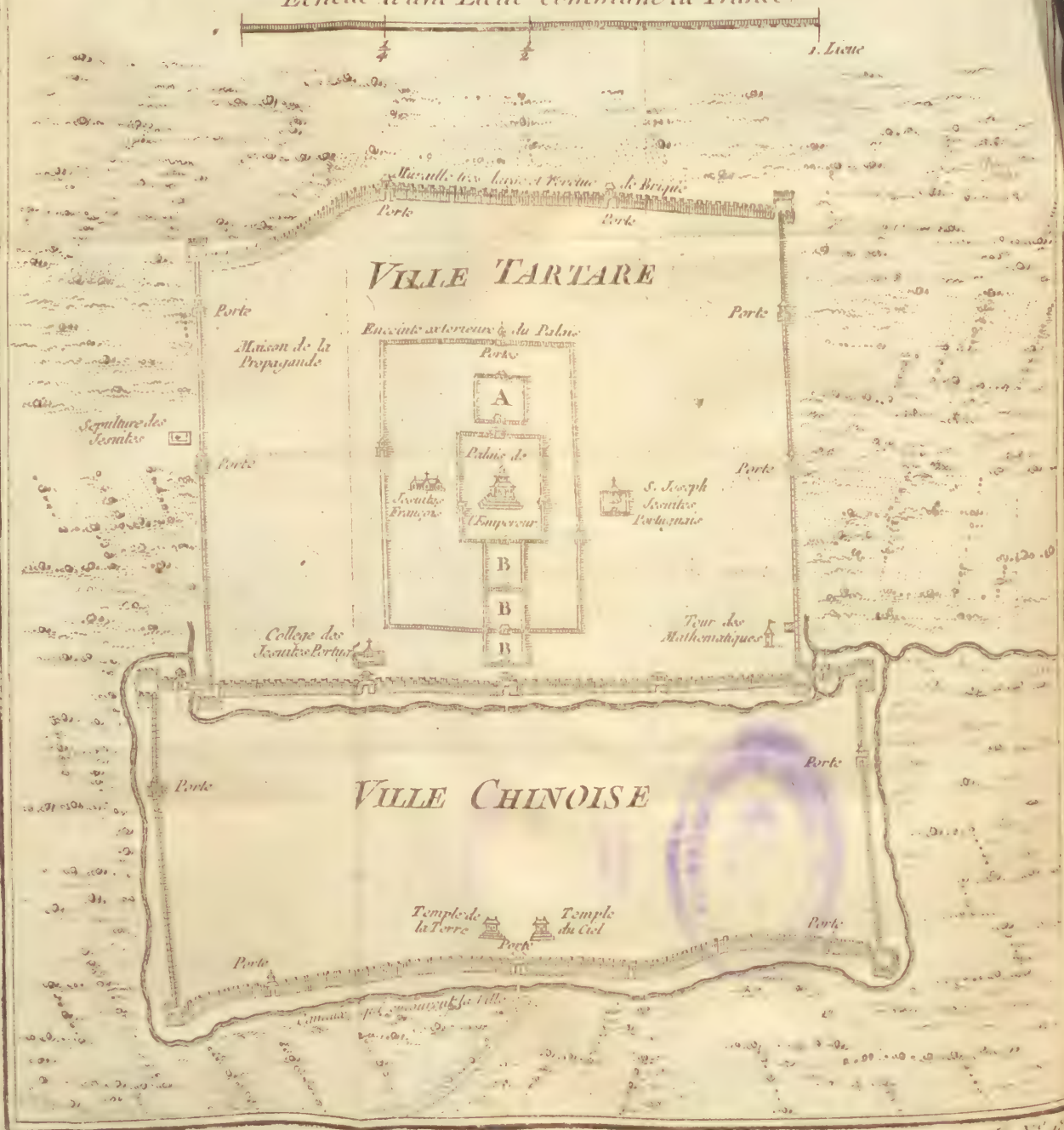
PLAN DE LA VILLE DE PEKING

Capitale de l'Empire de la Chine située par les 39^d 54^m de Lat. Sept^{le}

A. Lieu de Plaisance, ou l'on voit une Montagne faite à la main .

B. Grandes Cours du Palais de l'Empereur .

Echelle d'une Lieue commune de France



descendent à terre, tout est dévoré dans l'espace de quelques heures. Les Habitans parcourent leurs campagnes, enseignes déployées, tirant, poussant des cris, sans prendre un moment de repos jusqu'à ce qu'ils les voient tomber dans la mer ou dans quelque riviere. Un escadron de ces dangereux insectes se précipita sur les Barques des Ambassadeurs & les couvrit entierement (10). Mais on trouva bientôt le moyen de s'en délivrer en les chassant dans la riviere. Le même jour on arriva dans un Port de mer, nommé *Tyen-tsing-wey*.

NIEUHOF.
1656.

Tyen-tsing-wey

§ V I I I.

*Arrivée des Ambassadeurs à Peking,
& leur reception.*

TYEN-TSING-WEY (11) est une des plus grandes Villes de la Chine pour le Commerce, & l'un de ses trois principaux Ports. Les deux autres sont

Trois ports
c'est-à-dire
de la Chine

(10) Nieuhof, *ubi sup.* p. 99 & suiv.

(11) Cette place est éloignée de la mer de plus de quarante milles d'Angleterre. Toutes les Villes qui sont nommées ici entre *Tonquan-hyen* & *Tyen-tsing* ne se trouvent pas dans la Carte des Jésuites; de sorte que si elles n'y portent pas

d'autres noms, il faut que les Ambassadeurs eussent passé par un canal qui n'est pas marqué dans les mêmes Cartes. Dans cette dernière supposition, les Jésuites auroient omis plusieurs Villes, quoiqu'ils déclarent qu'ils ont inséré dans leur Carte toutes les Villes des trois rangs.

NIEUHOF.
1656.

Canton, dans la Province de Quang-rong, & *Je-jau-jeen* (12) dans celle de Nanking. La situation de *Tyen-tsing-wei* est à la pointe Est de la Riviere de Peking, près d'un Bras de mer nommé *Kang* (13), où trois Rivières, qui se rencontrent, sont défendues dans le point de leur jonction par un Château très fort. On compte environ trente milles de *Sang-Io* à *Tyen-tsing-wei*. Cette Ville est dans le fond d'un marais, environnée d'un mur de vingt-cinq pieds de hauteur, & flanquée d'un grand nombre de tours & de boulevards. Elle est fort peuplée & remplie de Temples. Comme tous les Vaisseaux qui se rendent à Peking de toutes les autres parties de la Chine doivent toucher ici, & que le Port est un lieu libre, où les marchandises ne payent aucun droit, on y voit aborder sans cesse un grand nombre de Bâtimens.

Le Gouverneur & les Magistrats vinrent complimenter les Ambassadeurs à bord; mais *Pinxenton* eut l'adresse de se faire rendre la première visite. Ensuite les Ambassadeurs furent invités à se rendre dans un Temple magnifique,

(12) C'est peut être *I-ching-hyen*, dont on a parlé ci-dessus.

(13) Ou Golfe de *Lyak-tong*.

qu'on avoit préparé pour les recevoir. Le but de cette Assemblée étoit de délibérer sur la maniere dont ils devoient se présenter à l'Empereur, & sur les moyens qu'ils devoient employer pour mettre les Grands dans leurs intérêts. Après ce conseil, le Mandarin du vieux Viceroi de Canton fut chargé de porter à Peking la nouvelle de leur approche, tandis qu'ils se hâteroient de la suivre.

NIEUHOF
1656.

Conseil qui
se tient en fa-
veur des Hol-
landois.

Deux jours après ils se rendirent à *Jo-si-wo* (14), Ville du troisiéme rang sous Peking, située sur le bord gauche de la Riviere, à quarante milles de Tyen-tsing. Cette Place est de peu d'étendue, mais bien bâtie. Ses fauxbourgs sont riches & son Commerce florissant. Les droits de passage qu'elle tire des Vaisseaux, montent à des sommes considérables. Le Gouverneur traita splendidement les Ambassadeurs dans sa propre maison. Il refusa leurs présens, mais il ne fit pas difficulté de leur demander quelques flacons d'eau-rose, qui lui furent envoyés.

Jo si wo.

Le lendemain la Flotte passa devant *Fo-chen*

(14) Dans Ogilby c'est *Jee-fo-ue*; dans Thevenot, *Goe-li-wool*: c'est probablement le *Hsi-u* de la

Carte des Jésuites; mais il n'est pas marqué ici comme *Hien* ou Ville du troisiéme rang.

NIBURGE.
1656.

Fo cheu (15), que d'autres nomment aussi *Que*, Ville du troisième rang sous Peking, à quinze milles de *Jo-si-wo*, & située dans un canton fort agréable, sur le bord gauche de la rivière. Elle n'est pas grande; mais les maisons y sont bien bâties & les édifices publics d'une beauté extraordinaire. On y admire particulièrement plusieurs arcs de triomphe. Du côté de l'Est, hors des murs, qui sont fort hauts, & revêtus de tours & de boulevards, on découvre un très beau Temple avec une magnifique tour à neuf étages.

San-tsyang-
wey, ou San-
Lu.

Le 16 on arriva devant *San-tsyang-wey*, ou *San-ho*, à douze milles de *Fo-cheu* & quatre de Peking. Elle est située sur la rive gauche, très peuplée, bien fortifiée & munie d'un bon Château. Au centre de la Ville on voit un bel arc de triomphe de pierre grise; & du côté du Sud, un large pont de pierre à cinq arches, qui a quarante-deux pas de longueur & qui est couvert de maisons.

Les Amba-
sadeurs ache-
vent le voya-
ge par terre.

Ce fut dans cette Ville que les Ambassadeurs quitterent leurs Barques pour achever le voyage par terre. Toutes les marchandises qui arrivent pour Peking, sont ici déchargées, ou dans

(15) *Fo-bien*, dans Thevenot.

la Ville voisine , qui se nomme *Tong-cheu* (16). Elles sont transportées par terre sur des chariots , ou sur le dos des ânes & des mulets (17) , que leurs maîtres tiennent prêts pour l'arrivée des Barques , & qui servent ainsi à la subsistance des pauvres Habitans.

Le même jour , on vit arriver , de Peking , le Mandarin dont les Ambassadeurs s'étoient fait précéder. Il leur annonça pour le lendemain l'arrivée de vingt-quatre chevaux & de plusieurs chariots , que le Conseil leur envoyoit pour transporter leur bagage & leurs présens. Tout étant disposé pour leur départ , ils commencèrent leur marche dans cet ordre : deux Trompettes précédoient le cortége , à quelque distance. Ils étoient suivis du Porte étendart , qui portoit le pavillon du Prince d'Orange. Ensuite venoient les Ambassadeurs , accompagnés de quelques Seigneurs Tartares & de plusieurs Officiers bien montés. Le corps de troupes qui les avoit escortés depuis Canton , suivoit immédiatement. Il étoit composé de cinquante Soldats , rangés en fort bon ordre autour des présens & du bagage. La route

NIEUHOF. 2
1656.

Ordre de leur
marche.

(16) *Tong-fou* dans O-gilly , & *Tong-fien* dans Thevenot.

(17) Carpentier dit qu'on

peut aller par eau jusqu'à Peking ; mais que l'Empereur l'a défendu en faveur des pauvres Habitans.

NIEUHOF.
1656.

Mauvais che-
min.

de Peking étoit extrêmement mauvais, remplie d'inégalités & de tant de trous, qu'à chaque pas les chevaux s'y enfonçoient jusqu'aux fangles. Cependant on y voyoit autant de monde, de chevaux & de voitures, que dans la marche d'une armée (18).

Tong cheu.

Le 17 on traversa la Ville de Tongcheu, qui est située dans un terrain très bas & fort profond. Cette Place est grande & revêtue d'une forte muraille. Un autre mur la divise en deux parties. Ses rues sont mal pavées, mais les beaux édifices y sont en grand nombre. Le Pays est agréable & fertile. Après avoir accepté quelques rafraîchissemens, dans un Temple qui se présente sur la route, les Ambassadeurs continuerent leur marche après midi & gagnèrent les faux-bourgs de Peking, à quinze cens trente milles de Canton.

Leur entrée
dans la Ville.

Ils entrèrent dans la Ville par deux portes magnifiques, & mirent pied à terre devant un Temple, où leurs guides les inviterent à prendre un peu de repos, en attendant l'arrivée du bagage. A peine y furent-ils entrés, qu'on leur annonça le Kappade de l'Empereur, les Agens des Vicerois de Canton & plusieurs Seigneurs de la Cour, qui

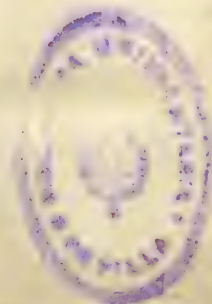
(18) Nicuhof, *ubi sup.* pag. 103.

VUE DE PEKING.
tirée de Nieuhof.



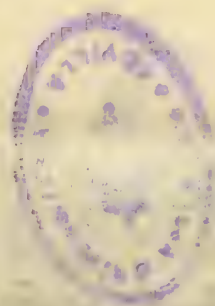
Tardieu Sculp.

T. F. N. III.



PELLERINAGE POUR OBTENIR UNE ANNEE FERTILE





VILLE DE TONG CHEU





venoient les féliciter de leur arrivée. Le Kappade portoit un faucon sur le poing. On leur servit des rafraîchissemens de plusieurs sortes de viandes & de fruits. Leur bagage ayant paru, le Kappade compta les chariots & les visita soigneusement, pour s'assurer qu'il ne manquoit rien au bon ordre. Ensuite ils furent conduits, avec beaucoup de pompe, jusqu'au logement que l'Empereur leur avoit fait préparer. Il n'étoit pas éloigné du Palais. On y entroit par trois belles portes, séparées par de grandes cours, & les bâtimens étoient renfermés dans l'enceinte d'un grand mur. Le soir, une garde de douze Tartares fut placée aux portes avec deux Officiers, pour la sûreté des Ambassadeurs & pour leur faire servir toutes les commodités qu'ils pouvoient désirer.

NIEUHOFF
1656.

Logement
qu'on leur avoit préparé.

Le lendemain au matin ils reçurent la visite de quelques Seigneurs du Conseil Impérial, accompagnés de *Tong-lau-ya* (19), premier Secrétaire, & de deux autres Mandarins, nommés *Quan-lau-ya* & *Hu-lau-ya*. Le dernier étoit Secrétaire du Conseil, quoiqu'étant

Visites qu'ils reçoivent le lendemain.

(19) *Tong-lau-ya* dans Therenot, & *Tong-lau-ya* dans Ogilby. *Lau-ya* signifie Seigneur ou Maître ; titre commun de tous les Of-

ficiers Chinois, civils & militaires, que les Portugais ont nommés *Mandarins*.

NIEUHOF.
1656.

Etranger il n'entendît point la langue Chinoise (20). Ces Députés venoient de la part de Sa Majesté Impériale & de son Conseil, pour s'informer de la santé des Ambassadeurs, du nombre des gens de leur suite, de la qualité de leurs présens, de la personne qui les envoyoit & du lieu d'où ils étoient venus. Ils leur demanderent aussi quelques éclaircissemens sur leurs usages; & paroissant admirer tout ce qu'ils entendoient, ils continuerent de leur faire diverses questions sur les circonstances de leur voyage, sur leur Pays & leur Gouvernement.

Explications
embarrassan-
tes pour les
Hollandois.

Cependant, comme il leur restoit quelques préjugés contre les Hollandois, sur la qualité de Pirates que les Portugais leur avoient attribuée, & que ne pouvant les croire établis dans le Continent, ils les soupçonnoient de n'habiter que la mer ou des Isles; ils les prièrent de leur faire voir la Carte de leur Pays. Les Ambassadeurs ne firent pas difficulté de la montrer. Ils la prirent, pour la faire voir à l'Empereur. Il restoit un autre embarras sur la nature du Gouvernement Hollandois; parce que les Chinois n'en connoissant

(20) Il étoit peut-être Secrétaire pour la Langue Tar-
tare.

point d'autre que le monarchique , avoient peine à se former une juste idée de l'Etat républicain. Les Ambassadeurs se crurent obligés d'employer le nom du Prince d'Orange , & de feindre que les présens venoient de sa part. Alors les Chinois leur firent plusieurs questions sur la personne de ce Prince , & leur demanderent s'ils étoient de ses parens ; parce que l'usage de la Chine n'admet point d'Ambassadeurs étrangers à l'audience de l'Empereur , s'ils n'appartiennent par le sang au Prince qui les envoie. Ils citerent l'exemple des Ambassadeurs de *Corée* & des *Îles Li-queses* , qui étoient venus à la Chine l'année précédente. Enfin , dans l'idée de la Nation Chinoise , l'Empereur ne pouvoit , sans se rabaisser beaucoup , recevoir au pied de son Trône des Étrangers d'un rang inférieur. Les Ambassadeurs répondirent qu'ils n'avoient pas l'honneur d'être parens de leur Prince , & que l'usage de leur Pays n'étoit pas d'employer des personnes de cette distinction aux ambassades. On continua de leur demander quels étoient du moins les Emplois qu'ils occupoient à sa Cour , quels étoient leurs titres dans leur propre langue , combien ils avoient de personnes sous leurs ordres & de quoi

NIEUWOF.
1656.

ils tiroient leur subsistance. Les Ambassadeurs, pour détourner apparemment des questions embarrassantes, nommerent le Gouverneur général de Batavia, & ces deux noms firent naître aux Chinois d'autres idées. Ils demanderent ce que c'étoit que ce Gouverneur & que Batavia. Un des Ambassadeurs répondit que le Gouverneur Général, pour l'étendue du Commandement, pouvoit être comparé aux Vicerois de Canton; qu'il gouvernoit tous les domaines de Hollande aux Indes orientales, & que Batavia, qui en étoit la Capitale, étoit le lieu de sa résidence.

Continua-
tion des pre-
mieres céré-
monies.

Les Mandarins firent à chacun des Ambassadeurs un présent de cinquante taëls d'argent, & prirent congé d'eux; mais ce fut pour revenir presqu'au même instant & leur faire de nouvelles questions. L'un, envoyé par l'Empereur, leur demanda la communication de leurs Lettres de créances. Elles furent portées à la Cour, avec beaucoup de cérémonie, dans un grand plat d'argent couvert de trois pièces d'écarlate. Un autre vint demander à voir leurs armes, & voulut sçavoir comment elles avoient été fabriquées. Un troisième se fit expliquer de quelles armes les Hollandois se servoient à la guerre, avec quelles

Nations ils avoient des alliances , & s'ils étoient en paix ou en guerre avec les Portugais. Il en parut cinq ou six autres , & les mêmes revinrent cinq ou six fois , avec les mêmes commissions. Enfin , reconnoissant leur importunité , ils s'excuserent sur les ordres de l'Empereur , qui avoit beaucoup de curiosité pour les éclaircissemens de cette nature.

Sur le rapport de ces premiers Commissaires , le Grand-Maître , ou plutôt le Chancelier de l'Empereur , envoya , le jour suivant , deux Gentilshommes aux Ambassadeurs , pour les avertir de se rendre au Conseil Impérial avec leurs présens. Le tems étoit pluvieux. La crainte d'alterer quelque chose aux présens , leur fit souhaiter qu'on choisît un autre jour ; mais on ne goûta point leur excuse. N'ayant pas laissé de se rendre au Conseil sans y faire porter les présens , on rejetta la proposition du moindre délai , parce que l'Empereur étoit résolu de les voir le même jour. Aussi-tôt qu'ils les eurent fait apporter ; on les pressa de s'asseoir , sans aucune marque de respect pour une si auguste Assemblée.

Le Chef , ou le Président , étoit assis au fond de la salle , sur un banc fort large & fort bas , les jambes croisées.

NIEUCHOZ.
1656.

Les Ambassadeurs sont
appelés au
Conseil.

Forme de
l'Assemblée.

NIEUWOF.

1636.

Jésuite Man-
darin.

comme nos Tailleurs. A sa droite étoient deux Seigneurs Tartares, dans la même situation; à sa gauche, un Jésuite, nommé le Pere Adam *Scaliger*, natif de Cologne en Allemagne, qui avoit vécu depuis près de trente ans dans les honneurs, à la Cour de Peking. C'étoit un vieillard, d'une figure agréable, qui avoit la barbe longue & les cheveux rasés; vêtu, en un mot, à la Tartare. Tous les Seigneurs du Conseil étoient assis confusément, sans aucune distinction de rang ou d'âge. Le Chancelier même avoit les jambes nues & n'étoit couvert que d'un léger manteau. Il adressa un compliment fort court aux Ambassadeurs, & les pressa de s'asseoir. Ensuite le Pere *Scaliger* vint les saluer fort civilement, dans sa propre langue, & leur demanda des nouvelles de quelques personnes de sa Religion, qu'il avoit connues en Hollande.

On apporte
les présens au
Conseil.

Dans cet intervalle les Mandarins de Canton, & Pinxenton même, qui avoit pris des aîs si hauts dans le voyage, s'employèrent comme des portefaix à transporter les caisses où les présens étoient renfermés. Le Chancelier les tira aussi lui même, en faisant diverses questions aux Ambassadeurs. A



chaque réponse qu'ils lui faisoient, Scaliger, qui servoit d'Interprète, assuroit qu'ils parloient de bonne foi ; & lorsqu'il voyoit sortir des caisses quelque présent curieux, il lui échappoit un profond soupir. Le Chancelier loua plusieurs des présens, & déclara qu'ils seroient agréables à l'Empereur. Pendant cet inventaire, un Messager de l'Empereur apporta ordre au Pere Scaliger de faire plusieurs demandes aux Ambassadeurs, sur leur Nation & sur la forme de leur Gouvernement, & de mettre leurs réponses par écrit. Le Mandarin-Jésuite obéit ; mais il ajouta malicieusement à son Mémoire, que le Pays dont les Hollandois étoient en possession étoit autrefois soumis aux Espagnols, & qu'ils y avoient encore de justes droits. Le Chancelier l'obligea d'effacer cette réflexion, parce qu'il étoit à craindre qu'elle n'indisposât l'Empereur contre les Hollandois. Il ajouta qu'il suffisoit d'expliquer que ces Peuples possédoient un Pays, & qu'ils y vivoient sous un Gouvernement régulier.

Tandis que les Secrétaires tiroient plusieurs copies de ce Mémoire, le Chancelier, pressé de la faim, se fit apporter une pièce de porc, qu'il mangea.

NIELHOFF
1656.

Mémoire que
le Mandarin
Jésuite fait
pour l'Empe-
reur.

Malpropreté
du Chancelier
Chinois.

NIEUHOF.
1656.

Festin.

fort avidement, quoiqu'elle fût à demi-crue ; & même avec si peu de propriété, qu'on l'auroit moins pris ; dit Nieuhof, pour un homme de distinction que pour un boucher. En finissant, il donna ordre au fils du vieux Viceroy de Canton, qui résidoit à la Cour, de faire apporter à dîner pour les Ambassadeurs. Aussi-tôt que les mets furent servis, le Chancelier se remit à manger avec la même avidité, & tous les Seigneurs Tartares suivirent son exemple. Mais les Ambassadeurs, & Scaliger même, ne purent toucher aux viandes, parce qu'elles étoient presque crues. Le Chancelier, qui s'en apperçut enfin, fit lever tous les plats, & l'on vit paroître un autre service de toutes sortes de fruits & de confitures. Il pressa les Ambassadeurs de faire porter les restes à leur logement ; mais ils s'en défendirent dans des termes civils.

Ambassadeur
Moscovite.

Scaliger leur raconta que trois ou quatre mois auparavant il étoit arrivé à la Cour Impériale un Ambassadeur Moscovite (21), avec un cortège de cent personnes, pour demander la liberté du Commerce à la Chine une fois

(21) C'étoit apparemment Sander Jacowitz Boïcosf, dont les Voyages pa-

roîtront ici dans l'article de la Tartarie.

l'année ; mais que l'Empereur avoit peu de penchant à leur accorder cette faveur. La nuit approchant , les Ambassadeurs prirent congé de l'Assemblée , & furent reconduits à leur logement par le Pere Scaliger. Cette marche se fit avec beaucoup de pompe. Le Mandarin ecclésiastique étoit porté par quatre hommes , dans un palanquin , & suivi à cheval de plusieurs Officiers de distinction.

Le lendemain , à la priere du Chancelier , les Ambassadeurs écrivirent de leur propre main pour qui les présens étoient destinés , & se servirent de leur Secrétaire , qui se nommoit *Boren* , pour répondre à quantité de nouvelles questions. Enfin *Tong-lau-ya* & deux autres Mandarins , vinrent leur déclarer que les présens avoient été bien reçus de l'Empereur & de l'Impératrice sa mere ; mais que Sa Majesté leur faisoit demander cinquante pièces de toile blanche de plus , pour les belles-filles du Viceroi de Canton. Ils ne purent en fournir que trente-six pièces.

Le 3 d'Août , on leur apprit qu'il étoit arrivé à Peking un Ambassadeur du Grand-Mogol , avec une suite fort nombreuse pour accommoder quelques différends qui s'étoient élevés entre les deux Nations , & pour demander au

NIEUHOF
1656.

Les présens
sont bien reçus de la
Cour.

Ambassadeur
du Grand-
Mogol , & su-
jet qui l'Am-
na.

NIEUHOF.
1656.

nom de leurs Prêtres la liberté de prêcher leur Religion à la Chine, qui leur avoit été retranchée depuis quelques tems sous de rigoureuses peines. Leurs présens consistoient en trois cens trente-six chevaux d'une beauté extraordinaire, deux autruches, un diamant fort gros & d'autres pierres précieuses. Des présens si riches n'ayant pas été moins goûtés que ceux des Hollandois, firent obtenir aux Mogols une expédition fort prompte.

Les Ambassadeurs Hollandois reçurent des visites continuelles des Seigneurs & des Mandarins de la Cour. Les questions qu'on leur faisoit étant presque toujours les mêmes, ils n'avoient à faire que les mêmes réponses. Enfin, le 3 de Juillet, l'Empereur envoya par écrit l'ordre suivant aux Seigneurs du Conseil :

Ordre de
l'Empereur
au Conseil des
Li pus.

„ Grands & dignes Li-pus (22) ; les
„ Ambassadeurs de Hollande sont ve-
„ nus ici avec des présens, pour con-
„ gratuler l'Empereur & lui rendre leurs
„ soumissions ; ce qui n'étoit point en-

(22) Le Li-pu ou le Tribunal des Droits, est la troisième des six Cours supérieures. Un de ses offices est de recevoir & de con-

gédier les Ambassadeurs. Nieuhof rend le terme de Li-pu, qu'il écrit Li-pous, par celui de Conseillers.

« core arrivé jusqu'aujourd'hui. Com-
 « me c'est donc la première fois, je ju-
 « ge à propos de les recevoir en qualité
 « d'Ambassadeurs, & de leur accorder
 « la permission de paroître devant moi,
 « pour me rendre hommage lorsque je
 « paroîtrai sur mon Trône dans mon
 « nouveau Palais, afin qu'ils puissent
 « obtenir une réponse favorable & s'en
 « retourner promptement satisfaits.
 « D'ailleurs, lorsque l'espérance d'ob-
 « tenir le bonheur de me voir leur a fait
 « oublier toutes les fatigues d'un long
 « voyage par mer & par terre, & qu'ils
 « sont capables, sans fermer les yeux,
 « de soutenir l'éclat du Soleil du Ciel,
 « comment pourrions-nous manquer de
 « bonté pour eux & leur refuser leurs
 « demandes (23)?

NIEUHOFF.
 1656.

Après s'être fait lire pour la seconde
 fois les Lettres de créance, dans une
 nouvelle traduction du Pere Scaliger,
 l'Empereur renouvela par écrit la mê-
 me déclaration au Conseil des Li-pus.
 Sur quoi le Chancelier demanda aux
 Ambassadeurs, si les Hollandois ne pou-
 voient pas envoyer tous les ans à Pe-

Proposition
 que le Conseil
 fait aux Am-
 bassadeurs.

(23) Une partie de cette
 Lettre est tirée de Theve-
 nor. Elle diffère un peu de
 celle qu'on lit dans Ogilby

& dans Carpentier; mais
 elle a plus d'apparence de
 vérité.

NIEUHOF.
1696.

Ce qu'ils pro-
mettent,

Obstacles
qu'on leur sus-
cite,

king, ou du moins tous les deux ou
trois ans, pour rendre leur hommage à
l'Empereur. Ils répondirent qu'ils ne le
pouvoient qu'une fois en cinq ans; mais
qu'ils demandoient la permission d'en-
voyer tous les ans à Canton quatre Vais-
seaux pour le Commerce. Tous les Con-
seils s'étant assemblés pour délibérer sur
cette réponse, on y décida qu'il suffi-
soit que les Hollandois vinssent saluer
l'Empereur une fois en cinq ans. Telle
fut du moins l'opinion de tous les Tar-
tares; mais les Chinois, sous prétexte
de les traiter avec plus de faveur, pro-
posèrent d'étendre le terme jusqu'à neuf
ans, en ajoutant néanmoins que le Com-
merce à Canton ne leur seroit pas permis
dans l'intervalle. Ils firent entendre aus-
si, „ qu'il étoit à craindre que sous le
„ nom d'Hollandois, les Vaisseaux d'An-
„ gleterre ne trouvassent de l'accès dans
„ les Ports de la Chine. On se souve-
„ noit, disoient-ils, que trente ans au-
„ paravant les Anglois étoient entrés
„ avec quatre Vaisseaux dans le Port de
„ *Hey-ta-men*; qu'ils y avoient enlevé
„ quatre Bâtimens Chinois chargés de
„ sel, pris un Mandarin, tiré sur le
„ Fort, & que pour ces outrages ils
„ avoient été déclarés ennemis de l'Em-
„ pire. D'ailleurs, outre qu'il étoit con-

» traire aux usages de la Chine d'accor-
 » der un Commerce libre dans aucun
 » de ses Ports, il ne paroissoit pas mê-
 » me par les Lettres de créance des Am-
 » bassadeurs qu'ils fussent chargés de
 » solliciter cette grace; d'où il falloit
 » conclure qu'ils avoient excédé leurs
 » ordres (24).

NIEUHOF.
1656.

Les Hollandois ne furent pas peu sur-
 pris de ces obstacles. Ils avoient compté
 que l'Empereur, par ses Lettres au Vi-
 ceroi de Canton, leur avoit déjà per-
 mis le Commerce dans ce Port, & qu'en
 venant à Peking ils n'avoient qu'à re-
 mercier Sa Majesté Impériale de ses fa-
 veurs. D'un autre côté, on les informa
 que le Pere Scaliger & quelques autres
 Jésuites avoient été gagnés par les Por-
 tugais pour s'opposer aux succès (25) de
 leurs espérances. Ces Missionnaires s'ef-
 forçoient déjà d'inspirer aux Tartares
 les fâcheux préjugés qui avoient été ré-
 pandus à Canton, & représentoient
 qu'on ne pouvoit accorder la liberté du
 Commerce aux Hollandois sans appau-
 vrir entierement Makao.

Ils sont tra-
 versés par les
 Jésuites.

Mais ce qui surprit encore plus les
 Ambassadeurs, ce fut d'avoir été trom-

(24) Nieuhof, *ubi sup.* que le motif de la Religion
 p. 109 & suiv. faisoit agir les Jésuites,

(25) Il est vraisemblable

NIEUHOFF.
1656.

Propositions
qu'ils font à
leur tour.

Elles ne sont
pas reçues.

Bonté de
l'Empereur
pour les Hol-
landois.

pés par les Viceroyes de Canton, qui avoient reçu leur argent pour mettre dans leurs inrerêts le Chancelier & d'autres Conseillers de l'Empereur. Un embarras si cruel leur fit tenter divers expédiens. Ils proposerent au Conseil de leur accorder la permission de demeurer à la Chine & d'y exercer le Commerce, sur le même pied que les Sujets de l'Empereur. A cette condition, ils offroient de payer les droits ordinaires, comme les *Liegines* (26), les *Amians* & les *Siamois*, & de rendre à l'Empereur, tous les trois ans, un hommage accompagné de présens. Mais, après quantité d'efforts, ils reconnurent d'où venoit l'inutilité de leurs soins. Ils manquoient d'argent; & ne voulant point en prendre à huit ou dix d'interêt par mois, ils resolurent de s'adresser directement à l'Empereur. Pendant ce tems-là, ce Prince s'étoit informé du progrès de leurs affaires. Il avoit appris qu'ils offroient de faire le voyage une fois en cinq ans pour le saluer. Sa bonté lui avoit fait mettre huit ans à la place de trois. » Cinq ans, di-
» soit-il, étoit un espace trop court

(26) Ceux de *Lugicoo*, not, ceux d'*Amian* & de
d'*Amia* & de *Siam* dans *Liengroo-Siam*,
Carpentier; dans *Theye-*

» pour aller & revenir, s'ils ne voya-
 » geoient que de jour. Ils avoient be-
 » soin de se reposer deux ou trois ans
 » dans leur patrie. D'ailleurs, pour-
 » quoi les contraindrois-je ? ajoutoit-
 » il, sur un point de cette nature, eux
 » qui n'ont pas besoin de moi, qui ne
 » me craignent point, & qui ne vien-
 » nent me voir & m'offrir des présens
 » que par un sentiment de respect &
 » d'affection pour ma Personne.

NILUHOFF.
1656.

Des dispositions si favorables firent
 renaître toutes les esperances des Hol-
 landois. A la verité, le premier Sécra-
 taire du Chancelier n'épargnoit rien
 pour leur ôter l'envie de renouveler
 leurs demandes. Il leur représentoit
 qu'ils devoient être fort contens, dans
 un premier voyage, d'avoir été reçus
 en qualité d'amis, & que leur empres-
 sement à vouloir obtenir tout-d'un-coup
 la liberté du Commerce, n'étoit propre
 qu'à ruiner toutes leurs prétentions.
 Mais ils fermerent l'oreille à cet avis,
 d'autant plus que le tems approchoit
 où l'Empereur devoit faire son entrée
 dans le nouveau Palais. Cependant ils
 apprirent qu'avant l'audience qu'ils se
 flattoient d'obtenir, ils devoient com-
 mencer par rendre leur hommage de-
 vant le Trône du vieux Palais, où l'on

Ruses qu'on
 emploie pour
 les refroidir.

Cérémonie
 à laquelle ils
 sont obligés
 de se soumet-
 tre.

NIEUHOF.
1656.

garde le trésor & le sceau Impérial. Cette cérémonie étoit si nécessaire, que l'Ambassadeur de Moscovie ayant refusé de s'y soumettre, parce qu'il la regardoit comme une dérogation à la Majesté du Czar, étoit parti sans avoir été reçu à l'audience. Tous les Grands de la Chine sont obligés de rendre leurs respects devant ce Trône, avant que de paroître aux yeux de l'Empereur; & l'Empereur même, avant son installation, doit se présenter au même lieu pour saluer le Trône. Les Chinois donnent pour raison de cet usage, qu'il est plus ancien que l'Empereur & qu'il mérite par conséquent d'être respecté. Tous les Ambassadeurs y sont assujettis, trois jours avant l'audience.

Cérémonie
de l'hommage
du Trône.

Le 22 d'Août, les Agens du Viceroi de Canton, le Mandarin Pinxenton & d'autres personnes de même rang, se rendirent de grand matin au logis des Ambassadeurs. Ils y furent bien-tôt suivis de trois Docteurs Chinois (27) & de quelques Officiers de la Cour, en habits fort riches. Ils conduisirent les Ambassadeurs & leur suite dans le vieux Palais, qui avoit l'apparence d'une Ecole ou d'une Bibliotheque, car on n'y

(27) C'étoient les *Ko luns*, ou les premiers Ministres.

voyoit

voyoit que des gens de lettres ou de robe, avec des livres à la main. Après s'y être arrêtés quelques momens, ils les firent passer dans une cour, environnée d'un fort haut mur, où ils reçurent, par la bouche d'un Hérault, l'ordre de s'agenouiller trois fois & de baisser la tête jusqu'à terre. Cette cérémonie fut suivie d'un moment de silence. Ensuite le Hérault prononça les paroles suivantes à haute voix : *Ka-schan*, c'est-à-dire ; *L'Empereur est venu de Dieu. Que-e ; Tombez sur vos genoux. Kan-to : Baissez trois fois la tête. Ke-e : Levez-vous. Ke-e* fut répété trois fois. Ensuite il ajouta, *Ko-e*, c'est-à-dire, *rangez-vous du même côté*. Après cette scène, où assistoient au moins cent Docteurs Chinois, les Ambassadeurs retournerent à leur logement.

NIEUHOF.

1656.

Le 25 d'Août étoit le jour marqué pour l'audience ; mais il fut troublé par la mort subite du plus jeune des freres de l'Empereur, âgé d'environ seize (28) ans. On soupçonna qu'il avoit été empoisonné par quelques Seigneurs du Conseil, comme indigne de vivre depuis qu'il avoit offensé Sa Majesté Impériale par quelques mauvais discours.

Mort subite d'un jeune Prince, frere de l'Empereur.

(28) Seize ans, suivant Carpentier & Thevenot ; mais six, suivant Ogilby.

Tom: XVIII.

Q

NIEUHOF.

1656.

Départ de
l'Ambassa-
deur de Mos-
covie.

Mais d'autres attribuerent sa mort à l'imprudence qu'il avoit eue de boire, dans une grande chaleur, un verre d'eau glacée qui l'emporta dans l'espace de quelques heures. L'Empereur parut si touché de sa perte, qu'il passa trois jours entiers sans voir personne. Les funérailles de ce jeune Prince ayant été différés l'espace d'un mois, l'audience des Ambassadeurs fut remise au même terme. Le 14 de Septembre, ils apprirent (29) que l'Ambassadeur de Moscovie quittoit Peking sans avoir obtenu d'audience, & vers midi ils virent arriver un homme de son cortège, qui venoit prendre congé d'eux de la part des autres, & qui leur demanda une Lettre de leur main, pour servir de témoignage en Moscovie qu'ils avoient vû des Hollandois à la Cour de Peking. Ensuite ils furent informés que cet Ambassadeur avoit été obligé de différer son départ jusqu'à ce qu'il eût obtenu des passeports de (30) l'Empereur.

(29) Le Journal de l'Ambassadeur de Russie, qu'on donnera dans la suite, marque le départ de cet Ambassadeur au 4 de Septem;

bre. C'est peut-être une erreur d'impression pour 14.

(30) Nieuhof, *ubi* sup. p. 113 & suiv.

§ I X.

*Audience & départ des Ambassadeurs
Hollandois.*

Aussi-tôt que le jeune Prince eut reçu les honneurs de la sépulture, l'Empereur fit avertir son Chancelier qu'il étoit résolu de recevoir, deux jours après, au pied de son Trône, les Ambassadeurs Hollandois & ceux du Grand-Mogol. Ce Ministre communiqua cet ordre à tous les Grands qui se trouvoient à Peking & qui devoient assister à l'audience.

Le premier d'Octobre, à deux heures après midi, les Mandarins de Canton & d'autres Officiers de la Cour, se rendirent, en habits magnifiques, & précédés de lanternes, au logement des Ambassadeurs, pour les conduire au Palais Impérial. Ils leur firent prendre cinq ou six personnes de leur suite, au nombre desquels l'Auteur fut choisi. En arrivant au Palais, le cortége passa directement dans la seconde cour. A peine les Ambassadeurs furent-ils assis, que celui du Grand-Mogol, accompagné de cinq personnes d'honneur & d'environ vingt domestiques, vint se placer vis-à-vis d'eux. Ceux des Lam-

NIEUHOFF.
1656.

Préparatifs
de l'Audien-
ce.

NIEUHOF.
1656.

mas (31) & des Su-ta-tses (32), prirent aussi leurs places. Plusieurs Seigneurs de l'Empire s'assirent ensuite au-dessous d'eux. Ils furent tous obligés de passer la nuit dans cette situation, c'est-à-dire, en plein air & sur des pierres nues, pour attendre Sa Majesté Impériale, qui ne devoit paroître que le lendemain au matin sur son Trône.

Peinture de quelques Ambassadeurs étrangers qui étoient de la même audience.

Celui des Su-ta-tses,

De tous les Ambassadeurs étrangers, celui des *Su-ta-tses*, qui sont les Tartares du Sud (33), étoit le plus estimé à la Cour de Peking. Tout ce que Nieuhof put apprendre du sujet de son Ambassade, fut, qu'il apportoit des présents à l'Empereur, suivant l'usage des Nations qui bordent la Chine (34). Sa robe étoit composée de peaux de mouton, teintes en cramoisi, & lui tomboit jusqu'aux genoux; mais elle étoit sans manches. Il avoit les bras nus jusqu'aux épaules. Son bonnet, revêtu de

(31) *Lama* ou *Dalay-Lama*. Cette race demeure au Tibet.

(32) *Sutadses* dans Carpentier; *Sudatses* dans Thevenot; & probablement *Su-ta-tses*, parce que *ta-tse* est le mot Chinois qui signifie Tartar. Ogilby met *Sutadsen*. C'est le pluriel Hollandois.

(33) C'est peut-être Tar-

tares-d'can; car *su* ou *suu* signifie *can* en langue Tartare ou Mongol. L'Ambassadeur étoit *Kalkas* ou *Eluth*, car il portoit l'habit Kalmouck.

(34) L'Empereur étant Tartare, cette Ambassade venoit peut-être des Eluths, qui, n'étant pas de sa dépendance, envoyotent le complimenter.

martre, étoit ferré contre sa tête; & du centre partoît une queue de cheval, teinte aussi en rouge (35). Ses hautes-chausses étoient d'une étoffe légère & lui descendoient jusqu'au milieu des jambes; ses bottes étoient si grandes & si pèsantes, qu'à peine lui permettoient-elles de marcher. Il portoit au côté droit un sabre fort large & fort massif. Tous les gens de sa suite étoient vêtus de même, & portoit sur le dos leur arc & leurs flèches.

NIEUHOF,
1656.

L'Ambassadeur du Mogol étoit vêtu d'une robe bleue, si richement brodée, qu'on l'auroit prise pour de l'or battu. Elle lui tomboit jusqu'aux genoux, liée, au-dessus de reins, d'une ceinture de soie, avec des franges fort riches aux deux bouts. Il portoit aux jambes de jolies bottines de maroquin, & sur la tête un grand turban de diverses couleurs.

Celui du
Grand - Mo-
gol.

L'habit de l'Ambassadeur des Lammas étoit d'une étoffe jaune, & son chapeau à larges bords, comme celui des Cardinaux. Il portoit au côté un chapelet, de la forme des nôtres, sur lequel il disoit des prières. Ces Lammas sont une sorte de Religieux ou de Prê-

Celui des
Lammas.

(35) Les Eluths, ou les Kalmoucks, aiment passion-
nément le rouge.

NIEUHOF.
1656.

tres, qui, après avoir été soufferts long-tems à la Chine en avoient été bannis par le dernier Empereur. Ils s'étoient réfugiés en Tartarie, d'où ils faisoient demander, par cette Ambassade, la liberté de rentrer dans leurs anciens Etablissmens (36). Nieuhof n'apprit point quel fut le succès de leurs sollicitations; mais ils avoient été reçus avec beaucoup d'amitié.

Eléphans
noirs à la por-
te.

A la porte de la même cour on voyoit trois éléphans noirs, qui servoient comme de sentinelles. Ils portoient, sur le dos, des Tours ornées de sculpture & magnifiquement dorées. Le concours du Peuple étoit incroyable, & le nombre des gardes aussi surprenant que la richesse de leurs habits.

Les Ambas-
sadeurs sont
conduits à la
Cour de l'Au-
dience.

A la pointe du jour, les Grands qui avoient passé la nuit dans la Cour s'approcherent des Ambassadeurs pour les observer, mais avec beaucoup de politesse & de décence. Un heure après, ils reçurent un signal qui les fit lever brus-

(36) L'Auteur paroît avoir été mal informé sur ce point. Whay-Tiong ou Tong-Chin, dernier Empereur de la Chine, étoit fort entêté de la Religion des Lammas. Ainsi cet Ambassadeur étoit plutôt de Si-fan, Nation entre le Tibet & la Chine, dont la

plupart des Lammas portent l'habit jaune pour marquer leur attachement à l'Empereur de la Chine, à qui cette couleur est propre. C'est par la même raison qu'on porte des chapeaux ou des bonnets jaunes au Tibet.

SALLE IMPERIALE DE LAUDIENCE
tirée de Nieuhof.

1. Palais du Trône Imperial.	4. Douze Chevaux blancs.
2. Les deux Ambassadeurs.	5. Tartare avec un Serpent.
3. Ambassadeur du grand.	de Cuir.
Mogol.	6. Le Herauld.
	Gardes de l'Empereur.





quement. En même-tems deux Seigneurs Tartares, dont l'office est de recevoir les Ambassadeurs, vinrent les prendre & les firent passer par une autre porte, dans une seconde cour qui étoit environnée de soldats Tartares & de Courtisans. De-là ils furent conduits dans une troisième cour, qui renfermoit la salle du Trône, les appartemens de l'Empereur, & ceux de sa femme & de ses enfans. La circonférence de cette cour étoit d'environ quatre cens pas. Elle étoit bordée aussi d'un grand nombre de Gardes, vêtus de riches casques de satin cramoisi.

Les deux côtés du Trône étoient gardés par cent douze Soldats, dont chacun portoit une Enseigne différente, assortie à la couleur de son habillement. Mais ils avoient tous la tête couverte d'un chapeau noir, garni de plumes jaunes. Près du Trône étoient vingt-deux Officiers, qui portoit à la main de riches écrans jaunes, dont la forme représentoit des soleils. Ils étoient suivis de dix autres, qui portoit des cercles dorés de la même forme; & ceux-ci de six autres, qui portoit des cercles en forme de pleine-lune. Après eux on voyoit seize Gardes, armés de demi-piques ou d'épieux, & couverts de ru-

NICHOL.

1656.

Description
de l'appareil
& du Trône.

NIEUHOF.
1696.

bans de soie de diverses couleurs. Ensuite paroissoient trente-six autres Gardes, chacun portant un étendart orné d'une figure de dragon ou de quelqu'autre monstre. Derrière tous ces rangs étoient une infinité de Courtisans, tous richement vêtus, de la même sorte de soie & de la même couleur, comme d'une même livrée; ce qui relevoit beaucoup l'éclat du spectacle. Devant les degrés qui conduisoient au Trône, on avoit placé des deux côtés six chevaux blancs, couverts de riches caparaçons, avec des brides parsemées de perles, de rubis & d'autres pierres précieuses.

Homma-
ges rendus au
Trône.

Pendant que les Ambassadeurs admiroient la pompe & l'éclat de cette Cour, on entendit un carillon de cloches, après lequel le vieux Tu-tang s'avança au milieu de trente des premiers Seigneurs de l'Empire. Au signal d'un Hérault ils rendirent leurs soumissions au Trône, en tombant à genoux & baissant la tête neuf fois jusqu'à terre. Une délicieuse musique de voix & d'instrumens remplissoit les intervalles de cette cérémonie. Au Tu-tang & à son cortège succéda un autre Ordre de Seigneurs. Les Ambassadeurs des Su-ta-tses & des Lammas furent conduits ensuite - avec

beaucoup de pompe , par le premier & le second Chancelier , pour rendre les mêmes respects au Trône.

NIEUHOF.
1656.

Alors un des Chanceliers s'approchant des Hollandois, leur demanda quel étoit leur rang & leur dignité. Ils répondirent qu'ils occupoient le rang de Vicerois. Le même Chancelier interrogea aussi les Ambassadeurs Mogols, qui firent la même réponse. Là-dessus, le Tu-rang leur déclara que leur place étoit à la dixième pierre de la vingtième, suivant l'ordre des rangs, qui étoit marqué sur le pavé, vis-à-vis la porte de la Salle du Trône. Ces pierres sont revêtues de plaques de cuivre, sur lesquelles on voit écrit en caractères Chinois, le caractère & la qualité des personnes qui doivent s'y tenir debout ou à genoux. Ensuite un Hérault leur cria d'une voix haute : *Allez, présentez-vous devant le Trône.* Ils s'y présentèrent. Le même Hérault continua de crier : *Marchez à votre place.* Ils y marchèrent. *Baissez trois fois la tête jusqu'à terre.* Ils la baissèrent. *Levez-vous.* Ils se leverent. Enfin, *Retournez à votre place.* Ils y retournerent (37).

Quel titre les Hollandois se donnent.

Comment les places étoient marquées.

On les conduisit ensuite, avec l'Ambassadeur du Mogol, sur un Théâtre

Forme du Trône impérial.

(37) Nieuhof, *ubi sup.* p. 114 & suiv.

NIEBUHOF.
1656.

bien bâti , qui servoit de soutien au Trône Impérial. Sa hauteur étoit d'environ vingt pieds , & dans toute son enceinte il étoit environné de plusieurs galeries d'albâtre. Là , après avoir été obligés de se mettre à genoux & de baisser la tête , on leur servit du thé Tartare, mêlé de lait, dans des tasses & des plats de bois. Bien-tôt, le carillon des cloches ayant recommencé à se faire entendre , toute l'Assemblée se mit à genoux , tandis que l'Empereur montoit sur son Trône. Les Ambassadeurs ne découvrirent pas aisément Sa Majesté Impériale , parce qu'ils furent obligés de garder leurs places. Les gens de leur suite , qui étoient derrière eux , la virent encore moins , au travers d'une foule de Courtisans dont elle étoit environnée.

L'Empereur
montoit sur son
Trône.

Beauté de ce
spectacle.

Ce puissant Monarque étoit assis à trente pas des Ambassadeurs. L'or & les pierres précieuses, dont son Trône étoit couvert , jettoit un éclat si extraordinaire que les yeux en étoient éblouis. Des deux côtés étoient assis près de lui les Princes de son sang , les Vicerois & les grands Officiers de la Couronne. On leur servit du thé dans des tasses & des coupes de bois. Tous ces Grands étoient vêtus de satin bleu , relevé par

des figures de dragons & de serpens. Leurs bonnets étoient brodés d'or, & parfemés de diamans & de pierres précieuses, dont le nombre ou l'arrangement distinguoit leurs rangs & leurs qualités. De chaque côté du Trône paroissoient quarante Gardes-du-corps, armés d'arcs & de flèches.

NIEUHOF.
1656.

L'Empereur demeura l'espace d'un quart d'heure dans cette situation. Enfin, s'étant levé avec toute sa Cour, Keyser observa qu'en voyant partir les Ambassadeurs il jeta les yeux sur eux. Autant que les Hollandois furent capables de le distinguer, ce Prince étoit jeune, blanc de visage, d'une taille moyenne, mais bien proportionnée, & vêtu de drap d'or. Ils admirèrent beaucoup qu'il eût laissé partir les Ambassadeurs sans leur adresser un seul mot. Mais c'est un usage généralement établi dans toutes les Cours Asiatiques. Les Courtisans, les Soldats & même les Gardes-du-corps, se retirèrent avec beaucoup de désordre. Quoique les Hollandois fussent assez bien escortés pour se faire ouvrir un passage, ils eurent beaucoup de peine à percer la foule qui remplissoit toutes les rues.

Figure de
l'Empereur.

A peine furent-ils rentrés dans leur logement, qu'on leur annonça deux

L'Empereur
vient voir un

NIEUHOF.

1656.

habit complet
de Hollande.

Chefs du Conseil , qui venoient les prier , de la part de l'Empereur , de leur faire voir un habit complet (38) à la mode de Hollande. Ils lui remirent un habit de velours noir , avec le manteau , les bottes & les éperons , une paire de bas de soie , les bas de botte , les haute-chausses , le collet , la chemise , le ceinturon & le chapeau de castor. L'Empereur trouva tout si riche , qu'il ne put s'empêcher de dire avec admiration : » Si les Ambassadeurs portent de » tels habits , quels doivent donc être » ceux de leurs Rois ? Le soir il les renvoya par un Seigneur du Conseil , qui admira beaucoup l'étoffe du (39) chapeau.

Trois festins
qu'on donne
aux Ambassa-
deurs.

C'est l'usage de la Chine de traiter les Ambassadeurs le dixième , le vingtième & le trentième jour après leur audience , pour faire connoître que leurs affaires sont terminées. Mais dans l'empressement que les Hollandois avoient de partir , ils obtinrent que ces trois festins leur fussent donnés successivement , dans l'espace de trois jours ; & le premier ne fut pas remis plus loin qu'au jour même de l'audience.

(38) On suit ici Carpentier & Thevenor. Ogilby. p. 119 & suiv. parle un peu différemment.

(39) Nieuhof, *ubi sup.*

A deux heures après midi, les Ambassadeurs furent conduits avec tous les Mandarins de Canton, les Officiers & les Soldats, à la maison du *Li-pu*, ou du premier Ministre, qui étoit chargé de faire les honneurs de la Cour. On avoit invité à la même fête les Ambassadeurs du Mogol, des *Su-ra-tsés* & des *Lammas*. Ceux de Hollande & du Mogol furent placés du même côté, avec les Officiers de leur suite; & les deux autres, du côté opposé. Le premier service fut composé de fruits & de confitures séches; le second, de mouton rôti & bouilli, de bœuf & d'autres viandes. Les plats furent apportés par des personnes de distinction, vêtus de drap d'or. On couvrit ensuite, pour chaque Ambassadeur & deux des principales personnes de son train, une table de trente plats d'argent, chargés de fruits rares & de confitures. Le Maître d'hôtel de l'Empereur étoit assis seul sur un banc élevé, & près de lui deux autres Seigneurs, tous les jambes croisées, pour observer s'il ne manquoit rien aux Ambassadeurs.

Avant que de s'asseoir ils furent obligés de se tourner vers le Nord, & de faire trois salutations comme si l'Empereur eût été présent. La viande fut ser-

NIEUHOZ,
1656.

Ordre de service
te fête.

MIEUX OF.
1656.

Usage de-
goutant.

Zam-sou,
liqueur Chi-
noise.

vie dans trois plats, mais si mal préparée que les Hollandois n'osèrent y goûter. Aussi-tôt que le dîner fut fini, le Maître-d'hôtel de l'Empereur appella ses propres domestiques, & leur donna tous les plats qui étoient devant lui, à la reserve d'un seul, qui étoit une côte rôtie de chameau, dont il mangea lui-même avec autant d'appétit que s'il eût passé tout le jour à jeun. Comme l'usage est établi, pour les convives, d'emporter tous les restes, ce fut un spectacle fort plaisant, de voir tous ces sales Tartares remplir leurs poches & leurs culottes de cuir, & le jus découler pendant qu'ils marchaient dans les rues.

Après le dîner, on apporta plusieurs vaisseaux d'or & d'argent, pleins de *Zam-sou*, qui fut servi dans des tasses & des soucoupes de bois. Cette liqueur, qui venoit de l'office même de l'Empereur, étoit une distillation de lait nouveau. Quoiqu'elle fût presque aussi forte que l'eau-de-vie, les Ambassadeurs se virent obligés d'en boire plusieurs coups, à l'invitation du Maître-d'hôtel, & d'emporter le reste. Mais ils en firent présent aux Soldats qui gardoient la porte. Pour dernier trait de cette fatigante cérémonie, ils retournerent au Palais, où ils furent obligés de faire

une nouvelle révérence au Trône. On leur permit enfin de se retirer. NIEUW. 1656.

Le jour suivant, qui étoit marqué pour le second repas, un *Sous-Tu-tang*, ou Vice-chancelier (40), rendit le matin sa visite aux Ambassadeurs. Entre plusieurs questions, il leur demanda s'il étoit vrai que les Hollandois pussent vivre trois jours & trois nuits sous l'eau, comme les Jésuites Portugais l'avoient raconté. Les Ambassadeurs l'assurèrent que c'étoit une fausseté. Ensuite ils prirent occasion de sa curiosité, pour lui représenter que le succès de leurs affaires ne répondoit point à leurs espérances. Il leur répondit qu'elles n'avoient pû réussir mieux jusqu'alors; mais que s'ils revenoient une seconde fois à la Chine pour saluer l'Empereur, ils obtiendroient infailliblement la liberté du Commerce, sans autre frais qu'un petit nombre de présens. Question hétérodoxe.

A l'heure du dîner, ils furent conduits au second festin, où assistèrent plusieurs grands Personnages de l'Empire, & l'Ambassadeur du Mogol, qui fut placé vis-à-vis d'eux. Ils observerent que le *Sous-Tu-tang* prenoit avec ce Ministre, avec les Mores & les autres Les Hollandois sont trompés dans la distribution de leurs présens.

(40) Le second Ministre dans Thevenot, & le Vice-Consul dans Carpentier.

NIEUHOF.

1656.

convives, des manieres plus ouvertes qu'avec eux. Lorsqu'ils en demanderent la raison à leur Interprète, ils apprirent que le Sous-Tu-tang n'avoit reçu d'eux aucun présent. Cette explication les surprit beaucoup, parce qu'ils avoient remis à Pinxenton & aux autres Mandarins de Canton, un assez grand nombre de présens pour tous les Grands de la Cour Impériale. Ils exigèrent des éclaircissemens sur l'usage de ce qu'on en avoit fait; mais les Officiers qui avoient été chargés de cette distribution refusèrent de s'expliquer, sous prétexte que ceux qui les avoient reçus ne devoient pas être nommés, dans la crainte que l'Empereur n'en eût quelque connoissance. Les embarras qui resterent là-dessus aux Ambassadeurs & l'espérance qu'ils avoient encore de réussir plus heureusement dans leur principale négociation, firent différer le troisième festin jusqu'au 14 d'Octobre.

Troisième &
dernier festin.

On délivre
aux Ambassa-
deurs les pré-
sens de la
Cour.

Le Sous-Tu-tang reçut ses présens dans l'intervalle, & les Ambassadeurs s'en apperçurent aux témoignages de respect & d'affection qu'il leur donna dans cette dernière fête. Après avoir passé une heure à table, on leur apporta les présens de l'Empereur, qui leur furent remis de la part de ce Prince. On

commença par les étendre sur deux grandes tables , qui avoient été placées , dans cette vûe , d'un côté de la Salle. Le présent qui étoit destiné pour le Gouverneur de Batavia , parut le premier. Les Ambassadeurs le reçurent à genoux & des deux mains. Ensuite ils furent appelés successivement par leurs noms , eux & les gens de leur suite ; & , s'avancant tour à tour , chacun reçut aussi à genoux le présent qui lui appartenoit. Cette cérémonie finit encore par des soumissions au Trône , qui consistèrent en trois génuflexions & trois inclinations de tête (41).

Le présent du Gouverneur de Batavia étoit composé de trois cens taëls d'argent ; de quatre pièces (42) de damas ; quatre pièces de satin noir & quatre de bleu ; quatre pièces de drap d'or , deux desquelles étoient brodées de figures de dragons ; quatre pièces de *Thuys* ; douze pièces de *Pe-lings* ; dix pièces de *Ho-kyens* ; quatre pièces de damas bleu à fleurs ; treize pièces de *Ga-sen* ; quatre pièces de Foras & quatre pièces de velours noir. Pour chacun des Ambassadeurs , c'étoient cent taëls

NIEUHOF
1656.

En quoi ils
consistoient.

(41) Nieuhof , *ubi sup.* not & Carpentier ; pe-
p. 122 & suiv. quets dans Ogilby.

(42) Pièces dans There-

NIEUHOF,
1656.

d'argent; quatre pièces de *Pe-lings*; quatre pièces de *Ga-sen*; quatre pièces de *Ho-kyens*; trois pièces de satin bleu & trois pièces de noir; trois pièces de damas bleu & une pièce de velours noir. *Baron*, Secrétaire de l'Ambassade, eut cinquante tael d'argent; deux pièces de damas; une pièce de drap d'or & une pièce de velours. Chaque personne de la suite reçut quinze tael d'argent & deux pièces de *Ho-kyens*. Le premier Interprète, qui se nommoit Carpentier, trente tael d'argent; & Paul Durette, autre Interprète, une robe de damas.

Présens pour
les Officiers
Chinois,

On donna à Pinxenton une robe de Mandarin, brodée en dragons d'or, dont il devoit se revêtir sur le champ. Les deux autres Mandarins reçurent chacun un cheval, sans selle; les deux Capitaines, qui avoient commandé les Soldats depuis Canton jusqu'à Peking, une robe de damas bleu; & chaque Soldat, au nombre de vingt, une casaque de damas noir & bleu.

Prépara-
tifs du départ
des Ambassa-
deurs,

Le 16, un certain nombre de Seigneurs Tartares, qui avoient paru souvent chez les Ambassadeurs, prirent soin de leur faire amener quinze chariots pour le transport de leur bagage. Pinxenton les fit avertir en même-tems

de se rendre à la Cour du Li-pu , ou des Cérémonies , pour recevoir la Lettre de l'Empereur au Gouverneur de Batavia. Ils s'y rendirent à cheval , vers une heure après midi. On les introduisit dans une antichambre , où l'un des Seigneurs du Conseil prit la Lettre , qui étoit sur une table , couverte d'un tapis jaune. Il l'ouvrit , & rendit compte aux Ambassadeurs de ce qu'elle contenoit. Elle étoit écrite en deux langues , la Tartare & la Chinoise ; le papier doré sur les bords , & revêtu des deux côtés de dragons d'or. Ensuite , l'ayant fermée respectueusement , il l'enveloppa dans une écharpe de soie , qu'il mit dans une boîte & la présenta aux Ambassadeurs. Ils la reçurent à genoux. Mais la retirant aussi-tôt de leurs mains , il l'attacha sur le dos d'un des Interprètes , qui se mit à marcher devant eux avec ce précieux fardeau , & qui sortit par la grande porte de la cour , qu'on avoit ouverte exprès. Cette cérémonie fut exécutée avec un profond silence ; & dans toutes les fêtes qu'on avoit données aux Ambassadeurs , on n'avoit laissé rien échapper qui eût rapport au sujet de leur commission. La Lettre de l'Empereur étoit conçue dans ces termes :

NIEU G. 6.
1656.

Comment
ils reçoivent
la Lettre de
l'Empereur.

NIEUHOF.
1656.

Lettre de
l'Empereur de
la Chine.

» L'Empereur envoie cette Lettre à
» *Jean Maatziiker*, Gouverneur géné-
» ral des Hollandois à Batavia.

» **N**OS Territoires étant aussi éloi-
» gnés l'un de l'autre que l'Orient
» l'est de l'Occident, il nous est fort
» difficile de nous approcher; & depuis
» le commencement jusqu'aujourd'hui,
» les Hollandois n'étoient jamais ve-
» nus nous visiter. Mais ceux qui m'ont
» envoyé Peter de Goyer & Jacob de
» Keyser, sont une bonne & sage Na-
» tion. Ces deux Ambassadeurs ont pa-
» ru devant moi en votre nom & m'ont
» apporté divers présens. Votre Pays est
» éloigné du mien de dix mille milles
» (43); mais vous marquez la noblesse
» de votre ame en vous souvenant de
» moi. Cette raison fait beaucoup pan-
» cher mon cœur vers vous. Ainsi je
» vous envoie (les présens étoient
» ici nommés). » Vous m'avez fait de-
» mander la permission d'exercer le
» Commerce dans mon Pays, en ap-
» portant & remportant des marchan-
» dises; ce qui deviendrait fort avan-
» tageux pour mes Sujets. Mais com-

(43) Carpentier met dix mille lieues; & fait obser-
ver que quatre de ces lieues
sont à peine un mille de
Hollande.

» me votre Pays est éloigné du mien , &
 » que les vents sont si dangereux sur ces
 » Côtes qu'ils pourroient nuire à vos
 » Vaisseaux , dont la perte m'affligeroit
 » beaucoup , je souhaiterois que , si
 » vous jugez à propos d'en renvoyer
 » ici , vous ne le fîliez qu'une fois en
 » huit ans , & que vous n'envoyassiez
 » pas plus de cent hommes , dont vingt
 » auroient la liberté de venir dans la
 » Ville où je tiens ma Cour. Alors vous
 » pourriez débarquer vos marchandises
 » sur le rivage , dans une loge qui se-
 » roit à vous , sans être obligés de faire
 » votre Commerce en mer , devant
 » Canton (44). Il m'a plû de vous faire
 » cette proposition , pour votre intérêt
 » & votre sûreté , & j'espère qu'elle se-
 » ra de votre goût. C'est ce que j'ai ju-
 » gé à propos de vous faire connoître.
 » La treizième année , le huitième
 » mois & le vingt-neuvième jour du re-
 » gne de SONG-TE (45) , & plus bas ,
 » Hong ti Tso-pe (46).

НИУНОР,
 1656.

Les Ambassadeurs ne furent pas plû-

(44) Carpentier dit : sans être obligés d'en disposer à Canton.

(45) Sung-to dans Carpentier & dans Ogilby. Les Annales de la Chine ap-

pellent Schun-schi le premier Empereur Tartare de la Chine , mort en 1662.

(46) Dans les mêmes Auteurs , c'est Hongte : Thœpœ.

NIEUHOF.
1656.

Avec quelle
précipitation
les Hollan-
dois sont obli-
gés de quit-
ter Peking.

Ce qui leur
étoit accordé
pour leur sub-
sistance.

tôt retournés à leur logement, qu'on les pressa beaucoup de partir, en leur représentant que l'usage de l'Empire ne permettoit pas qu'ils s'arrêtassent deux heures dans la Ville après avoir reçu leurs dépêches. Ils se virent obligés de quitter Peking presque au même instant. Ainsi, remarque Nieuhof, ils n'eurent ni le tems ni la liberté d'étendre plus loin leurs observations. Pendant tout le séjour qu'ils avoient fait dans cette Capitale, on ne leur avoit pas permis de sortir une seule fois pour satisfaire leur curiosité. Mais l'abondance avoit regné dans l'intérieur de leurs murs. Les Ambassadeurs recevoient, chaque jour, pour leur seule personne, six kattis de viande fraîche, une oye, deux poulets, quatre tassés de zam-sou, deux taëls de sel, deux taëls de thé, un taël & une mesure d'huile, six taëls de *Mison*, une mesure de poivre, six kattis de légumes, quatre kattis de farine, deux poissons frais & deux taëls de *Suttati*.

On fournissoit tous les jours aux Secrétaires un katti de viande fraîche, cinq mesures de thé, un katti de farine, une mesure de *Tausoe*, cinq coudrines de poivre, quatre taëls de *Suttati*, quatre mesures d'huile, quatre taëls de *Mison*, un katti de légumes & une

raïsse d'arrack. Chaque Hollandois de la suite avoit un katti de viande fraîche, une raïsse d'arrack, deux taëls de légumes & un katti de riz.

NIEUHOF.
1656,

Le bois, & les fruits de toutes les especes leur étoient envoyés avec beaucoup d'abondance. Ils recevoient aussi quantité de mêts Chinois, dont ils faisoient peu d'usage. Les Ambassadeurs faisoient même acheter d'autres provisions pour leur table, & se faisoient servir avec beaucoup d'appareil, pour apprendre aux Chinois de quelle maniere on vivoit en Hollande. Après avoir paru à l'audience de l'Empereur, leurs portions journalieres furent doublées, par une faveur que la Cour accorde rarement aux Etrangers.

En sortant de Peking, ils gagnerent par terre *San-tsian-wey*, où les Barques de l'Empereur, qui les avoient amenés de Nan-king, étoient à les attendre. On y avoit aussi préparé quelques Joncs pour leur usage. Mais les ayant trouvés trop pèsans, l'impatience d'avancer leur fit louer des Barques plus légères, dans la crainte de se voir forcés de passer l'hiver à Canton s'ils y arrivoient trop tard. Ils s'embarquerent avec quelques Seigneurs Tartares, chargés de les escorter, & les Man-

Retour des
Ambassadeurs
à Canton.

NIENHOFF.
1656.

Vents très
froids à la
Chine.

darins de Canton, pour reprendre le chemin par lequel ils étoient venus.

Le 31 d'Octobre ils arriverent à Lin-tsing, où Pinxenton traita noblement le cortège pendant deux ou trois jours. A leur départ, le vent, qui étoit Nord, devint si froid & si perçant qu'ils en souffrirent beaucoup. Le 21 de Novembre ils revirent Nan-king, où ils s'arrêtèrent jusqu'au 10 de Décembre. Mais la rigueur insupportable du vent les tint renfermés pendant le séjour qu'ils firent dans cette Ville.

1657.

Le 5 de Janvier ils se retrouvèrent dans la grande Ville de *Van-nun-gan*, où le Gouverneur leur offrit quelques rafraîchissemens, & leur fit présent de quelques chandelles, composées d'un suc fort épais & fort huileux, qui coule de certains arbres & qui rend une odeur fort agréable avec beaucoup de clarté. Le 11 fut un jour extrêmement froid. Le 15 on débarqua devant *Nan-gan*, d'où les Ambassadeurs furent portés dans des palanquins, au travers des montagnes, sur les épaules de trente Soldats. Un jour de marche les rendit à *Nan-hyong*, où ils reprirent la rivière. Le 27 ils arriverent à *Fu-san* (47),

(47) Ou *Foschan*, grand Village de Commerce, qui a plus d'un million d'Habitans.

délicieux

délicieux Village, devant lequel ils avoient passé pendant la nuit en venant à Peking, & le lendemain ils arriverent à Canton.

NIEUHOE,
1657.

Dans le chemin qu'ils avoient à faire depuis le rivage jusqu'à leur logement, *Baron*, Secrétaire de l'Ambassade, porta la Lettre de l'Empereur sur ses deux mains, précédé d'un écran qui la couvroit. Il étoit immédiatement suivi des Ambassadeurs. Tous les Bâtimens qui se trouvoient dans le Port firent trois décharges d'artillerie. Les rues & les murs de la Ville étoient couverts d'une foule de spectateurs. Le lendemain les Ambassadeurs rendirent une visite de cérémonie aux deux Vicerois, à la mere du jeune, & au Tu-tang. Ils furent reçus des Vicerois avec de grands témoignages d'amitié. On leur servit du thé. La conversation roula sur leurs intérêts. Le Tu-tang, après les avoir fait attendre l'espace de deux heures, leur fit dire qu'il ne pouvoit leur donner audience qu'à l'arrivée du Mandarin Pinxenton.

Arrivée des
Hollandois à
Canton.

Le premier de Février, ils furent traités avec beaucoup de magnificence par le vieux Viceroy, & le jour suivant par le jeune. Pinxenton, qui étoit revenu dans l'intervalle, ne les traita pas

NIEUHOF.

1657.

Démêlés
avec les deux
Viceróis.

Assassinat
d'un Inter-
prète.

Les Amba-
sadeurs quit-
tent Canton.

moins noblement le troisième jour. Comme ils manquoient d'argent pour faire les présens de la nouvelle année aux Viceróis, ils trouverent le moyen d'emprunter une somme, par le crédit que *Lantsman*, un de leurs Facteurs, s'étoit ménagé à Canton pendant leur absence. Mais lorsque les présens furent portés aux Viceróis, ces deux Seigneurs en parurent peu satisfaits. Ils demanderent non seulement l'intérêt de quinze cens taëls d'argent, qu'ils avoient déboursés pour leurs gens à leur départ pour Peking; mais formant des prétentions beaucoup plus injustes, ils exigèrent trois mille cinq cens taëls pour la liberté du Commerce qu'ils leur avoient accordée à Canton. Ces demandes firent naître beaucoup de trouble. Cependant la crainte de se voir encore plus maltraités, obligea les Ambassadeurs à céder. Ils n'ignoroient pas que la populace, prenant parti pour ses Maîtres, parloit déjà d'insulter les Hollandois dans les rues de la Ville; & peu de jours après, *Paul Duretti*, un de leurs meilleurs Interprètes, fut assassiné barbarement dans sa propre maison.

Ils prirent immédiatement le parti de s'embarquer. Mais lorsqu'ils se présentèrent chez les Viceróis pour pren-

dre congé d'eux, ils eurent l'humiliation de se voir refuser l'audience. On ne les écouta de leur part, que pour leur défendre d'emporter des armes Tartares. Ils se rendirent à bord dans le cours de la même nuit & mirent à la voile de grand matin. Mais le vent étant venu à changer, ils se trouverent forcés de remonter sur leurs traces, pour mouiller assez près de Canton. Tout étoit capable de leur inspirer de la défiance, lorsqu'ils virent arriver à bord les Maîtres-d'hôtel des Vicerois, les Capitaines des Gardes, & les Mandarins qui les avoient accompagnés dans leur voyage à la Cour. Ces Officiers venoient, au nom de leurs Maîtres, pour leur offrir du zam-sou dans les tasses mêmes des Vicerois, & pour leur souhaiter tout à la fois une heureuse navigation & un prompt retour. Des politesses si peu attendues les ayant rassurés, ils leverent l'ancre avec plus de tranquillité & de confiance. Le 28, au coucher du soleil, ils entrèrent dans le Port de *Hey-ta-men*. Le 2 de Mars, ayant passé devant le fameux Village de Lantam, ils s'avancèrent au-delà de Makao. Le 8, ils étoient à *Pulo-Timon*, où ils rencontrèrent des légions de poissons-volans. Le 21 ils virent l'Isle de

NIEUHOF

1657.

Ils y sont repoussés par le vent. Vite qu'ils repoussent.

Leur navigation jusqu'à Batavia,

NIEUHOF.

1657.

Linga, sur la Côte de Sumatra, & passant par les Détroits de Banka, entre les grandes Isles de Sumatra & de Java, ils arriverent à Batavia le 31, après avoir employé vingt mois & six jours dans un voyage où l'ennui avoit été égal à la dépense. Les présens qu'ils avoient faits à la Chine étoient montés à la somme de cinq mille cinq cens cinquante-cinq livres sterling, & les frais à quatre mille trois cens vingt-sept livres (48).

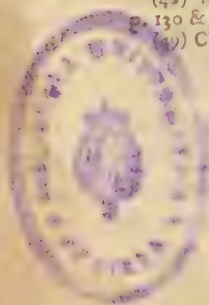
Conseil de
Nieuhof.

Nieuhof, sans se rebuter de tant de fatigue & de perte, conseilla au Gouverneur Hollandois de profiter de la guerre que l'Empereur de la Chine avoit contre Koxinga, pour obtenir la liberté du Commerce, en offrant à ce Prince (49) le secours des Vaisseaux de la Compagnie. Cet expédient fut goûté du Conseil; & quelques années après on entreprit une nouvelle Négociation sur ce fondement.

(48) Nieuhof, *ubi sup.*
p. 130 & suiv.

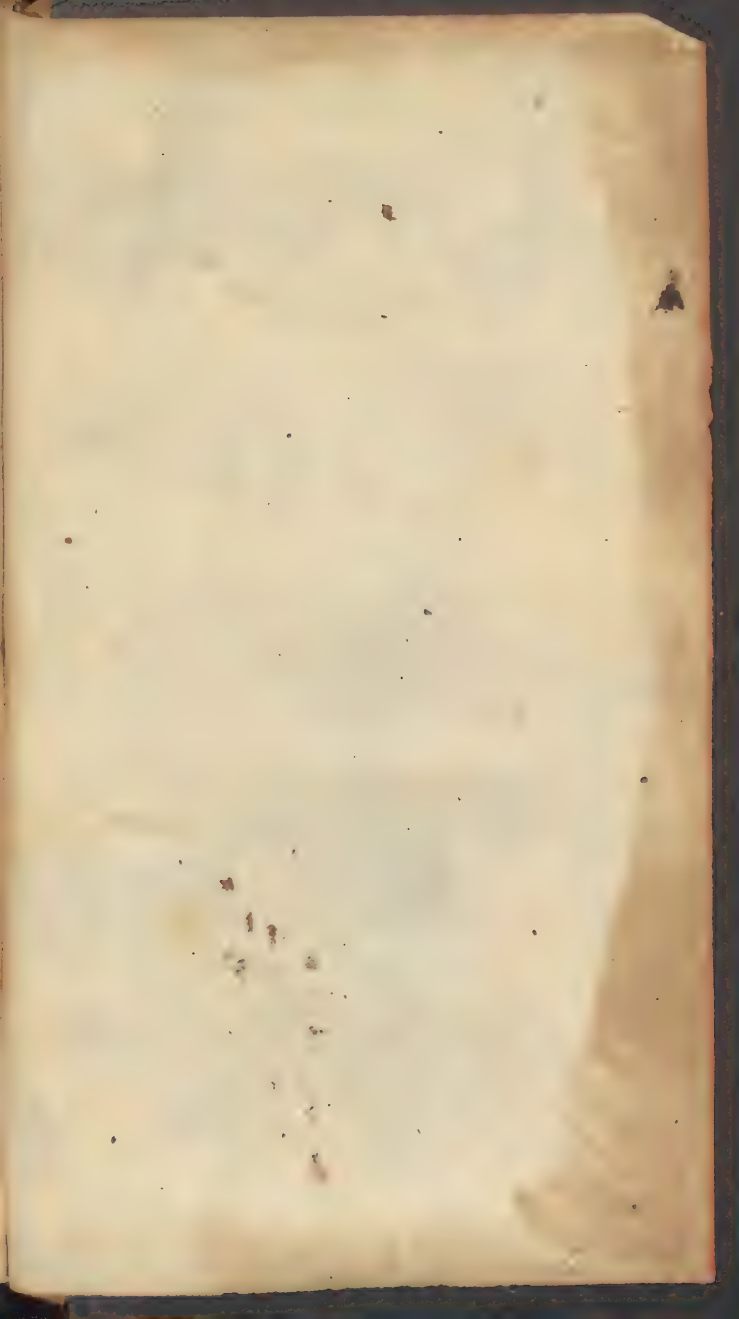
(49) C'est l'Auteur même

qui s'attribue l'honneur
de ce conseil à la fin de
son Ouvrage.











213/15

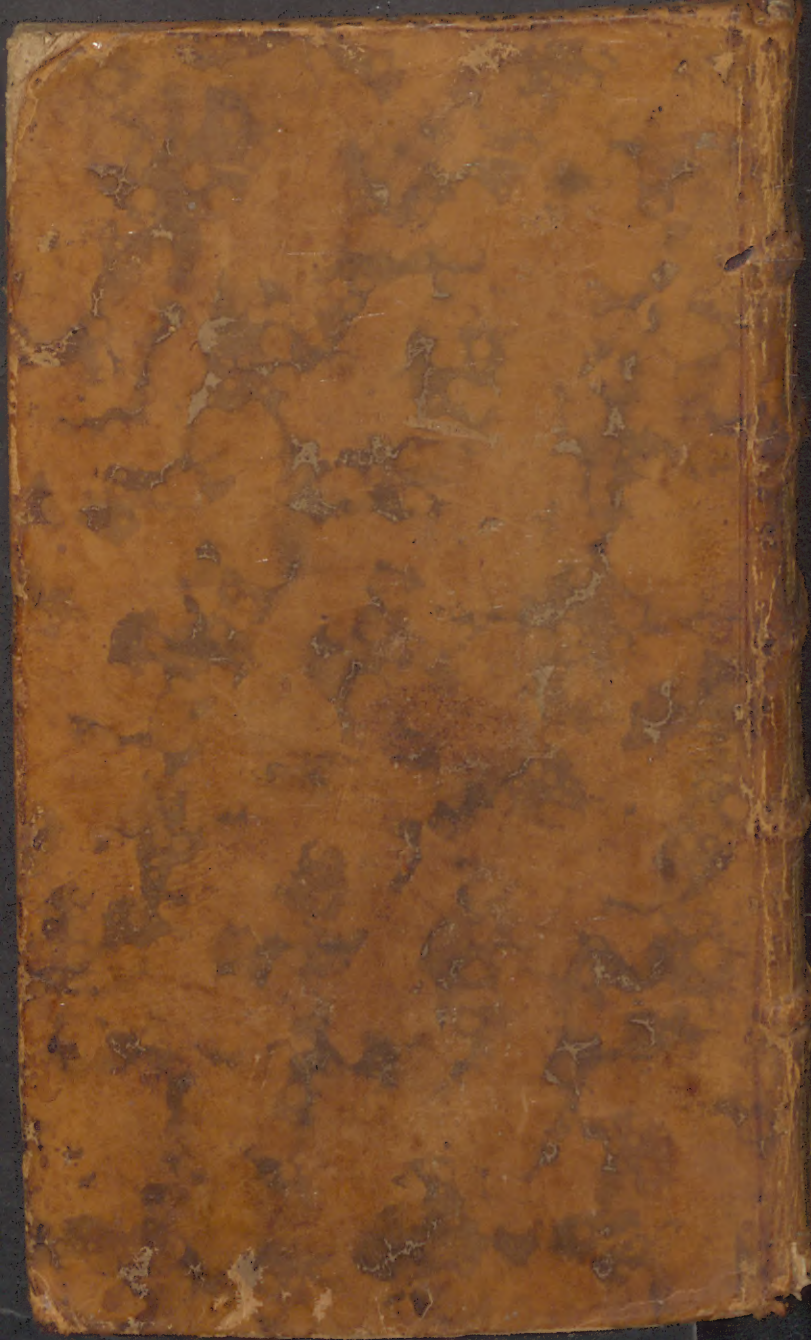


UNIVERSIDAD DE SEVILLA



600718928

i 28602535



215

HISTOIRE
DES
VOYAGE

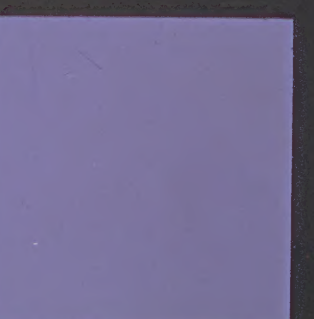
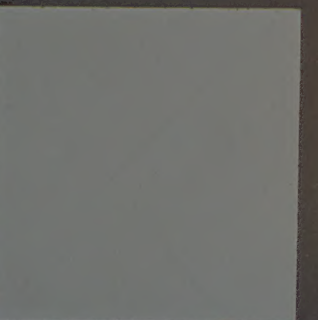
TOM I 8



15

+ colorchecker classic

+ calibrite



100mm